





La vie de M. Olier
Curé de S. Sulpice de Paris,
fondateur et premier Supérieur
du Seminaire du meme nom;
écritte par un Directeur du
même Seminaire

commencée d'écrire le 9 Mars 1809

Préface

Dans tous les tems Dieu, pour la consolation de son Eglise, l'édification des vrays fideles et la condamnation des mauvais chretiens, a suscité des hommes éminens en sainteté. Le siecle dernier fécond en grands personnages dans tous les genres, sera célebre dans l'histoire ecclésiastique par la multitude des grands serviteurs de Dieu qu'il a donnés à la France. St. François Régis, S. Vincent de Paul, dont nous sommes assurés que les noms sont écrits au livre de vie, Alain de Solminiac, le Cardinal de Berule, le P. de Condren, M. Eudes, M. Boudon, M. Bourdoise, M. De la Sale, le P. Yvan, le P. Seurin &c. voilà des noms entre beaucoup d'autres qui nous rappellent autant de modeles de la perfection évangélique.

Mr. Olier Curé de S. Sulpice de Paris, Fondateur de la Communauté et du Séminaire du même nom, a mérité une place parmi ces hommes vénérables dont la mémoire est si chere à la Religion.

Preface Et la carriere qu'il a remplie principalement dans la Capitale du Royaume, quelque rapide qu'elle ait été, offre trop de traits glorieux à l'Eglise, pour ne le pas faire vivre beaucoup au delà de son Siecle. Plus les parfaits disciples du Sauveur s'appliquent à cacher leurs œuvres, pendant qu'ils habitent sur la terre, plus Dieu se plaît à les manifester après qu'ils ont achevé leur course; et le récit de leurs vertus, en les faisant comme survivre à eux mêmes, est pour ceux qui leur succedant la plus riche comme la plus chere de leurs dépouilles.

Nous possédons aujourd'hui les vies de presque tous les hommes célebres dans l'ordre de la Religion qui faisoient il y a plus de cent ans le Salut de notre patrie, et dont les actions ou les Ecrits en font aujourd'hui la gloire. Des mains aussi habiles que laborieuses ont, de notre tems, mis au jour celles qu'on regrettoit de ne pas connoitre, ou étendu celles qu'on ne connoissoit pas assez. C'est un trésor dont les ames pieuses jouissent maintenant avec autant de fruit, que de joye et de reconnoissance.

Lorsqu'

Préface

Lorsqu'en 1687 on imprima celle de M. Olier, l'éditeur ne la produisit que comme un échantillon de la piece entiere qu'il faisoit espérer de voir paroître bientôt. Elle étoit trop courte à la vérité, pour n'en pas faire desirer une autre plus détaillée. Je ne parle pas de celle qui fut imprimée en 1657 et écritte par un Religieux de l'Ordre de S. Dominique. C'étoit un fort petit ouvrage de 30 pages in-4.°, où l'on trouve beaucoup moins de faits que dans la premiere composée par M. Leschassier. Un siecle entier s'est écoulé sans que personne ait mis la main à l'œuvre, et les vertus éclatantes qu'a pratiqué M. Olier, les graces privilegiées dont le ciel la favorisé, ses grandes entreprises pour procurer à l'Eglise de dignes Ministres, ses travaux pour le salut des ames, ne sont connus que très imparfaitement.

On a donc cru devoir produire le tableau qui s'est fait attendre si longtems, non plus en raccourci, mais avec toute l'étendue que demande le sujet. C'est pour les disciples de M. Olier un modele dont ils ne peuvent trop étudier les traits. Je sais qu'entre les Ecrivains qui ont parlé des grands hommes du siecle dernier,

Préface quelques uns ne souscriroient pas à cet éloge. Si l'on en croit, par exemple, l'Editeur du Nouveau Dictionnaire historique portatif des grands hommes, fait par une Société de gens de lettres, M. Olier étoit un homme plein de zele, mais qui ne savoit pas toujours le modérer. La piété, ajoutent ils, étoit tendre, et on ne pouvoit que la proposer pour modele, s'il ne l'avoit avilie quelquefois par des petitesses.

Tom. 3. au mot Olier

Ce n'est pas d'aujourdhui qu'on a qualifié de zele excessif et outré celui des hommes ouvertement déclarés contre les vices et les erreurs de leur tems. Sans parler des Saints de la primitive Eglise à qui dans le Sein même du Christianisme on a souvent prodigué ce reproche, lorsqu'ils attaquoient les scandales avec toute la rigueur de l'Esprit apostolique, ne l'a t on pas dit dans les derniers tems de S. Charles, de S. François de Sales, d'Alain de Solminiac, que c'étoient des hommes outrés et excessifs? Au jugement de la prudence du Siecle, on en dit et on en fait toujours trop, quand

on

on combat les maximes, et qu'on oppose aux Préface
mœurs du monde la Sévérité de l'Evangile.
Quant aux petitesses qui ont avili la piété de
M. Olier, si l'on en croit les auteurs du Dicti-
onnaire, c'est encore une imputation qui lui est
commune avec mille et mille autres personna-
ges qui ont été grands devant Dieu, et qui au
dernier jour ne paroîtront devant ceux qui les
jugent si légèrement, ornés de grandeur, que par-
ce qu'ils auront sçu imiter dans leurs petitesses
celui qui étant la Souveraine majesté, s'est
fait le plus petit des hommes. Qu'on lise les
vies des Saints les plus connus, on y verra
avec de grands traits, beaucoup de ces peti-
tesses prétendues que les Esprits forts repro-
chent tous les jours à la piété la plus solide
et la plus judicieuse. Et encore aujourd'hui,
dans les écoles de vertu et de perfection,
où se perpétue la génération des Elus de
Dieu, comme dans les anciens Monastères
on ne s'y sanctifie que par une multitude
de petites choses pratiquées avec une grande

Préface ame et une charité éminente.

Tout lecteur sage et versé dans les voyes de Dieu, loin de trouver rien dans M. Olier qui annonce un petit esprit et un zele indiscret, s'en formera plutôt l'idée honorable qu'en donnent les auteurs du célebre ouvrage intitulé gallia christiana, lors qu'après avoir fait un précis de sa vie, ils ajoutent; "mortis suæ præscius, sacramentis omnibus muniri voluit vir cleri decus et „ornamentum, vigore sacerdotali clarus, pastorali sollicitudine clarior, zelo restaurandæ Ecclesiasticæ disciplinæ, omnium denique virtutum „adgregatione clarissimus, in animis omnium quos Christo et Ecclesiæ genuit, vivit."

gallia Christiana To. 2. pag. 466.

Veut on un témoignage d'un plus grand poids encore? c'est celui du Clergé de France assemblé en 1730, écrivant à Clement XII; pour solliciter la Beatification de la Mere agnès de Jésus Religieuse du Monastere de Langeac, morte en odeur de Sainteté. Les Prélats s'exprimoient ainsi. "Piæ virginis cultum eò „propensiùs apud Beatitudinem vestram prosequimur, quòd ipsa in Christo, si ita loqui fas est

"ea, genuit eximium illum Christi Sacerdotem, "insigne Cleri nostri decus et ornamentum, Jo-"annem Jacobum Olier quem, dum illa ad per-"fectionis vitae studium incitavit, quam bene de "Ecclesiâ merita sit, dicere quis sufficiat? Quàm "uberes enim (ut caetera omittamus) quotidie "colliguntur fructus ex fundatione Seminarii Sti "Sulpitii quod suam huic piissimo Sacerdoti de-"bet originem! in quo quidem Seminario viguit "dudum, semperque, ut speramus, vigebit in insti-"tuendis ad Ecclesiastica officia Clericis zelus in-"defessus, inviolata Cathedrae Petri obedientia, "constans profanarum novitatum fuga ac detes-"tatio, rigida sacrorum canonum observantia; et "ex quo veluti ex arce quadam Religionis, virtu-"tumque omnium Scholâ prodeunt innumeri "tum antistites, tum cujuslibet gradus Clerici "verbo potentes et exemplo, in fide stabiles, in "caritate radicati et fundati, ad omne opus bonum "instructi." (2)

J'ai rapporté ce texte tout au long, pour mettre sous

(2) Tom. 7. de la Collection des Procès verbaux des Ass. générales du Clergé, aux pièces justificatives. pag. 339.

 sous les yeux des enfans de M. Olier (car c'est pour eux principalement que sa vie doit être écrite) moins un éloge de la petite Compagnie dont il est le Pere, qu'un précis des devoirs qu'ils ont à remplir pour s'en rendre dignes. Mais l'Eglise gallicane auroit elle parlé ainsi d'un prêtre qui n'eût pas sû mettre de mesure à son zele, et qui eût avili la piété par ses petitesses? Ne se seroit elle pas avilie elle même? Ne se seroit elle pas déshonorée en appellant M. Olier la gloire et l'ornement du clergé?

Au reste on est moins surpris de voir M. Olier si défiguré sous la plume des nouveaux éditeurs du Dictionnaire historique portatif, lorsqu'on y trouve S. Vincent de Paul ainsi représenté; "Le fondateur des Lazaristes", disent ils, "étoit certainement un homme d'une sublime vertu; "mais son génie étoit borné; et ce défaut de "lumiere le jetta quelquefois dans des démarches "peu réfléchies." Comme il est glorieux pour M. Olier d'avoir eu beaucoup de ressemblance avec S. Vincent de Paul qu'il honora comme son pere et

Tom. 4. au mot Vincent de Paul.

et étudia comme son modele, il ne peut rien perdre à paroître sous les mêmes traits qu'on s'est permis d'employer pour peindre un si grand Maître dans la Science Ecclésiastique, et dans la conduite des ames. Avec un peu plus de respect pour la Saintété et les talens de St. Vincent de Paul, qu'on reconnoit à l'endroit même où l'on trace son portrait, on auroit supprimé ces paroles qui ne sont ni assez d'accord avec ce qui précede, ni vrayes, ni par conséquent assez réfléchies. Mais on a pris ici le Style qui est devenu comme la langue de la litterature moderne; et ce qui dans un autre tems eut été reprouvé comme un blasphême, passe aujourdhui pour un jugement sans appel. On ne sait donc pas que les Saints jugeront leurs juges, et qu'au tribunal où ils seront assis un jour, ceux qui prononcent avec si peu de reserve sur leurs talens, seront trouvés les plus ignorans des hommes dès qu'ils auront ignoré l'Esprit de Jésus Christ, et outragé ses imitateurs.

D'après ces observations que j'ai cru devoir placer ici uniquement par honneur et par respect pour la personne

 d'un prêtre dont la mémoire est en bénédiction partout où il est connu, MM. les auteurs du Dictionnaire historique portatif me permettront une reflexion où je les supplie de croire qu'il ne se mêle aucune espece de ressentiment, et où l'esprit de parti n'entre pour rien; c'est qu'en accusant M. Olier de n'avoir pas sû modérer son zele, ils me semblent n'avoir pas mis eux mêmes assez de modération dans leur critique, et qu'en lui attribuant comme à S. Vincent de Paul, une piété trop peu eclairée, ils ont pris un langage qui se ressent trop du ton philosophique des ecrivains hardis de notre siecle.

Il en est de même du jugement qu'ils ont porté sur les lettres de M. Olier. " On a de lui, " disent ils, " quelques ouvrages de spiritualité, entr' autres „ des lettres publiées à Paris in 12 en 1674. L'au- " teur y parle de plusieurs de ses rêves que son " imagination echauffée prenoit pour des révélations." Ce n'est pas ainsi qu'en a parlé M. Bossuet qui les cite avec éloge dans la lettre 86.e de la premiere

édition

édition de ses oeuvres. (2)

Ils ont cru aussi trop facilement ce qu'ils auront entendu sans doute avancer à quelque personne mal instruite, lorsqu'ils ont donné pour certain qu'un des membres de la Compagnie de M. Olier avoit publié sa vie in-4.° Cette vie in-4.° n'a jamais existé. Mais ils paroissent s'être trompés ici comme en beaucoup d'autres endroits de leur ouvrage, parcequ'ils ne se sont pas assez défiés du jugement et du rapport d'autrui. Il ne seroit pas aisé d'expliquer autrement comment ils ont pu tomber dans une telle méprise et ajouter en parlant de cette même vie in-4.° "Elle est fort édifiante, mais il ne paroît "pas que l'historien eût une piété plus éclairée "que son héros."

Sans examiner ici pourquoi dans un grand nombre d'écrits on trouve aujourd'hui sur le génie et sur les actions des plus saints personnages, des jugemens

(2) On ne sait pourquoi cette lettre ne se trouve point dans l'édition nouvelle.

jugemens aussi indiscrets qu'outrageux à leur mémoire et à la vraye piété qui après tout est le premier des talens, et sans laquelle les plus grands génies sont les plus insensés des hommes, qu'on me permette deux remarques.

La premiere, c'est que, comme il y a toujours eu et qu'il y aura toujours deux classes d'écrivains, dont les uns pensent selon l'esprit du siecle, les autres selon l'esprit de Jésus Christ qui lui est souverainement opposé, il ne faut pas etre étonné que les hommes de Dieu dont la vie est la censure la plus incommode de celle des premiers, trouvent en eux des critiques et souvent des detracteurs qui ne gardent nulle reserve dans les jugemens qu'ils en portent. après qu'on a pu dire de Notre Seigneur lui même qu'il étoit tombé en démence, (a); après qu'on a osé dire en face à S. Paul, qu'il parloit comme un homme en délire (b), sera t'on surpris que ceux qui marchent sur les pas du Sauveur et des apôtres, qui en prennent les mœurs et le langage, essuyent les mêmes traitemens? Non est discipulus suprà Magistrum. (c)

La seconde, c'est que les écrivains qui ont la piété

(a) in furorem versus est. Marc. 3:21.

(b) insanis, Paule. Act. 26. 24.

(c) Matt. 10. 20.

piété pour guide, sont bien éloignés de rejetter ainsi Préface avec mépris tous les événemens extraordinaires qu'on rapporte dans les vies des Saints ou des personnes qui ont vécu saintement. Ils savent à la vérité se mettre en garde contre une crédulité aveugle et précipitée qui adopte tout ce qui porte un caractère de merveilleux, sans nul discernement. Ils ont toujours devant les yeux cette maxime de S.t Jean qui leur sert de flambeau, Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez si les esprits sont de Dieu. (d) Ils se gardent bien toutefois d'appeller rêveries tout ce qui sort de l'ordre commun; langage qui paroît d'autant plus être le ton de la passion, que ceux à qui il est devenu familier, croyent avec une facilité étrange tout ce qui peut obscurcir la gloire des plus saints personnages, et quelquefois l'exagerent sans pudeur; ce qui est, comme parle l'Ecriture, avoir un poids et un poids. (e) (e) Prov. 20.10.

"Je sais," disoit S. Cyprien, "que les opérations de l'Esprit
" de Dieu sont prises assez souvent pour des choses ridicules,
" mais par qui ? N'est-ce pas par ceux qui plutôt que de
" donner une croyance raisonnable à ce qu'un Prêtre digne
" de foi leur raconte, avec simplicité; aiment mieux croire

tout

(d) Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint. I. Jo. 4.1.

Préface "tout ce que débitent la calomnie et l'esprit de parti "contre tous les Prêtres sans nul respect pour la vérité." (2)

M. Nicole dans une lettre écrite au P. Quesnel en 1696, ne paroit pas avoir été tout à fait exemt de cet esprit de parti, lorsqu'après avoir parlé de M. Olier sur le ton de la plaisanterie, en le représentant comme un ange fondateur d'une Compagnie où il ne devoit entrer que des ames angéliques, il ajoute; "voilà l'origine d'un des " plus grands ouvrages de France. Ce qui me confirme " dans cette pensée, que j'ai souvent eue, que Dieu permet " quelquefois que les plus grandes choses du monde s'exé- " cutent par des visionnaires, et tirent leur origine des visions".

Les grandes choses qu'a fait M. Olier sont elles donc du nombre de celles que Dieu permet qui s'exécutent? Ne les a t'on pas regardées comme des œuvres très utiles à l'Eglise, et ne les regarde t'on pas encore comme telles? Des œuvres de ce genre dire que Dieu permet qu'elles s'exécutent, comme on les diroit des entreprises les plus opposées à sa gloire, c'est leur

(2) Quanquam sciam somnia ridicula et visiones ineptas quibus-dam videri, sed utique illis qui malunt contra sacerdotes credere, quam credere sacerdoti. S. Cypr: epist. ad Florentium.

leur enlever tout le prix qu'on leur supposoit en les met- Préface
tant au rang des plus grands ouvrages de France, et leur donner des visions pour origine, pour auteur un visionnaire, c'est un langage qu'on a peine à concilier avec les idées ordinaires.

"J'ai depuis peu," dit il dans la même lettre, "entre
" tenu un ange. Je l'appelle ainsi cum fundamento
" in re. C'est que cet ange avoit été d'une compag-
" nie (celle de M. Olier) où il ne devoit entrer que des
" ames angéliques. Cet ange, puisqu'ange y a, me com-
" ta des merveilles, des communications d'un certain
" grand directeur avec les anges; et il m'en dit tant,
" que, tout ange qu'il fût, je ne l'en voulus point Lettre 43
" croire" du Tom. 2. p. 179.

Est-ce avec fondement, cum fundamento in re que M. Nicole tourne en ironie la qualification d'ames angéliques qu'il donne aux Pretres de la Compagnie de M. Olier ? M. De Fénélon archevêque de Cambray, s'en formoit une idée bien différente, et il en avoit conçu une opinion bien plus avantageuse, lorsque dans une lettre qu'il écrivit au Confesseur du Roi en 1715 le 6 janvier veille de sa mort, il lui disoit. "Je prens la liberté de demander

Préface

„ à sa Majesté deux graces qui ne regardent ni ma per-
„sonne, ni aucun des miens. La premiere est qu'il ait
„ la bonté de me donner un Successeur pieux, regulier,
„ bon et ferme contre le Jansénisme lequel est prodi-
„ gieusement accrédité sur cette frontiere. L'autre grace
„ est qu'il ait la bonté d'achever avec mon Successeur
„ ce qui n'a pu etre achevé avec moi pour Messieurs
„ de S. Sulpice. Je dois à sa majesté le secours que
„ je reçois d'eux. On ne peut rien voir de plus apos-
„ tolique et de plus vénérable."

Sans doute M. Nicole a regardé M. Olier comme un *visionnaire*, parcequ'entre les révélations et les visions que raconte l'homme de Dieu dans sa simplicité ordinaire, il s'en trouve qui lui paroissent trop merveilleuses pour etre crues. Mais on en lit dans l'histoire de plusieurs Saints, et en particulier dans celle de Ste Thérèse, de plus merveilleuses encore. Quelques unes peutêtre n'ont pas été justifiées par l'événement; mais en conclure que M. Olier fut un visionnaire, c'est ici que M. Nicole ne s'accorde pas

assez

assez avec lui même, et ne se montre pas aussi judicieux qu'en plusieurs bons écrits sortis de sa plume. Préface

"Il faut être juste," dit-il dans une de ses lettres qui a pour titre; Comment on doit juger des choses extraordinaires;" il faut être juste aussi bien à l'égard
„ des personnes extraordinaires, qu'à l'égard des per-
„ sonnes ordinaires; et ne porter point par des soup-
„ çons téméraires, nos jugemens plus loin que ce que
„ les faits nous fournissent ...... Il peut arriver que des
„ personnes sinceres soyent fortement saisies de certai-
„ nes impressions vives qu'elles prennent pour véritables
„ et qui ne le sont pas néanmoins. Il est presque certain
„ que si tous ceux qui ont des impressions fausses, n'en
„ ont pas pour cela de véritables, tous ceux qui en ont
„ de véritables et qui viennent de Dieu, en ont presque
„ toujours de fausses qui sont mêlées parmi les véritables.
„ Ainsi la fausseté reconnue d'une impression et d'une lu-
„ miere particuliere, ne conclut rien du tout à l'égard des
„ autres. J'ai vu des gens de grande piété et de très grand
„ esprit, très affectionnés à S.te Therese, très persuadés
„ neanmoins que parmi ses visions et révélations, il y en
„ avoit des fausses."

Dans ce que dit ici M. Nicole on reconnoit la doctrine

Préface des plus grands maîtres de la vie spirituelle. "Il est "assez ordinaire," dit S. Bonaventure, "a des gens "de piété, d'etre trompés par de prétendues révélations; car souvent priant par l'inspiration de Dieu pour le succès d'une affaire, la confiance qu'ils conçoivent d'obtenir ce qu'ils demandent, leur fait imaginer qu'ils sont exaucés; et ce qu'ils disent par la confiance en leur propre sentiment, ils pensent qu'il vient de l'Esprit de Dieu; en quoi ils se trompent, assurant le faux pour le vray, et l'incertain pour le certain!" (a)

Le Cardinal Bona sur la foi de qui je rapporte ces paroles, observe par exemple qu'il y a eu plusieurs prophéties et révélations de la réforme de l'Eglise, faites par quelques Saints, qui n'ont encore été suivies d'aucun effet (b)

Benoit XIV.

(a) "Docet etiam Bonaventura familiare esse viris pi-"is decipi revelationibus. Sæpè enim orantes ex Dei inspi-"ratione, pro alicujus negotii expeditione, conceptâ fiduciâ "rei obtinendæ, putant se exaudiri; et quod confidentiâ pro-"prii sensûs loquuntur, à Spiritu S.to oriri existimant; et in "hoc decipiuntur, falsa pro veris, incerta pro certis prædicantes." ... Card. Bona, de discretione Spirituum Cap. 20. n. 4.

(b) Ibid. Cap. 17.

Benoit XIV. enseigne la même chose au troisième livre de la Béatification et de la Canonisation des Saints. "Il peut arriver," dit-il, "que l'événement ne vérifie pas "des prédictions faites par un vrai prophete, et qu'il ait "cru prophétiser en vertu d'une révélation divine, quoi-"qu'il ne l'ait fait que par un instinct prophétique "(a). Ce que le savant Pontife appuye de l'autorité de Saint Grégoire le grand qui au second livre de ses Dialogues (chap. 21.) s'exprime ainsi. "L'Esprit de prophetie n'éclai-"re pas toujours les prophetes, parceque, comme il est é-"crit de l'Esprit Saint, qu'il souffle où il veut, on doit "comprendre aussi qu'il souffle quand il veut. Disposi-"tion ou conduite de Dieu toutpuissant où nous pou-"vons admirer sa grande charité pour les hommes; car en "communiquant quelquefois l'Esprit de prophétie, et en le "retirant de tems en tems, il éleve à son gré l'ame de ses "serviteurs, ou il la maintient dans l'humilité, afin qu'ils com-"prennent ce qu'ils sont en vertu des dons de Dieu, lorsqu'-"ils reçoivent la lumiere de son Esprit, et ce qu'ils sont au con-traire

(a) "Potest contingere ut quae à vero alioquin propheta prae-"dicta sunt, non verificentur, ex quo videlicet ipse reputaverit se "ex revelatione divinâ praedicere, licet instinctu tantùm prophetico "prophetaverit. Lib. 3. Cap. 47.

Preface traire laissés à eux mêmes, lorsqu'ils en sont privés.

Le Saint Pape établit le même principe dans sa dernière homilie sur le prophete Ezechiel, lorsqu'il dit: Quelquefois l'Esprit de Prophétie se retire des Prophetes, " et il n'est pas toujours avec eux." Et plus bas, "On a " vu des Saints doués du don de Prophétie qui, étant " consultés, avançoient par la grande habitude où ils é- " toient de prophétizer, mais avançoient de leur propre " mouvement, certaines choses qu'ils supposoient leur " avoir été inspirées par l'Esprit de prophétie." (a)

"S. Thomas," ajoute encore Benoit XIV (b) examinant cette matiere

(a) "Prophetiæ Spiritus mentes prophetarum non semper " irradiat; quia sicut de S.^to Spiritu scriptum est, ubi vult spirat, ita " et sciendum est quia et quando vult spirat. Quod omnipotens De- " us ex magnâ pietatis dispensatione efficit; quia dum Spiritum " prophetiæ aliquando dat et aliquando subtrahit, et mentes ele- " vat in altitudine, et custodit in humilitate, ut et accipientes Spiri- " tum inveniant quid de Deo sint, et non habentes, sursum quid " de se metipsis". Confirmat hoc ipsum homil. 1. in Ezechiel; ubi ait, " aliquando Spiritus prophetiæ deest prophetis, nec semper eorum " mentibus presto est ..... Sciendum est quod aliquando Prophetæ " Sancti, dum consuluntur, magno usu prophetandi, quædam ex suo " Spiritu proferunt, et esse hoc ex Spiritu Prophetiæ suspicantur.

(b) "Res autem theologicè examinatur à D. Thomâ, docet quæ " mentes prophetarum dupliciter à Deo instrui, uno modo per expres- " sam revelationem, et alio modo per instinctum occultissimum " quem interdum etiam nescientes humanæ mentes patiuntur, ad- " dit que prophetam maximam habere certitudinem eorum quæ sibi

" matiere selon les principes de la Theologie (2.2. q.
" q. 171. art. 5) enseigne que les esprits des prophetes
" sont éclairés de Dieu en deux manieres ; tantôt
" par une revelation expresse, et tantôt par un instinct
" très difficile à decouvrir, ignoré même quelquefois
" de ceux qui en sont favorisés" et il ajoute que
tout prophete a une très grande certitude des cho-
ses qui lui sont revélées, mais non de celles qu'il con-
noit par un secret instinct, puisqu'il ne peut discerner
si les pensées de son esprit viennent d'un instinct,
ou de son propre fond, et que parmi les choses qu'-
il connoit par un instinct surnaturel, toutes ne lui
sont pas decouvertes avec la certitude prophétique,
car cet instinct est quelque chose d'imparfait en
genre de prophétie.

Il donne pour preuve et pour exemple le fait du Pro-
phete (a)
" sibi revelantur et non aliorum quæ per instinctum agnos-
" cit, [illegible] discernere non valeat utrum hæc cogitaverit ali-
" quo divino instinctu, vel per Spiritum proprium, et non om-
" nia quæ cognoscit divino instinctu sub certitudine prophe-
" ticâ eidem manifestentur. Talis enim instinctus est quid-
" dam imperfectum in genere prophetiæ". De Beatif. et Canon;
SS. Lib. 3. C. 47. N° 9. vide ibid. nn. 8 et 9, ubi affert in exempla
1. Revelationem factam S. Bernardo de expeditione ad loca sacra
2. Prædictionem S. Vincentii Ferrerii de fine mundi, sursum
Cap. ult. N. 17.

(a) "Ecce Nathan propheta qui prius Regi dixerat, vade et fac,
" quia Deus tecum est ; ipse postmodum per propheticum Spiritum
edoctus

Préface

" phete Nathan qui se trompa dans sa premiere re-
" ponse à David sur le sujet de bâtir un temple
" au Seigneur (a), et qui se retracta le lendemain (b).
" Sur quoi le Saint Pape ajoute, " voilà le Prophete
" Nathan qui après avoir dit au Roi, allez et faites
" ce que vous avez résolu, parceque le Seigneur est avec
" vous, mieux instruit par l'esprit de prophétie, va
" lui annoncer que son projet ne peut s'éxécuter, et
" ne craint ni de contredire le dessein de David, ni de
" se contredire lui même, parcequ'il reconnoit la fausse-
" té de ce qu'il avoit dit, inspiré par son propre esprit."

(a) 2 Reg. 7. v. 3 et 4.
(b) Ibid. v. 12. et 13.

Au dernier Chapitre du même livre (n. 17.) " de mê-
" me, dit Ben. XIV, qu'il arrive quelquefois que les SS. Prophe-
" tes étant consultés, par le grand usage qu'ils ont de prophé-
" tiser annoncent de leur propre esprit des choses qu'ils sup-
" posent venir de l'Esprit de prophétie, ainsi il peut bien se
" faire qu'en vertu de certaines opinions reçues dans son esprit, ou
" de certaines idées vivement imprimées dans son imagination, un
" Saint prenne pour lui étant révélées, des choses qui ne le [illegible] sont pas
" témoins S.te Brigitte et S.te Catherine de Sienne (2) C'est
" edoctus, hoc fieri non posse denuntians, et Regis consilius, et suis
" sermonibus contradixit, quia quod ex Spiritu suo dixerat, falsum
" fuisse deprehendit." S. Greg. M. in Ezechiel. 1.

(2) " Supra dictum est aliquando SS. Prophetas dum consuluntur,
" ex magno usu prophetandi quaedam proferre ex suo Spiritu, sus-
" picantes hoc esse ex Spiritu prophetiae. Pari ergo ratione fieri po-
" test, ut aliquis Sanctus ex praeconceptis opinionibus aut ideis in
" phantasia fixis, aliqua sibi ex Deo revelata putet quae à Deo revela-
" ta non sunt.

C'est ainsi, dit S. grégoire le grand, que Dieu seme la lumière dans les esprits, et ne la repand que par intervalles. Car en découvrant certaines choses, pendant que nous nous trompons sur d'autres, ou que nous les ignorons, nous ne jouissons de la lumiere qu'à demi. Elle nous sera communiquée avec plénitude, lorsque notre esprit sera enlevé de ce lieu de ténebres, et entrera dans la lumiere même de Dieu. (2)

D'après de tels témoignages je me garderai bien d'assurer que jamais M. Olier n'a pris ses propres opinions pour des choses qui lui étoient révélées par Dieu, quand il a écrit ses visions. Mais je me garderai bien davantage d'en faire un visionnaire. M. Fleury après avoir raconté sous l'an 1376, quelques visions de Ste Catherine de Sienne où il y a plus de merveilleux que dans celle de M. Olier, fait cette reflexion: "je ne doute pas qu'elle ne fût de bonne foi tout ce qu'elle raconte; mais une imagination vive, échauffée par les jeûnes et par les veilles, pouvoit y avoir

(2) Lux in hac vitâ spargitur, quia ad omnis rei intelligentiam continua non habetur. Dum enim aliud sicut est comprehendimus, et aliud ignoramus, quasi sparsâ luce et ex parte cernimus, et in obscuritate ex parte remanemus. Tunc verò lux sparsa jam non erit, quando mens nostra ad Deum funditus rapta fulgebit. In Job. c. 18. v. 26.

Préface

„avoir grande part; d'autant plus qu'aucune occupa-
„tion extérieure ne détournoit ses pensées (b)." Tout
lecteur qui sait ce qu'enseigne après S. Augustin S. Fran-
cois de Sales au livre 7.e de son traité de l'amour
de Dieu (Ch. 12.) sur le jugement qu'il faut porter
des évènements extraordinaires, trouvera peutêtre cette
conjecture sur les visions d'une Sainte aussi célèbre,
un peu hardie; mais en la supposant fondée, il
sera bien permis d'en conclure que les méprises où tom-
bent quelquefois les Saints à l'égard des visions et des
révélations, ne mettroient point à couvert du pé-
ché de blasphème un Ecrivain qui les rangeroit au
nombre des visionnaires. Pour etre Saints ils n'en sont
pas moins des hommes, par conséquent sujets à l'erreur.
Pourquoi donc celles de ce genre où pourroit etre tom-
bé M. Olier, lui enleveroient elles le mérite d'avoir été
un homme éminent en lumiere et en sainteté? mérite
acquis par une vie pleine des traits héroïques qui ca-
ractérisent les Saints.

(b) Tom. 20. lib. 97. n. 40.

Quoiqu'il en soit enfin du jugement que porteront
sur la vie de M. Olier les lecteurs qui s'effarouchent au
seul mot de visions, pourvû que son histoire édifie
tous

tous ceux qui aiment le vray et qui n'etudient pas moins les œuvres de Dieu dans ses Saints que les vertus des Saints, je ne regretterai point mon travail. c'est assez de mériter le suffrage, ou plutot de procurer le bien de cette génération de justes que Dieu se reserve toujours dans les tems les plus mauvais, et qui ont seuls le don de goûter les choses spirituelles. Spiritualibus spiritualia comparantes. 1. Cor. 2. 13.

Je n'ai plus qu'une remarque à ajouter; c'est que les faits rapportés dans cette vie sont tirés ou des Mémoires laissés par M. De Bretonvilliers qui a vécu avec M. Olier; ou des Manuscrits même de M. Olier. Comme son directeur lui ordonna de mettre sur le papier toutes les graces venues du ciel dont il avoit conservé le souvenir et qu'il recevoit encore tous les jours, il le fit avec tant d'exactitude et de détail, qu'il se trouve dans son histoire peu de traits qui n'ayent été écrits de sa main. L'ingénuité est le caractere des ames pures. Celle de M. Olier ne pouvoit etre portée plus loin. Il raconte tout le bien que Dieu a daigné faire en lui, mais il le raconte en homme trop vil à ses yeux pour n'en pas rendre toute la gloire à celui qui en est l'auteur. On aura souvent

Préface lieu d'admirer comment avec tant de vertus et de faveurs il pouvoit etre si humble. Au style près fort négligé dans tout ce qu'il a écrit par obéissance, et à la disposition des faits qu'il a jettés çà et là sans ordre, on peut donc regarder cette vie comme écritte par lui même. C'est surtout dans le livre de ses vertus, que je me suis attaché à le copier, écrivant en quelque sorte sous sa dictée. Comme cette derniere partie est remplie de ses sentimens et de ses maximes, j'ai du m'appliquer particulierement à y rendre son langage avec fidélité. Aussi ne me suis-je permis que les changemens nécessaires soit dans l'arrangement des phrases, soit dans les expressions, pour ne rien laisser qui pût déplaire ou donner du dégoût. N'ayant composé cet ouvrage que pour offrir un modele de plus à tous les disciples de Notre Seigneur qui veulent marcher dans les voyes de la perfection, je prie tous ceux qui le liront de porter et de conserver profondément dans leur cœur cette leçon du grand apôtre. " Souvenez vous de vos guides, " mes freres, qui vous ont prêché la parole de " Dieu autant par leurs œuvres que par leur langage

"gage, et considérant quelle a été la fin de leur
"séjour sur la terre, rendez vous tous les jours i-
" mitateurs de leur Foi. Mementote præpositorum
vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei;
quorum intuentes exitum conversationis imitamini fidem.
(Heb. 13.)

La vie de M. Olier

Livre I.er

L'Ouvrage qu'on entreprend ici de mettre au jour est l'histoire d'un Pretre en qui l'on verra successivement un Chretien prévenu dès l'enfance de graces singulieres, et dont la jeunesse quoiqu'un peu obscurcie par quelques momens de nuages, peut servir de modele à tous ceux qui aspirent de bonne heure à la perfection; un élève du Sanctuaire qui dès son entrée dans la sainte carriere, annonça les grands exemples de vertu qu'il devoit donner à l'Eglise, comme les grands services qu'il devoit lui rendre; un Missionnaire plein de zele et orné de toutes les vertus apostoliques, fidele imitateur de l'apôtre du dix septieme siecle dont il fût l'ami et l'enfant spirituel; un Pasteur selon le cœur de Dieu, c'est-a-dire, qui sût paître son troupeau de la plus pure doctrine de la Foi et

de la Piété ; un disciple privilégié de la Croix, que Notre Seigneur trouva digne de souffrir beaucoup, parcequ'il l'aima beaucoup et qu'il en fût beaucoup aimé ; un Ministre de l'Eglise qui né pour en occuper les plus hautes places, et appellé souvent aux premieres dignités, ne voulût porter que le fardeau du Sacré Ministere, sans en partager les honneurs et les distinctions temporelles ; enfin un guide dans les voyes du Salut extraordinairement éclairé du ciel, et versé dans l'art de conduire les ames à la plus éminente sainteté. autant de traits qui réunis d'après les Memoires les plus fideles, présenteront un riche tableau de toutes les vertus chretiennes et Sacerdotales.

Sa naissance. M. Olier naquît à Paris le 20.7.bre de l'an 1608, sur la paroisse de S. Paul et y reçût le batême le même jour. Il fût le second des trois fils de M. Olier Maître des Requêtes, et de Marie Dolé son épouse. Il eût l'avantage d'appartenir

au

au Chancelier Séguier, à M.rs De Molé et de Bellaure Premiers Présidens du Parlement de Paris, à M. De Méliand Procureur général, et à plusieurs autres personnes illustres dans la Robe. Mais c'étoit trop peu de chose au jugement d'un homme dont la vie fût toute spirituelle, pour qu'on s'arrête à présenter ici sa généalogie dans une plus grande étendue. Rien ne peut ennoblir un Chretien autant que la nouvelle origine qu'il a prise sur les fonts sacrés. Le comble de la gloire pour lui, c'est sa qualité d'enfant de Dieu, et si les distinctions de la naissance peuvent être de quelque prix, c'est lorsqu'on ne leur donne que celui des autres vanités de la terre qui vont s'ensevelir dans le tombeau. Aux yeux de la Foi, rien n'est comparable aux grands noms des Saints Protecteurs que donne l'Eglise notre Mere dans l'ordre du Salut aux nouveaux membres de Jésus Christ qu'elle reçoit dans son sein.

Jean fût celui qu'elle donna à celui dont je commence à faire l'histoire, et c'est le seul qu'on trouve dans les Regitres qui font foi de son batême. Jacques étoit celui de son Pere; c'est peutêtre la raison

pour laquelle il voulut dans la suite qu'on le nommât Jean Jacques Olier. Peutêtre aussi la grande devotion qu'il eût pour les SS. apôtres, lui inspira de ne point separer dans son esprit et dans son cœur deux freres que Notre Seigneur avoit favorisé entre les autres disciples, de plusieurs graces particulieres.

Quoiqu'il en soit, dès l'age le plus tendre on apperçût en lui des présages sensibles des vertus éminentes qu'il devoit faire paroître dans un age plus avancé, et surtout du zele ardent qu'attribue l'Evangile aux deux enfans de Zébédée. Né d'un Pere rempli de la crainte de Dieu et très devot à la Sainte Vierge, élevé par une mere qui n'avoit rien plus à cœur que de former ses enfans à la pieté, et de voir Dieu honoré dans sa maison, avec les heureuses dispositions que le Seigneur avoit mises en lui, il étoit difficile qu'il perdit le trésor de son innocence. Ceux à qui il fût confié dans ses premieres années reconnurent bientôt que l'Ange de Dieu qui le gardoit invisiblement, veilloit sur lui

lui d'une maniere toute extraordinaire. Ce ne fut pas sans dessein de celui qui se plaît à conduire tous les pas de ses fideles serviteurs, que cet enfant de prédilection fut nourri au fauxbourg S. germain; Dieu voulant qu'il prît alors comme possession d'un champ qu'il devoit un jour arroser de ses sueurs, et qu'il suçât le lait au même lieu où il devoit engendrer des enfans en grand nombre à l'Eglise. (2)

Comme j'ecris cette vie pour ceux qui croyent aisément ce qui est facile à Dieu et n'offre rien que d'édifiant, dès qu'il est appuyé sur des temoignages dignes d'etre crus, je ne dois pas omettre ici ce que raconta la Mere de ce vertueux enfant à un Religieux de l'Ordre de Saint Dominique; c'est que, comme la mere de ce Saint Patriarche, avant de le mettre au jour, elle eût une apparition qu'elle crût pouvoir interpréter dans la suite en faveur du fruit qu'elle portoit alors dans son sein. Elle vît auprès d'elle un flambeau qui jettoit une grande lumiere, et un globe de feu qui répandoit autour de lui beaucoup

(2) Il sembloit, dit il dans ses Mémoires, que Dieu prenoit plaisir à me faire respirer dans mon enfance l'air de mon Eglise et du lieu où il desiroit que je le servisse.

beaucoup de chaleur, comme si Dieu par ce double signe eût voulu annoncer à sa servante que le fils qu'elle avoit conçu seroit dans son tems une lampe ardente et luisante.

Il étoit encore entre les bras de sa nourrice, lorsqu'on apperçût en lui plusieurs traits qui firent juger que Dieu en vouloit faire un vaisseau d'élection. On rapporte de S. Thomas d'aquin, que l'unique moyen d'arrêter ses larmes dans son enfance étoit de mettre quelque livre entre ses mains; trait qui a passé pour un présage de la profonde science qui devoit lui acquerir le nom glorieux d'ange de l'Ecole. N'étoit-ce pas aussi dans notre serviteur de Dieu comme un augure de la haute piété qui respire dans tous ses écrits, et de la paix inaltérable qu'il conserva toujours dans les plus rudes épreuves, que la parfaite tranquillité qui prenoit en lui la place des larmes et des cris si familiers aux enfans, lorsqu'on le portoit à l'Eglise de S. Sulpice? Car la présence du lieu saint faisoit sur lui ce que ne pouvoient opérer ni les caresses, ni les amusemens nécessaires aux foiblesses de l'enfance.

Un autre présage de la sainteté que Dieu voulût

faire

faire éclater en lui dans un âge plus avancé, ce fût la grande idée qu'il se forma de bonne heure du Saint Sacrifice de la Messe. Dès l'age de sept ans, lorsqu'il voyoit un Pretre à l'autel laisser échapper le plus petit signe de légereté, ou célebrer soit avec précipitation, soit avec trop peu de décence et de gravité, il en ressentoit une peine extrême, persuadé que dans la célébration des SS. Mysteres, le Ministre de Jésus Christ devoit etre tout absorbé en Dieu et paroître incapable de la moindre imperfection. C'est ce qu'il a écrit dans ses Mémoires où par obéissance aux ordres de son Confesseur, il rapporte avec toute la simplicité de l'enfance chrétienne, les graces dont le Seigneur l'avoit favorisé dès le premier developpement de sa raison.

Ce fût surtout pendant son séjour au College où on le mit dès l'age le plus tendre qu'on apperçut en lui de rares dispositions à la vertu et aux Sciences. Doué d'un excellent esprit et d'une grande mémoire, il fît en peu de tems des progrès qui étonnerent ses Maitres. Mais il se fioit beaucoup moins sur ses talens naturels que sur la protection de la Sainte Vierge. Il l'invoquoit dans tous ses besoins avec une devotion

Ses premieres études.

extraordinaire; devotion qui se manifestoit surtout lorsqu'il recitoit la Salutation angélique. On eût dit que l'Esprit Saint lui communiquoit alors une portion des lumieres et du pur amour de l'ange dont il prononçoit les paroles.

Il n'y avoit pas longtems qu'il demeuroit au College, lorsque ses Parents jugerent qu'il étoit destiné de Dieu pour le service de l'Eglise. Ce n'est pas que la vivacité de son naturel ne fit douter plus d'une fois s'il seroit propre à un état dont les fonctions demandent beaucoup de retenue et de modestie; mais celui qui dispose les voyes de sa créature avec une souveraine sagesse, et qui sait applanir tous les obstacles qui peuvent s'opposer à ses desseins, dissipa bientôt les doutes qui pouvoient rendre sa vocation incertaine. Mr Olier étant nommé par le Roi intendant de Lyon, mena son Fils avec lui dans cette ville où il lui

Il va à Lyon où sa Mere le présente à S. François de Sales.

fit continuer les études qu'il avoit commencées à Paris. S. François de Sales s'y trouvoit alors : c'étoit en l'année 1622; circonstance que Dieu avoit ménagée pour calmer les inquiétudes qu'avoit la mere du vertueux enfant sur sa destinée. Elle les communiqua

nique au Saint Evêque de Genève qu'elle voyoit souvent. Elle le supplia de sonder les dispositions de son fils, de recommander instamment sa vocation à Notre Seigneur, et de fixer enfin ses irrésolutions par une réponse qu'elle regarderoit comme un oracle sorti de la bouche de Dieu même. La droiture et la piété de la Mere qui ne craignoit rien tant que d'offrir au service de l'autel un enfant qui n'y fût point appellé, les prieres ferventes du Saint Prélat qui avoit un don particulier pour le discernement des esprits, ne pouvoient qu'attirer une décision conforme aux vues du ciel. Le naturel bouillant du jeune Olier et son extrême vivacité ne lui parurent point un obstacle à son entrée dans l'Etat Ecclésiastique. Il étoit lui même un exemple et une preuve qui venoient tout à propos à l'appuy de son opinion; car on sait qu'il étoit né avec un caractere et un temperament qui ordinairement n'annonce pas la douceur et les autres vertus dont il fût un modele accompli. "Madame," lui répondit le Saint, lors qu'il crut avoir assez con-

sulté l'Esprit de Dieu pour lui suggérer une dernière résolution; "ne balancez plus à vous décider sur
" le sort de votre enfant. Le Sacerdoce est l'état
" auquel le destine celui qui vous l'a donné, et je
" prens sur moi tous les risques de sa vocation.
" Oui, Dieu l'a choisi pour le Saint Ministère,
" et il veut s'en servir pour le bien de son Eglise.
" Loin donc que vous deviez craindre pour lui, bénissez plutôt le Seigneur et réjouissez vous de ce
" qu'il daigne l'appeller dans son Sanctuaire." Jamais réponse ne fût reçue avec plus de joye. Elle en rendit graces à Dieu et au Saint Evêque qui venoit de lui parler en son nom.

S. François de Sales le croit appellé au Sacerdoce et veut le retenir auprès de lui.

L'homme de Dieu ne borna point là ses conseils, et témoigna sensiblement la tendre sollicitude qu'il partageoit avec la mere sur la vocation de l'enfant. Il montra un grand desir de travailler de ses propres mains à la culture d'une plante qui commençoit déja à répandre une si bonne odeur, et qui devoit la porter un jour dans toute l'Eglise de France. Son dessein étoit de l'avoir auprès de lui, comme

me autrefois le grand Prêtre dépositaire de la jeu-
nesse de Samuel, pour le former aux vertus Chretiennes,
et en lui communiquant l'esprit de Sagesse dont il
étoit rempli, développer les heureuses dispositions
qu'il avoit remarquées dans son cœur. Mais la mort
du Saint Evêque qui arriva peu de tems après fit suc-
céder les regrets les plus amers aux consolations que
Madame Olier venoit de ressentir. La seule qu'il lui fût
permis de goûter avant d'être privée entierement de l'es-
pérance de voir son fils croître en age et en grace sous
les yeux du Saint, ce fût de le lui présenter encore
dans sa derniere maladie, en le priant de lui donner
sa bénédiction. Un cœur aussi tendre et aussi charitable
que celui de S. François de Sales pouvoit il ne pas se
dilater en ce moment pour un enfant qu'il venoit d'adop-
ter par une sorte d'inspiration divine, et pour qui il
avoit des entrailles de pere. Qu'on se figure Isaac bé-
nissant Jacob, et toute l'affection avec laquelle ce grand
Patriarche embrassa l'enfant de la promesse, c'est l'image
de l'effusion de tendresse avec laquelle le Saint Evêque é-
tendit les bras sur le jeune Olier pour le bénir avec le
Signe du Salut, et le serra sur son Sein, comme pour faire

passer en lui le trésor des graces dont il étoit près d'aller recueillir les fruits dans le ciel.

Nous verrons dans la suite de cet ouvrage quels furent ceux de la bénédiction du Saint Prélat. C'est une faveur bien digne de remarque d'avoir été mis dès l'age de quatorze ans entre les bras d'un Saint, et d'avoir rendu les derniers soupirs entre les mains d'un autre Saint, comme on le verra au sixieme livre.

Ce qu'on admira pendant le séjour qu'il fit à Lyon, ce fut en premier lieu l'assiduité avec laquelle on le voyoit toujours recourir à la Sainte Vierge, dès qu'il avoit quelque chose de considérable à entreprendre, ou quelque grande difficulté à vaincre, et d'implorer son assistance par de fréquentes répétitions de la Salutation Angélique. En second lieu les peines qu'il éprouvoit dès qu'il s'étoit rendu coupable de la plus petite infidélité; car il n'avoit pas plutôt commis la faute, que tout à coup un nuage épais obscurcissoit son esprit, jusqu'à le rendre incapable de la moindre application. Sa conscience éprouvoit alors un trouble qu'il ne pouvoit calmer qu'en allant se purifier dans le Sacrement de pénitence. A peine avoit il usé de

ce

ce remède, que sa première liberté d'esprit lui étoit rendue, et qu'il jouissoit comme auparavant d'une profonde paix. C'est encore d'après son propre témoignage que nous ajoutons ce trait de la conduite du Seigneur sur sa jeunesse ; trait qui fait voir que la Divine Providence veilloit tellement sur tous ses pas, qu'il lui étoit comme impossible de contracter l'habitude du mal et de se familiariser avec le vice.

Mais si la justice de Dieu punissoit en lui si sévèrement les plus petites fautes, sa bonté n'étoit pas moins attentive à recompenser ses vertus. On peut en juger par la protection singulière dont elle le favorisa dans un des plus grands dangers qu'il eût couru pour sa vie. S'étant trouvé un jour, à l'age de quinze ans dans la nécessité de traverser un bras de rivière à la nage, il apperçut quelques personnes sur le rivage, au moment d'y aborder. N'osant paroître devant elles dans un état qui eut blessé son extrême pudeur, il aima mieux retourner à l'autre bord sans prendre haleine, et au risque d'épuiser ses forces, que de donner lieu au moindre scandale ; mais n'étant encore qu'à moitié che-

Il échappe à un grand danger.

min, il se sent incapable de nager jusqu'au bout ; sa perte étoit infaillible, si la main de Dieu qui vouloit alors recompenser sa parfaite pureté, n'étoit venue à son secours en lui faisant rencontrer une piece de bois enfoncée dans le sable et cachée dans l'eau, à l'aide de laquelle il respira un moment et reprit assez de vigueur pour sortir entierement du péril.

Il fait à Paris son cours de Philosophie et de Théologie.

Après avoir achevé à Lyon ses humanités, il revint à Paris pour faire son cours de Philosophie. Ses succès répondirent aux espérances qu'il avoit données dans ses premieres études. Il eût pour professeur un des plus habiles maîtres qui enseignassent alors dans l'université de Paris. L'attiduité au travail soutenue par l'émulation que donne la solide piété, fit en lui ce qu'elle a toujours fait dans les éleves qui exercent leurs talens moins pour acquerir la science qui enfle, que pour servir Dieu et son Eglise, en faisant les œuvres de la charité qui édifie ; c'est-a-dire, qu'elle le fit sortir de la foule, et qu'il se distingua entre tous ses condisciples par les succès les plus brillans. A la fin de son cours il soutint un acte public en latin et en grec sur toute la Philosophie, qui lui mérita de grands applaudissemens. Très ver-

M. Padet professeur au College d'harcourt, le même sous lequel étudia le célebre alain de Solminiac qui fut Evêque de Caors.

sé dans la langue grecque il en retira de grands avantages pour l'intelligence de l'Ecriture et des SS. Peres. Etude qui loin de rallentir sa ferveur, tandis qu'il fréquenta les écoles de Sorbonne, comme l'éprouvent tous ceux qui dans l'étude même de la théologie n'ont pas des intentions assez pures, ne fit au contraire qu'allumer de plus en plus le zele de la perfection dans son cœur. La carriere de la licence qu'il se proposoit d'entreprendre n'eût point été pour une ame si bien affermie dans la vertu et si remplie de l'esprit d'oraison, ce qu'elle est pour tant d'autres, l'ecueil de la piété et la perte de l'esprit intérieur. Ce fût pour s'y disposer, qu'ayant suivi pendant trois ans, et écouté assidument les leçons des plus habiles Docteurs, il soutint l'acte de tentative et prit le dégré de Bachelier. Mais Dieu en disposa autrement, et l'on verra bientôt ce qui l'empêcha de mettre son projet en exécution.

Il prend le dégré de Bachelier.

A dix huit ans il avoit été nommé à l'Abbaye de Pébrac située au Diocese de S. Flour, c'étoit en 1626; et dans la même année il avoit été reçu Comte de Brioude. Il faloit se décider sur l'emploi du tems qu'il

avoit encore à parcourir avant de recevoir le Sacerdoce. Naissance, talens, réputation, qualités de l'esprit et du cœur, tout en lui concouroit à donner les plus belles espérances; et la haute considération dont jouissoit toute sa famille, étoit pour lui une sorte de droit d'aspirer aux premieres dignités de l'Eglise. C'étoit aussi la perspective qu'on aimoit à lui mettre souvent devant les yeux; et la piété dont ses parens faisoient profession, n'étoit point assez parfaite pour écarter d'auprès de lui tout ce qui pouvoit jetter dans son cœur des semences d'ambition ou de cupidité. On lui parloit tantôt de se produire à la Cour, et de se mettre sur les rangs pour parvenir; tantôt des démarches qu'on faisoit et de celles qu'il devoit faire lui même pour seconder les vues qu'avoient sur lui les personnes puissantes. On vouloit qu'il ne négligeât point les occasions de paroître dans le monde, qu'il fréquentât les grands, qu'il exerçât dans les premieres chaires de Paris son talent déja connu pour la prédication. On s'appliquoit en un mot à le former selon l'esprit du Siecle, plutôt que selon l'Esprit de Jésus Christ. Combien d'autres eussent succombé aux tentations auxquelles il se voyoit exposé tous les jours, de perdre le fruit des

Dangers pour son Salut.

des graces extraordinaires dont il avoit été comblé dans sa jeunesse ! Mais la même main qui jusques là l'avoit conduit dans les voyes droites de la justice, lui montra les pieges qui l'environnoient, et la voix secrette qui l'avoit instruit tant de fois sur la nécessité de fuir les occasions du péché, ne lui manqua pas dans le besoin. Il avoit déja un grand train ; il jouissoit de tous les honneurs et goûtoit tous les agrémens de la Société auxquels pouvoit prétendre un jeune homme de son rang. Il commençoit même à donner dans les embuches que le demon et le monde tendoient à sa vertu, lorsque Dieu lui inspira des pensées bien differentes de celles qui dirigeoient ses amis et ses proches.

Pour se mettre plus surement à l'abri des dangers qui se multiplioient autour de lui, il conçut le projet de faire le voyage d'Italie. Comme il en fit la proposition à son Pere sans lui en découvrir le véritable motif, et que dans le projet il n'y avoit rien en apparence que de conforme à ce qui se pratiquoit ordinairement par les jeunes gens de sa condition, il obtint sans peine le consentement qu'il desiroit. Le prétexte de son voyage étoit le desir d'apprendre la langue

Il fait le voyage d'Italie

hébraique; mais son véritable but étoit de s'éloigner du monde et de se perfationner dans la Science du Salut.

Il partit donc de Paris et arriva heureusement en Italie. La vue de la Capitale du monde chretien fit sur son esprit et sur son coeur les plus vives impressions. Son premier soin fût d'y satisfaire sa piété en visitant la fameuse Basili-que où reposent les cendres des SS. apôtres qui ont rendu la seconde Rome si supérieure à la première, et les autres temples où l'on pos-sede les reliques de tant de Saints Martyrs. Rendu à lui même il ne pensa ni à se procurer des connoissances et des protections parmi les grands, ni à fréquenter les savans et les curieux que le goût des arts y attiroit de toutes les parties de l'Europe, ni à se rendre habile dans la recher-che des monumens célebres de l'antiquité qui y abondent beaucoup plus que dans aucune autre ville de l'univers. La vanité n'entra pour rien dans les occupations qu'il s'etoit prescrites, ni dans les démarches qui partageoient son tems. Il se répandoit fort peu au dehors, et ne se délassoit

de

de son travail, qu'en conversant avec Dieu au pied de son Crucifix, ou avec les Saints sur leurs tombeaux ; car la contemplation dès lors commença de lui devenir familiere. Lorsqu'on s'entretenoit de lui au sein de sa famille, on se le figuroit entretenant dans Rome un commerce de litterature avec les plus habiles maitres dans les hautes siences, ou formant des liaisons avec tout ce qu'il pouvoit y rencontrer d'hommes d'esprit ou de qualité. Mais sa plus grande ambition étoit de se faire des amis dans le ciel, et sa passion de devenir un saint. Il vivoit donc plus avec Dieu et ses pieux serviteurs qu'avec les hommes du siecle.

Ce grand Maître pour qui il avoit sacrifié généreusement tout ce qui pouvoit rehausser sa fortune et qui faisoit les délices de son cœur, le trouvant digne d'etre traité comme ceux qu'il aime le plus, l'eprouva par un affoiblissement des yeux qui lui fit craindre de perdre la vue. Il sût mettre à profit cette croix d'autant plus difficile à porter qu'elle l'obligea de renoncer aux études qu'il avoit entreprises, la seule consolation qui lui restât dans sa vie de retraite, après ses exercices spirituels. Il consulta les

Il est menacé de perdre la vue.

plus habiles medecins qui ne négligerent rien pour le retablir. Mais toutes les ressources de leur art fûrent tentées inutilement. Dieu lui en reservoit une plus efficace dans la protection de la Sainte Vierge. Il fit vœu d'entreprendre le voyage de Lorette, lieu célebre dans tout le monde chretien soit par les miracles sans nombre qui s'y sont opérés jusqu'à ce jour par l'intercession de la Mere de Dieu, soit par le concours des fideles qui vont y reclamer son pouvoir auprès de son Fils (1)

Il fait à pied le voyage de Lorette.

L'espérance

(1) On sera bien aise de trouver ici un précis de l'histoire de la translation de la Sainte maison de Lorette. Ce fût sous le Pontificat de Celestin V. que la petite maison où s'est opéré dans le sein de Marie le Mystere du Verbe incarné, après avoir été transportée par les anges, de Nazareth en Dalmatie, fût transférée dans une terre de la Marche d'ancône qui appartenoit à une Dame nommée Lorette. Ce premier miracle fut suivi d'une infinité d'autres prodiges qui ont déterminé les souverains Pontifes à établir en mémoire de la translation de la maison de la Très Sainte Vierge une fête particuliere.

On lit dans le Martyrologe Romain au 10 de Decembre, ces paroles. Laureti in Piceno Translatio Sacræ domus Dei genitricis Mariæ in quâ Verbum caro factum est. Elles y ont été insérées par un decret de la Congrégation des Rits du 31 aoust 1669. Avant cette époque, par un Indult de la même Congrégation du 29 Novembre 1632. on faisoit l'office de cette Translation

dans

L'Espérance qui conduisit Olier dans la Sainte Cha-
pelle où selon une tradition incontestable s'est opéré
le Mystere du Verbe fait chair, ne fut point confondue

Ce fut

toute la Marche d'Ancone; mais on n'en avoit point encore
composé la légende qui ne fut ajouté à la 6.e leçon que
sous le Pontificat d'Innocent XII en ces termes: "Ipsius autem
" Virginis natalis domus divinis Mysteriis consecrata, ab in-
" fidelium potestate in Dalmatiam primùm, deinde in agrum Lau-
" retanum Piceno Provinciae translata fuit, sedente Celestino
" V, tandemque ipsam esse in quâ Verbum caro factum est et ha-
" bitavit in nobis, tum Pontificiis diplomatibus et celeberrimâ to-
" tius orbis veneratione, tum continuâ miraculorum virtute et
" cœlestium beneficiorum gratiâ comprobatur. Quibus permotus
" Innocentius XII, quò ferventiùs erga Matris amplissimae cultum
" fidelium memoria excitaretur, ejusdem sanctae domûs translatio-
" nem anniversariâ solemnitate in totâ Piceni Provinciâ venera-
" tam Missâ et officio proprio celebrari praecepit."

Cette addition ne fut faite qu'après l'examen le plus sévère
dans la Congrégation des Rits. En 1719. la fête fut établie dans
toute la Toscane, puis successivement par l'autorité de Benoit
XIII dans tout l'Etat de Rome, dans toute la République de
Venise, et enfin dans tout le Royaume d'Espagne et les Etats Ca-
tholiques qui en dependent.

Benoît XIV au tom. 9. de ses ouvrages lib. 2. de festis B. Ma-
riae Virginis, cap. 16. de festo translationis S. Domûs Lauretanae
(pag. 230 edit. Venet. 1767) fait voir que la vérité de cette histoire
est

Ce fût au mois de May qu'il se mit en route; c'est-à-dire, au fort des chaleurs du Pays. Tout accoutumé qu'il étoit à faire ses voyages en voiture, il eut le coura-
ge

est appuyée sur les fondemens les plus solides et prouve invinciblement qu'on ne peut la revoquer en doute. Ses preuves principales sont

1.° Les Constitutions de Paul III, de Paul IV. de Léon X. de Sixte V.

2.° Les miracles presque sans nombre qui se sont opérés et s'operent encore tous les jours dans la Sainte Chapelle de Lorette. Quae quotidie in sacrâ illâ domo contingunt, probantque locum illum eumdem esse in quo ineffabile incarnationis verbi mysterium impletum est, ea sunt propè innumera sibique continuè succedentia, atque ita nota ut de iis dicere hominis sit absentis olei tuo. ibid. 11. 2.

3.° Les temoignages des Ecrivains les plus recommandables, comme Canisius, B[illegible], Raynaldus, Tursellinus, Turianus, Oinzorius, Angelita, Centoscorinus &c.

4.° Les monumens recueillis par Martorellus, in Theatro Sanctae Domûs Lauretanae.

5.° Le rapport des trois Commissaires envoyés par Clement VII. pour comparer les dimensions de la Sainte maison de Lorette avec celle des lieux où elle étoit située auparavant, soit en Dalmatie, soit en Galilée, et qui se trouverent parfaitement conformes.

Benoit XIV. après avoir cité et adopté ces differentes autorités ajoute ces paroles. Sed temperare nobis ipsi non possumus, quin nonnihil dicamus de eo quod quidam, ut eruditi acrisque ingenii sibi famam
parent

ger d'imiter en celui-ci les disciples du Sauveur qui voyageoient toujours à pied, à l'exemple de leur Maître. On conçoit que pour un homme de sa condition et affoibli déja par l'usage des remedes, un voyage de cinquante lieues étoit plus qu'il n'en faloit pour l'épuiser dès les premieres journées : Mais ses entretiens continuels avec Dieu et Marie lui faisoient oublier en quelque sorte la fatigue du corps. Tantôt il recitoit le Rosaire, repassant à chaque dixaine les differens mysteres qui y repondent, et ce n'étoit jamais sans un attendrissement de pieté qui plus d'une fois lui fit verser des larmes en abondance; tantôt il se délassoit en composant à la louange de la Reine du Ciel des Cantiques qui ne montroient par moins la beauté de son genie, que les ardeurs de sa charité. On regrette de ne pouvoir en citer ici quelques fragmens. Comme on paroissoit un jour faire beaucoup de cas des pieuses poësies qui étoient le fruit de sa devotion à la Sainte Vierge, sa modestie en fut allarmée ; et de peur que

Son occupation dans le chemin.

de

parent, Semibiante ore multitant Sapientioris magni que nominis Criticis hujus non probari veritatem historiae. Il oppose à ces faux Critiques Bollandus, Pabebrock son Continuateur, le P. Alexandre, Théophile Raynaud, Baillet lui même, le P. honoré de Ste Marie Gravelson, Guidograndus, Muratory, &c. qui tous admettent comme incontestable la vérité de cette histoire.

de nouveaux éloges ne fussent pour lui une tentation de vaine complaisance, il les jetta au feu, disant qu'il ne faloit rien garder de ce qui pouvoit nous faire croître dans l'estime des hommes.

Plus il approchoit du Saint lieu où il étoit déja en esprit, plus il eprouvoit de consolations intérieures; ce qui lui donna une nouvelle confiance, que Dieu agréeroit le pélerinage qu'il venoit d'entreprendre, et la fatigue qu'il supportoit pour son amour. Mais au moment où son ame jouissoit de la plus profonde paix, et lorsqu'il lui restoit encore une journée à faire, il fût attaqué d'une fievre violente qui le contraignit de s'arrêter. Délivré d'un premier accès il crût retrouver toutes ses forces dans le desir qui le pressoit d'arriver au terme de son voyage. Elles ne répondirent point à son courage. Il ne pût s'y rendre qu'en se traînant pour ainsi dire sur la route, tant il se trouva affoibli dès la premiere lieue. Aussitôt qu'il fût arrivé à Lorette, ceux qui l'accompagnoient s'empresserent d'appeller un médecin pour lui donner du secours. Mais il leur témoigna de son côté tant d'empressement d'aller se prosterner aux pieds de l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, qu'ils n'oserent y mettre obstacle. Il s'y transporta donc peu de moments après son arrivée dans la ville; et c'étoit là que Dieu lui avoit préparé

preparé le remede qui devoit opérer sa guérison.

Il visita la Chapelle de Lorette.

A peine eût il mis le pied dans la grande Eglise au milieu de laquelle se voit la Chapelle de la Sainte Vierge, "car je n'osois pas," dit il, "entrer ce jour là même dans cette Chapelle, n'ayant pas été à confesse;" que son ame se sentit inondée des benédictions intérieures. Il fût fort surpris d'y rencontrer une femme possédée qui lui adressa la parole. "Je me souviens," ce sont ses propres termes, "qu'un demon m'appella par sa bouche " et me dît en italien, abbé françois, si tu ne te conver " tis, attens toi à d'étranges traitemens." Ce n'est pas la premiere fois que le langage du pere du mensonge a servi à l'execution des desseins de la Miséricorde du Seigneur sur ses serviteurs. (2) Il prît ces paroles pour une nouvelle leçon de ferveur qui partoit de plus haut que de la bouche qui les avoient proférées. Aussi conçût il plus fortement que jamais la résolution de ne plus partager son cœur entre Dieu et le monde; résolution qu'il offrît à Notre Seigneur par les mains de sa très Sainte Mere avec tous les sentimens de la foi la plus vive et de la devotion la plus tendre; car pendant qu'il repandoit son ame

aux

(2) Voyez en un exemple dans la vie de M. Queriolet par M. Collet, pag. 80. Les paroles qui lui furent adressées par les personnes possédées du démon qu'on exorcisoit à Loudun contribuerent beaucoup à sa conversion. Voyez encore l'Hist. Ecl. de Fleury, liv. 18, n. 57.

aux pieds du Fils et de la Mere, ses yeux fondoient en larmes. Jamais il n'avoit éprouvé d'une maniere si sensible, les faveurs et les caresses dont le Seigneur daigne combler dès cette vie ceux qui reclament la médiation de Marie avec confiance. Ne pouvant sortir de cet auguste Sanctuaire qui étoit pour lui un lieu de délices, il prolongea ses colloques d'amour avec Jésus et ~~Marie~~ sa Sainte Mere jusqu'à la fin du jour; et il en remporta avec de nouvelles graces la Santé la plus parfaite. Le ministere du Medecin qui le visita le lendemain ne servit qu'à faire éclater davantage la merveille dont il étoit redevable à sa glorieuse Protectrice; et l'on fut singulierement étonné dans la maison où il avoit pris son logement, de l'entendre assurer que non seulement il n'éprouvoit nul ressentiment de la fievre, mais que ses yeux etoient parfaitement guéris, en sorte que jamais ils n'avoient été plus sains.

Il y est guéri.

Une protection si marquée ne fit qu'augmenter son attachement au Culte de la Sainte Vierge et le fortifier dans le dessein de rompre tout à fait avec le siecle. Dans le peu de jours qu'il passa encore à Lorette, son unique plaisir fut de se rendre assidu auprès de celle à qui il se croyoit redevable après Dieu des graces extraordinaires dont il venoit d'etre favorisé. Il eût desiré pouvoir habiter plus longtems un lieu pour lequel il se sentoit tant d'attrait. Le Souvenir du Séjour qu'il y avoit fait lui

fut

fut toujours d'autant plus cher, qu'il n'a jamais cessé de le regarder comme l'époque de son entiere conversion. Il retourna à Rome en marchant encore à pied, s'occupant sans cesse dans le chemin des trésors spirituels qu'il remportoit avec lui et trouvant son délassement à repasser dans son esprit les grandeurs de son auguste bienfaitrice. Il arriva sans accident bien consolé du succès de son voyage; mais peu de jours après sa joye fût troublée par la nouvelle qu'il reçut de la perte la plus douloureuse qu'il pût faire dans ce monde, celle d'un Pere qu'il chérissoit tendrement et de qui il étoit tendrement chéri. Cette croix lui avoit été ménagée par la divine Providence, soit pour le purifier de plus en plus, soit pour perfectionner en lui le ~~[illegible] plus~~ détachement auquel il se sentoit porté plus que jamais.

Il revient à Rome, où il apprend la mort de son pere.

Plein de la pensée de tout quitter pour suivre Jésus Christ et s'ensevelir dans la retraite, à peine eût il appris la mort de son Pere, qu'il délibéra s'il retourneroit en France, ou s'il n'embrasseroit pas la vie Religieuse dans quelque Monastère d'Italie. Son dessein, en méditant ce dernier projet, étoit d'imiter plus parfaitement les Saints qui du moment où Dieu les avoit appellés à la Perfection, s'étoient éloignés du lieu de leur naissance, et savoient rompre tout commerce avec la chair et le sang. Dans l'incertitude sur ce que le Seigneur demandoit de lui, et en attendant une réponse intérieure qui le tirât de son irré-

solution, il visita quelques unes des maisons d'Italie qui retraçoient encore la vie des anciens Anachorettes. Les differentes Chartreuses où il passa, lui parurent avoir conservé toute la ferveur des disciples de S. Bruno; ce qui fit naître en lui des impressions et des desirs qu'il avoit peine à ne pas regarder ~~comme des marques~~ comme des marques de vocation à la vie du cloitre. Son goût pour la contemplation et la crainte de se perdre dans le monde le confirmoient tous les jours dans cette opinion. D'un autre côté l'envie de servir l'Eglise renaissoit trop souvent dans son esprit, pour qu'il pût se déterminer avec prudence, sans avoir pris tous les moyens de connoître la volonté du ciel. Il balançoit ainsi entre l'Etat Religieux et la vie apostolique; mais le moment de faire son choix n'étoit pas encore venu.

Il repasse en France. Ne jugeant pas que Dieu le voulût plus longtems en Italie, il ne songea plus qu'à en sortir pour revenir en France. Mais il ne partit qu'après avoir satisfait sa devotion par differens Pélerinages soit dans les Eglises de Rome, soit dans celles des villes voisines. Pendant le voyage il ne perdit rien de l'Esprit intérieur qu'il avoit sçu conserver partout où la main de Dieu l'avoit conduit. Loin que les beautés qu'offrent à la vue toutes les côtes

côtes d'Italie pûssent le distraire de son Oraison et de son recueillement habituel, tout ce qui se présentoit à lui ne servoit qu'à élever ses pensées vers sa véritable patrie; et à mesure qu'il approchoit de celle de la terre où on l'attendoit avec impatience, il formoit les vœux les plus ardens pour le ciel incomparablement plus beau à ses yeux que toutes les merveilles du monde.

De retour à Paris il résolut de suivre Jésus Christ de plus près qu'il pourroit; et les secrettes inspirations qui le portoient à fuir tout ce qui avoit de l'éclat, pour vivre dans l'humilité et l'abjection, lui faisoit regarder le service des pauvres comme ce qu'il pouvoit entreprendre de plus agréable au Seigneur. Il en fit son œuvre de prédilection. Cette parole de Notre Seigneur, C'est pour evangelizer les pauvres que mon Pere m'a envoyé, lui revenoit souvent à l'esprit. Il crût y reconnoître la voix de Dieu pour lui même: et content d'etre appellé à un ministère où il n'y avoit à gagner pour cette vie que des travaux, des humiliations et des rebuts, il s'y livra avec tout le zele que peut inspirer la charité de Jésus Christ. Il se donne au service des pauvres.

On vit donc alors M. Bliet éviter la compagnie des Grands pour se confondre avec les gens du plus

bas peuple. Ceux qui étoient le plus mal vêtus, il les recherchoit avec plus d'empressement, et les traitoit avec plus d'affection encore que tous les autres. Son cœur s'épanouissoit au milieu d'eux, parceque sous les haillons qui couvroient leur corps, sa Foi lui découvroit Jésus Christ pauvre et manquant de tout. Autant de fois qu'il en rencontroit, il les appelloit avec bonté, les conduisoit dans sa maison, les catéchisoit, leur faisoit des aumônes proportionnées à leurs besoins, et ne les renvoyoit qu'après les avoir comblés de caresses. On la vu souvent s'humilier profondément devant eux, leur baiser les pieds par respect et coller ses levres sur des ulceres que d'autres auroient eu peine à regarder. C'est ainsi que la grace triomphe dans les ames crucifiées des plus fortes repugnances de la nature, et qu'elle leur fait trouver le plaisir le plus pur dans les actions que les hommes immortifiés ne peuvent se figurer sans une sorte de frémissement et d'horreur.

Contradictions que lui attira cette conduite.

M. Olier ne pouvoit pratiquer longtems une œuvre si opposée à la sagesse du Siecle, sans éprouver des contradictions. La premiere lui vint de la part de ses proches. On regardoit sa conduite comme une singula-

rité

rité deshonorante pour un homme de son sang. On n'é-
pargna pour l'en dégoûter, ni représentations, ni reproches,
ni railleries. Plus d'une fois on en vint jusqu'aux in-
jures et aux menaces. Mais rien ne pût altérer la paix
de son ame, ni lui faire abandonner un genre de bon-
nes oeuvres qu'il savoit être d'autant plus agréable à
Dieu, qu'il le faisoit mépriser des hommes. Sa réponse
à tous ceux qui le blâmoient, étoit cette maxime de
S. Paul, Si je voulois plaire aux hommes, dès lors je
ne serois plus serviteur de Jésus Christ. Tout ce qu'on
pût obtenir de lui, ce fût lorsqu'on usa d'une sorte de
violence pour écarter les pauvres de l'appartement où il les
rassembloit, de les conduire dans le lieu de la maison qui
lui rappelloit l'étable de Notre Seigneur. Là il satisfaisoit
son zele en pleine liberté: par ce sage temperament il se fai-
soit tout à tous et en cédant à ses persécuteurs il n'accor-
doit rien à l'ennemi de tout le bien qui les aigrissoit con-
tre lui.

Une ame arrivée déja à une si haute vertu méritoit de jouir tous les jours des chastes embrassemens de l'Epoux céleste; et celui que l'Eglise invoque sous le nom de Pere des pauvres, ne pouvoit refuser à un coeur qui se dilatoit

On lui permet la communion quotidienne.

avec tant d'effusion de tendresse en faveur de ses amis les plus chers. aussi son Directeur lui accorda t'il la communion de tous les jours : grâce qui lui fit redoubler sa vigilance à éviter jusqu'aux plus legeres imperfections. Il ne passoit pas un seul jour sans se purifier dans le Sacrement de Pénitence. Il se refusoit tout pour répandre son bien en aumones. afin de vaquer plus librement à l'oraison, il vivoit éloigné de toute compagnie. Son lit étoit une simple paillasse ; mortification qu'il cachoit si bien que son valet de chambre l'ignora longtems et fut le seul qui s'en apperçut au bout de quelques années. aussi avide d'austerités que les hommes sensuels et voluptueux le sont des douceurs et des commodités de la vie, il traitoit son corps avec toute la dureté d'un maître qui dompte son esclave. Il suffisoit qu'une action fût agréable à Dieu, pour qu'il s'y portât avec ardeur, quelque pénible qu'elle fût.

Il éprouve de grandes peines intérieures.

Tels étoient les progrès qu'avoit fait M. Olier dans les voyes de la Sainteté, lorsque Notre Seigneur voulut l'éprouver, non plus seulement par ceux de ses amis et de ses proches qui censuroient sa conduite, mais par lui même, en le privant des consolations intérieures et de la paix de l'ame qui l'avoient soutenu jusqu'alors dans la tribulation. Scrupules, tenebres, agitations secrettes, dans l'esprit, dégoût,

tristesse

tristesse, amertumes dans le cœur, tout ce qui peut porter la desolation dans une ame sembla conspirer tout à la fois pour plonger la sienne dans une agonie pire que la mort. En vain pour calmer ses peines, son confesseur employa t'il tous les secours qu'offre la foi aux justes à qui Notre Seigneur fait goûter le calice de sa passion. Quelque soumission qu'il trouvât en lui, il ne put suffir à dissiper le nuage affreux qui lui cachoit la lumiere du Soleil de justice. Il faloit que la même main qui avoit envoyé le mal, en apportât le remede. Dieu lui inspira donc de recourir à la même source où il avoit trouvé sa guérison corporelle pendant son séjour en Italie. Il lui donna la pensée de faire un pélerinage à Notre Dame de Chartres, car il semble que toutes les graces qui lui étoient reservées devoient lui parvenir par les mains de la Très Sainte Vierge. M. Olier fit le voyage à pied au milieu de l'hyver; mais avec une devotion si tendre et un tel succès, qu'au moment même où il arriva dans l'Eglise Cathédrale de cette ville, qui est dédiée sous l'invocation de la mere de Dieu, et avant même d'avoir visité la chapelle souterraine où elle est spécialement honorée, il se trouva parfaitement délivré de toutes ses peines.

Il fait un pélerinage à N. D. de Chartres qui l'en délivre.

Après avoir consacré quelques jours à la reconnoissance, en prolongeant devant l'image miraculeuse de Marie les ten-

dres effusions de son cœur. il revint à Paris plus affermi que jamais dans la résolution de vivre saintement. Toujours incertain sur sa vocation, et ne sachant encore si Dieu vouloit qu'il entrât dans quelqu'un des Ordres les plus reformés, ou qu'il travaillât au salut des ames, il faisoit des prieres continuelles pour obtenir les lumieres d'en haut. Les graces dont il étoit redevable déja à l'intercession de la Sainte vierge, lui firent espérer qu'en l'invoquant avec confiance, il éprouveroit encore les effets de son pouvoir auprès de Dieu. Comme il n'avoit point

Il en fait deux à N.D. de Liesse

fait en vain ses premiers Pelerinages et qu'il aimoit beaucoup cette pratique autorisée par l'Eglise dans tous les tem[ps], et toujours louable quand on en sait eloigner les abus de la superstition et d'une fausse piété, il en fit deux à Notre Dame de Liesse. Dieu ne parut pas l'exaucer aussi promtement qu'aux premieres fois, mais il ne différa ~~pas~~ de lui découvrir ses desseins, que pour les rendre plus sensibles à ses yeux

Dieu lui fait connoitre l'etat qu'il doit embrasser dans l'Eglise.

M. Olier connoissoit particulierement un vertueux Curé qui touchoit à la fin de sa carriere, et qui attendoit la recompense promise au serviteur fidele avec toute la confiance qui est le fruit d'une vie pleine de bonnes œuvres. Dieu s'etoit servi de lui pour le diriger dans les voyes du salut, lorsqu'il faisoit ses premieres études. Ce fut l'homme qu'il choisit pour lui faire connoître la

route qu'il devoit prendre. M. Olier ayant appris qu'il étoit malade, alla le visiter. Témoin de la patience avec laquelle souffroit ce vénérable vieillard, il en fût si touché, que se sentant porté à lui recommander ses intérêts spirituels, et le voyant près d'aller se réunir à son Dieu, il lui dît; "Promettez moi, Monsieur, de vous ressouvenir " de moi dans le ciel; et la premiere chose que vous de- " manderez au Seigneur, que ce soit, je vous prie, la grace " de connoître clairement l'état où il veut que je le serve."

La mort de ce digne pasteur suivît de près, et tout aussitôt M. Olier ressentît le bon succès de la priere qu'il lui avoit faite. Dès la premiere nuit, (c'étoit en Novembre 1632), ayant vû dans le sommeil le ciel s'entr'ouvrir, il apperçût S. gregoire le grand et S. Ambroise assis sur deux trônes fort élevés, l'un au dessus de l'autre, et plus bas un très grand nombre de Chartreux. Cette même vision lui arriva encore la nuit suivante, et comme au même instant il perdît la pensée qu'il avoit eu si longtems, d'embrasser l'état Religieux, ne ressentant plus d'atraits que pour servir l'Eglise, il regarda cet événement comme un signe de la volonté de Dieu; ce qui le détermina enfin à prendre son parti.

La premiere démarche qu'il crût devoir faire après avoir reçu du Seigneur les lumieres qui mirent fin à ses incertitudes, fût de se retirer à S. Lazare, et d'y vaquer uniquement sous la direction des Messieurs de la Mission aux Exercices

Il va faire une retraite à S. Lazare.

Spirituels. Son dessein principal en allant dans cette maison connue dès lors dans tout le Royaume, comme l'école la plus propre à inspirer l'Esprit Ecclésiastique, fût d'y étudier les devoirs de la Sainte profession à laquelle il aspiroit, et de profiter autant des grands modeles de perfection qu'il étoit sûr d'y trouver, que des excellentes leçons qui s'y donnoient tous les jours, sur les vertus Sacerdotales. S.t Vincent de Paul, cet homme incomparable que Dieu venoit de susciter dans sa miséricorde pour renouveller la face de l'Eglise de France, n'eût pas plutôt connu le nouvel aspirant aux SS. Ordres, qu'il en conçût la plus haute estime. Il l'associa à cette illustre Compagnie d'Ecclésiastiques qui s'assembloient tous les Mardis à S. Lazare et se félicita d'avoir acquis dans sa personne un si digne coopérateur. Le zele d'Olier prît auprès de lui de nouveaux accroissemens. Depuis son retour de Rome, on l'engageoit à reprendre les études publiques de Théologie qu'il avoit abandonnées; et il ne savoit encore s'il devoit renoncer à la licence, ou sui-vre les mouvemens intérieurs qui le pressoient d'aller travailler dans les campagnes au Salut des pauvres; car il avoit toujours pour eux l'inclination la plus forte et l'attrait le plus marqué. Comme il se trouvoit à la source des lumieres et des bons conseils, il prît ceux des hommes de Dieu avec qui il étoit à portée de s'entre-tenir tous les jours. Il consulta particulierement S.t Vincent de

de Paul qui ayant découvert en lui de grands dons pour exercer avec fruit ce Ministère, crût qu'il ne pouvoit rien faire de mieux, que de suivre son attrait. Il lui conseilla donc de préférer à la réputation qu'il pouvoit acquerir sur les bancs de Sorbonne, les travaux de la vie apostolique. Ce fût aussi le sentiment du P. de Condren Supérieur général de la Congrégation de l'Oratoire qu'il connoissoit dès lors, et avec qui il eût dans la suite, comme nous le verrons bientôt, les liaisons les plus étroites. (a) M. Olier n'eut pas de peine à se rendre à un avis qui s'accordoit si bien avec son inclination. Il ne sortît donc de S. Lazare que pour aller faire comme un premier essay de tout ce qu'il devoit entreprendre dans la suite, et se joignît aux Missionnaires qu'il pût rassembler pour évangeliser avec eux dans les campagnes : Ministère qui l'employa presque tout entier jusqu'à sa promotion au Sacerdoce. Il n'étoit pas encore parvenu à l'age de vingt quatre ans, qu'il avoit déja procuré à ses dépens des missions et des retraites non seulement dans presque toutes les terres où il possédoit du bien soit Ecclésiastique, soit patrimonial, mais encore dans plusieurs Paroisses des environs de Paris.

Il ne se contentoit pas d'aider les Missionnaires de ses revenus ; il travailloit sous leur direction avec le plus grand zele

(a) Voici ce qu'on trouve écrit de sa main ; "M. Vincent ne voulût "point, ni le P. général (le Pere de Condren), que je me fisse passer Docteur."

Sa tendre affection pour les pauvres.

zele. Tout épuisé qu'il étoit après avoir passé les jours entiers à prêcher ou à d'autres œuvres, s'il rencontroit un pauvre, il s'arrêtoit pour l'instruire et lui parler de Dieu: pratique qu'il n'abandonna jamais jusqu'au tems où la paralysie ne lui permettant plus de catéchiser, il se vit contraint de se faire suppléer par quelqu'un de ses prêtres. Quand il voyageoit dans la campagne, il se détournoit de son chemin pour aborder les laboureurs et converser avec eux, ne les quittant pas sans leur avoir donné quelqu'avis charitable sur leur salut. S'il trouvoit des mendians dans les villes, il ne rougissoit point de les mener avec lui dans sa maison, et après leur avoir fait l'aumône, il s'occupoit de leurs besoins spirituels, leur parloit de confession générale et les y disposoit avec une patience à toute épreuve. Jamais il ne put être rebuté par l'endurcissement et la grossiereté de ceux même qu'il traitoit avec le plus d'affection, comme jamais il ne fût arrêté par les railleries de ceux qui trouvoient leur condamnation dans sa vertu.

Sortant un jour de l'Eglise de Notre Dame, et passant sur le pont de l'hotel-Dieu, il apperçut un pauvre étendu par terre qui avoit une playe dont on pouvoit à peine soutenir la vue. Il s'approche aussitôt, se jette à ses pieds, et ne voyant que Jésus Christ dans

dans la personne de son membre souffrant, après l'avoir embrassé, il baise la partie affligée de son corps à plusieurs reprises; action qui dût avoir plus de censeurs que d'approbateurs, mais qui ne pût manquer de plaire à celui qui regarde comme fait à lui même ce qu'on fait au moindre des siens. C'étoit la seule récompense que recherchoit M. Olier dans toutes ses oeuvres.

Lorsqu'il eût atteint sa vingt cinquieme année il pensa plus sérieusement que jamais à la Sainteté qu'impose la vocation au Sacerdoce. avant que d'en recevoir le sacré caractere, il s'appliqua avec une nouvelle ferveur à en prendre l'esprit et à en acquerir les vertus. La grandeur de sa foi lui faisoit regarder cet état comme le plus éminent, et par conséquent comme le plus redoutable de tous ceux où Dieu pouvoit élever sa créature, puisqu'il avoit de quoi effrayer les anges même. Vivement touché de cette considération, il se sentit combattu d'un coté par le desir de glorifier Dieu dans l'exercice des sublimes fonctions du Sanctuaire qui devoient lui donner tant de ressemblance avec Jésus Christ Souverain Prêtre, de l'autre par la crainte de se perdre et de déshonorer le Sacerdoce, tant il se croyoit indigne d'occuper même le dernier rang dans l'Eglise. C'est le sort des plus parfaits, quelque riches qu'ils soyent en vertus devant le Seigneur, d'être à leurs propres yeux les plus vils et les plus misérables de tous les

Ses frayeurs aux approches du Sacerdoce.

hommes. Tel étoit le Sentiment qu'avoit de lui même M. Olier, depuis surtout qu'il avoit été honoré des SS. Ordres. Sa profonde humilité qui croissoit tous les jours, lui faisoit dire qu'il n'étoit qu'un cloaque plein de vices et d'imperfections. Mais plus il s'abbaissoit, plus Dieu qui se plaît à exalter les humbles et à produire ceux qui se cachent dans la poussiere pour les faire asseoir parmi les Princes de son peuple, le jugeoit digne d'être mis sur le Chandelier.

Ses allarmes sur l'extrême distance qu'il croyoit toujours voir entre ce qu'il étoit et ce que doit être un Ministre des autels furent pour le Sage Directeur qui lui tenoit la place de Dieu, le rayon de lumiere le plus propre à l'éclairer lui même et à le diriger sur ce qu'il avoit à prescrire à son pénitent. L'homme vrayment humble redoute et fuit les honneurs autant que le présomptueux les recherche et les poursuit. Mais il est obéissant, et dès qu'il a entendu la voix de Dieu à l'exemple de celle qui fut la plus élevée, mais aussi la plus humble et la plus soumise de toutes les créatures, il n'a plus de langage que pour dire: qu'il me soit fait selon la parole du Seigneur. Dieu eut à peine fait connoitre à M. Olier, par la bouche de son guide Spirituel, qu'il l'appelloit au Sacerdoce; et celui ci

celui ci ne lui eût pas plutôt déclaré qu'il ne devoit pas différer plus longtems de s'y présenter, que montrant toute la docilité d'un enfant, il ne pensa plus qu'à exécuter les ordres du ciel. Aux frayeurs qui avoient agité longtems son esprit, succéda un calme parfait, et un desir ardent de recevoir avec l'onction sacerdotale un Sacrement dont il esperoit que la vertu acheveroit de former en lui un Ministre et une hostie de Jésus Christ.

Ce fût le 21 Mars de l'année 1633 qu'il reçut la Prêtrise dans la chapelle de l'archevêché de Paris des mains de M. Etienne Pujet Evêque de Dardanie. Il s'y étoit disposé par une retraite; mais ne croyant pas cette préparation suffisante pour célébrer dignement les SS. Mysteres, aussitôt après son ordination, il voulût encore employer un tems considérable à décorer le sanctuaire interieur où il devoit pour la premiere fois offrir l'agneau sans tache. Il consacra donc trois mois entiers aux Exercices Spirituels, et suspendit toutes les autres œuvres pour ne s'occuper que du grand ouvrage de sa sanctification. La fête du Saint Précurseur qui n'avoit commencé le Ministere de la prédication qu'après avoir vécu caché dans les déserts l'espace de trente années, fût le jour qu'il choisît pour célébrer sa premiere Messe, voulant prendre sous les aus-

Il reçoit la Prêtrise

pieds de ce parfait modele des Prédicateurs, sa Mission du Sauveur, avant de la demander à ses Supérieurs Ecclésiastiques. On le vit faire cette fonction qu'il regarda toujours comme l'action la plus importante de sa vie, avec une Religion égale à l'opinion qu'on avoit de sa piété. Plus il avoit mis de tems à nourrir dans son cœur le feu du pur amour avant de monter à l'autel, plus il se sentit en le quittant, dévoré du desir de le répandre. Comme il ne pouvoit remplir seul le plan qu'il s'étoit formé, il s'associa plusieurs ouvriers animés du zele le plus pur et le plus désintéressé. Le tems nécessaire pour composer la petite Compagnie avec laquelle il devoit aller faire des missions en Auvergne, lui donna tout le loisir de se préparer de plus en plus par la priere, à cette Sainte entreprise: car il ne pût partir qu'au mois de mars de l'année suiv. 1634.

Il fait une nouvelle retraite à S. Lazare. Faveur particuliere qu'il y reçoit.

Ce fût encore à S. Lazare qu'il se retira, pour interroger dans le silence au pied du vray propitiatoire, le Maitre de la vigne où il devoit travailler, et en obtenir d'abondantes bénédictions. Dieu lui fit connoître alors la Mere Agnès Religieuse de l'Ordre de S. Dominique au Couvent de Langeac dont la mémoire est en singuliere vénération dans l'Auvergne, le Velay et les autres Provinces voisines. Cette fille d'une Sainteté extraordinaire

traordinaire brûloit du desir de sortir de ce monde pour aller se réunir dans le ciel à son divin Epoux. Un jour, comme elle demandoit cette grace avec larmes, Notre Seigneur lui dit, Tu m'es encore nécessaire pour la conversion d'une ame qui doit servir à ma gloire. Quelques jours après la Sainte Vierge lui apparut et lui dit, Priez mon Fils pour l'abbé de Pibrac. Elle ne le connoissoit point. Dès ce moment elle commença d'offrir à Dieu pour lui les prieres les plus ardentes, et la générosité de son amour lui fit ajouter de nouvelles pratiques de pénitence à ses austerités ordinaires. " Outre que Notre " Seigneur s'appliquoit à lui faire souffrir les impressions " de sa Passion et de sa mort (ce sont les termes de M. " Olier) elle usoit de toutes les inventions que l'amour a " coutume de fournir aux ames pénitentes, comme ceintures, " cilices, haires, disciplines de fer, à quoi elle joignoit en- " core ce qu'il y avoit de plus précieux, les soupirs de son " cœur et des contritions si violentes, qu'elles eussent bri- " sé des rochers." Car se sentant inspirée de demander continuellement au Seigneur la parfaite conversion de cet Ecclésiastique qu'elle chérissoit avec la tendresse d'une mere qui enfante un fils dans les douleurs, elle en faisoit le premier objet de sa charité pour le prochain. Sans cesse il lui revenoit à la mémoire, et pendant trois années entieres

elle ne cessa de prier pour lui, dans la confiance que Dieu vouloit en faire un riche instrument de ses Miséricordes. Il raconte encore lui même que chaque jour elle répandoit des larmes pour son ame pendant une heure entiere.

La Mere agnès lui apparoit. Nous avons déja vu par le recit des graces que reçut M. Olier, depuis qu'il eût été attiré à la vie d'abnégation, qu'elle n'avoit pas gémi envain. Sa retraite à S. Lazare fût le tems que Dieu avoit marqué pour former entre son Serviteur et sa Servante, ce commerce spirituel dont leur édification mutuelle et un grand nombre de conversions devoient etre le fruit. Pendant qu'il étoit en oraison, la Mere agnès dont jamais il n'avoit entendu parler, et qui étoit alors Prieure du Monastere de Langeac situé à deux lieues de son abbaye, lui apparût ayant les bras croisés sur la poitrine, accompagnée de son Ange gardien qui sous la forme d'un bel enfant, recevoit dans un mouchoir les larmes qui couloient de ses yeux. Elle tenoit un Crucifix d'une main, et de l'autre un Chapelet. Montrant un visage pénitent et affligé, elle dit à M. Olier, Je pleure pour toi. Saisi d'étonnement à cette parole et à la vue de celle qui venoit de la faire entendre, il crût que c'étoit la Mere de Dieu qui l'avoit honoré d'une visite. Peu de tems après

il

il eût encore la même vision. Tout confus d'une telle faveur dont il se jugeoit indigne, il ne savoit que penser ni de l'apparition qui l'avoit frappé si vivement, ni de l'impression qui lui en demeura profondément gravée dans l'esprit; car je l'ai aussi présente, dit il dans ses manuscrits, que si je la voyois encore, quoiqu'il se fût écoulé bien des années depuis cet événement. Ce double signe du Crucifix et du Chapelet lui parût un présage de la grande part qu'il auroit jusqu'à la mort aux souffrances de Jésus Crucifié, et une invitation à se dévouer particulièrement au service de la très Sainte Vierge; deux graces qui ont toujours paru en lui dans un dégré éminent. Il découvrît ce qui venoit de se passer à S. Vincent de Paul qui étoit alors son Directeur. Celui-ci demanda à son pénitent quelles paroles il avoit entendues de la bouche de celle qui lui étoit apparue. En les rapportant, M. Olier ne doutoit pas que ce ne fût la Reine du Ciel qu'il avoit vue, soit à cause de la douce Majesté qui brilloit dans tous ses traits, soit à cause de l'Ange qui l'assistoit. Opinion qu'il conserva jusqu'à sa premiere entrevue avec la Mere Agnès.

S. Vincent regarda cette apparition comme une faveur

extraordinaire, et commença dès lors à croire que Notre Seigneur vouloit opérer de grandes choses dans son Eglise par le Ministere de M. Olier. Il ne sortit de sa retraite que pour faire sans le moindre delay le voyage projetté depuis longtems, et entreprendre des Missions en différens cantons de l'auvergne. Parmi les dignes ouvriers qui se joignirent à lui, il eût la consolation d'obtenir un des Pretres de la Congrégation de S. Lazare. Quand il eut pris toutes ses mesures, rien ne put l'arrêter. On le pria envain de retarder un peu son départ pour assister au mariage de sa Sœur qui devoit se célébrer dans deux jours. La charité de Notre Seigneur l'emporta sur les instances de sa famille, quelque légitimes qu'elles fussent.

Il travaille au salut des ames pendant six mois avec un zele infatigable.

Ce fût pour lui un jour de fête, que celui du départ. On conçoit aisément à quoi s'occupa et de quoi s'entretînt durant toute la route cette Compagnie de Missionnaires. Dès qu'ils fûrent arrivés à Pibrac ils se livrerent à l'œuvre pour laquelle ils s'étoient réunis. On auroit peine à se figurer tous les travaux qu'ils entreprîrent et qu'ils soutinrent pendant six mois entiers, allant de Paroisse en Paroisse, de bourgade en bourgade, à l'exemple du Sauveur du monde et de ses premiers disciples, pour y annoncer le Royaume de Dieu, et ramener au bercail les brebis égarées qui

qui étoient en grand nombre. M. Olier prêchoit tous les jours, et ne descendoit de chaire que pour aller achever au confessionnal les conversions que la force et l'onction de ses paroles avoient commencées dans les instructions publiques. On vit encore alors combien il chérissoit les pauvres par les bons traitemens qu'il leur faisoit dans les momens rapides qu'il donnoit à ses repas. Il les rassembloit comme un Pere de famille eut rassemblé ses enfans, les servoit de ses propres mains, tête nue, et se nourrissoit de leurs restes. Après le repas il alloit visiter tous ceux à qui il pouvoit etre utile, les consolant, les soulageant, les exhortant et gagnant par sa douceur ceux qui au mépris de la grace de la Mission, ne s'étoient point rendus à ses discours. Non content d'avoir consacré toutes les heures du jour aux œuvres de zele, au lieu de reparer ses forces par le sommeil de la nuit, souvent il en passoit une grande partie en prière; et jamais il ne prenoit tout le repos nécessaire pour ne pas succomber à de si longs travaux.

Pendant qu'il moissonnoit ainsi aux environs de Pébrac à la sueur de son visage, avec ses chers coopérateurs, la Prieure de S.te Catherine de Langeac disoit de tems en tems à ses Sœurs, Nous ne tarderons pas à voir un grand Serviteur de Dieu. Et tout ce que M. Olier apprenoit des rares vertus de cette humble

Il desire voir la M. Agnès

Servante du Seigneur, lui faisoit desirer de la voir pour s'entretenir avec elle. Les Religieuses du Monastere ne pouvoient comprendre comment la Mere Agnès qui n'avoit encore eu nulle occasion de connoitre M. Olier, pouvoit en témoigner tant d'estime. Dès que les travaux de la Mission lui laisserent quelque loisir il se rendit au Convent de Langeac. Elle étoit retenue à l'infirmerie, et son etat ne lui permettant pas de se transporter au parloir, lors qu'il se présenta, il la demanda inutilement pour cette premiere fois. Dieu voulut en prolongeant sa maladie, que son Serviteur fit plusieurs fois le voyage avec aussi peu de succès. Mais ce qu'il perdoit d'une part en demeurant privé des consolations spirituelles que Dieu fait trouver à ses amis dans leurs entretiens, il savoit le regagner de l'autre par une parfaite soumission à ses ordres.

Sa premiere entrevue avec elle. Agnès se trouvant enfin assez retablie pour le recevoir, elle le vint trouver au parloir, laissant son voile sur le visage, et lui parlant comme à un Ecclésiastique qu'elle paroissoit ne connoître que par le bruit que faisoit dans le Pays la Mission qui l'y avoit appellé. Mais soit par un mouvement intérieur de l'Esprit de Dieu, soit par un grand desir de la connoître, M. Olier la supplia de lever son voile. Elle se rendit

à

à sa demande; et il reconnût parfaitement à ses traits celle qu'il avoit vue pendant sa retraite à S. Lazare. Ce moment fût comme une ouverture aux communications les plus secrettes sur ce qui se passoit entre ces deux grandes ames. Elles formèrent dèslors une liaison spirituelle toute semblable à celles dont les vies de plusieurs Saints nous offrent les plus beaux exemples, et en particulier à l'union si étroite que, peu d'années auparavant l'Esprit de Dieu avoit formée entre S. François de Sales et S.te Jeanne Françoise de Chantal.

M.r Olier retira trop de fruit de cette premiere entrevue pour ne la pas réiterer aussi souvent qu'il le pouvoit. Il profita donc de toutes les occasions, pour aller s'édifier avec elle. De son côté, elle n'en profita pas moins, pour perfectionner dans le cœur du zélé Missionnaire l'ouvrage qu'elle avoit commencé depuis plusieurs années par la ferveur de ses prieres. Dans tous ses entretiens elle lui parloit de Dieu et de ses voyes avec tant d'élévation, que, de son aveu, jamais il n'avoit rien entendu de semblable. Il lui en coûta toujours pour se séparer d'elle, tant il étoit ravi des merveilles qu'elle lui découvroit; et tant, à chaque parole qu'elle

Ce qu'il éprouva dans les visites qu'il lui fait.

lui disoit, il sentoit croître en lui l'action secrette de la grace. Aussi plus d'une fois leur entretien fut de quatre ou cinq heures, et assez souvent ils ne se quittoient que pour le prolonger avec Dieu devant le très Saint Sacrement, et y demeurer longtems en contemplation. Il arrivoit quelquefois à la Mere Agnès de se trouver tellement ravie en Dieu, que M. Olier se levant pour lui parler, et lui recommander avant de sortir du Couvent, des choses importantes, il ne pouvoit s'en faire entendre. Ce n'étoit point un sommeil corporel qui suspendoit ses sens dans ses communications secrettes avec son divin Epoux, mais un repos tout semblable à celui que prenoit l'Epouse du Cantique des Cantiques dans la compagnie de son bienaimé. D'autres fois on a su qu'ils avoient passé ainsi des nuits entières au pied du tabernacle, comme abîmés dans la contemplation, et ne pouvant jouir assez des délices qu'ils goûtoient à s'unir ensemble dans le Sacré Cœur de Jésus.

Le fruit qu'il retire de ses entretiens.

Jamais affection ne fut ni plus forte, ni plus sainte que celle qui unissoit ces deux ames. Aussi un Fils ne peut montrer plus de docilité aux sages leçons de sa mere, que M. Olier n'en témoigna toujours

jours à celles de la Mere Agnès. Auprès d'une Servante du Seigneur si consommée dans les voyes de la perfection, et si riche en dons extraordinaires de la grace, il se regardoit comme un jeune novice dans les voyes du Salut. ~~Chaque parole~~ Chaque parole et chaque maxime qu'elle prononçoit, il avoit soin de la recueillir avec autant de respect que d'avidité pour s'en faire une regle de conduite. Tantôt elle le reprenoit charitablement en lui faisant remarquer ses imperfections, tantôt elle l'exhortoit à mourir sans cesse à lui même, et à s'exercer à la plus austere pénitence. Mais son langage et son vœu le plus ordinaire, c'étoit de lui souhaiter beaucoup de croix. Si elle lui temoignoit ~~tant~~ d'attachement, comme elle s'en ouvrit à plusieurs, c'étoit parce qu'il recevoit avec une déférence et une soumission singuliere toutes les impressions qu'elle s'efforçoit de lui donner. Loin qu'elle eût besoin de l'encourager, elle l'obligea au contraire de modérer la dureté excessive avec laquelle il traitoit son corps. Comme il avoit usé une fois d'une discipline armée de pointes de fer qu'elle lui avoit donnée, jusqu'à se causer plusieurs playes qui le menacerent, durant quelques jours, de la gangrenne,

elle lui ota cet instrument de pénitence; et après lui avoir obtenu une promte guérison par ses prières, elle lui fit une sévère correction en lui disant que son fidele amour (c'étoit ainsi qu'elle appelloit Notre Seigneur) n'agréoit pas de telles indiscrétions. "Vous "cherchez du soulagement", ajouta t-elle, "parmi les "douceurs de l'oraison, et Notre Seigneur ne l'a pas fait "au milieu des douleurs excessives de sa Passion et de sa "mort."

Si elle vouloit qu'il fût sobre et modéré dans les saintes rigueurs de la pénitence, elle lui recommandoit aussi de s'interdire jusqu'aux plus petites immortifications. En le considérant une fois dans l'Eglise par la grille du chœur, elle s'apperçût qu'il prioit étant appuyé; elle l'en reprît à la premiere entrevue, et lui dit que cette posture ne marquoit pas assez le respect dû à la Majesté divine. Ayant remarqué une autre fois que de tems en tems il portoit la main au cou pour se délivrer d'une inquiétude à laquelle sont exposés tous ceux que les fonctions du ministère obligent de se tenir près des pauvres, elle lui fit une correction proportionnée à la nature de la faute, en l'assaisonnant d'une agréable plaisanterie.

Aux

aux Services qu'elle rendit à M. Olier, soit par les lumieres qu'elle lui communiqua sur les voyes spirituelles, soit par les graces abondantes qu'elle lui obtint dans ses oraisons, elle en ajouta une autre plus d'une fois qu'on n'oseroit rapporter ici, tant elle paroîtra merveilleuse, si nous n'en trouvions plusieurs exemples dans l'histoire sainte et dans les annales de l'Eglise. Il arrivoit de tems en tems que M. Olier à force de prolonger ses entretiens avec elle, ou dans sa compagnie avec Notre Seigneur, se trouvoit tellement surpris des ténebres de la nuit, qu'il ne pouvoit plus sans risque, se rendre à Pébrac, vû les précipices fréquens qui bordoient le chemin. Dans cette extrémité elle obtenoit de Dieu que son ange gardien servît de guide au saint Missionnaire, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa maison. C'est lui même qui raporte ce trait.

Elle lui donne son ange gardien, pour le conduire à Pébrac,

Si les entretiens de la Mere Agnès furent une source de consolations pour M. Olier, elle n'en goûta pas moins à voir les progrès qu'il faisoit de jour en jour dans la perfection. Dieu la favorisa de lumieres particulieres sur les grands dons qui lui étoient destinés, et sur les fruits qu'il devoit porter dans l'Eglise. Ce fût

Elle lui fait plusieurs prédictions.

d'après les révélations secrettes qu'elle reçut d'en haut, qu'un jour elle lui prédit que Dieu se serviroit de lui pour former dans le Royaume un grand nombre de vertueux Ecclésiastiques; que la S.te Vierge le chériroit et le protégeroit toujours, qu'enfin il auroit jusqu'au bout de sa carriere de grandes croix à porter à la suite de son Maître; prédiction qui s'est trouvée pleinement vérifiée, comme on le verra dans tout le cours de cette histoire.

Elle se réjouit du succès de ses Missions. Une autre consolation pour la Mere agnès fut le succès merveilleux des Missions que fit M. Olier avec le secours de ses coopérateurs, dans les Dioceses de S. Flour et du Puy. Elle avoit imploré longtems la divine Miséricorde pour ces terres abandonnées où elle savoit que beaucoup d'ames se perdoient tous les jours faute de Pasteurs zélés qui leur montrâssent le chemin du salut. Et avant sa mort qui étoit proche, elle eût la joye d'apprendre que cette nuée de Missionnaires pleins de l'Esprit de Dieu en avoit fait des terres de bénédiction. Aussi avec quelle effusion de cœur n'offroit elle pas ses actions de graces à la S.te Vierge qu'elle regardoit comme la cause principale après Dieu de cette merveille. Et combien elle se réjouissoit d'avoir reçu de sa bouche l'ordre de prier spécialement pour M. Olier.

Chaque

chaque jour on venoit lui annoncer des conversions éclatantes qui se faisoient dans ces deux provinces. C'étoient les seules nouvelles auxquelles elle prenoit plaisir dans sa solitude, parcequ'elles tournoient à la gloire de Dieu et de son celeste epoux.

Enfin ce qui acheva de la consoler des amertumes dont son ame avoit été remplie, depuis son entrée en religion, c'est que voyant M. Olier parvenu déja à un dégré de perfection qui ne pouvoit etre connu que de Dieu seul, elle se sentit portée à le prendre pour son Pere spirituel et à lui confier tous les secrets de son ame. Elle ne voulut donc point avoir d'autre Confesseur pendant qu'il demeura à Pebrac, se rejouissant dans le Seigneur d'etre dirigé par celui là même à qui depuis plusieurs années elle avoit rendu tant de services dans l'ordre du salut. Mais elle ne put jouir longtems des avantages qu'elle retiroit de sa direction.

Elle le choisit pour son Directeur

Le Pere de Condren un des hommes de son siecle les plus éclairés dans les voyes spirituelles lui écrivit que son retour étoit nécessaire pour traiter une affaire importante dont le succès contribueroit beaucoup à la gloire de Dieu. Quelque pénible que dût être

à M. Olier et à la Mere Agnès une Séparation si prompte et si inattendue, dès le premier mot le Sacrifice fût fait. L'homme de Dieu préférant aux douceurs qu'il goûtoit à s'entretenir avec sa pénitente qu'il regardoit moins comme sa fille spirituelle que comme sa mere et sa directrice, le mérite de l'obéïssance et de la plus parfaite soumission à la volonté de Dieu, ne pensa plus qu'à son départ. De son côté la Mere Agnès, loin d'y mettre obstacle, ne voulût pas même qu'il y mît le moindre délay, persuadée comme lui, que rien ne pouvoit etre plus agréable à Dieu, que de lui sacrifier ses inclinations, quelque pieuses qu'elles fûssent, pour se conformer aux vues adorables de sa Providence. Elle profita seulement du peu de jours qu'il devoit passer encore à Pébrac pour converser avec lui aussi souvent qu'elle le pouvoit.

La M. Agnès lui donne son Crucifix et son chapelet. guérison qu'opere son Crucifix.

Dans la derniere entrevue elle lui donna son Crucifix et son Chapelet. Le Crucifix se garde encore au Séminaire de S. Sulpice, comme un monument d'autant plus précieux que peu d'années après, il opera une guérison qui fût regardée comme miraculeuse. voici le fait. Mr Philippe Vicaire général et Supérieur du Séminaire d'Aix, étant à la Communauté des Prêtres qui

qui servoient la Paroisse de S. Sulpice, fût attaqué le jour même de la Fête du Saint Patron, d'une fievre très violente. M. Olier qui alors en étoit Curé et qui portoit toujours sur lui le Crucifix de la Mere agnès, poussé par un mouvement de confiance en la protection de son ancienne bienfaitrice et en la vertu du présent qu'elle lui avoit fait, le montra au malade et lui dit, tenez, cela vous guérira. a peine M. Philippe eût il pris le Crucifix dans ses mains, que la fievre se calma. La guérison fût si prompte et si entiere que le médecin étant venu le visiter le lendemain, ne pût revenir de sa surprise.

Au moment de prendre congé l'un de l'autre, M. Olier entendit la Mere agnès prononcer ces paroles qui lui demeurèrent toujours gravées dans l'esprit ; adieu, Parlois ; je ne vous reverrai plus. Leur dernier adieu. Il parût bientôt qu'elle n'avoit parlé ainsi que d'après une lumiere intérieure qui étoit plus qu'un simple pressentiment de sa mort prochaine. Elle ne le quitta que pour aller se prosterner devant le Saint Sacrement, où contente d'avoir achevé l'œuvre que Jésus Christ l'ami de son cœur l'avoit chargé d'éxécuter dans la personne de M. Olier, soit par ses prieres, soit par ses entretiens, elle le supplia par tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre à une fidele épouse du Sauveur, de sanctifier de plus en plus son serviteur.

de l'assister dans toutes ses entreprises, et de le faire mourir entierement à soi même, pour ne vivre plus que de son divin Esprit. "Mon Dieu," lui dit-elle toute baignée de larmes, "que m'avez vous fait? Vous m'a-
" viez donné un homme selon mon cœur, et vous me
" l'avez ôté. Hé bien, que votre volonté soit faite,
" ô mon tout et mon souverain bien! Je n'ai plus qu'
" une chose à vous demander à présent, c'est que vous
" m'appelliez à vous et mettiez fin à mon exil."

Dieu ne tarda pas à exaucer sa Servante. Au sortir du lieu saint, elle tomba malade pour ne plus se relever, et trois jours après elle rendit son ame à Dieu. Les fausses amitiés finissent au plus tard avec la vie; pour celles qui unissent les amis chretiens, elles durent autant que la vertu qui en est le lien et le principe, c'est-à-dire, autant que la Charité qui demeure eternellement (2) C'est ce qui parut le jour même de la bienheureuse mort de la Mere Agnès. M. Olier revenant à cheval de la Campagne à Paris, oublia de Catéchiser, selon sa coutume un pauvre paysan qu'il venoit de rencontrer sur son chemin, et se contenta de lui faire une petite aumône. Quelques momens après, sa conscience lui reprocha vivement d'avoir négligé en cette circonstance

(2) Omni tempore diligit qui amicus est. (Prov. 17. 17.) Caritas nunquam excidit. (1. Cor. 13. 8.)

circonstance sa pratique ordinaire. Tout d'un coup il fût renversé par terre et son cheval s'abbatit sous lui, mais sans le blesser. Après s'etre debarrassé il voulût remonter. Tout surpris de ne pouvoir en venir à bout, et n'ayant plus de mouvement ni de forces que pour se mettre à genoux, il se prosterna humblement pour demander au Seigneur, avec larmes, pardon de sa faute. Sa priere fût exaucée, et Dieu lui rendit avec le calme qu'il avoit perdu l'usage de ses membres aussi libre qu'avant sa chute. A peine etoit il remonté à cheval qu'il vit venir à lui un ange d'une merveilleuse beauté. Comme l'envoyé céleste marchoit avec lui, il entendit son ange gardien lui dire, "honore bien l'ange qui est auprès de toi; car c'est un des plus "grands qui se soit donné à créature sur la terre!" Peu de jours après, lorsqu'il étoit au confessionnal dans l'Eglise de sa Paroisse, on lui apporta une lettre qui lui apprenoit la mort de la Mere Agnès. C'etoit le jour de la Toussaint 1634. N'ayant pu lire cette nouvelle sans ressentir la plus vive douleur, il sortit pour aller chercher de la consolation et du soulagement aux pieds de Notre Seigneur. Il y versa beaucoup de larmes, se plaignant amoureusement au Dieu de son coeur de ce qu'il venoit de lui enlever celle qui l'avoit conduit à lui. Pendant qu'il repandoit ainsi son ame, il entendit une voix lui dire, <u>Ne vous affligez point, je vous ai laissé</u>

mon ange. Il remarqua en ce moment que le jour de l'apparition dont on vient de parler étoit précisement celui où sa sainte Directrice avoit quitté la terre pour s'envoler dans le sein de son bienaimé, et comprit ainsi la grande faveur qu'il en avoit obtenue. Ce ne fut pas la seule dont il lui fut redevable; car après l'avoir visité et assisté par son ange, elle le visita souvent elle même, lui rendant par des voyes connues de Dieu seul les bons offices que les Elus glorifiés dans le ciel prennent plaisir quand Dieu le permet, de rendre même sensiblement aux justes qui combattent encore sur la terre.

Fin du premier livre

Livre second

Les grands fruits qu'avoit opéré la grace de la Mission dans les différentes Paroisses de l'auvergne et du vélay où M.r Olier avoit jetté la semence de la divine parole et repandu d'abondantes aumones, lui firent desirer d'entreprendre encore la même œuvre, dès que Dieu lui en ouvriroit les voyes. Son cœur étoit toujours au milieu du bon peuple qu'il avoit nourri spirituellement et corporellement. Il ne se consola de s'en voir séparé que par l'espérance d'y retourner bientôt, soit, à l'exemple de l'apôtre pour affermir dans la piété les ames qu'il avoit retirées du vice, soit pour gagner de nouvelles ames à Notre Seigneur. En attendant qu'il plût à Dieu de seconder ses desseins, il étudia avec une nouvelle application les voyes de la perfection, et se retrancha tout ce qui ne lui paroissoit pas assez conforme à l'Esprit de détachement que Jésus Christ avoit si instamment recommandé à ses premiers disciples. Il commença par vendre au profit des pauvres et des Missions qu'il projettoit, son carosse et ses chevaux qu'on lui avoit conseillé de garder jusqu'alors; voulant vivre comme un simple pretre qui se contente du nécessaire et faire profession de la pauvreté Evangélique. Il ne se reserva qu'un Domestique, encore ne le fit il que par l'ordre de son Directeur.

La grande opinion qu'on avoit de sa piété et de son zele fit

Il refuse un Evêché.

naître à un Evêque dont on ignore le nom et le Siège, la pensée de le demander au Roi pour Successeur. Car l'humilité de ce Prélat que M. Olier ne désigne pas dans ses Mémoires autrement que sous le nom d'homme de grande Oraison, lui faisoit regarder l'Episcopat comme un fardeau qui surpassoit ses forces. Lors qu'il ne lui faloit plus pour exécuter son projet, que le consentement de M. Olier, il lui en fit la proposition ; mais ce fût sans succès. De nouvelles sollicitations ne servirent qu'à manifester davantage les dispositions du Serviteur de Dieu qui ne pouvoient s'accorder avec les vues du Prélat. Plus M. Olier lui montroit d'opposition, plus il croyoit devoir réitérer ses instances pour le faire consentir. Sachant donc que S. Vincent de Paul avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit, il le pria de ne rien négliger pour vaincre ses résistances. Le Saint accepta la commission d'autant plus volontiers qu'il la regardoit comme une œuvre de grande importance pour le bien de l'Eglise. Mais toutes les tentatives du Saint réussirent aussi peu que celles du Prélat. M. Olier qui craignoit autant l'Episcopat, qu'on le desiroit pour lui, soupiroit après le moment de reprendre les Missions qu'il avoit été forcé d'interrompre, ou d'aller prêcher la foi aux peuples sauvages du Canada. Dans la crainte

de

de se voir chargé d'un Ministere qu'il ne pouvoit envisager sans une extrême frayeur, il eût recours à sa Protectrice ordinaire. Il pria la Sainte Vierge avec tant de ferveur et de persévérance, qu'il fût exaucé. On ne lui parla plus d'Evêché ; et dès lors il eût toute la liberté de poursuivre le dessein qu'il n'avoit jamais perdu de vue ; celui de retourner en auvergne, pour défricher plusieurs terres des environs de son abbaye, s'il ne pouvoit réussir à aller au secours des sauvages de l'amérique.

On ne sait ce qui le détermina alors à se mettre, pour la direction de son intérieur, non plus entre les mains de S. Vincent de Paul, mais entre celles du P. De Condren. Au moins est il certain qu'il ne diminua rien de la vénération singuliere qu'il avoit toujours eu pour son premier guide, ni de la confiance sans bornes qu'il avoit en ses lumieres. Continuant toujours de le consulter dans toutes les circonstances où les avis des hommes de Dieu lui étoient nécessaires, en devenant l'enfant spirituel du general de l'Oratoire, il ne cessa de regarder celui des Prêtres de la Mission comme son pere et son oracle. Ni l'un, ni l'autre après y avoir pensé longtems ne crûrent devoir l'assurer que la volonté de Dieu fût qu'il acceptât l'Episcopat. Le P. De Condren trouvoit même beaucoup d'obstacles à cette

Il prend le P. De Condren pour son Confesseur.

vocation dans les dispositions intérieures de son pénitent.
Ce fût après avoir pris sur son refus et sur ses projets de
Missions, le conseil de ces deux grands maîtres dans
la direction des ames, qu'avant de retourner en Auvergne,
il se retira à quelques lieues de Paris pour y vacquer
plus librement à la prière et à la contemplation.

Il fait une retraite hors de Paris pour se disposer à de nouvelles Missions. graces qu'il y reçoit.

Chaque retraite étoit pour lui une source de nouvelles
graces. Il en reçut plusieurs dans celle-ci où l'on ne peut
s'empêcher de reconnoitre une protection de Dieu extraordinaire.
Voici ce qu'il en a écrit, en propres termes: "Je n'oublie-
"rai jamais ces paroles notables que Notre Seigneur me
" fît entendre alors; *je veux me servir de toi pour la*
" *Prédication*. Je ne m'attendois à rien de semblable,
" car depuis peu mon Médecin m'avoit dit qu'avec ma
" foible santé je n'étois nullement propre à ce Ministere;
" et que j'avois une poitrine qui ne me permettoit pas de
" faire autre chose, que de courtes exhortations à la grille
" dans les Couvens de Religieuses. Dès que j'eus entendu
" ce mot de Notre Seigneur, je lui repondis, *hé Seigneur,*
" *je n'ai point de temperament propre à cela. Je le chan-*
" *gerai*, reprit-il à l'instant. Je pouvois croire à peine
" ce que j'avois entendu, tant je craignois l'illusion.
" Cependant il ne pouvoit guères y en avoir, à cause
" de la pureté de la parole qui repondoit trop bien

à la

" à la pensée secrette du cœur, pour venir du demon. Mais
" ce qu'il y a de plus considérable, c'est que ce divin Maî-
" tre m'a donné un corps et un temperament tout au-
" tre que je ne l'avois en ce tems là. Je n'en connois
" point dans notre Compagnie qui l'ait aussi robuste
" que moi. C'est un présent du ciel qui ~~m'oblige que~~
" m'oblige bien à servir celui qui me l'a fait."

On remarqua en effet dans M. Olier un don tout parti-
culier pour la Prédication. Depuis cette retraite il ne lui fa-
lut point d'autre préparation avant d'annoncer la pa-
role de Dieu, que la priere. On le voyoit longtems
immobile devant le Saint Sacrement, pendant que le
peuple s'assembloit pour l'entendre; et il sortoit de son
oraison si plein de l'Esprit de Dieu, que ses discours
portoient la componction dans les cœurs les plus endurcis.

Outre les graces dont on vient de parler, Dieu fit ~~par-
roître~~ à M. Olier de celles qu'il lui reservoit pour le tems
où il devoit travailler dans les montagnes. Car il lui fit
connoître qu'il vouloit se servir de lui pour former beaucoup
de justes. Lors qu'il éprouvoit des peines intérieures et que
son esprit étoit enveloppé de nuages, il avoit recours aux
personnes qu'il savoit etre les plus éclairées de Dieu. Com-
me vers le tems de sa retraite il s'étoit trouvé dans une
sorte de délaissement et de secheresse qui lui rendoit ce sou-
lagement nécessaire, il en visita une singulierement favori-

-se de Dieu et dont on ne sait ni le nom ni la qualité. "hâtez vous," lui dit elle, " de partir pour l'auvergne. Dieu " veut que vous alliez le Servir dans ce pays". aussitôt après elle lui raconte une apparition dans laquelle elle avoit vu Notre Seigneur répandre une grande abondance de graces sur beaucoup de peuples." Comme elle s'occupoit de moi " en ce moment," ajoute M. Olier qui nous raconte le fait, "elle " jugea que le Sauveur des ames vouloit se servir de moi " pour faire miséricorde à un grand nombre de peuples " abandonnés." Le recit de cette vision le consola beaucoup, et dès ce moment il se sentit un nouveau courage pour l'œuvre qu'il méditoit depuis longtems.

Il part de nouveau pour l'auvergne avec plusieurs Ecclésiastiques pour l'auvergne en 1636.

Parmi les Ecclésiastiques formés au Ministère du Salut des ames par S. Vincent de Paul, il trouva les hommes de Dieu qui lui étoient nécessaires pour entreprendre ses nouvelles missions. Plusieurs joignoient à de grands talens le mérite de la naissance; mais comme ce n'en est pas un devant Dieu pour les fonctions de l'apostolat, il ne les jugea propres à l'œuvre projettée que parcequ'il les savoit remplis de l'Esprit de pauvreté, de zele et de détachement. Tous s'étant disposés dans la priere aux travaux qu'il leur tardoit de partager avec lui, partirent dans le dessein de parcourir et de cultiver ~~toutes~~ les paroisses des Dioceses de Clermont, de S. Flour et du Puy où ils pourroient pénétrer. Cette resolution leur fût inspirée

par

par M. Olier qui avoit dessein de prolonger ses Missions aussi longtems que ses forces le lui permettroient, et ne vouloit cesser que lorsque la voix de Dieu bien manifestée l'appelleroit à d'autres œuvres.

Ils arriverent heureusement et commencerent la premiere Mission dans une Paroisse du Diocese de S. flour appellée S.te Ilpise. C'etoit la fête de l'ascension, au premier jour de May; "Jour bienheureux, dit M. Olier," où Notre Seigneur selon ce qui est écrit, fit de " grands dons aux hommes; car il versa de telles bené-" dictions sur nos travaux, que nous pouvions bien dire, " le doigt de Dieu est ici. Et nous vîmes se vérifier " la vision de cette Sainte ame qui m'avoit dit avoir " vu Notre Seigneur versant de grandes graces sur les " peuples de cette Province. elles seroient incroyables, " s'il n'y avoit encore aujourdhui beaucoup de Parois-" ses entieres qui en ont été temoins." Pour eviter la repétition des mêmes choses qui se renouvelloient dans chaque mission, sans suivre M. Olier dans les differens cantons où il travailla successivement, on se contentera de rapporter ici les principaux traits qui se trouvent dans les mémoires écrits de sa main.

Il ouvre la 1.ere Mission à S.te Ilpise.

On a déja remarqué son tendre amour pour les pauvres. Comme il s'appliquoit continuellement à étudier la conduite

de Notre Seigneur exerçant dans les bourgades de la Judée la Mission qu'il avoit reçue de son Pere, et que ce divin modele des prédicateurs ne dedaignoit pas d'instruire les enfans, de sa propre bouche, qu'il les combloit même de caresses, chérissant l'innocence et la candeur de leur age; une des œuvres auxquelles s'attachoit le plus le serviteur de Dieu, c'étoit de catéchiser les enfans. On ne se lassoit point d'admirer la charité industrieuse avec laquelle il savoit les captiver auprès de lui, pour leur expliquer les élémens de la doctrine du Salut, leur apprendre à faire religieusement le signe de la croix et leur faire goûter le lait de la piété Chretienne. C'étoit un de ses délassemens ordinaires après les pénibles travaux de la Confession et de la Prédication; tant il étoit jaloux d'employer tous les moments à la Sanctification des ames. Ce qui donnoit un nouveau prix à cette fonction, c'étoit l'humilité avec laquelle il traitoit ces enfans et l'Esprit de foi qui lui faisoit res-petter l'innocence; impression qu'il sentoit croître en lui, lorsqu'il pensoit au soin continuel que prennent les anges gardiens, soit de leur corps, soit de leur ame qu'il regardoit comme la demeure du St Esprit. A le voir s'abbaisser en leur présence, on eût dit qu'il se mettoit au dessous du plus petit de tous, et qu'il se seroit trouvé fort content d'avoir à exercer uniquement au milieu d'eux

d'un la fonction de catéchiste pendant toute sa vie.

Ce n'étoit pas la seule circonstance où M. Olier faisoit voir combien l'humilité avoit jetté de profondes racines dans son cœur. Voici ce qu'en écrivoit après sa mort M. Begel Doyen de Notre Dame du Puy qui avoit fait avec lui plusieurs Missions. "Ceux qui l'ont "connu et qui ont eu l'honneur de le fréquenter, ont "admiré en lui l'assemblage de toutes les vertus qui "font les Saints; et comme l'humilité est le fondement de "la perfection, il l'a possédée dans le plus haut dégré. "Faisant la Mission dans une paroisse appellée S.te Sigolène, "il voulût choisir la plus mauvaise chambre de la "maison où logèrent les Missionnaires. Elle étoit "placée immédiatement sous le toit, et il n'y en avoit "point de si mal meublée ni de si incommode. Pendant "le repas il faisoit la lecture du nouveau testament, "de bout et tête nue, se contentant pour toute nou-"riture de prendre quelque chose de ce qui restoit sur "la table, après que tous s'étoient retirés. Au sortir du "repas, au lieu d'aller se délasser avec les autres prêtres de "la mission, il rassembloit tous les pauvres du lieu, "et leur faisoit l'aumône, de ses propres mains. Les "plus misérables étoient ceux qui s'adressoient à lui "avec plus de confiance, parce qu'il n'y en avoit point "à qui il témoignât tant de charité."

Le zele de M. Olier ne parut pas moins dans ses Missions que son humilité. Non content d'accueillir les pauvres avec une tendresse de Pere, lorsqu'ils venoient se présenter à lui, il alloit au devant d'eux, et dans les plus grandes chaleurs de l'été, on la vu souvent grimper sur les plus rudes montagnes, pour faire sortir de leur assoupissement ceux qui négligeoient la grace de la Mission, ou pour instruire ceux qui ne pouvoient se rendre à la paroisse. Les difficultés, loin de rallentir son zele, ne faisoient que l'enflammer davantage. "C'est", disoit il une fois, "dans les choses les plus difficiles que nous devons trouver notre "joye, et temoigner avec plus d'empressement notre "amour à Notre Seigneur; comme c'est dans les peines "et dans les amertumes de la croix qu'il a cherché "son repos." Le seul que prenoit le Serviteur de Dieu au milieu des soins qui se multiplioient en quelque sorte partout où il y avoit des ames à retirer du vice ou à consoler, c'étoit l'Oraison. Un des Missionnaires qui l'avoit suivi dans toutes ses Missions, assuroit que souvent il étoit tellement absorbé dans la

la contemplation, qu'on avoit peine à les faire revenir à lui.

Vers la fin du mois de Juin il écrivit à S. Vincent de Paul et aux Ecclésiastiques de sa conférence avec qui il étoit intimément lié, pour leur rendre compte de sa premiere Mission. "Je ne puis, Messieurs," leur marquoit il, "etre plus longtems absent de votre Compagnie, sans vous informer de ce qui s'est passé en ces tems. On commença à S.t Sulpice la Mission, le jour de l'ascension, et elle dura jusqu'au quinzieme de ce mois. Le monde venoit au commencement, selon que nous pouvions le souhaiter, je veux dire, autant que nous pouvions en confesser; et cela se faisoit avec tant de mouvement de la grace, qu'il étoit aisé de savoir en quel lieu les Prêtres confessoient; parce que les pénitens se faisoient entendre de tout côté par leurs soupirs et par leurs sanglots. Mais sur la fin le peuple venoit en si grande foule, et nous pressoit avec tant d'ardeur, qu'il nous étoit presqu'impossible d'y satisfaire. On les voyoit depuis la pointe du jour jusqu'au soir, demeurer dans l'Eglise, sans boire ni manger, attendant la commodité de se confesser. Quelquefois

Il marque à S. Vincent de Paul le succès de sa 1.re Mission.

" en faveur des étrangers, nous étions obligés de continuer
" le catéchisme plus de deux heures; et néanmoins ils
" en sortoient aussi affamés de la parole de Dieu, qu'en
" y entrant. Il faloit pour faire ce catéchisme, nous
" servir de la chaire du Prédicateur, vû qu'il n'y avoit
" point de place dans l'Eglise où la foule du peuple rem-
" plissoit tout, jusqu'aux portes et aux fenêtres qui étoi-
" ent toutes chargées d'auditeurs. C'étoit la même chose
" au Sermon du matin et à l'instruction du soir; sur quoi
" je n'ai rien à faire qu'à bénir Dieu qui se communique
" avec tant de miséricorde et de libéralité à ses créatu-
" res, et surtout à ses pauvres. Car nous avons remar-
" qué que c'est particulièrement en eux qu'il réside, et que
" c'est pour les assister qu'il demande la coopération de ses
" serviteurs. Ne refusez pas, Messieurs, ce service à Jésus
" Christ. Il y a trop d'honneur à travailler sous lui,
" et à contribuer tant au salut des ames, qu'à la gloire
" qu'il en doit retirer pendant toute l'éternité. Vous avez
" heureusement commencé, et vos exemples m'ont fait quitter
" Paris, pour venir travailler en cette Province. Continuez donc
" dans ces divins emplois, puisqu'il est vray qu'il n'y a rien de
" semblable sur la terre. Ô Paris! Tu amuses des hommes
qui

"qui avec la grace de Dieu pourroient convertir un nombre
"innombrable d'ames. helas! combien dans cette grande
"ville se fait il de bonnes œuvres sans fruit! Combien de
"conversions en apparence! Combien de saints discours
"perdus, faute de dispositions dans ceux qui les écoutent!
"Ici un mot est une prédication, et tous les pauvres avec
"fort peu d'instruction se trouvent remplis de bénédictions
"et de graces."

Une vie si laborieuse et si sainte à laquelle M. Olier ajoutoit encore des austérités et des mortifications continuelles, étoit bien capable d'~~les~~ attirer les bénédictions du ciel en abondance sur les peuples dont il entreprenoit la conversion. Aussi dans les paroisses où il a exercé son zele, n'a t'on jamais perdu le souvenir des grands succès dont Dieu recompensa ses travaux. Restitutions, ennemis reconciliés, hérétiques ramenés à l'Eglise, des pécheurs qui avoient vieilli dans le libertinage devenus des exemples de piété et de ferveur, des familles divisées depuis longtems vivant dans la concorde et dans l'union la plus parfaite, une infinité de confessions sacrileges reparées par des confessions générales qui étoient accompagnées et suivies des marques les moins équivoques d'un retour sincere, voilà les effets ordinaires que produisoit chaque mission, en sorte que parmi les Curés qui avoient pour leur troupeau

Même succès dans les autres.

la charité dont un pasteur est redevable à ses ouailles, c'étoit à qui attireroit les Missionnaires dans sa paroisse, pour en bannir le désordre et y faire fleurir la piété. A peine cette compagnie d'hommes apostoliques avoit elle paru dans un canton, que de toutes parts on voyoit accourir les pauvres habitans, non seulement des campagnes voisines mais des bourgs et des villages même les plus eloignés. L'avidité pour la Sainte parole dont on se sentoit pressé dès qu'on avoit entendu parler d'eux, en attiroit de sept ou huit lieues pour assister à leurs instructions. Le desir de se confesser en faisoit demeurer plusieurs pendant des nuits entieres aux portes des Eglises, et attendre trois ou quatre jours sans jamais se rebuter. Ils s'estimoient assez recompensés des fatigues qu'ils avoient à supporter si longtems, à cause de la foule incroyable qui environnoit les Confessionnaux, par la paix de la conscience qu'ils remportoient après avoir fait une bonne confession.

Ce qui augmentoit la joye des Missionnaires au milieu de tout le peuple qui s'empressoit de venir à la Mission, c'étoit l'émulation avec laquelle ceux qui les avoient entendus pendant le jour, se catéchisoient les uns les autres pendant la nuit. On les entendoit repéter ce qui les avoit touchés

avoit touchés le plus dans les conférences et les exhortations publiques où ils avoient assistés." C'est là," disoit M. Olier six ans après, "que quelques uns de ces Messieurs qui ont
" tant paru dans Paris et qui ont fait de si grands fruits,
" dans la derniere Mission de S. germain dés prés, ont
" commencé de goûter la douceur de cet emploi. On ne peut
" voir la ferveur de ce bon peuple sans etre attendri. Mon
" deplaisir est toujours de me voir éloigné de ces quartiers
" où l'on est si disposé au bien. Le défunt general,
" (le P. de Condren) a eu seul le pouvoir de m'empêcher d'y
" retourner, desirant m'associer à cette sainte assemblée avec
" laquelle je vis maintenant. Dieu sait l'état de mon cœur
" et le desir perpétuel dont je brûle pour le service de ces
" pauvres. je leur ai des grandes obligations de m'avoir supporté
" si long tems, et d'avoir témoigné tant de joye en recevant
" mes petites exhortations..... La parole de Dieu prenoit tant
" d'ascendant sur leur esprit, qu'elle les eût fait jetter dans
" une fournaise ardente."

"Pour moi," écrivoit M. Valentin chanoine de l'Eglise du Puy qui avoit accompagné M. Olier dans sa premiere Mission,
" je n'ai jamais rien vu de semblable à ce qui s'est pas-
" sé sous mes yeux. Aussi plusieurs des Messieurs qui travail—

" loient avec ce grand Serviteur de Dieu dans nos cam-
" pagnes, et qui, peu de tems auparavant avoient fait
" à Paris une mission dont les fruits étoient merveilleux,
" avouoient qu'ils ne trouvoient pas moins de plaisir, et ne
" ressentoient pas moins de consolation à semer et à mois-
" sonner au milieu des bonnes gens, qui habitoient les
" montagnes des environs de Clermont et de S. Flour, que
" dans la Capitale du Royaume où cependant ils n'avoient
" qu'à bénir le Seigneur du fruit de leurs travaux."

" Ceux des Missions," ajoutoit il, où j'ai travaillé avec
" eux sont d'autant plus précieux à la Religion et conso-
" lans pour l'Eglise, que depuis le départ des Mission-
" naires, leur esprit paroît vivre toujours partout où ils
" ont exercé leur zele. Jamais on n'a vu les curés plus
" exacts à catéchiser les enfans, et à prêcher la doctrine
" chretienne à leurs ~~enfans~~ paroissiens. Un grand nom-
" bre de chanoines et de prieurs se sont livrés à cette
" fonction, ne voyant rien de plus grand ni de plus au-
" guste que de consacrer leurs talens et leurs forces à
" la Sanctification des ames que Jésus Christ a rachetées
" au prix de son Sang, et à lui former pour toute l'eter-
" nité de parfaits adorateurs. En un mot Riches et pau-
" vres, Pretres et peuples, tous ont tellement profité de la

mission

« mission, que la face de chaque paroisse qui a reçu
« cette grace est totalement renouvellée et n'est plus
« reconnoissable. J'ai eu le tems d'éprouver ce que c'est
« qu'une Mission, quand le ciel daigne seconder les efforts
« des ouvriers évangéliques qui l'ont entreprise, ayant
« passé dans cet exercice avec M. Olier la moitié de l'année
« 1636, et presque toute l'année 1637."

M. Olier accepte le défi d'un Ministre Protestant.

Ce fut dans une de ces Missions, que Dieu fit triompher d'une maniere eclatante la foi de son serviteur contre l'audace présomptueuse d'un Ministre Protestant fort accrédité dans sa secte. Il profita de l'absence d'un des Missionnaires très habile dans la controverse qui l'avoit défié publiquement d'entrer avec lui en explication sur les matieres qui divisoient les Calvinistes, de l'Eglise Romaine, pour leur proposer une attaque à son tour. "Dans la crain-
" te," dit M. Olier, "de prêter des armes à l'hérésie, si je ne
" prenois en main la cause de Dieu, malgré mon ignorance
" et mon incapacité, j'acceptai la proposition, et après avoir
" supplié instamment Notre Seigneur d'être avec moi dans
" le combat qu'il s'agissoit de soutenir en son nom, je fis
" dire au Ministre que je m'aboucherois volontiers avec lui;
" qu'il n'avoit donc qu'à se présenter au jour et au lieu dont

" nous convinmes, qu'il étoit sur de m'y trouver tout
" prêt à l'écouter et à lui répondre au tems indiqué. Je
" l'attens à la maison où nous logeons; il arriva mê-
" me jusqu'à la Paroisse; mais à peine a t'il rencontré
" une croix qu'il trouve à cinquante ou soixante pas
" de l'Eglise, que tout à coup saisi d'une terreur secrette,
" il se sent comme repoussé, et n'osant plus avancer, il retour-
" ne sur ses pas, tout confus de se voir obligé de rendre
" les armes avant même d'avoir abordé son ennemi.
" J'admirai alors la vertu de la croix qui met encore
" les demons en fuite, quand nous allons chercher notre dé-
" fense auprès d'elle, et qui se joue de l'orgueil des en-
" nemis de la Foi en les forçant de rendre hommage à la
" simplicité des ignorans qui ont recours à Jésus crucifié."

Tout le reste de la même année, et presque toute l'année suivante furent employés à de nouvelles Missions, soit dans le Diocese de S. Flour, soit dans celui de Clermont où M. Olier n'epargna ni ses revenus, ni ses sueurs, et qui eurent aussi le plus grand succès. Le 10 février 1637, à la fin de la quatrieme il écrivit aux Ecclésiastiques de l'assemblée de S. Lazare, qu'il s'y étoit fait plus de deux mille Confessions générales, quoi qu'il n'y eut d'abord que six prêtres, et

Nouvelle lettre aux Ecclésiastiques de S. Lazare sur les Missions.

et que vers les derniers jours ils ne fussent pas plus de huit ; que malgré la rigueur de la saison et l'incommodité du lieu qui étoit un vray désert, le peuple y venoit de sept ou huit lieues ; que les pauvres gens des campagnes et des parroisses voisines, apportoient leurs provisions de bouche pour trois ou quatre jours, et se retiroient dans les granges où ils conféroient ensemble de ce qu'ils avoient entendu à la prédication ou au ~~la confession~~ Catechisme. "A présent", leur disoit il", l'on
" voit les paysans et leurs femmes faire eux mêmes la
" Mission dans leurs familles ; les paysans et les labou-
" reurs chanter les Commandemens de Dieu dans les champs,
" et s'interroger les uns les autres sur ce qu'ils ont
" appris dans la Mission. Enfin la Noblesse pour laquelle
" eu égard au langage grossier dont nous nous servons,
" il sembloit que nous ne parlions pas, après s'etre
" appliquée chretiennement et exemplairement de son de-
" voir, ne nous a vu partir qu'en fondant en larmes.
" Cinq huguenots ont abjuré leur hérésie en cette der-
" niere Mission, quatre desquels qui nous fuyoient
" auparavant, sont venus eux mêmes nous y chercher.
" Et cela, Messieurs, pour nous apprendre, comme vous
" me l'avez souvent enseigné, que la conversion des

" ames est l'ouvrage de la grace; que nous y mettons
" souvent obstacle par notre propre esprit, et que Dieu
" veut toujours opérer dans le néant ou par le néant,
" c'est-a-dire, en eux et par eux qui reconnoissent leur
" impuissance et leur inutilité!" Au milieu des grands fruits qui se multiplioient sous les pas de M. Olier, et des Ecclésiastiques qui le suivoient, Notre Seigneur, selon ce qui lui avoit été souvent prédit, que sa vie seroit bien traversée, lui fit porter plusieurs croix qui attirerent sur lui et sur ses Missions de nouvelles graces. La premiere fut une maladie qui le conduisit jusqu'au bord du tombeau. En faisant la cloture de la mission qu'il venoit de donner aux habitans de la mothe Canillac petite ville d'auvergne, il prêcha avec tant de feu et de zele, que le même jour il fut attaqué d'une violente fievre. Il ne put donc se reposer de ses longs travaux, qu'en demeurant sur un lit de douleur dans l'exercice de la patience la plus inaltérable, et d'une parfaite résignation à la volonté de Dieu. La Providence l'assista alors d'une maniere si sensible, qu'il en conserva le souvenir toute sa vie, et que jamais il n'y pensoit sans bénir le Seigneur. Le jour même de son arrivée à Langeac où il tomba malade, deux habiles médecins y étoient venus de fort loin pour traiter

Il tombe dangereusement malade.

la

la fille du Seigneur du lieu. Ce secours qu'il rencontra si à propos, il n'eût pu en profiter, si la promtitude et la violence du mal ne l'eût contraint de s'arrêter à moitié chemin, aulieu d'aller jusqu'à son abbaye où il eût voulu se rendre; car ces deux Medecins n'étant qu'à deux pas du Monastere où il logeoit, le visitoient presqu'à toute heure. La maladie étoit de nature à lui ôter la vie. Dès le second ou le troisieme jour ils en désespererent. Les remedes ordinaires ne leur paroissants plus suffisans, l'un d'eux en essaya un qui pouvoit opérer une revolution favorable, mais qui n'étoit pas sans danger. Le succès en fut si peu heureux, qu'il fit tomber le malade en apoplexie. On s'efforça de le confesser, mais il lui restoit si peu de connoissance, qu'il n'entendoit et ne repondoit qu'à demi. Dans l'impossibilité de lui faire recevoir le saint viatique, on se contenta de lui administrer l'extrême onction. Il avoit tellement perdu le sentiment, qu'on lui enfonçoit des lancettes très profondément dans la chair, sans qu'il parût en sentir la moindre impression, ce qui fit juger qu'il touchoit à sa derniere heure; mais au commencement de mon mal," ce sont ses propres paroles,

" tout d'un coup, quoique très assoupi, ayant com-
" me apperçu quelqu'un au dedans de moi qui m'avoit
" béni et donné l'assurance que je ne mourrois pas de
" cette maladie. j'appelle mon bon ami M. De foix
" que Notre Seigneur quelques mois auparavant m'avoit
" inspiré de faire venir de Paris, (ce qui fût un autre
" trait de la Providence sur moi, car mon Directeur
" le P. De Condren qui s'y trouvoit le même jour que
" M. De foix, et avoit reçu ma lettre fût d'avis qu'il
" se rendît auprès de moi) je lui dîs que je ne mour-
" rois pas..... Dans les momens où j'avois perdu
" l'ouïe et la parole, dès qu'on me prononçoit Jésus,
" je parlois et repondois, ainsi qu'au nom de la Sainte
" Vierge que j'appellois ma mere, comme un enfant.
" C'étoit M. De Foix qui usoit de ce stratagème, sachant
" bien que rien ne pouvoit m'éveiller que les noms de
" Jésus et de Marie. On étoit fort surpris de ne
" m'entendre rien repondre qu'à ces belles paroles qui
" me pénétroient le cœur et faisoient ce que mille
" glaives perçans n'auroient pu faire. je pense que
" notre Maître veut que la Sainte Vierge ait part à
" tous les biens du corps et de l'esprit qu'il fait dans le
" monde."

"Je fûs guéri," dit M. olier dans un autre endroit,
comme

"comme miraculeusement; et il me semble que ce fut "par le secours de M. de geneve auquel je me sentis "porté de faire un vœu pour le recouvrement de ma san-"té. a peine l'eus je fait que je me vis assuré de ma "guérison. aussi après mon rétablissement j'écrivis à "une de ses Communautés que je lui avois de grandes "obligations après sa mort, comme pendant sa vie; car un "jour avant de mourir, ce bon Prélat me donna sa béné-"diction; et il avoit témoigné à mon Pere vouloir me "retirer près de lui pour m'élever dans la piété."

Il fait un vœu à S. François de Sales.

Le Serviteur de Dieu éprouva dans cette maladie, comme il l'a rapporté plusieurs fois la vérité de cette Prophetie de Notre Seigneur où il promet de rendre au centuple ce qu'on aura quitté et sacrifié pour lui. "Pour "une Mere," disoit il, "un frere et deux sœurs que je "quittai, je trouvai des personnes sans nombre qui a-"voient pour moi une charité plus que de mere, de "sœur et de frere, entre autres, ces bonnes Religieuses hé-"ritieres des sentimens de la Sœur agnès, qui n'épar-"gnerent rien pour mon soulagement. Prieres, larmes, "austérités et autres moyens dont la charité use pour "obtenir de Dieu quelque grace, elles les firent pour ma "ma santé. Non, on ne perd rien pour Dieu."

84.

Sa mere vient de Paris pour l'assister et le ramener dans sa famille. Mal dangereux qui lui survient.

La mere de M. olier ne fut pas plutôt informée de sa maladie et du danger où elle étoit de le perdre, qu'elle fit le voyage d'auvergne pour se rendre auprès de lui accompagnée de son frere, et le ramener à Paris. elle eût en arrivant la consolation de le trouver à moitié retabli; mais sa joye ne fût pas de longue durée; a peine commencoit il à jouir de la santé, qu'il lui survint au genou un mal assez considérable pour donner bientôt de nouvelles inquiétudes. Les chirurgiens du Pays vouloient y faire des incisions qui l'eussent infailliblement estropié, si nous l'en croyons lui même, sans un secours miraculeux du Ciel. Sa Mere s'y opposa. On attribua cet accident à l'usage où il étoit depuis plusieurs années de faire à genoux ses prieres et ses oraisons qui étoient toujours fort longues. Lorsqu'il se vit en péril de ne pouvoir plus prier dans l'humble posture qui lui étoit ordinaire, il resolût contre l'avis de sa Mere, de se mettre entre les mains des chirurgiens. Mais auparavant il voulût invoquer sa grande Protectrice, et fit voeu de visiter l'eglise de Notre Dame de bon secours à Tournon. Ne pouvant s'y transporter à pied, comme il l'eût souhaité, ni à cheval, il s'y fit traîner tout boiteux, c'est son expression, à la vue des hérétiques du canton qui

qui furent très surpris de le voir quelque tems après revenir avec l'usage libre de ses membres. Car il fut encore pleinement exaucé cette fois ; et sans autre remede que l'invocation de la Sainte Vierge, son genou dès les premiers jours reprit son état naturel.

Pendant son séjour à Tournon il fit les exercices Spirituels chez les PP. Jesuites pour qui il étoit plein de vénération et avec qui il aimoit beaucoup à s'entretenir des choses de Dieu. Il y passa quinze jours dans une séparation entière, ne conversant presque qu'avec Notre Seigneur et puisant sans cesse dans l'Oraison de nouvelles forces pour porter les croix qui devoient achever sa Sanctification. Dieu en l'affligeant des deux maladies dont on vient de parler, l'avoit traité selon ses propres desirs ; car à la fin de sa derniere Mission il disoit à un de ses amis, "après avoir travaillé dixhuit mois "avec tant de force et de santé, pour avoir un témoignage "bien assuré que notre travail a été agréable à Dieu, il "ne nous manque que quinze jours de maladie." On eût dit que Notre Seigneur n'attendoit que la fin de la Mission, pour lui accorder cette sorte de recompense. "Précisement, ajoute-t'il, "le dernier jour de notre Mission, comme je retour"nois à mon abbaye, je me trouvai dans un état de

Il y fait les Exercices Spirituels chez les Peres Jesuites.

" paix que je n'avois jamais éprouvé en pareille circons-
" tance; car je n'avois aucune peine; et jusques là ce-
" pendant, j'en avois toujours été environné; il me sem-
" bloit même qu'elles étoient un appuy pour mon ame,
" ensorte que sans elles, je me sentois tout débile.
" Me voyant pendant quelques instans sans tribulation,
" je chancelois en moi même jusqu'à n'en pouvoir plus.
" Mais aussitôt j'apperçûs une grande croix qui s'ap-
" prochoit de moi. C'etoit un présage qui ne man-
" qua pas d'avoir son accomplissement, car arrivé à une
" petite ville qui n'est qu'à une demi lieue de Pibrac,
" dans l'Eglise même du Monastere où avoit vécu et
" où reposoit la Bienheureuse Sœur Agnès, je fus sai-
" si d'un mal de tête excessif qui fut le commencement
" d'une grande maladie." C'est celle dont on vient de
parler.

Les longues souffrances qu'avoit enduré M. Olier depuis la derniere Mission, quelque douloureuses qu'elles fussent, n'étoient pas comparables au nouveau genre de peines qui mirent sa foi et sa patience aux plus rudes épreuves. Pendant qu'il semoit avec tant de fruit dans le champ du Pere de famille, l'homme ennemi jaloux de ses succès n'épargnoit rien pour traverser

traverser son zèle. Dieu qui vouloit que chaque Mission fût sanctifiée par de nouvelles croix, permit que plusieurs habitans des environs de Pibrac sus-citâssent de grands obstacles à l'exécution de ses pieux desseins, et qu'en cherchant tous les moyens de faire du bien, pour récompense de ses services, il ne reçût de la part même de ceux qui devoient montrer plus de zèle à le seconder, que des injustices et des persécutions. Entre les personnes les plus riches et les plus considérables du pays, il s'en trouva qui se firent un mérite de le traverser, et qui, non contents d'avoir usurpé une partie des biens de son abbaye, soulevèrent contre lui tous les liber-tins du canton qui ne vouloient pas entendre parler de Mission et de Reforme. Les mieux disposés n'o-soient pas se mettre de son coté, ni prendre parti pour lui, voyant qu'il avoit à lutter contre des enne-mis que la force et l'audace rendoient redoutables. "Je me voyois," dit il, "environné de la Noblesse la plus "violente et la plus dangereuse qui m'en vouloit, "soit à cause de mon bien auquel ils portoient envie, "soit à cause de la fonction que je venois de remplir. Je

" n'avois donc que Dieu pour moi. Il y avoit dans
" les environs douze gentils hommes qui par leurs menaces
" intimidoient les paysans, pour les empêcher d'enchérir
" sur le prix qu'on offroit des terres de mon abbaye,
" et m'obliger par là de la mettre entre leurs mains.
" Je me souviens que dans un moment où je représen-
" tois à Dieu cette tribulation, et m'en plaignois à lui,
" il me dit, tu en verras bientôt la fin: ce que j'a-
" vois d'autant plus peine à croire, que j'avois à faire
" entr'autres, à l'homme du monde le plus intraitable.
" C'étoit un assassin redouté de tout le pays depuis
" longtems, surtout depuis l'attentat qu'il avoit commis
" en poignardant dans son lit un Mr de Montmo-
" rency parent du célèbre de ce nom qui avoit été
" décapité." Tel est le récit que fait M. Olier de la pénible situation où il se trouvoit alors; mais rien ne pût abbatre son courage. La prière, la patience, la confiance en Dieu étoient les seules armes dont il savoit user contre ses persécuteurs, et l'unique vengeance qu'il avoit appris à tirer de leurs vexations.

Consolation que Dieu lui ménage.

Dans le tems même où l'orage grondoit le plus contre lui, il éprouva combien Dieu se plait à adoucir en faveur des siens les hommes les plus féroces et change pour eux les loups en agneaux; car il

n'étoit

n'etoit pas encore sorti du lieu où l'avoit retenu sa grande maladie, que l'homme brutal dont j'ai parlé vint accompagné de son Epouse et de trois de ses filles, le visiter avec tous les témoignages de leur profonde vénération pour lui, et les plus vives démonstrations de regret des peines qu'il lui avoit causées.

Plus on s'efforçoit de nuire à l'homme de Dieu, plus il s'appliquoit à rendre le bien pour le mal. Un de ses Missionnaires qu'il avoit chargé de regler ses comptes avec le fermier de son abbaye, vint lui apporter l'acte qu'il avoit vérifié, en le priant de le signer et en lui remettant la somme de cinq mille livres et plus qu'il avoit touchées pour lui. M. Olier signa les comptes et abandonna le tout pour qu'on l'employât à faire des Missions au lieu même où il avoit le plus d'ennemis. Dans l'espace de dix huit mois qu'il consacra à cette œuvre, il dépensa plus de seize mille livres, soit en aumones, soit pour la subsistance des Missionnaires. Et autant il avoit soin de les bien faire servir, autant il négligeoit sa propre personne. On avoit coutume, lorsqu'il venoit loger à son Abbaye, de lui préparer une chambre à deux lits; l'un pour lui, et l'autre

pour son domestique. C'étoit toujours le dernier qu'il retenoit pour son usage, quelque instance qu'on lui fît pour prendre celui qui lui avoit été destiné. S'il se plaignoit alors, c'étoit d'être traité avec trop de ménagement et de ne point assez pratiquer la pauvreté Evangélique. Comme on transportoit dans sa chambre les coffres qui renfermoient ses habits et ses petits meubles, on y apperçut une fois des haires, des disciplines, des ceintures de fer dont on savoit qu'il usoit fort souvent. Encore croyoit il ne pas se mortifier assez; se reprochant d'accorder trop à ses sens.

Il essuie de grandes peines intérieures.

Quelque cruelles que fussent les persécutions qu'eut à souffrir plus d'une fois M. Olier dans le cours de ses Missions; et quelque rudes que fussent les pénitences corporelles qu'il exerçoit sur lui même, c'étoit peu de chose en comparaison de ses peines intérieures. Elles avoient commencé pendant sa retraite de 1636 à l'occasion d'une infidelité qu'il croyoit avoir commise, en ne profitant pas d'une conjoncture favorable qui s'étoit présentée pour aller faire une Mission dans les Cévennes. Cette faute lui parut si considerable, que durant l'espace de deux ans, il ne cessa point d'en gémir devant le Seigneur, et de lui demander avec

larmes

larmes qu'il daignât secourir les ames dont il craignoit que la perte ne lui fût imputée. "J'en fûs si "affligé" écrivoit il en 1642, "j'en souffris tant de remors, de sécheresses et d'obscurités, que souvent le "long du jour je me jettois à genoux avec larmes, et "soupirant auprès de Dieu, je lui disois; Mon Dieu "dont la puissance est infinie et dont la sagesse a des "ressorts sans nombre, reparez par vos inventions la perte "que vous souffrez par mes infidelités: Envoyez dans "ces montagnes des personnes zélées qui vous servent mieux que moi." Il ne se consola de cette prétendue infidélité, que lorsqu'au bout de deux années il eût appris que l'Evêque du Diocese n'eût pas agréé son entreprise, et que vers le même tems un grand serviteur de Dieu avoit travaillé au même endroit avec beaucoup de fruit.

Dieu qui pour rendre ses serviteurs plus conformes à son fils délaissé sur la Croix leur cache la lumiere de son visage et semble les rebuter, lors même qu'il prend en eux ses plus douces complaisances, ne priva M. Olier des consolations sensibles qui sont l'aiguillon et la recompense ordinaire des prédicateurs de l'Evangile, que parcequ'il avoit sur lui de grandes vues de Misericorde. Jamais on ne vit la grace opérer plus de merveilles dans les cœurs par ses discours, que dans les tems où le ciel

sembloit n'être pour lui que ténebres, et où tenté de perdre tout espoir de salut, il se trouvoit comme sans force et sans vie. Plusieurs fois il a témoigné lui même que les Missions qu'il avoit fait dans ces états de désolation intérieure, étoient ceux qui avoient fructifié le plus. Au milieu des amertumes les plus intolérables à la nature, il ne perdit jamais la paix de l'ame. Si le poids de ses peines lui faisoit dire, lorsqu'il repandoit en la présence de Dieu les affections de son cœur, Mon Pere, détourner de moi le calice de la tribulation, il ajoutoit aussitôt à l'exemple de son Maître, Toutefois que votre volonté soit faite, et non la mienne. Comme le grand apôtre, il avoit appris à l'école du Sauveur à ne se laisser abbattre ni par les infirmités corporelles, ni par les persécutions du dehors, ni par les peines d'esprit. Aussi dès qu'il eut recouvré la santé, il s'empressa de se réunir à ses chers Coopérateurs, et comme une nuée bienfaisante qui en se déchargeant sur les différentes terres où elle passe, y repand la fécilité, on vit cette troupe d'ouvriers infatigables repandre successivement de Paroisse en Paroisse les bénédictions dont la parole de Dieu est la source, lorsqu'elle tombe sur des cœurs altérés de la soif de la justice.

Ve

Un des plus grands fruits qu'opérérent ses dernieres Missions, fut le changement qui se remarqua bientôt dans tout le clergé des lieux où avoient travaillé les Missionnaires, et en particulier dans deux Chapitres considérables. Plusieurs des membres qui les composoient se devouerent avec un zele et une ferveur dont le pays n'avoit point encore vû d'exemple, à l'instruction des peuples, prêchant et catéchisant dans les villes et dans les campagnes; ensorte que les ouvriers qui avant l'arrivée de M. Olier, étoient en très petit nombre dans la plûpart des Cantons qui profiterent de sa présence, s'y trouverent dès lors en abondance, toujours prets à partir au premier mot, pour faire l'œuvre de Dieu.

Changement remarquable qu'il opere dans deux Chapitres.

Il etoit encore en auvergne, lorsque la mort enleva Mr. Juste de Serres Evêque du Puy, à son Eglise. Le Chapitre crût ne pouvoir mieux reparer cette perte, qu'en suppliant le Roi de nommer le Serviteur de Dieu à l'Evêché vacant. Il députa plusieurs de ses membres à la Cour pour solliciter cette grace; et l'on vît ceux même qui avoient persécuté M. Olier, applaudir hautement à cette démarche; mais la Providence avoit d'autres vues. Le succès de la commission remplie en sa faveur ne fut heureux que pour lui qui avoit toujours le même éloigne —

On le demande au Roi pour le Siege du Puy.

ment de l'Episcopat. Il se disposa donc à repartir pour Paris. Mais avant son départ, il laissa au Puy un nouveau monument de son zele pour la sanctification du clergé. Ce fut une Société d'Ecclésiastiques qu'il y établit sur le modele de l'association qu'avoit formé S. Vincent de Paul. Il ne se sépara d'eux qu'après les avoir accoutumés à s'assembler toutes les semaines pour conférer ensemble sur les devoirs de leur vocation, et se renouveller dans la piété sacerdotale.

Il revient à Paris.

Après un séjour de dix huit mois dans l'Auvergne et le Vélay, M. Olier revint à Paris où le bruit des conversions sans nombre qu'avoit opéré la grace partout où il avoit fait des Missions l'avoit devancé. On en parloit jusque dans les Provinces les plus éloignées. Son nom seul depuis son retour, imprimoit la vénération, et personne ne l'approchoit sans lui témoigner l'estime qu'on porte aux Saints: "Je ne sais, Monsieur," lui dit un jour S. Vincent de Paul, "Je ne sais comment vous suites, mais la bénédiction vous suit partout." On s'empressa de lui proposer plusieurs grandes oeuvres à entreprendre. Mais il aima mieux suivre

son

Son attrait dominant pour les Missions. Tout le tems qu'il passoit à la ville étoit employé soit à l'étude de la théologie et de la Science ecclesiastique, soit à secourir les pauvres, soit enfin à instruire les jeunes écoliers; car il ne connoissoit rien de plus utile à l'Eglise, que de former les clercs aux vertus et aux connoissances de leur etat. "C'étoit," dit il, "à quoi je me sentois le "plus attiré depuis long tems. J'ai toujours eu au"près de moi de la jeunesse, que je tâchois d'ins"truire et de former à la vertu, sans pouvoir me priver "de cette occupation, quelque murmure qu'elle excitât "dans ma famille où l'on étoit choqué de me voir sans "cesse environné de jeunes gens." Ainsi commençoit il dès lors l'œuvre qui dans la suite devint le principal objet de ses travaux et de ses soins.

Son attrait pour les Missions ne lui permit pas de demeurer longtems à Paris, où l'étude et la prière étoient le seul repos qu'il prenoit pour se délasser de toutes celles qu'il venoit de faire aux environs de son abbaye. Il s'en présenta plusieurs à faire à quelques lieues de la Capitale auxquelles il se livra avec tout le courage qu'inspire le zele du Salut des ames. Il fait de nouvelles Missions.

Trait de pauvreté et d'humilité

Obligé alors pour aller en ouvrir une au delà de Saint germain en laye, de passer par cette ville où se trouvoit le Roi et toute la cour, il fût bien aise de pratiquer en cette ocasion la pauvreté Evangelique, et de donner l'exemple du renoncement à la considération que donne la naissance; car au lieu de faire le voyage dans une voiture convenable aux personnes de son sang, il le fit dans une charette. Quelques uns de ceux qui l'accompagnoient lui représentèrent qu'un tel equipage les feroit passer pour des insensés. Ils ajoutèrent que cette conduite singuliere ne pouvoit manquer de donner lieu à des dérisions capables d'empêcher le fruit de leur Ministere: ces représentations ne firent point changer d'avis à M. Olier. Aussi jaloux du mépris et de l'abjection, qu'on l'est dans le monde de l'estime et de la gloire, il montra tant de resolution, que sans oser insister davantage, tous consentirent à partager avec lui la confusion qu'ils avoient cru d'abord convenable d'éviter. "Notre Seigneur" leur disoit, " entrant dans Jerusalem monté sur une " anêsse, nous a appris le cas que nous devons faire " de tout ce qu'on pourra dire de nous. Ne s'est on " pas moqué des apôtres, lorsqu'ils annonçoient l'Evangile

"gile? Non, non, Messieurs, ne marchandons point, et "allons promtement." On vit donc ces dignes ouvriers de Jésus Christ traverser la ville dans le même équipage que les plus pauvres gens de la campagne; et les raisons de la prudence humaine céderent aux lumieres divines qui dirigeoient M. Olier dans toutes ses entreprises.

A peine avoit il terminé une Mission, qu'il en ouvroit une nouvelle, si Dieu ne l'appelloit à quelqu'autre œuvre particuliere. Telle etoit celle qui l'engagea au milieu de l'année 1638 à faire le voyage de Bretagne. On venoit de lui apprendre qu'à quelques lieues de Nantes il y avoit un Monastere de Religieuses d'où l'esprit du monde avoit banni entierement la discipline reguliere, et où la licence avoit introduit outre des divisions etranges, tous les abus qu'entraine dans les Communautés la perte de l'Esprit interieur. Il faloit une main aussi habile que celle de M. Olier pour relever les ruines de cet édifice spirituel qui dépérissoit tous les jours de plus en plus. Dans l'absence de son Directeur ordinaire sans le consentement duquel il s'étoit fait une loi de ne rien entreprendre, il crut devoir obéir aux mouvemens secrets qui le pressoient de suspendre les travaux des Missions, pour aller tenter la reforme

Il va en Bretagne reformer un Monastere.

de cette maison, et partit en abandonnant le succès de son voyage à celui qui tient dans sa main tous les cœurs.

On lui refuse l'hospitalité

Arrivé au Monastere il demanda l'hospitalité pour lui et pour un Missionnaire qui l'accompagnoit. c'étoit le 20 juillet 1638. Il se présente comme un pauvre Prêtre qui se contenteroit de la derniere chambre du batiment où logeoient les étrangers. Une maladie contagieuse faisoit alors beaucoup de ravage dans plusieurs Cantons de la même Province. Les Religieuses auxquelles il s'adressa le prirent pour un homme qui venoit se refugier dans leur Monastere, et qui fuyoit le danger de la contagion. Craignant elles mêmes de la contracter en les recevant avec les hôtes, elles lui refuserent une retraite. L'humble disciple de Jésus christ, loin de se plaindre, du traitement qu'on lui faisoit, regarda cette humiliation comme une faveur qui lui donnoit quelque ressemblance avec son Maître méconnu et rebuté du monde à qui il venoit apporter le salut et la paix. Il ne repondit donc au refus qu'il venoit d'essuyer, que par des paroles de douceur, et se retira aussi content que si on lui avoit fait l'accueil le plus gracieux.

Accoutumé

accoutumé à tirer des obstacles même qui s'opposoient à l'exécution des desseins de Dieu, un augure favorable, il trouva dans cette contradiction un nouvel encouragement à son zele, et sans retourner sur ses pas, il examina si dans les cours qu'il avoit traversées pour arriver à la porte du cloître, il ne rencontreroit pas quelque couvert pour passer la nuit, en attendant les momens du Seigneur en qui il mettoit toute sa confiance. Il apperçut dans la basse cour une masure qui servoit de poulailler. Il espéra qu'au moins on lui permettroit de s'y retirer. On le laissa partager ce triste reduit avec les animaux confiés aux valets de la maison; et comme ceux-ci n'oserent par respect sans doute pour l'habit et la personne d'un prêtre, le contraindre d'en sortir, il y demeura en paix jusqu'à ce que Dieu eût disposé de lui autrement. On comprend que durant tout ce tems là, il fut nourri aussi pauvrement qu'il étoit logé; mais sa plus délicieuse nourriture étoit de faire la volonté de celui qui l'avoit envoyé. Il compta pour rien la fatigue que dût ajouter à celle du voyage un lieu de repos aussi incommode. Une pensée le consola beaucoup,

C'est que pour travailler à la conversion de la pécheresse de Samarie, Notre Seigneur avoit pris le tems même où, faute d'un lieu de retraite, une extrême lassitude l'obligea de s'asseoir au milieu d'un chemin, près d'une fontaine publique. Il trouva son délassement dans la ferme espérance que le moment n'étoit pas éloigné, de voir les épouses infidelles qu'il cherchoit, revenir entre les bras de leur céleste époux. La tranquillité avec laquelle il venoit de supporter le refus qu'on lui avoit fait essuyer; la charité qu'on admira dans tous ses discours, la modestie et la religion qu'il faisoit paroître dans toutes ses prieres, ne tarderent pas à lui concilier beaucoup de respect de la part des personnes qui occupoient les dehors du couvent. L'opinion que l'on conçût de sa grande piété ayant pénétré dans l'intérieur du Monastere, on l'invita à recevoir un logement dans le batiment des étrangers; mais content de celui qui lui étoit échu en partage, il le refusa; et quelqu'instance qu'on lui fit pour le déterminer à accepter l'offre qu'-on

On lui offre un appartement qu'il refuse.

on regrettoit bien de ne lui avoir pas fait plutôt, sa réponse fût toujours que sa petite loge étoit tout ce qu'il lui faloit. La nouvelle de cet événement, et la réputation de Sainteté que s'étoit fait M. Olier en se cachant ainsi, et en cherchant à demeurer inconnu se répandit aux environs du Monastere. Un Magistrat chef du Siege d'une ville voisine qui se trouvoit sur les lieux en ayant été instruit, fût curieux de voir celui dont il venoit d'entendre parler avec admiration. Dieu avoit ménagé cette circonstance pour préparer le succès de la démarche qu'il avoit inspirée à son Serviteur. Le Président qui avoit eu des liaisons particulières avec la famille de M. Olier et qui le connoissoit nommément, dès qu'il l'eut vû, n'eût rien de plus empressé que de le faire connoître aux Religieuses qui l'avoient si mal accueilli. Plus il leur témoigna combien l'étranger inconnu qui leur avoit demandé l'hospitalité, étoit recommandable par sa naissance, sa sainteté et ses autres qualités personnelles, plus elles parûrent affligées de ce qui s'étoit passé. Inconsolables de leur méprise, elles se hâtèrent de la réparer, en lui rendant aussitôt toutes les marques d'honneur et d'es-

time qui étoient dues à un homme d'un si grand mérite, et après lui avoir fait porter des excuses proportionnées à la nature de la faute qu'elles se reprochoient, elles le pressèrent d'entrer dans l'hospice, pour y occuper l'appartement le plus honnête.

La conduite que tint alors M. Olier paroitra sans doute extraordinaire, et tenir trop de la singularité pour etre universellement applaudie; mais combien de traits plus singuliers dans l'histoire des Saints de tous les siecles. Il remercia avec son affabilité ordinaire celles qui étoient venues de la part du Couvent lui offrir une chambre, et repondit bien autrement qu'on ne s'y attendoit. "Après que Jésus christ mon Maître," leur dit-il, " a voulu naître dans une étable et demeurer si
" longtems dans une creche, il ne seroit pas raisonnable
" que je sortisse si promtement d'un lieu où je me trouve
" si bien." Les nouvelles instances ne furent pas épargnées; mais elles ne servirent qu'à faire mieux connoître jusqu'où il portoit l'amour de l'abjection; et jamais on ne pût obtenir de lui qu'il fût logé autrement qu'il ne l'avoit été le premier jour.

Les Religieuses aussi confondues que surprises de sa per

sévérance

sévérance ordonnèrent qu'au moins on eût soin de tenir les animaux de la basse cour éloignés du misérable asile que ce vertueux hôte vouloit de préférence occuper jusqu'à la fin; mais ce second avis ne fut pas plus de son goût que le premier. "Non," répondit il agréablement," ces pauvres bêtes qui m'ont si bien reçu, ne " méritent pas d'être chassées. Si la voix du coq a pu " convertir le Prince des apôtres, je ne désespere pas " que Dieu se serve du même moyen pour opérer enfin " ma conversion". Il demanda si instamment à demeurer en possession du même logement, qu'il fallut se rendre à sa priere.

Une humilité si profonde accompagnée de la bonne grace que les Saints appellés à vivre dans le monde savent si bien allier avec la vertu la plus austere, étoit déja pour les Religieuses dont le salut l'occupoit bien plus sérieusement qu'elles ne s'occupoient de lui, une sorte de prédication plus éloquente que tous les discours. Elle ne tarda pas à porter son fruit. Dès les premiers jours qui suivirent ce combat d'honnêtetés, quelques unes desirerent fortement de s'entretenir avec lui. Ses conversations les édifierent tellement, qu'elles prirent d'elles mêmes la résolution de revenir à Dieu et de remplir fidelement tous les devoirs de leur vocation.

Quatorze font sous sa conduite les exercices spirituels et reprennent l'Esprit de leur vocation.

De quarante qu'elles étoient, il en gagna quatorze qui formerent ensemble et dans un concert parfait, le dessein de vivre en vrayes Religieuses. Elles en commencerent l'éxécution par une Confession générale qu'elles lui firent avec toute la ferveur d'une sincere penitence. Ces premieres dispositions s'étant perfectionnées par les Exercices spirituels d'une retraite qu'il leur fit faire, il n'eût pas de peine à les ramener à la vie commune, et à les dépouiller de tout esprit de propriété; vice qui une fois introduit dans un Monastere en fait toujours une maison de dissipation, souvent même de désordres et de scandales. Autant les gens de bien étoient allarmés de ceux que donnoient depuis longtems les filles de ce Monastere, autant furent ils consolés de la reforme éclatante qu'opérèrent les discours pleins d'onction et de force que leur adressa le nouveau Missionnaire. Lorsqu'il y eut employé tous les efforts de son zele, il restoit encore quelque chose pour retablir la discipline de cette Communauté et y rappeller la concorde. Le bon exemple de celles qui furent sa premiere conquête, les prieres ferventes qu'il ne cessa d'offrir au Seigneur pour la persévérance des unes et la conversion des autres, le souvenir de ses vertus, et la bénédiction que le Seigneur attachoit aux maximes qu'il leur laissa
par

par écrit avant de se séparer d'elles, tout cela fut avec les graces intérieures que l'Esprit du Seigneur continua de répandre sur cette maison, le moyen qui acheva l'oeuvre de sa droite. En peu de tems on vit le bien croître, jusqu'à faire regarder le changement qui fût le fruit de la présence et des entretiens de M. Olier, comme un miracle dans l'ordre de la grace.

Du Monastere où il venoit de finir sa Mission, il se rendit à six lieues de Nantes au Prieuré de la Trinité de Clisson qu'il possédoit depuis plusieurs années. Le Couvent étoit occupé par quelques Religieux en trop petit nombre pour y maintenir la Regularité ; ce qui le détermina à entreprendre de le faire séculariser ; et en la place de ceux qui l'habitoient, il y établit quatre Prêtres pour y faire le Service divin. Pendant son séjour à Clisson il y fut attaqué d'une maladie qui fut pour lui une nouvelle épreuve. Le Monastere de la Visitation de Nantes étoit gouverné alors par une des plus Saintes filles du Bienheureux Evêque de Genève, la Mere Marie Constance de Bressan. Elle n'eut pas plutôt appris la maladie de M. Olier, qu'elle lui écrivit pour l'inviter à venir se rétablir à Nantes, où il trouveroit pour sa santé plus de secours que dans une

Il va à son Prieuré de Clisson où il tomba malade.

Il se fait transporter à Nantes, et loge à la visitation.

petite ville. Le plaisir que goûtoit le Serviteur de Dieu à s'entretenir avec les Saints, et la facilité qu'il auroit de s'édifier avec les Religieuses de Sainte Marie, lui fit accepter la proposition. Dès qu'il pût faire le voyage, il se rendit à Nantes. La Mere de Bressan ne pût lui donner d'autre logement que la petite maison du jardinier; mais elle savoit que c'étoit le servir selon son goût. Il se félicita alors d'occuper un logement tout semblable à celui qu'avoit eu à Lyon en 1622 S. François de Sales pendant la maladie dont il mourut. Comme sa convalescence fut longue, il eut tout le tems d'édifier les Religieuses qui lui donnoient l'hospitalité, et de s'édifier lui même avec elles. Souvent il passoit des heures entieres avec la Mere de Bressan. " Il aimoit à lui entendre raconter toutes les particularités des actions et de la vie de S. François de Sales dont elle avoit été temoin durant plusieurs années, parce qu'il n'avoit pas de plus grand plaisir, que de se former " sur un modele si accompli. "

Cette vertueuse Supérieure découvrit dans l'homme " de Dieu des lumieres et des graces si extraordinaires, qu'" elle ne mit point de bornes à son estime pour lui; et le supplia de la diriger dans les voyes intérieures. " Il se rendit à ses desirs, et ce qu'il fit de vive voix pen" dant qu'il demeura à Nantes, il continua de le faire par "

par lettres après son départ de cette ville. Il profita du séjour qu'il y fit pour affermir par les visites qu'il alloit faire de tems en tems au Monastere dont il étoit le Reformateur, l'œuvre qu'il y avoit heureusement consommée six mois auparavant. Il regarda toujours la maladie qui le retînt alors, en Bretagne, comme une recompense des peines qu'il avoit prises pour retablir l'Esprit de la vie Religieuse dans ce Monastere. "Je me souviens," écrivoit il en 1662", qu'après mon petit travail en cette mai-
" son, le jour de la Nativité de la Sainte Vierge en 1638,
" je tombai malade. C'est la plus belle recompense qui
" puisse arriver à un chretien. C'est un trésor divin. Cette
" maladie me prît en ce Saint jour par lequel je com-
" mence toutes mes années, comme je les finis par la fête
" de l'assomption de la Mere de Dieu, qui est la Conclu-
" sion de tous ses Mysteres. Notre Seigneur m'a toujours
" fait misericorde ces jours là, en me donnant des marques
" du changement qu'il vouloit faire en moi, et du bien qu'-
" il vouloit opérer dans mon ame. Ce bon Maître desirant
" me disposer à des peines plus sensibles et plus utiles
" que les premieres, comme aussi me donner le tems de
" fortifier l'ouvrage qu'il m'avoit fait commencer, fit tel-
" lement durer cette maladie, que je ne pus quitter la Bre-
" tagne, que plus de six mois après m'y être rendu.

Ce fut au commencement de 1639 qu'il partit de Nantes pour revenir à Paris. Il faisoit ses voyages à cheval depuis quelques années, mais l'état de convalescence où il se trouvoit, joint à la rigueur de la saison, ne lui permit pas de voyager ainsi pour cette fois. Il pria le Seigneur de venir à son secours. Dieu l'exauça. Un homme de qualité qui dans cette conjoncture fut bien visiblement l'homme de la Providence, sachant son embarras, lui fit offrir de le ramener à Paris dans une voiture à six chevaux, en le priant seulement de consentir qu'il s'arrêtât à l'abbaye de Frontevrault peu distante de la route, pour une affaire à terminer. Jamais circonstance ne fut plus favorable aux propres affaires de M. Olier; car pour le bien du couvent qu'il venoit de quitter, il desiroit pouvoir traiter avec l'abbesse de cette maison de qui il dépendoit. Le changement qu'avoient opéré ses exhortations et sa présence avoit besoin, pour se maintenir, de quelque main habile à manier les esprits et à gouverner les cœurs. Il savoit que dans le Monastere de Frontevrault, entre autres Religieuses il y en avoit une qui réunissoit toutes les qualités nécessaires pour conduire cette œuvre à une heureuse fin. Il profita de la circonstance pour la demander à l'abbesse, et il l'obtint. Ce ne fut pas sans

Il revient à Paris.

Il s'arrête à Frontevrault. Pourquoi?

peine

peine à la vérité; mais les grands fruits que retira la maison nouvellement reformée, de la translation de cette fille aussi prudente que pieuse, justifierent aux yeux de l'abbesse la démarche de M. Olier, et rendirent sensibles à celui-ci les soins de la bonté divine sur la portion du champ du Seigneur qu'il avoit de cultiver au nom de son Maître.

Ce n'est pas que toutes celles à qui il avoit offert le salut, eûssent été dociles à la grace dont il avoit été l'instrument. Dieu permit que plusieurs demeurâssent attachées à leur mauvais sens et se prêtassent mutuellement la main pour secouer le joug de la Reforme. Mais il ne s'étoit séparé d'elles, qu'avec le dessein de revenir dans peu de tems, mettre de nouveau la main à l'œuvre sainte qu'il avoit déja beaucoup avancée, et faire pour les gagner à Dieu toutes les tentatives que suggere la charité de Jésus christ. Il ne put cependant l'exécuter que trois ans après. Celles qui avoient profité de son premier voyage, il eut la consolation de les retrouver telles qu'il les avoit laissées à son départ. Dans les autres c'étoit un esprit d'independance et de schisme qui faisoit souffrir toute la partie saine de

corps. Mais l'ange de discorde qui semoit encore la zizanie dans le jardin de l'Epoux, et qui entretenoit toujours un parti de vierges folles contre celui des vierges sages, sembloit n'attendre que le retour de M. Olier pour céder la place aux anges de paix. Ou plutôt le Serviteur de Dieu fut lui même l'ange visible qui à son second voyage renversa le mur de division, et fit tellement regner la concorde dans la Communauté, que dès lors toutes n'eurent plus qu'un cœur et une ame. Je ne puis mieux faire connoître que par ses propres paroles, le succès de cette nouvelle entreprise que j'ai raconté tout de suite pour ne point séparer des évène-mens qui demandoient à être lus sans interruption et par où je finirai ce trait de sa vie. Après deux ex-"hortations," dit il, "pendant lesquelles j'eus la conso-"lation de les voir toutes fondre en larmes, elles deman-"derent qu'on voulût les entendre en confession; mais ce "qu'il y eut de plus considérable, ce fut la conversion de "celle qui étoit la personne du monde la plus altière "et la plus suffisante. Dès le premier voyage elle "m'avoit eu en grande aversion, soit parceque le chef "du parti opposé s'étoit rendu à moi, soit parcequ'el-"le me voyoit trop pauvre d'esprit pour elle. Son exem-"ple attira toutes celles de sa faction."

Dès

Dès que M. Olier fût de retour à Paris, il reprit le genre de travail qui étoit devenu comme son élément, et pour lequel Dieu lui avoit donné le plus grand attrait. Pendant qu'il s'y livroit avec toute l'activité de son zele, se multipliant en quelquesorte avec ses dignes cooperateurs dans les paroisses de campagne les plus abandonnées, et passant d'une Mission à une autre sans même s'accorder le tems nécessaire pour reparer ses forces, on pensoit à la Cour à le placer au rang qu'il redoutoit le plus. Le Cardinal de Richelieu à la sollicitation de Henry Clausse Evêque de Chaalons sur Marne qui le desiroit pour Coadjuteur le proposa au Roi comme celui qui lui paroissoit le plus propre à remplir dignement ce Siege. Il osa bien l'assurer que dans le Royaume il ne connoissoit point d'Ecclésiastique plus capable d'honorer l'Episcopat autant par ses lumieres et sa grande prudence, que par ses vertus. Louis XIII agréa le choix de son Ministre et nomma M. Olier à la Coadjutorerie de Chaalons. Ce fût dans le cours d'une Mission qu'il en reçût la nouvelle et le brevet. Il avoit été plus d'une fois le temoin de la joye avec laquelle les hommes de condition se voyoient promus à de semblables dignités; mais se ressouvenant alors de cette parole d'un Pere de l'Eglise que la charge Episcopale a fait trembler tous

Il est nommé Coadjuteur de Chaalons

les Saints (a), il ne pouvoit comprendre comment une telle promotion ne faisoit pas sur eux des impressions toutes contraires. Il savoit ce qu'elle avoit couté de larmes à S. Ambroise, à S. Augustin, à S. Chrysostome et aux plus grands hommes des premiers Siecles. Il n'ignoroit pas que plusieurs d'entr'eux, pour eviter un fardeau si terrible, non contens de fuir, avoient imaginé des expédiens qu'il seroit impossible de justifier autrement que par une inspiration de l'Esprit de Dieu. L'idée de son indignité jointe à tous ces exemples lui faisoit regarder le poste qu'on lui destinoit, comme etant beaucoup au dessus de ses forces. Ne voulant pas toutefois se décider lui même sur une affaire de cette importance, il prit conseil du P. de Condren son Directeur, ne doutant pas que Dieu ne lui fit connoitre sa volonté par cette voye. Il lui exposa donc d'une part les frayeurs que lui causoit la seule pensée des obligations d'un Evêque; de l'autre, le desir que Dieu lui inspiroit depuis longtems d'imiter la vie pauvre et aneantie de Notre Seigneur, desir qui loin de s'affoiblir, crois-soit

(a) Aspicio omnes Sanctos divini ministerii ingentem velut molem formidantes. S. Cyrill. alex. homil. de Paschâ.

soit tous les jours. L'homme sage qui avoit grace pour lui tracer la route qu'il devoit prendre, crût decouvrir dans ses dispositions intérieures un dessein particulier de Dieu qui ne s'accordoit point avec la vocation à l'Episcopat, ou du moins jugea que si Dieu l'y destinoit, l'heure n'en étoit pas encore venue.

M. Olier affermi par cette reponse dans la reso- Il refuse lution de s'éloigner toujours autant qu'il pourroit, des grandes places, écrivit au Cardinal de Richelieu pour lui témoigner sa reconnoissance, et le pria de faire agréer au Roi, que continuant à suivre son goût pour les Missions de la Campagne, il lui remît la nomination dont il avoit plû à Sa Majesté de l'honorer à sa recommandation. Sa démission fut acceptée, et le Roi nomma M. Felix de Vialar coadjuteur de Chaalons.

On ne savoit guerres en ce tems là, non plus qu'aujourd'hui ce que c'étoit que de refuser un Evêché Pairie de France. La conduite de M. Olier étonna beaucoup. Ceux de sa famille qui desiroient son avancement lui en firent des reproches amers. Ils ne pouvoient goûter un refus qui leur paroissoit si contraire à ce qui se pratiquoit universellement. Sa mere elle même quoique pieuse, ne fut point assez maîtresse des mouvemens d'humeur qu'elle éprouvoit toutes les fois qu'elle

y pensoit, pour les étouffer dans le silence, et pour respecter les bornes de l'autorité maternelle. Six mois après lorsqu'elle sût que par la mort de M. Clausse, l'Evêché de Chaalons eût été le partage de son Fils, elle en fût inconsolable. Son ressentiment alla plus d'une fois jusqu'à la faire éclater en reproches où il entroit autant d'aigreur que d'injustice. C'étoit pour le Serviteur de Dieu une croix ~~d'autant~~ bien plus pesante que celle qui l'eût devoré s'il avoit accepté l'Episcopat. Croix d'autant plus méritoire, qu'il n'en fût délivré que par une autre non moins pesante, la mort de sa Mere. Tant qu'elle vécût, il eût toujours le même calice de tribulation à boire. Sa Foi le soutint encore et le fortifia contre tous les assauts que lui livrèrent quelques uns de ses proches; et jamais les paroles offensantes qui lui furent prodiguées pendant longtems, n'altérèrent la paix de son ame. C'est qu'il étoit assuré du témoignage de sa conscience, et qu'il avoit appris de S. Paul à ne compter pour rien les jugemens des hommes, dès qu'ils contredisent la voix de Dieu.

Fin du Second livre.

Jusqu'au moment où M. Olier refusa l'Evêché de Chaalons, toutes ses vues le portoient à continuer l'œuvre des Missions, dans les petites villes surtout et dans les campagnes. Mais à cette époque, Dieu parut avoir sur lui d'autres desseins ; et au lieu de l'appeller au gouvernement d'un Diocese, il voulût l'employer à former de dignes ouvriers pour le bien général de l'Eglise de France. Le P. de Condren desiroit depuis longtems l'établissement d'une Compagnie qui se consacrât à l'education des Ecclésiastiques. Il regardoit bien les Missions comme un excellent moyen de retirer les peuples des ténebres de l'ignorance et de la corruption des mœurs qui en est la suite ordinaire ; mais il comprenoit aussi que pour en conserver le fruit, il faloit que le bien qu'on y avoit commencé fût entretenu par des hommes remplis de zele et de l'esprit Sacerdotal. Son vœu étoit donc qu'on prît toutes sortes de mesures pour engendrer de dignes Ministres de Jésus Christ, et fournir au besoin de tous les Dioceses des Prêtres selon le cœur de Dieu.

Le P. de Condren engage M. Olier à établir des Seminaires.

La Congrégation de l'Oratoire dont il étoit le chef travailloit alors avec beaucoup de succès à l'institution de

la jeunesse dans les Colleges du Royaume dont elle avoit l'administration et au salut des peuples dans les Missions. Mais elle avoit très peu de Séminaires à gouverner. Le but du P. de Condren étoit de lier ensemble des Ecclésiastiques recommandables qui travaillassent à renouveller l'Esprit du clergé, en fondant des Séminaires dans les principales villes du Royaume. Il en avoit déja réuni plusieurs à qui il avoit fait part de ses vues et qui goûtoient son dessein, savoir M. l'abbé de Foix qui fut depuis Evêque de Pamiers, M. Olier, M. Jean Duferrier, prêtre du Diocese de Toulouse, M. de Bassancourt, c'étoit ainsi que se faisoit nommer Balthazar Brandon Prêtre né à Paris qui avoit été Maître des Comptes, M. Amelotte qui peu d'années après entra dans la Congregation de l'Oratoire, et quelques autres. En attendant le Moment favorable pour commencer l'œuvre, il les occupoit aux Missions. Comme Dieu n'avoit point encore éclairé ce Saint homme sur les voyes particulieres qu'il faloit prendre pour l'exécution de ce projet, ni sur le tems de l'entreprendre, il se borna à leur en faire la proposition; tous y applaudirent; ils convinrent même de former

une

une association pour suivre cette entreprise et de lui donner un chef qui seroit un d'entr'eux. L'élection fut faite sur le champ; mais celui qu'ils choisirent, quoique pieux et savant, n'étoit pas l'instrument destiné par la Providence à l'œuvre importante qu'ils méditoient. Elle vouloit mettre pour pierre fondamentale de l'édifice un homme en qui la science des Saints et la sagesse qui vient d'en haut l'emportassent sur les dons de la nature et les talens humains; qualités que possédoit M. Olier dans un dégré éminent. Mais les vues de Dieu sur lui demeurerent cachées pendant quelque tems; et afin que le projet qu'il avoit inspiré au P. de Condren s'exécutât d'une maniere toute opposée aux foibles lumieres de notre esprit, il voulût que son serviteur passât deux années entieres dans un état de souffrances et de tribulations qui surpassoient toutes les épreuves anciennes, et sembloient de nature à faire juger qu'il ne seroit plus propre à rien.

Pour en augmenter même le mérite, il lui donna la pensée de faire deux prieres qui ne pouvoient partir que d'un cœur consommé en charité. L'ennemi de tout bien venoit de susciter contre lui des hommes de discorde qui lui intentoient tous les jours de nouveaux pro- Nouvelles peines intérieures

cès, et lui faisoient souffrir les plus cruelles contradictions. Il supplia premierement Notre Seigneur de changer cette croix en des peines intérieures. On ne tardera pas à voir qu'il fut pleinement exaucé. Reduit à une extrémité si orageuse, un homme moins détaché des consolations sensibles eût pu chercher de quoi soulager ses maux dans la jouissance de la considération qu'il s'étoit acquise et des applaudissemens qui l'accompagnoient partout; mais la seconde grace qu'il demanda à Dieu fût de lui retirer cet appui, et de substituer aux témoignages d'estime qu'on lui prodiguoit, les mépris et les rebuts. Quels progrès n'a pas fait dans les voyes de l'humilité celui qui se sent attiré à solliciter de telles faveurs? Dieu ne rebuta point son serviteur et ne méprisa point sa priere. Peu de tems après qu'il l'eût formée dans son cœur et repandue aux pieds des autels, les lumieres intérieures et les autres dons qu'il avoit reçus du ciel parûrent lui être retirés tout à coup. Aux différentes epreuves qui l'avoient préparé aux fruits admirables qu'il porta dans ses missions, avoient succédé des graces dont on ne trouve d'exemples que dans l'histoire des plus grands Saints. Les vues que Dieu lui avoit données de sa beauté infinie et de sa souveraine bonté remplissoient son
cœur

cœur d'une joye si pure et tout à la fois si sensible, qu'elles le mettoient hors de lui même. Dans l'impuissance où il etoit de soutenir les violens assauts du pur amour, il ne pouvoit appaiser le feu qui le devoroit qu'en s'écriant dans une espece de transport, ô amour! ô amour! Ces beaux jours n'étoient plus, et les impressions ravissantes qu'avoient fait sur lui les charmes de la Misericorde du Pere celeste, avoient fait place à toutes les terreurs de sa justice. Avant ces jours de désolation, accoutumé à goûter dans la compagnie de son bon maître toutes les consolations que laisse après lui un vif et doux sentiment de sa présence, et ne pouvant assez se rassasier du plaisir quil trouvoit à s'entretenir avec lui, il ne rencontroit plus que tenebres et se sentoit tous les jours comme repoussé par celui qui si souvent l'avoit comblé de ses caresses. Devenu presqu'insupportable à lui même, il ne se regardoit plus que comme un reprouvé indigne de converser avec les Ecclésiastiques quil avoit associés à ses travaux. Privé de tout soulagement de la part de Dieu, tout appui lui étoit refusé de la part des hommes, et la pensée la plus familiere à son esprit, c'étoit que personne ne ressembloit plus que lui au per—

si de Judas. Il n'osoit même demeurer en la présence du Saint Sacrement, croyant son ame entierement délaissée du Saint Esprit: c'est son expression. Comme Job, il disoit souvent alors dans l'extrêmité de ses peines: Mon Dieu, vous me faites bien sentir les rigueurs de votre colere (a). Se peut il donc, que je sois incapable maintenant de penser à vous? Son Directeur avoit beau lui représenter que ses frayeurs étoient moins des châtimens que des epreuves; qu'il en étoit de la vie spirituelle et de ses alternatives, comme des saisons et de la face du ciel qui passent par des variations continuelles; que la voye de la croix avoit été celle de tous les amis de Dieu; qu'enfin il étoit impossible d'entrer dans le Royaume des Cieux autrement que par beaucoup de tribulations; ces maximes dont il avoit usé si souvent pour rendre la paix aux ames tentées de désespoir, ne pouvoient le rassurer, tant son esprit étoit inaccessible à la lumiere, et son cœur aux consolations.

Rien de plus touchant que la peinture de l'espece de Martyre qu'il eut à souffrir durant deux années entieres, et que je trouve ecritte de sa propre main: "Lorsque

(a) Versus es mihi in crudelem Job. 30. 21.

"que je me consacrai," dit il, "au Service de notre bon
"Maître et de sa très Sainte Mère, je fis en hyver mon en 1640 et 1641.
"premier voyage à pied à Notre Dame de Chartres. J'y
"avois été délivré tout d'un coup de bien des scrupules
"Ils étoient si grands, que je me confessois trois fois
"par jour. Je fatiguois mon confesseur, jusqu'à aller
"l'interrompre à l'autel pour lui demander l'absolution.
"Depuis ce pélerinage, je n'en avois eu de ressentiment
"que pendant ces dernières années, où il sembloit que
"Notre Seigneur voulût que j'éprouvasse ensemble tou-
"tes les croix intérieures. Peine de réprobation et
"de dedain continuel de Dieu; impuissance à m'é-
"lever vers lui; tourmens de l'orgueil et de l'amour
"propre; obscurités d'esprit; attaques fréquentes du dé-
"mon; rebuts des gens de bien; éloignement de mon
"Directeur; ma condamnation visiblement écritte dans
"les livres Saints; mépris universel de la part de
"ceux avec qui je vivois, parens, amis, serviteurs,
"grands et petits; la comparaison de moi même
"avec Judas; pensée qui me poursuivoit partout,
"jusques là, que je n'ouvrois jamais le nouveau
"Testament, sans rencontrer les passages qui parlent de

" lui ; afflictions dans ces cruels momens, et serremens
" de cœur nonpareils ; car il me sembloit qu'on me
" portoit des coups de poignard dans le sein ; ce
" qui m'arriva un jour entr'autres, que récitant l'Evan-
" gile à la Messe, je lûs le nom affreux du dis-
" ciple reprouvé. j'osai à peine aller jusqu'au bout ;
" je croyois avoir le cœur percé d'outre en outre ; et
" c'étoit la même frayeur, lorsque je jettois les yeux sur
" d'autres endroits de l'Ecriture. a présent même,
" je sens une telle impression de crainte en ou-
" vrant le Prophete Isaïe, où je me suis vu autre-
" fois si clairement condamné et traité d'une ma-
" niere si épouvantable, que je n'ose plus le lire.
" Par dessus tout, j'étois dessiché de scrupules
" qui seuls me tourmentoient autant que tout
" le reste. O Mon Dieu ! combien de fois je
" vous eusse abandonné dans ce misérable état !
" Combien de fois j'eusse péri, sans un secours
" invisible de votre Providence toute paternelle !
" Non, jamais je n'aurois pu les porter, sans votre
" assistance, ô cher Jésus ! l'amour de mon cœur ;
" et sans la protection de votre Mere bien aimée."

D'après ce récit on comprend que l'ame de

m.

M. Olier fût comme noyée d'amertumes jusqu'au jour où il alla se prosterner devant Notre Dame de Chartres et répandre à ses pieds le torrent de tribulation qui menaçoit de le submerger. Le seul remede qu'il trouvoit à ses maux etoit de se livrer à la douleur qui l'accabloit, comme à l'instrument de la justice que Dieu exerçoit sur lui, et de laisser couler de ses yeux les larmes qu'elle lui faisoit verser en abondance. Lorsque son directeur lui en faisoit espérer la fin, et l'assuroit que ses craintes n'avoient pour cause que des peines qui passeroient, "Eh! disoit il, plût à "Dieu que ce ne fussent que des peines. Quand elles "dureroient une éternité, je m'en consolerois et ne m'en "affligerois nullement, pourvû que je ne fusse pas haï de "Dieu."

Au plus fort de ses afflictions il ne cessoit point de travailler au salut du prochain; mais tous ses travaux lui paroissoient autant d'œuvres perdues, et il ne faisoit rien qu'il ne crût digne de la malédiction du ciel. Pour ajouter quelque chose à l'amertume du calice, Dieu voulût que son serviteur fût privé de

l'usage même de ses talens naturels, ensorte qu'au lieu de parler en public avec l'éloquence et la facilité qui lui étoient ordinaires, il se trouvoit dans la chaire comme interdit; ne sachant plus rendre ni les pensées grandes et élevées, ni les sentimens pleins de feu et d'onction que son zele en tout autre tems lui eût fourni sans peine et sans effort. Jusques dans la conversation c'étoit le même embarras de la langue, et le même travail dans l'esprit; ce qui faisoit l'étonnement de tous ceux qui le connoissoient et qui avoient à traiter avec lui.

Comme si la mesure de ses souffrances n'eût pas encore été assez pleine, les hommes sembloient conspirer avec ses ennemis invisibles et avec lui même, pour y mettre le comble. De nouvelles persécutions s'élevoient contre lui et en firent comme la fable de la Cour et de la ville. On ne pouvoit lui pardonner le refus qu'il avoit fait de la Coadjutorerie de Chaalons. Chacun en plaisantoit à sa maniere. Parmi les grands, plusieurs le condamnoient hautement, représentant sa conduite comme un travers d'esprit qui devoit

voit lui ôter toute considération. Ses amis eux mêmes l'abandonnèrent; et les vertueux Ecclésiastiques qui travailloient avec lui, entraînés par l'exemple de la multitude ne le regardoient plus du même oeil. C'étoit à la lettre ce qui est écrit de Notre Seigneur abandonné des siens: Ceux qui m'approchoient se sont éloignés de moi, et je leur suis devenu insupportable. (a). A force d'entendre parler à son désavantage, ils se laissèrent prévenir contre lui, jusqu'à s'imaginer qu'il se repentoit de n'avoir pas accepté la dernière nomination. L'abbattement de son visage n'étoit plus dans leur opinion que l'effet du regret qui le rongeoit intérieurement, quoiqu'il n'osât pas le témoigner, de ne s'être pas tiré de la foule, tandis que cela lui étoit si facile, et qu'il n'eût tenu qu'à lui d'occuper un des Sieges les plus distingués du Royaume. Comme il ne remplissoit point ses fonctions avec la même liberté qu'auparavant, quelques uns l'observoient avec une sorte de défiance et ne le considéroient plus que comme un homme de qui l'on ne pouvoit presque se promettre presqu'aucun service pour l'Eglise. On aura peine à le

(a) longè fecisti notos meos à me, posuerunt me abominationem sibi. ps. 87. 9.

croire, mais un cœur bienné à quelquefois ses absences comme l'esprit. Parmi ses prêtres il s'en trouva un qui osa bien lui dire dans un moment d'humeur et de mecontentement, qu'on n'avoit pas besoin de sa présence, et que le meilleur parti qu'il eût à prendre étoit de se retirer pour ne plus paroître.

Sa conduite dans ses grandes épreuves.

Telle fut la longue et pesante Croix qu'eut à porter le Serviteur de Dieu. Il en sentit tout le poids, mais il n'y succomba point ; et voici les dispositions héroïques qui le soutinrent jusqu'à la fin. Jamais les dégouts extrêmes qu'il éprouvoit dans l'oraison ne lui en firent abandonner la pratique, non plus que ses autres exercices de piété, ni les travaux des Missions. Il fut toujours aussi exact à suivre le plan de vie qu'il s'étoit proposé, et aussi fidele aux plus petites choses. Les mauvais traitemens qu'il eut à essuyer en mille manieres différentes, ne purent altérer sa patience. Bien éloigné de se plaindre de la conduite dont le Seigneur usoit envers lui, toute rigoureuse qu'elle étoit, il adoroit dans le silence la main qui le frappoit ; et s'il ouvroit la bouche dans les états de désolation qui lui étoient devenus habituels, c'étoit pour dire en soupirant, Mon Dieu, vous êtes bien changé, ou pour té-

moigner

moigner sa parfaite soumission aux ordres du ciel. Lors-même qu'il étoit le plus délaissé, la grandeur de sa foi lui tenoit lieu de toute grace sensible. Tant qu'il demeura sur la croix, la vue de Jésus crucifié le rendit supérieur à tous les dégouts et aux ennuis mortels où son ame étoit plongée. Il eût même le courage de se dévouer à toute la sévérité de la justice divine, jusqu'à consentir à passer toute sa vie dans les plus épaisses ténebres, sans jamais goûter nulle espece de consolations intérieures. A l'exemple même de plusieurs Saints, il porta l'esprit de sacrifice jusqu'à protester au Seigneur que s'il devoit en etre plus glorifié, il étoit prêt à endurer les peines de l'enfer et à vivre eternellement séparé de sa face.

Ce fut pendant ces jours d'épreuve qu'il perdit le P. de Condren. La mort de ce grand homme de Dieu fut pour lui une peine d'autant plus sensible, qu'il demeura plus d'un an sans avoir le guide qu'il lui faloit pour marcher avec sureté dans les voyes spirituelles. Après tant de coups portés successivement, et de si longues épreuves, Dieu parut vouloir retirer sa verge de dessus son serviteur, et commença à lui faire goûter combien il est doux à ceux qui lui demeurent fideles. Un jour, comme il se préparoit à célébrer la Sainte Messe, il se sentit l'ame inondée de joye, et trouva les impressions du divin amour si délicieuses,

qu'il les a toujours regardées comme un avant goût du Paradis. Les larmes qu'il versa dans ce moment, lorsqu'il étoit encore à la Sacristie et les soupirs qu'on l'entendit pousser avec toute l'effusion d'un cœur qui n'est plus maître de retenir ses mouvemens, firent craindre à un des Pretres de sa Compagnie qui prenoit les vêtemens sacrés pour monter à l'autel, quelque subite revolution dans la santé, ou peutêtre dans l'esprit de M. Olier, tant le plaisir qu'il goûtoit dans son ame, agissoit sur ses sens extérieurs; mais ce changement ne fut pas de longue durée. Il n'eut presque que le tems de respirer, pour se préparer à de nouvelles secousses qui suivirent de près cette visite du Seigneur.
" Elle ne m'empêcha pas," dit M. Olier, " de me regarder
" toujours après que j'eus offert le Saint Sacrifice, com-
" me un nouveau Judas; car je ne regardai point la fa-
" veur dont je viens de parler comme une grace, ne croy-
" ant point qu'étant reprouvé et dédaigné de Dieu comme
" je l'étois, depuis si longtems, j'en pusse recevoir aucune.
" Toute la joye que je venois de ressentir ne me parois-
" soit qu'illusion; idée qui me demeura si profondément
" gravée dans l'esprit, que j'en perdois le sommeil. Au mi-
" lieu de la nuit je me reveillois de la frayeur que me
" donnoit la pensée de ma reprobation. Il me sembloit
" voir au pied de mon lit les demons qui vouloient m'en-
" traîner dans l'enfer: je crus les entendre dire une fois,
" Donne toi à nous, et nous te délivrerons de tes peines. Ce

qui

" qui m'affligeoit le plus, c'étoit de voir intérieurement
" mon Dieu me rebuter, moi et toutes mes œuvres.
" j'avois bien déja ressenti cette grande tribulation
" plus de trois ans auparavant en auvergne, lorsque
" Notre Seigneur m'avoit fait connoître que toutes
" mes actions étoient pleines d'amour propre: Mais
" combien elle avoit augmenté alors! Outre que j'étois
" toujours en tenebres, toujours en sécheresse, toujours
" vuide de Dieu, au moins selon le sentiment, je
" ne trouvois en moi que mouvement d'orgueil et amour
" de moi même. je ne pouvois toucher, ni sentir autre
" chose. je me voyois tout environné de respect hu-
" main, tout saisi de crainte, toujours cherchant, par
" force et ne pouvant éloigner cette pensée, quels étoient
" les jugements du monde sur moi. j'étois en peine si
" je ne passois pas pour un ignorant, un stupide, un idiot,
" pour un homme sans piété, sans charité, sans patience.
" je ne pouvois sortir de là, toujours persuadé au fond
" que j'étois reprouvé, et m'imaginant toujours que les
" autres en étoient persuadés comme moi même...... je ne
" pouvois avoir de paix dans mes agitations continuelles
" qu'en me couchant la face contre terre, et en me pros-
" ternant intérieurement devant Dieu, abîmé sous sa

"main toute puissante, tout prêt à descendre dans le
"tombeau pour y demeurer mort à tout et oublié de tous les
"hommes avec qui je n'étois plus digne de vivre."

Il fait un pélerinage à Chartres où il est délivré de ses peines.

Des dispositions si parfaites ne pouvoient être que des sources de graces extraordinaires. Aussi vit on bientôt M. Olier croître encore en sainteté et devenir l'instrument des plus grandes œuvres. Dieu content de sa soumission et de sa persévérance lui rendit avec les lumieres de l'esprit et les autres dons qu'il lui avoit retirés pour un tems, toute la liberté nécessaire pour l'exécution du projet qui lui avoit été si instamment recommandé par le P. de Condren. Ce fut encore à la Sainte vierge qu'il dût et le retour de la paix dans son ame, et le changement qui s'opéra dans son intérieur; car c'étoit toujours à elle qu'il avoit recours dans ses perplexités; et toutes les graces qu'il demandoit à Notre Seigneur, il les sollicitoit toujours en son nom. Au sortir d'une Mission qu'il venoit de faire dans le Diocese de Paris, il fit avec les Prêtres qui lui étoient associés, un pélerinage à Notre Dame de Chartres. Dès qu'il y eût invoqué la Reine du Ciel, tous les nuages qui enveloppoient son esprit se dissiperent, et dès lors ce ne fut plus le même homme. Aussi profita-t-il d'une circonstance si favorable pour mettre la premiere main à l'établissement toujours projetté de-

puis

puis longtems, et toujours suspendue. Après en avoir conféré avec les Ecclésiastiques qui l'accompagnoient, il crût ne pouvoir mieux faire que de choisir la ville même de Chartres pour l'érection du Séminaire qu'il s'agissoit d'entreprendre. Il y fût encouragé par le bon accueil que lui fit M. de Valencé qui en étoit Evêque, et qui fût depuis archevêque de Reims. Sous les auspices de ce Prélat, et plus encore de la Mere de Dieu, ils s'établirent dans cette ville; et dans la résolution de s'y fixer, ils formerent une Communauté dont M. Amelotte l'un d'entre eux fût élû Supérieur. Les autres au nombre de huit partagerent les diférens emplois de la maison. Pendant quelques mois ils se bornerent à édifier la ville et le diocèse par la Sainteté de leur vie, en attendant qu'il plût à Dieu leur donner matiere à exercer leur zele, en travaillant à préparer les jeunes Ecclésiastiques au Sacerdoce. Mais les succès ne répondirent point à leurs vues et au dessein de l'œuvre. Ils crûrent ou que Dieu la réservoit à un autre tems, ou qu'il vouloit qu'elle se fit dans un autre lieu; et dès la fin de 1641, ils résolurent de quitter Chartres.

M. Olier avoit profité des derniers jours de la belle saison pour faire le second voyage de Bretagne

dont on a parlé sous l'année 1629, et presque tous les autres se retirerent successivement ou à Paris, ou aux environs, cherchant, pour ne pas demeurer oisifs, de nouvelles œuvres à entreprendre. Un de ceux que le Serviteur de Dieu respectoit et estimoit le plus, étoit M. Picoté, homme d'un exterieur peu avantageux, mais doué d'un grand don d'oraison, fort versé dans la direction des ames, et qui à la simplicité que Notre Seigneur a mise au nombre des vertus apostoliques, joignoit tout le zele que donne l'Esprit de Dieu à ceux qui ont tout quitté pour lui. Ce fût celui dont la divine Providence se servit pour reprendre l'œuvre qu'on venoit d'abandonner. Et voici comme elle en prépara le succès.

Proposition faite pour l'établissement des Seminaires.

Madame De Villeneuve qui fût dans la suite fondatrice des filles de la Croix, étoit une de ses Pénitentes. Elle demeuroit alors à Vaugirard près Paris où elle vivoit seule dans une espece de retraite continuelle. M. Picoté alla lui faire une visite. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, sur ce qui s'étoit passé à Chartres, cette Dame occupée depuis long

longtems à demander à Notre Seigneur pour le bien
de son Eglise, l'établissement des Séminaires dans
le Royaume; moyen le plus propre à opérer la Re-
forme du Clergé, parut fort touchée du recit qu'elle
entendoit faire à son Directeur. Entre plusieurs re-
flexions qu'elle fit, "Mais qui sait," lui dit elle, " si
" Dieu ne voudroit pas que votre établissement se fît
" à Vaugirard? Monsieur," ajouta t'elle, " je vous prie
" d'y penser." Il etoit difficile qu'une telle proposition
fut regardée comme une inspiration, ou même comme
une pensée raisonnable. Tout autre que M. Picoté en
eût fait des plaisanteries. Il se contenta d'en temoigner Elle est rejettée
sa surprise et la rejetta. Madame de Villeneuve
n'étoit pas de caractere à se rebuter pour un premier
refus. Elle fait instance; elle représente les ouvertu-
res qui sembloient etre ménagées par une disposition
particuliere de la divine bonté, pour tenter l'œuvre
qu'elle proposoit. Elle en fait sentir tous les avantages
et indique les moyens de la faire reussir. M. Cho-
pin docteur de Navarre qui est mort doyen de
la sacrée faculté de Paris, étoit Curé de Vaugirard.
Elle assura M. Picotté qu'il en seroit ravi, qu'il
leur donneroit son Eglise pour faire leurs fonctions,

ajoutant que pour ce qui la regardoit personnellement, elle s'engageoit à les loger, et s'il étoit même nécessaire, à les nourrir. Elle n'oublia ni la facilité où l'on seroit de conserver l'Esprit de retraite dans un lieu aussi tranquille que l'étoit alors Vaugirard, ni les avantages qu'ils pouvoient tirer du voisinage de Paris, en y allant prendre conseil, pour assurer l'œuvre de Dieu. Elle ne lui laissa point ignorer les prieres qu'elle avoit fait faire pour intéresser le ciel dans cette entreprise, outre celles qu'elle avoit faites elle même, l'attrait qu'elle se sentoit à les redoubler tous les jours, et enfin les motifs qu'elle avoit de bien augurer du succès. Elle fit tant, que M. Picoté, après avoir recommandé la chose à Dieu de son côté, en écrivit à ceux de ses amis qui étoient encore à chartres. a l'ouverture de la lettre, ils prirent la proposition pour une pieuse rêverie; et quoique leur zele pour l'établissement du Séminaire ne fût pas refroidi par le peu de succès de la premiere tentative, ils crurent que de quitter Chartres pour aller se confiner dans un petit village, et y jetter les fondemens de la réforme du clergé, c'étoit une

une idée qui choquoit le bon sens. Il n'y eût qu'un avis sur la réponse qu'on devoit faire à M. Picoté. Elle ne pouvoit être plus opposée aux vues et aux desirs de Madame de Villeneuve.

Cependant M. l'abbé de Foix s'étant retiré à Paris, M. Picoté lui représenta de bouche les desseins de cette Dame, et de telle maniere qu'il vint à bout de l'ébranler, jusqu'à obtenir de lui qu'il allat en conferer avec elle. Frappé de tout ce qu'elle lui dit en faveur du nouveau projet, il crût y appercevoir des signes de la volonté de Dieu et y donna les mains. Il manda M. Du Ferrier pour en traiter avec lui. Celui ci n'y montra d'abord qu'une extrême répugnance, mais après y avoir mûrement refléchi pendant quelques jours, il commença à penser differemment. Il ne tarda pas à entrer pleinement dans l'opinion des deux premiers; et tous trois furent d'avis d'en écrire en Bretagne à M. Olier.

Elle est approuvée ensuite par plusieurs

M. Picoté son confesseur qui avoit été sa consolation dans ses peines intérieures, se chargea de la commission. Il lui fit un long exposé de tout ce qui avoit été discuté par raport à l'établissement; le conjuroit de s'y rendre favorable, ou au moins de revenir incessam-

M. Olier s'y refuse, puis l'approuve.

ment à Paris pour traiter l'affaire de vive voix. M. Olier y trouva encore plus de difficultés que les autres, et les allégua dans sa réponse à M. Picoté. Néanmoins pour satisfaire aux desirs de ses amis, il partit peu de jours après. Arrivé à Paris, il se trouva toujours, quoiqu'on pût lui dire, aussi éloigné de consentir à la proposition de Madame de Villeneuve. Ne voulant pas toutefois la rejetter absolument, il la recommanda à Notre Seigneur. Se sentant même porté à faire une retraite pour mieux invoquer les lumieres du ciel, il alla à Notre Dame de Liesse près S. germain en laye où il avoit fait déja quelques pélerinages et y demeura un tems assez considérable. M. Picoté l'y alla visiter quelques fois, soit pour s'édifier avec lui, et l'assister spirituellement, soit pour savoir ce que Dieu lui disoit intérieurement sur l'affaire mise depuis longtems en délibération.

Il va faire une retraite à N. D. de Liesse.

Pendant sa retraite, Notre Seigneur lui apparut et lui promit une assistance particuliere. "Comme je ne savois "quel parti prendre," c'est ce qu'on trouve écrit de sa main, "ni quels seroient les membres de ce corps que je pensois "à établir, ce bon maître daigna me visiter en esprit,

et

" et me fortifiant, il me paroissoit porter une compagnie
" entre ses bras, ce qui me donna beaucoup de confiance. Notre Seig. nour lui apparoit
" Voulant ensuite sortir de ma solitude pour aller re-
" trouver nos Messieurs qui m'appelloient à Paris, je fus
" arrêté et me sentis porté par un mouvement intérieur
" à me prosterner par terre ; je le fis aussitôt, et adorant
" mon Dieu, je lui demandai abondance de charité pour
" tous ceux qui devoient servir à l'exécution de son dessein,
" ce qui me fut promis et comme accompli dès le même
" instant ; car il me sembloit voir nos Messieurs nager
" dans la grace et dans l'amour. Sorti de ma retraite, et
" les trouvant tous decouragés d'avoir vu échouer le Semi-
" naire de Chartres, je les exhortai puissamment à re-
" prendre courage, leur disant que Dieu nous porteroit
" entre ses bras, comme de petits enfans."

M. Olier revenu à Paris trouva M. l'abbé de Foix et M. Dufevrier dans les mêmes sentimens où il les avoit laissés ; mais les autres pensoient toujours bien différemment. Le mauvais succès de la premiere tentative et le peu d'apparence qu'une seconde hazardée dans un village fut plus heureuse, les faisoit revenir encore à l'avis de préférer les Missions ; travail dont l'expérience leur assuroit les plus grands fruits ; tandis qu'-

au jugement de tout homme sage, d'après ce qui venoit de leur arriver à Chartres, rien au monde n'étoit plus incertain que la nouvelle entreprise. Ils insistèrent en vain. Le Serviteur de Dieu ne fut point ébranlé. L'avertissement secret qu'il avoit reçu depuis longtems de la bouche de Notre Seigneur, qu'il vouloit se servir de lui pour former de bons Prêtres, ne pouvoit s'effacer de sa mémoire. Outre différentes révélations de la Sainte vierge, la Mere Agnès l'avoit assuré qu'il étoit destiné de Dieu à l'éducation des Clercs et à la direction des Ecclésiastiques. Cette vocation sur laquelle dès l'age de sept ans Dieu lui avoit donné quelque rayon de lumière, comme il l'a rapporté lui même, depuis qu'il avoit été dirigé par le P. de Condren, il avoit toujours cru devoir l'accomplir en fondant un Séminaire. Il s'agissoit de connoitre le tems marqué par la divine Providence pour en commencer l'établissement; Or, du moment que Notre Seigneur lui avoit parlé dans sa retraite, il ne douta point qu'il fût arrivé. Plein de cette confiance, il sut tellement l'inspirer aux compagnons de ses travaux qu'il les amena enfin à son opinion. On ne pensa donc plus qu'à mettre la main à l'œuvre, en jettant à Vaugirard même les fondemens du Seminaire dont il avoit le plan tout tracé dans l'esprit.

Mais Notre Seigneur par une révélation particulière prépara

prépara à son serviteur une nouvelle croix dont la nature et la cause firent connoître, combien il avoit acquis d'empire sur lui même. Ceux des lecteurs de cet ouvrage qui seroient tentés de mettre au nombre des révélations ou apparitions imaginaires celles que j'ai raportées jusqu'ici, trouveront dans celle ci de quoi se convaincre que si M. Olier s'est toujours laissé tromper aux saillies de son imagination, une de ses illusions a dumoins eu la vertu de lui faire porter le mépris de son honneur et de sa réputation jusqu'à l'héroïsme. S'ils ont quelque droiture dans l'ame et assez de sens froid pour ne pas s'abuser eux mêmes, ils finiront par convenir qu'on n'est pas crédule ou dupe de ses songes jusqu'à les croire aux dépens de ce qu'on a de plus cher après la vie, l'estime et la considération publique. Ils conviendront de plus, qu'après tout il faut en croire à un homme qui n'a eu lui même que pour s'imposer les plus grands sacrifices, ou qu'il ne faut donc croire à personne.

Non; révélation, occasion d'une nouvelle croix

Comme M. Olier proposoit à Notre Seigneur les sujets qui pourroient entrer dans l'établissement de son Séminaire, et qu'entr'autres il lui présentoit M. Amelotte, une voix intérieure lui fit entendre ces paroles; Non il me servira dans un autre lieu pour ma gloire. Personne ne lui étoit plus cher que ce grand Ecclésiastique dont il connoissoit l'érudition, la sagesse et la vertu.

jusqu'à ce moment il l'avoit toujours regardé comme une des pierres fondamentales les plus propres à soutenir son édifice ; et ce qui l'attachoit le plus fortement à lui, etoit l'opinion qu'il en avoit conçue, depuis une apparition du P. de Condren. Ce saint homme, le lendemain de sa mort, avoit été montré à M. Olier dans une lumiere immense, et tout environné de gloire. Il lui avoit dit au même moment qu'il les laissoit avec deux autres, héritiers de son esprit, et l'un de ceux qu'il lui avoit désignés etoit M. Amelotte. Après un tel évènement, l'on conçoit quelle devoit etre l'estime de M. Olier pour ce vertueux ami, et combien il devoit lui en coûter pour se séparer de lui. Mais la voix qu'il avoit entendue secretement, fût pour lui un ordre dont rien ne pût le faire écarter ; et quelqu'étroite que fût sa liaison avec M. Amelotte, jamais il ne voulût consentir qu'il demeurât dans sa compagnie. M. de Bassancourt dont M. Amelotte avoit été précepteur, fit tous ses efforts pour engager M. Olier à le retenir. Il offrît même à cette condition mille écus de rente perpétuelle au Séminaire qu'il alloit établir. Madame

Il refuse de recevoir M. Amelotte parmi ceux de sa Compagnie.

De

De Brienne pénitente de M. Amelotte sollicita la même chose pendant trois ans; jusques là qu'elle intéressa dans sa cause la Reine Mere Regente du Royaume. Tout fût inutile. M. Olier aima mieux s'exposer à toutes sortes de reproches et de disgraces, que de se refuser à la voix de Dieu. En éloignant un sujet d'un aussi grand mérite que M. Amelotte il devoit s'attendre à passer pour le plus bizarre des hommes; ce qui ne tarda pas à arriver. Comme M.r Amelotte avoit été Supérieur de la Maison de Chartres, on accusa M. Olier de prétendre à la Superiorité du nouvel établissement, et de vouloir écarter son ami, pour n'avoir plus en lui le rival qui, disoit on, l'avoit eclypsé jusqu'alors, et ne cessoit de lui faire ombrage. L'homme de Dieu laissa dire, et regarda les propos inventés contre lui par la calomnie, comme une récompense du sacrifice qu'il avoit fait au Seigneur en se privant d'un autre lui même. Au mérite de ce généreux depouillement, il ajouta celui du secret le plus impénétrable et le plus constant. Jamais pendant sa vie il ne voulut decouvrir la vraye raison du refus qu'il fit toujours d'admettre M. Amelotte. On ne

l'a connue qu'après sa mort, par la lecture de ses Memoires où il rend compte d'une retraite qu'il fit à l'occasion de l'établissement du Séminaire à Vaugirard. les paroles de Notre Seigneur qui dirigerent sa conduite dans tout le cours de cette affaire se sont trouvées parfaitement vérifiées par les grands services qu'a rendus le Pere Amelotte à l'Eglise et à la congregation de l'Oratoire jusqu'à sa mort.

M. Olier se voyoit donc privé d'un grand appui; mais Dieu lui tenoit lieu de tout; et aussi content d'avoir perdu M. Amelotte, qu'il l'eût été d'en jouir toute sa vie, parcequ'il mettoit tout son plaisir à exécuter les desseins du Ciel sur sa compagnie, il travailla si efficacement à poursuivre son entreprise, que tout se trouva prêt en janvier 1642. On se logea dans une maison située près l'Eglise sur le terrain où est aujourdhui la maison de campagne de la petite communauté de S. Sulpice. Peutêtre n'y en avoit il pas dans le village de plus pauvre ni de plus incommode, signe comme infaillible que l'œuvre etoit agréable à Dieu; et présage des bénédictions qu'il reservoit à ceux qui devoient

devoient en être les premiers instrumens. Pour lo-
ger tous les prêtres, qui devoient former cette Compag-
nie naissante, il falut pratiquer de petites cellules dans
un vieux colombier de la maison ; et celui de tous
qui étoit le mieux par logé occupoit une chambre qui
en méritoit à peine le nom. La nourriture étoit aussi
frugale que le logement étoit pauvre. Ayant épuisé

Il s'établit sa communauté à Vaugirard.

tous ses ressources, et s'étant reduits à manquer même du né-
cessaire pour fournir aux Missions et aux frais du Sémi-
naire de Chartres, ils ne vivoient presque que d'aumônes.
De tels commencemens n'avoient rien d'attrayant pour la na-
ture ; mais ils n'en avoient que plus de ressemblance avec
ceux de l'édifice dont Jésus Christ le plus pauvre des hom-
mes, a voulu etre l'architecte, et auquel il a donné pour
fondement douze disciples qui ne possédoient rien. C'é-
toit de quoi attirer tous ceux qui connoissoient le prix
de la Pauvreté Evangélique. Aussi dès qu'on sût que M.
Olier venoit de fixer sa demeure à Vaugirard, plusieurs Ecclé-
siastiques distingués par leur naissance et leur piété vinrent
se présenter à lui pour se former sous ses yeux aux fonctions
et aux vertus de leur état. La charité qu'il leur témoigna
et les exemples d'humilité, de mortification, de détachement et
de zele qu'ils admiroient dans sa conduite, lui vinrent bientôt

gagné tous les cœurs. tous le prirent pour leur guide dans les voyes spirituelles, et comme Dieu lui rendit alors les dons soit intérieurs soit extérieurs qu'il lui avoit retirés, ajoutant même de nouvelles lumieres à celles qu'il avoit reçues dans ses plus beaux jours, ils écoutoient avec autant de docilité que de respect les avis et les instructions qui sortoient de sa bouche. c'étoit comme une sorte d'avidité et de passion de l'entendre. ceux qui l'avoient suivi pendant les deux années précédentes, comparant à son premier état la facilité merveilleuse avec laquelle il parloit, ne pouvoient revenir de leur étonnement. souvent ils l'avoient vu demeurer comme muet lorsqu'il exhortoit les peuples, et depuis quelques jours sa langue s'étoit tellement déliée, il expliquoit les Mysteres de la Foi dans un langage si sublime, il traitoit les vérités saintes et dévelopoit la morale de l'Evangile avec tant de dignité, d'onction et de force qu'ils ne le reconnoissoient plus. Frappés d'un changement si extraordinaire, ils conçurent pour lui une vénération et une confiance sans bornes; dispositions qu'ils eurent bientôt communiquées à plusieurs de ceux même du dehors qui jusques là n'avoient pu gouter le nouvel établissement.

M. De Bettancourt retiré dans sa famille avec M. Amelotte, depuis qu'on avoit abandonné Chartres, n'eut pas plutôt été informé de leur nouveau séjour, qu'il s'empressa d'aller

ler leur faire une visite. Comme il étoit d'une humeur fort enjouée, l'entretien se passa en agréables plaisanteries. Il leur demanda gaîment ce qu'ils se proposoient d'entreprendre sur ce nouveau théâtre, et si c'étoit de là aujourd'hui que partiroit l'Esprit qui devoit renouveller le clergé de France. Cet entretien ne fut d'abord qu'une récréation et une sorte d'amusement, mais M. de Bassancourt qui à l'aménité du caractere joignoit la piété la plus solide et la plus éclairée, n'ignoroit pas que les plus grandes œuvres n'avoient que des commencemens foibles, et souvent subsistoient contre toute apparence de succès. Après y avoir sérieusement pensé, il ne douta point que le nouvel établissement ne fût l'ouvrage de Dieu. Laissant alors le ton qu'il avoit pris d'abord en saluant ses amis, il leur déclara dans quel dessein il étoit venu. "Messieurs", leur dit-il, "Je trouverai plus sûre-
"ment Notre Seigneur dans votre maison, que dans
"celle de ma Mere. Non, ce n'est pas au milieu d'une
"famille qu'il communique son Esprit à un Prêtre. On
"lit cette maxime partout; et j'en ai fait l'expérience."

M. de Bassancourt se joint à eux.

Comme il appercevoit un vieux colombier à l'extrémité de la maison où il savoit que tout étoit rempli, il pria qu'on le laissât le maître d'en faire son appartement. « Vous l'entendrez comme il vous plaira », ce fût la conclusion de l'entretien, « Mais je vous annonce que « je ne retourne plus chez mes parens; et dès ce soir « il faut bien que vous me donniez un lit. »

Cette ingénuité dans un homme de son rang plût beaucoup aux nouveaux solitaires; ils en conférérent entr'eux, et leur réponse fût qu'il étoit leur ami, leur frere; qu'il demandoit les choses de trop bonne grace pour être refusé; que dès ce moment donc ils le regardoient comme un d'entre eux. L'affaire se termina ainsi, et ce fût au gré de toute la Communauté que M. de Bassancourt dès sa premiere visite, s'attacha à cette maison pour y demeurer.

La réunion de tous ces ecclésiastiques presque tous hommes de qualité, dans une des plus pauvres habitations de Vaugirard fît beaucoup de sensation à Paris et à la Cour. On ne pouvoit comprendre un dessein si extraordinaire. Le Cardinal de Richelieu l'eût bientôt appris. Il connoissoit le mérite et la naissance de ceux qui

qui s'étoient joints à M. Olier. Dans les entretiens qu'il avoit eus plus d'une fois avec M. de Condren quelques années auparavant, pour connoître les sujets les plus dignes de l'Episcopat, car il étoit jaloux de n'en point présenter d'autres au Roi; cet homme de Dieu lui en avoit nommé un certain nombre. Mais il avoit eu soin d'ajouter qu'il en connoissoit quelques uns dont il n'osoit lui faire mention, parceque Notre Seigneur avoit sur eux des vues particulières, et qu'ils ne paroissoient pas appellés aux Prélatures. Lorsque la nouvelle de l'établissement fait à Vaugirard parvint aux oreilles du Ministre, il jugea que les Ecclésiastiques qui le composoient, étoient ceux dont le P. de Condren lui avoit parlé, sans les vouloir désigner personnellement. Il résolut aussitôt de les appeller auprès de lui, pour les placer dans la suite selon ses vues, et pour former un Séminaire d'Evêques dont il avoit tracé le plan. Dans ce dessein il donna ordre à la Duchesse d'Aiguillon sa niece d'aller trouver M. Olier et les Prêtres de sa Compagnie à Vaugirard, de leur témoigner l'estime qu'il faisoit de leurs personnes et du genre de vie qu'ils venoient d'embrasser; d'ajouter qu'il étoit fort édifié de leur retraite, mais qu'il vouloit être pour quelquechose dans leur établissement; que sachant combien ils étoient mal logés, il leur offroit sa maison de Ruel pour en faire une So—

Le Card. de Richelieu lui offre sa maison de Ruel

litude où ils continueroient tous leurs exercices avec une liberté entière, promettant d'appuyer leur entreprise de tout son credit et de la faire goûter au Roi dont la protection leur étoit assurée. Une offre aussi généreuse étoit digne de la religion du Cardinal et de sa grandeur d'ame. Elle fut reçue de M. Olier et des Compagnons de sa retraite avec autant de respect que de reconnoissance; mais ils prièrent la Duchesse d'Aiguillon de lui representer qu'ils étoient venus à Vaugirard pour y vivre dans la solitude; qu'il leur seroit bien difficile, pour ne pas dire impossible, de suivre leur attrait dans la maison et dans la compagnie d'un premier Ministre; qu'ils se trouvoient infiniment honorés d'une proposition aussi flatteuse et aussi inattendue; qu'ils ne savoient enfin par où ils avoient pu mériter une telle faveur, mais qu'ils le supplioient très humblement de les laisser dans le lieu qu'ils occupoient, précisement parcequ'il étoit pauvre et caché.

Ce refus loin d'offenser le Cardinal et de lui déplaire, ne fit qu'augmenter son estime et sa vénération pour M. Olier et ses prêtres. Le bruit s'en repandit parmi les Seigneurs. La plûpart l'admirerent; mais quelques uns de ceux que l'ambition auroit pu conduire

à

à Ruel, si la maison du premier Ministre y avoit été convertie en un Séminaire d'Evêques, furent plus. M. de Gondrin neveu de M. de Bellegarde archevêque de Sens auquel il succeda dans la suite, vint à Vaugirard et demanda d'y etre reçu. Sa grande piété bien plus que sa naissance lui gagna aussitôt tous les suffrages. Il fut donc admis avec applaudissement. Son exemple fut suivi bientôt par M. de Poussé qui après avoir été durant plusieurs années directeur du Séminaire de Paris sous M. Olier, gouverna pendant vingt ans la Paroisse de S. Sulpice. M. D'hurtevant qui est mort Supérieur du Seminaire de Lyon, y entra aussi dans la même année, ainsi que M. de Cambiac frere de M. Duferrier, et plusieurs autres.

A mesure que la Communauté naissante de M. Olier se multiplioit et s'enrichissoit de Pretres distingués par leurs vertus, il redoubloit ses prieres et faisoit beaucoup prier, pour attirer la benediction du ciel sur la maison et sur tous ceux qui la composoient. En homme plein de défiance de lui même, pour mieux assurer le succès de l'œuvre, il consultoit les personnes les plus eclairées et les plus prudentes. S. Vincent de Paul, le P. Haineuve et le Pere St Jure, deux jesuites pleins de l'esprit de saint

gnore et dont les ouvrages ont mérité l'estime universelle, etoient ceux qui l'encourageoient à perséverer dans son dessein, quelques contradictions qu'il eût à essuyer de la part de plusieurs qui ne l'approuvoient pas. Sa confiance fût soutenue encore et fortifiée par les conseils d'un grand serviteur de Dieu, le P. Tarisse supérieur général des Bénédictins de la Congrégation de S. Maur qui lui avoit été montré en esprit, dixhuit mois avant qu'il eût pu le connoître, avec ordre de se mettre sous sa direction.

M. Olier éprouva de nouvelles contradictions

Cependant le dessein de M. Olier ne tarda pas à etre traversé et combattu par des personnes du plus grand poids. Sans parler des plaisanteries ~~~~~~~ qu'on faisoit sur le lieu qu'il avoit choisi pour jetter les fondemens de son Séminaire, parmi les Ecclésiastiques les plus sensés, il s'en trouvoit qui tout jaloux qu'ils étoient de voir son entreprise réussir, ne pouvoient goûter les moyens qu'il prenoit, ni en augurer favorablement. D'autres disoient tout haut et débitoient partout qu'il étoit contre le bon sens de laisser là ces Missions dont les fruits avoient été si abondans, pour tenter au hazard une oeuvre si incertaine, et pour s'opiniâtrer à reprendre un édifice dont les premieres pierres s'étoient ecroulées presqu'aussitôt

sitôt qu'elles avoient été employées. Le Serviteur de Dieu écoutoit tout avec sa tranquillité ordinaire, et content d'être devenu un sujet de risée, pourvû que les desseins de son Maître s'accomplissent, il s'appuyoit uniquement sur lui, ne doutant pas qu'après lui avoir inspiré la bonne oeuvre, il ne la conduisît à une heureuse fin, quand il en seroit tems, et qu'il n'en tirât sa gloire.

Comme il informoit un jour le P. Terisse de tout ce qui se passoit, cet ange de lumiere le confirma, lui et tous ses Ecclésiastiques dans la résolution qu'ils avoient prise, leur assurant avec la confiance et la fermeté que donnent les lumieres de l'Esprit Saint, qu'ils faisoient la volonté de Dieu, et les engageant de tout son pouvoir à ne point retourner en arriere. Il leur fut aisé de reconnoître que c'étoit Dieu lui même qui leur avoit parlé par sa bouche; car à peine eurent ils reçu cette réponse, que tout hors d'eux mêmes, ils se sentirent portés plus que jamais à poursuivre leur établissement. Ce fut peu de jours après cette entrevue avec le Pere Terisse que M. Olier prenant avec lui deux de ses prêtres, fit un pelerinage à Montmartre, où ils s'offrirent et se devouerent à la très Sainte trinité pour la servir invariablement jusqu'à la mort, en travaillant à l'instruction des Ecclésiastiques selon les vues qui leur étoient manifestées par Notre Seigneur, et en faisant tout

Il est encouragé par le P. Terisse

tout ce qui dépendroit d'eux pour former des Prêtres selon le cœur de Dieu. Voici les termes dans lesquels ils firent cette consécration, tels que je les trouve dans les Manuscrits de M. Olier. Trois Pretres se trouvant ap-
" pellés dans l'unité d'esprit au Service de Dieu et de sa
" très Sainte Eglise, pour lui former des Ministres qui
" servent dignement son infinie Majesté, qui honorent
" son Fils Jésus Christ, et qui aiment ses membres, ont cru
" qu'en l'honneur de la Société divine des trois personnes,
" inséparables par l'unité de leur essence, ils devoient s'u-
" nir avec promesse de ne se quitter jamais, ni de se dé-
" partir du dessein qu'il a plû à Dieu de leur faire connoître,
" et même de leur confirmer par plusieurs témoignages. Si
" quelqu'un d'entr'eux se voit appellé par la volonté de
" Dieu à le servir séparément, il ne poura le faire qu'avec
" le consentement mutuel et l'agrément commun des autres.
" C'est ce qu'ils ont cru devoir promettre à Dieu, en la
" présence des trois Martyrs, S. Denis, S. Eleuthere et S.
" Rustique, pour se vouer et consacrer comme des hos-
" ties vivantes, à l'honneur de la Très Sainte Trinité,
" à la gloire de Jésus Christ et à l'utilité de l'Eglise."

Il n'y avoit pas encore quatre mois que M. Olier demeuroit à Vaugirard avec sa Communauté, lorsque Dieu lui

lui fit connoître que ce n'étoit point le lieu où devoit se consommer l'établissement du Séminaire ; car en éclairant les ames privilégiées, il leur laisse toujours assez d'obscurités et d'incertitudes pour éprouver leur foi. C'est de quoi cette histoire a fourni déja plusieurs exemples ; et ce que j'ai maintenant à raconter en sera une nouvelle preuve.

Pour qu'il parût mieux que l'entreprise étoit moins l'ouvrage des hommes, que celui de sa droite, Dieu choisit et prépara un moyen qui n'étoit jamais venu à l'esprit de M. Olier ; mais qui lui ouvrît un vaste champ, et à la faveur duquel il pût faire beaucoup plus encore qu'il n'avoit espéré. M. De Fiesque alors Curé de S. Sulpice de Paris, affligé des désordres de sa Paroisse, et surtout des obstacles que mettoient plusieurs Prêtres de son Eglise à la Reforme qu'il desiroit ardemment d'y introduire, conçût le dessein de quitter sa Cure, et de s'en démettre en faveur de celui qui lui en paroitroit le plus digne. Comme il avoit entendu souvent parler de M. Olier, de ses vertus, de son grand zele surtout, et de ses lumieres pour la conduite des ames ; qu'il savoit d'ailleurs que tous ses prêtres etoient animés de son esprit, et que parmi eux plusieurs à son défaut seroient capables de remplir dignement la place qu'il étoit resolu d'abandonner, la pensée lui vint de s'adresser à eux pour trouver un successeur.

Moyen dont Dieu se sert pour avancer l'établissement du Séminaire.

une procession qu'il faisoit avec sa paroisse le jour de S. Marc, à l'Eglise de vaugirard, fut l'occasion dont il profita pour en faire la proposition. Entrant en conversation avec quelques uns des prêtres de M. Olier, dont il suffisoit de voir le maintien pour en concevoir la plus haute estime, il leur demanda si dans leur Compagnie il ne s'en trouveroit pas un qui voulût accepter sa cure. L'offre ne fût point accueillie. M. Olier étoit trop éloigné de toute entreprise d'éclat, et chacun de ses Prêtres redoutoit trop un fardeau si pesant pour oser s'en charger. M. de Fiesque ne se rebuta point. Il pressa beaucoup M. Olier de s'en occuper devant Dieu, et fit agir auprès de lui plusieurs personnes de considération pour obtenir son consentement. On lui fit les plus vives instances. L'homme de Dieu se voyant pressé de toutes parts, craignit de resister aux ordres du Ciel, et se crût obligé de reflechir serieusement sur la proposition qu'on lui avoit faite. Il recommanda l'affaire à Notre Seigneur et à la Sainte Vierge. Ses prêtres se joignirent à lui pour prier et invoquer les lumieres du Saint Esprit. Plusieurs touchés de l'Esperance des grands fruits que pourroit opérer dans une si vaste Paroisse une Compagnie d'Ecclésiastiques gouvernée par un

un homme devoré de zele et rempli de sagesse, lui representerent que toutes choses mûrement pesées, la volonté du Seigneur paroissoit trop se manifester, pour faire de plus longues resistances. Les mouvemens secrets de son cœur s'accordoient parfaitement avec l'avis qu'ils lui donnoient ; car depuis qu'il avoit consulté Dieu par de fréquentes oraisons, il ne ressentoit plus la même opposition interieure. Il lui sembloit au contraire que Dieu s'etoit servi de M. de Fiesque pour ouvrir une voye à la consommation de son projet, d'établir un Séminaire où l'on recevroit de jeunes Ecclésiastiques de toutes les Provinces du Royaume pour les préparer au Sacerdoce. Il lui repondit donc à la fin qu'il entreroit volontiers dans ses vues, et eût avec lui plusieurs entretiens particuliers.

Il accepte la Cure de S. Sulpice.

Mais trop petit à ses propres yeux pour n'etre pas effrayé d'une charge aussi considérable que le gouvernement de la paroisse de S. Sulpice, une des premieres de Paris, et la plus nombreuse peutêtre du monde entier, il eût la pensée de la faire accepter à celui des Prêtres de sa Communauté qu'on jugeroit le plus capable de la conduire. Tous ceux à qui il s'adressa s'accorderent d'eux mêmes à refuser l'offre qu'il leur faisoit ; et il n'y eût qu'une voix pour conclure que personne ne l'étoit autant que lui.

après avoir pris encore quelques jours pour consulter Dieu et les hommes remplis de son Esprit, il se rendit enfin et accepta la cure. Il devoit s'attendre à n'être pas aussi applaudi, soit au dehors par toutes les personnes du monde accoutumées à envisager les bénéfices avec l'oeil de la chair, soit au sein de sa famille, que par les amis vertueux avec qui il vivoit. Dès que la nouvelle du parti qu'il venoit de prendre fût repandue, chacun en parla à sa maniere. Ses parens furent les premiers à le censurer et à s'en plaindre. Non content de blâmer sa conduite, ils resolurent de la traverser de tout leur pouvoir, et dans cette espece de guerre domestique, sa mere ne fût pas la moins ardente. Elle n'epargna point les reproches. Regardant la place qu'il venoit d'accepter, plus selon la prudence du Siecle, que selon l'Esprit de Dieu qui dirigeoit toutes les démarches de son Fils; et comme la plûpart des meres, de celles même qui font profession de piété, se laissant seduire à l'eclat des dignités ecclésiastiques, elle ne pouvoit comprendre comment il acceptoit une place qui repondoit si peu à ses espérances. Ce qui l'irritoit surtout, c'étoit de le voir renoncer pour toujours à l'Episcopat. Son frere aîné ne fût pas moins choqué que sa mere. Comme il ne desespéra

Il en est blâmé par ses proches.

n'espéra point de le persuader, et de le faire venir sur ses pas, il usa de tous les motifs, et fit jouer tous les ressorts que pouvoit employer un homme du monde en pareille circonstance, et un frere jaloux de l'avancement de sa famille. Ils eurent ensemble plusieurs entretiens où jamais il ne perdit rien de cet esprit de modération et de paix qui est la marque du vray zele. Combien d'autres, pour ne point contrister une mere et un frere qui lui avoient rendu les plus grands services, et sembloient mériter toute condescendance, eussent succombé à la tentation en se rendant à leurs desirs? On vit arriver tout le contraire. Dieu changea le cœur de son frere qui cessa bientôt de l'importuner et consentit même, quoique par des vues temporelles, à le voir persévérer dans sa résolution. Sa Mere ne se rendit pas si facilement, parcequ'elle ne connoissoit ni le prix du ministere Pastoral auquel Dieu l'appelloit, ni la fermeté de son ame. Car dans une affaire de cette importance il étoit invariablement déterminé à n'écouter que la voix de Notre Seigneur sans nul égard pour celle de la chair et du sang. Un homme qui avoit appris si souvent aux autres à quitter Pere et mere et à tout abandonner, lorsqu'il s'agissoit d'obéir à Dieu, loin de se laisser ébranler par les sollicitations de la tendresse maternelle, devoit les regarder plutôt comme un moyen de s'affermir dans la

fidélité qu'il avoit vouée à Jesus Christ. Il usa donc du droit que donne à un fils la qualité d'enfant de Dieu, de s'opposer aux volontés de ceux qui lui ont donné le jour, dès qu'elles ne s'accordent pas avec les desseins du ciel. Il représenta à sa mere avec tant de respect et de douceur, mais aussi avec tant de caractere et de force, l'obligation où il etoit de ne point resister à la volonté de Dieu, qu'elle ne pût s'empêcher, quoiqu'il lui en coûtât, de lui donner son contentement. Jamais elle ne fut parfaitement guérie de la repugnance et de l'espece de ressentiment qui lui en demeurèrent dans le cœur.

"Dans l'affaire de la cure", écrivoit il quelque tems après à un de ses amis, "à laquelle ma Mere ne pense
" toujours qu'avec aversion, de grands serviteurs de Dieu
" m'ont dit qu'elle parloit selon l'esprit du monde et
" le langage de la chair. Ils ont raison, et je le dis com-
" me eux. Dieu en nous accordant la grace du batême
" nous a ordonné de renoncer à la chair toujours opposée à
" l'esprit, comme l'esprit est toujours opposé à la chair.
" Ce qui a fait dire à S. Paul, Depuis que j'ai été appellé à
" la prédication de l'Evangile, je n'ai point adhéré à la
" chair, ni au sang. Je le confesse de même par la divine
" Misericorde qui seule nous donne la grace et la perseve-
rance

„rance; que dans toute rencontre où Dieu m'appelloit à lui,
„je n'ai cessé d'etre contredit par mes proches. jamais je
„n'ai rien entrepris pour la gloire de Notre Seigneur, sans
„etre blamé; et en remontant jusqu'aux années de ma jeu-
„nesse, excepté le tems où j'ai voulu paroître dans le monde,
„(tems qui a fort peu duré) ma mere m'a toujours regardé
„d'un mauvais œil; aussi ai-je éprouvé ce que Jésus Christ
„nous a promis dans l'Evangile; car souvent il a plû à
„Dieu de m'unir à des personnes d'une sainteté éminente qui
„m'ont tenu lieu de pere, de mere, de freres et de sœurs.
„J'ai presque toujours reçu ces graces avec étonnement, sans en
„pénétrer la raison, comme je la pénetre aujourdhui. je ne
„faisois pas attention à la bonté de Dieu qui se plaît à ren-
„dre aux siens dès ce monde, tout ce qu'ils ont quitté pour lui,
„n'attendant pas pour recompenser nos sacrifices, que le der-
„nier jour soit venu; etiam in hoc mundo, dit Notre Seigneur
„dans l'Evangile"

Le mécontentement et les reproches de son frere avoient cessé; mais ce ne fut pas pour longtems. Il s'étoit rendu au parti qu'il avoit hautement désapprouvé, parcequ'il se flattoit qu'au moins etant curé dans une grande Paroisse de Paris, M. Olier ne meneroit plus un genre de vie si austere; et que contraint de sortir de l'état de pauvreté auquel il s'étoit reduit

depuis plusieurs années, il reparoîtroit avec un train mieux assorti à sa naissance, et plus conforme aux vues de sa famille. S'il eût bien connu son génie et ses principes, il eût conjecturé tout autrement: Mais cette fausse persuasion servit au moins à faire réussir plus facilement l'oeuvre de Dieu entreprise par son serviteur; trait de Providence sur lequel il s'exprimoit ainsi longtems après dans une autre lettre. "C'est une chose singulière, que mon
" frere ait goûté alors le parti que je pris d'accepter la cure
" de S. Sulpice. Si la considération de l'avantage que j'en
" espérois et sur lequel j'insistai dans l'ouverture que je
" lui fis, l'amena à mon sentiment, la raison de son chan-
" gement fut encore plus l'espérance qu'il avoit de son côté,
" de me voir reparoître dans Paris riche bénéficier, et y
" reprendre tous les usages du monde. Mais comme depuis
" que je suis curé, j'ai toujours voulu etre aussi simple
" et aussi pauvre, croyant qu'un Prêtre doit etre mort
" au monde et à ses livrées, encore plus qu'un religieux
" qui se rendroit ridicule, s'il prenoit le train d'un hom-
" me du siecle; comme d'ailleurs mon frere n'a jamais
" pu s'accoutumer à l'idée d'un curé, titre qui ne lui pa-
" roissoit pas digne d'un homme à qui on a offert plu-
" sieurs évêchés, est il étonnant qu'il ne puisse plus me souf-
" frir, ni ma condition?"

Les

Les traverses qu'éprouva M. Olier de la part de sa famille, ne furent pas les seules qu'il eût à surmonter. Quelque redoutable que soit un bénéfice auquel est attachée la charge des ames, dès qu'il est d'un revenu considérable, il est difficile qu'il ne reveille pas la cupidité de plusieurs et ne les porte à faire quelque démarche pour supplanter celui qui est le premier sur les rangs. Ce fût aussi une seconde espece de batterie que l'ennemi dressa contre M. Olier. On eût grand soin de la préparer dans les tenebres ; mais Dieu la renversa comme toutes les autres, en découvrant à une ame favorisée de lumieres extraordinaires, ce que l'on concertoit secrettement contre lui ; et en détournant ainsi les coups qu'on vouloit lui porter. Voici ce qu'on trouve écrit à ce sujet dans une de ses lettres. " Deux jours après le " fait que vous savez, cette bonne ame vît dans une lu- " miere intérieure deux ecclésiastiques qui à l'autre bout " de Paris, prenoient ensemble leurs mesures pour faire " échouer l'affaire, et sur l'heure fit part de cette vue " à quelqu'un qui avoit toute sa confiance. Le lendemain " un d'eux venant la voir, comme elle fut avertie intérieure- " ment ~~avertie~~ de sa visite, au moment qu'il se présenta,

Des envieux le traversent en secret.

" Mère sort de son appartement pour aller au devant de lui,
" et dès qu'elle le voit entrer, elle lui dit en toute sim-
" plicité, hé bien, Monsieur, vous allez remuer beaucoup.
" Vous voulez donc empêcher l'œuvre de Notre Seigneur?
" hier entre quatre et cinq, vous et cette autre personne, vous
" vous en occupiez vivement. Je vis bien le démon qui
" s'entendoit avec vous et qui travailloit à la rompre, sut
" faire une forte impression sur votre esprit. Mais, croyez
" moi, prenez garde à ce que vous allez faire". Il n'en falut
pas davantage pour déconcerter la manœuvre. On avoua
tout, et l'on n'osa plus rien entreprendre.

Ses propres amis veulent le dissuader d'accepter la cure.

Il n'y eut pas jusqu'à des amis de M. Olier qui croyant l'obliger en lui conseillant de refuser la Cure de S. Sulpice, favorisoient sans le vouloir la sourde entreprise du Prince du monde contre lui. Quelques uns vinrent lui représenter que pour gouverner une si vaste Paroisse, il ne suffisoit pas d'avoir un grand zèle; qu'il faloit encore une santé robuste, et beaucoup plus de secours qu'il ne pouvoit s'en promettre. De tous les obstacles, celui ci ne fut peutêtre pas le plus facile à applanir. Il est quelquefois plus aisé de résister à une persécution violente, ou de rompre les intrigues d'une cabale, que de se mettre en garde contre les pièges tendus par l'amitié. Mais Dieu qui avoit commencé l'œuvre, la protégea jusqu'à la fin; et plein de confiance en lui

lui, à tous ceux qui craignoient pour sa santé, M. Olier se contenta de répondre avec douceur; "C'est assez de
" connoître la volonté de Dieu pour l'exécuter et pour
" mépriser toutes les difficultés qui se présentent. Puis-
" que Notre Seigneur m'a placé dans cette Cure, je
" dois espérer qu'il me donnera tout ce qu'il faut pour
" en remplir les devoirs. Après tout ne serois-je pas trop
" heureux de m'épuiser pour son amour? Le vœu que
" j'ai fait il y a longtems ne m'oblige t'il pas de me
" sacrifier incessamment pour sa gloire? Quel plus grand
" bonheur que de mourir dans l'exercice de la charité, et
" d'achever son sacrifice dans l'accomplissement des volontés
" divines? J'appartiens à Notre Seigneur et à son Eglise.
" Je dois leur rendre tous les services dont je suis capable,
" sans aucune réflexion sur moi même ni sur ma santé.
" Oh! qu'il est glorieux à un serviteur de se perdre pour
" l'amour de son Maître! Si Jésus Christ s'est trouvé
" heureux de donner sa vie pour la gloire de son Père et
" pour le salut des hommes, qui m'empêchera de donner
" la mienne pour l'amour de ce même Dieu, et pour procu-
" rer aux ames les biens infinis qu'il leur a mérités par
" sa mort? Si les martyrs, disoit il encore à ce sujet, " ont

" soutenu l'Eglise par l'effusion de leur sang, devons nous
" craindre de nous sacrifier pour le bien de cette meme Eglise,
" l'epouse chérie du Seigneur? Il faut perdre son ame
" pour la trouver. Il faut s'oublier et mourir au desir
" de la vie; il nous empêcheroit d'entreprendre plusieurs
" choses que Dieu demanderoit de nous. En la méprisant
" nous en rendons Notre Seigneur le maitre et le protec-
" teur. Voyant qu'on s'abandonne pour lui, il la conserve
" autant qu'il est nécessaire pour l'accomplissement de ses
" desseins en nous."

Lorsqu'on lui objectoit qu'avec le petit nombre de
Pretres qui s'étoient joints à lui il étoit impossible
de convertir un peuple aussi nombreux que celui qui
habitoit le Fauxbourg S. Germain, "Dieu", repondoit
il, " qui m'a inspiré ce desir par sa bonté, ne peut
" il pas l'inspirer à d'autres et leur donner la pensée
" de venir se joindre à nous? Aura t'il pour eux
" moins de tendresse et de force que pour nous? Au
" reste quand il nous laisseroit seuls, celui qui a su gag
" ner tout le monde avec douze apôtres, ne poura t'il
" pas attirer à soi cette paroisse avec ce que nous sommes?
" Souvent les sujets les plus foibles sont ceux qu'il choisit et
" qu'il préfere à tous les autres pour faire voir que la
" conversion des ames est son ouvrage, et pour nous ap-
prendre

"prendre à lui donner les louanges qu'il mérite, en le re-
"connoissant seul auteur du bien qu'il fait par sa créature.
"Plus l'instrument qu'il employe est vil et abject, plus il
"nous fait admirer sa puissance. Nous n'avons qu'une
"chose à faire; c'est de nous abandonner à lui, afin
"qu'il fasse en nous tout ce qu'il lui plait, et de lui de-
"meurer fideles, sans mettre d'obstacles aux desseins de sa
"bonté sur nous."

M. Olier plein de ces grands sentimens et uniquement appuyé sur le bras de Dieu, après avoir foulé aux pieds toutes les considérations humaines et être parvenu avec autant de force que de douceur au but où il n'aspiroit que pour obéir à Dieu, prit enfin possession de la Cure de S. Sulpice, le dix d'aoust 1642. Dès le même jour accompagné des Pretres qu'il s'etoit associés à Vaugirard, il alla occuper le Presbytere, et cinq jours après le 15 du même mois, sous les auspices de la Sainte Vierge dont l'Eglise célébroit le triomphe, il commença l'établissement de ~~l'etablissement~~ la Communauté avec qui il devoit partager les fonctions pastorales, la reforme de sa Paroisse et l'exécution du plan de son Séminaire;

Il en prend possession.

trois objets dont il s'entretenoit sans cesse avec Dieu dans ses oraisons. Il lui avoit été révélé que le jour de l'Assomption il présideroit à la Procession solennelle qui se fait à cette fête. Ce fût pour lui un grand sujet de consolation, de faire cette cérémonie pendant laquelle tout le troupeau admira le profond recueillement et la modestie angélique du nouveau pasteur.

A peine fût il établi dans son Presbytere avec ses premiers coopérateurs, que plusieurs Ecclésiastiques vinrent se présenter à lui pour entrer dans sa Communauté. Les principaux de ceux qu'il reçut dans cette même année et la suivante, furent Antoine Raguier de Poussé dont j'ai déja parlé, Alexandre Ragois de Bretonvilliers dont j'aurai souvent lieu de parler dans la suite, Claude Joly qui ne quitta la Communauté après quelques années, que pour être Curé de S. Nicolas des Champs et ensuite Evêque d'Agen, Louis Philippe qui passa pour avoir été guéri miraculeusement par le Crucifix de la Mere Agnès, comme je l'ai rapporté au premier livre, Gabriel de Caylus Abbé de Loc-dieu qui en 1657 passa en Canada pour y faire des Missions, et revint en 1659 à la Communauté.

Ce

Ce fût quatre mois après avoir été mis en posses-sion de sa Cure, que M. Olier reçût intérieurement la parfaite explication du songe qu'il avoit eu autrefois et qu'il n'avoit encore compris qu'à demi. Il avoit vu dans le ciel S. Gregoire le grand et S. Ambroise assis sur deux thrônes fort élevés au dessus desquels en paroissoit un troisieme qui étoit vuide. Quand il eût cette vision, il ignoroit qu'un jour il seroit chargé d'une grande Cure, et que le troisieme Siege inférieur aux deux autres lui étoit reservé. Notre Seigneur pour lui decouvrir ce secret attendit le tems où il se trouva placé à la tête d'une grande Paroisse; et au mois de Décembre de la même année, il rendit compte ainsi à son Directeur de ce qui venoit de se passer dans son esprit. "A la gloire de Dieu, le 7 "Décembre, jour de S. Ambroise, lorsque j'étois à table, "Notre Seigneur me montrant cette belle jeunesse qui pre-"noit son repas avec modestie et tempérance" (il désigne ici les jeunes Clercs, qui dès lors faisoient partie de son Clergé et de sa Communauté) "me donna interprétation "entiere du songe que j'eûs il y a quelques années, lorsqu'-"il me fit voir les deux SS. Docteurs assis au dessous de lui,

Il reçoit l'explication de l'ancienne apparition de S. Grég. et de S. Ambroise.

" et bien plus bas l'ordre des Chartreux où je desirois entrer;
" desir qui cessa aussitôt; car depuis cette vision, je ne puis y
" penser. Tout cela signifioit, comme mon pere me l'a appris,
qu'il faloit m'asseoir dans un lieu bien inferieur à celui qui
avoit occupé S. Ambroise, lequel lieu etoit vacant; et
avoir à ma droite un Ordre de Pretres, Curés, et autres
Ecclésiastiques qui serviroient l'Eglise et rempliroient
le Clergé. Je me voyois établi dans cette confiance que Dieu
vouloit se servir de moi pour former des Ministres; con-
fiance accompagnée de graces qui surpassent toute pensée.
Car les lumieres que Dieu daigne repandre dans un sujet
aussi indigne que je le suis, et les paroles d'amour qu'il
me fait entendre intérieurement, je les regarde comme un
miracle perpétuel.

Le nombre des sujets se multiplioit tous les jours dans la
Communauté de M. Olier; et outre les Pretres qui l'aidoient
dans le gouvernement de la Paroisse, il y venoit de toutes parts
des Clercs qui desiroient se former sous sa direction à la
science et aux vertus de leur etat. Il prit donc le parti d'em-
ployer plusieurs des premiers à l'education des aspirans
au Sacerdoce, et de les placer avec les éleves dans un batiment
séparé. Il consentit qu'on reçût dans sa maison les bénéfi-
ciers et autres Ecclésiastiques obligés à residence, qui auroient
obtenu de leurs Prelats ou Supérieurs, la permission de venir
pour quelque tems s'y former au saint Ministere, en exi-
geant

geant d'eux qu'ils fussent appliqués comme les autres à toutes les fonctions, et ne les admettant qu'à cette condition. Le bâtiment des Clercs qui communiquoit avec celui des Prêtres destinés au Service de la Paroisse fut désigné et connu dès lors sous le nom de Séminaire. Les principaux exercices des deux Corps, comme l'Oraison et les entretiens spirituels, étoient communs; et tous prenoient leurs repas au même refectoire; car la séparation que venoit de faire M. Olier n'empêcha pas qu'ils formassent une même Compagnie. Il voulut que tous les membres étroitement unis par les liens de la charité de Notre Seigneur, pussent selon le besoin ou l'attrait que Dieu leur en donneroit, passer d'une maison à l'autre. Le but de cette communication réciproque qui dans un tems si heureux ne pouvoit qu'opérer les plus grands fruits, se reconnoit dans ces paroles de M. Olier. "C'étoit," disoit il, "de manifester l'Esprit intérieur du "Séminaire qui autrement demeureroit caché, sans donner "exemple à l'Eglise, ni mettre en pratique pour l'édification "des fideles les vertus et les graces qu'on y auroit reçues." Il assuroit que cela lui avoit été dit plusieurs fois dans son Oraison par Notre Seigneur, contre l'opinion de quelques uns qui étoient d'un avis opposé.

Quelqu'occupé qu'il fût au gouvernement de sa Paroisse, il voulut encore partager lui même avec les Prêtres du Séminaire

Soin qu'il prend des jeunes Clercs.

l'éducation des jeunes gens qui venoient tous les jours se mettre entre ses mains. Non content de leur donner des reglemens pleins de sagesse, il consacroit une grande partie de son tems et de ses soins à les préparer aux SS. Ordres. C'est sans doute au zele qu'il mit à les instruire, qu'on est redevable du livre excellent qu'il a composé sous le titre de Traité des SS. Ordres, que l'on fera connoitre plus particulierement à la fin de cette vie.

Mesures qu'il prend pour reformer sa Paroisse.

Comme il devoit toutefois ses principales sollicitudes au troupeau que Dieu venoit de lui confier, dès qu'il eut donné une premiere forme à sa Communauté et à son Seminaire, qui n'étoit que comme le berceau de celui qu'il se proposoit d'établir dans la suite, il ne pensa presque plus qu'à se devouer tout entier au salut de ses ouailles. Jamais Pasteur ne vit autour de lui plus de scandales à déraciner, qu'il n'en trouva dans sa Paroisse. Le Fauxbourg de S. Germain qui en composoit la plus grande partie étoit comme l'égout, non seulement de la Capitale, mais encore de toute la France. Depuis longtems c'étoit le rendez-vous de tous ceux qui vouloient vivre dans le desordre. Impies, libertins, athées, tout ce qu'il y avoit de plus corrompu, se trouvoit donc réuni dans

cette

cette paroisse, comme si c'eût été un lieu destiné depuis long tems à servir de théâtre aux plus grands vices. La dépravation enhardie par l'impunité y étoit portée à un tel excès, que jusqu'aux portes de S. Sulpice on vendoit publiquement des instrumens de superstition, et tout ce qui se pratiquoit pour les opérations diaboliques. Une terre si difficile à défricher avoit de quoi l'homme le plus laborieux et le plus habile à gouverner les ames. La basse opinion que M. Olier avoit de lui même lui faisoit envisager sa nouvelle Mission comme une entreprise beaucoup au dessus de ses forces; mais plus il étoit convaincu de son impuissance, plus il se reposoit sur l'assistance du Seigneur et sur ses promesses. Le premier moyen dont il usa pour remplir dignement la charge que Dieu lui avoit imposée, fut d'invoquer continuellement les lumieres du Saint Esprit et le secours de sa grace, pour ne point se laisser décourager soit par l'immensité des travaux que lui montroit sa nouvelle carriere, soit par la multitude innombrable des soins qui devoient se succéder sans cesse dans son esprit.

Graces particulieres. Comment il y repond.

Dieu non content de lui témoigner qu'il agréoit ses dispositions, lui promit de bénir son travail, et lui donna cette instruction si peu connue, mais si nécessaire pour semer

et cultiver avec fruit, de ne regarder que sa gloire en tou-
tes choses et de mettre en lui seul tout son appui, sans
rien attendre ni des créatures, ni des moyens suggerés par
la sagesse humaine; leçon qu'il sut pratiquer, tant qu'il
put servir l'Eglise. On jugera de l'impression qu'elle
fit sur son esprit, par cet extrait d'une lettre qu'il écrivit
alors à un de ses amis. "Dernierement", lui disoit il, "lors-
"que je venois de me mettre à genoux devant Notre
"Seigneur, sa bonté parla ainsi à mon cœur. Tu vois com-
"me je bénis ton travail; je me prosternai aussitôt
"les larmes aux yeux, et l'affliction dans l'ame. Ô Mon
"bon maitre," lui repondis je aussitôt, que m'avez
"vous dit? Non, pour votre amour, ne me dites jamais
"rien de semblable. Je ne suis que boue et pourriture,
"que malice et malédiction. Helas! c'est vous qui faites
"tout. Pour moi, que fais-je dans votre œuvre. Non,
"mon maitre, non, ne me parlez plus ainsi. Toute gloire
"vous soit rendue, et qu'il n'y ait pour moi que confusion.
"Ce qui m'obligeoit encore plus," continue t'il, "à former ce
"sentiment, c'est que dans mon oraison du matin, j'a-
"vois vu si distinctement mon néant, et j'en étois si for-
"tement convaincu, que je disois à Notre Seigneur, tenez
ma

" ma place, ô Mon Jésus, dans la charge que vous m'avez
" donnée. Si je n'espérois de vous cette grace, je fuirois au
" bout du monde, plutôt que de la garder, ne trouvant
" en moi rien que néant, aveuglement, ignorance et
" incapacité universelle."

Nous apprenons encore d'une de ses lettres à son Confesseur, jusqu'où Dieu se rendoit à ses desirs, et combien sa Providence étoit attentive à les prévenir. " Me présentant
" aujourdhui à mon Maitre," écrivoit il, " pour le servir en
" la terre, il m'a dit, je te reçois. Ce n'est pas tout, il a
" disposé toutes choses si favorablement, lorsque je suis
" entré en exercice, que cela me paroit tenir du prodige.
" Par exemple, lorsque j'étois en peine de trouver une per-
" sonne charitable qui pour l'importante négociation
" que vous savez, put faire les visites indispensables, au
" moment même que j'y pensois, Dieu fait venir au devant
" de moi un homme d'esprit et d'intelligence qui avoit tout
" ce que je desirois. Quand je l'eusse choisi entre mille, je
" n'aurois pas mieux rencontré; tant la bonté divine sait
" disposer les évènemens de la maniere la plus conforme à
" ses desseins, et prend plaisir à nous faire remarquer dans
" ses œuvres les traits de sa Sagesse infinie. Hier il m'arriva

" encore une chose non moins surprenante ; c'est que
" Madame la Duchesse d'Aiguillon s'offrit à moi d'elle
" même pour aller adoucir l'esprit de ma Mere dans
" la Compagnie de madame la Princesse et des Dames
" de la Paroisse, pour lui rendre autant d'honneur, qu'elle
" se plaignoit d'en avoit perdu par le prétendu ravalement
" où elle voyoit son fils depuis qu'il étoit Curé. J'admire
" encore ici la bonté de Dieu sur ce qui me regarde."

Deux autres moyens qu'il prend pour reformer sa Paroisse.

Un autre moyen que prit M. Olier pour reformer sa Paroisse ; fut celui dont il avoit le modele dans la personne du Sauveur qui commença sa Mission par la pratique des vertus qu'il venoit enseigner aux hommes. Il se proposa de retirer du desordre tous ceux qui vivoient dans l'eloignement de Dieu, plutôt par ses exemples que par toute autre voye, aimant mieux attirer et gagner par la douceur, qu'intimider par les poursuites, ou par les reproches et les menaces. Cette resolution de mener la vie la plus conforme à l'Evangile, lui inspira la pensée de faire un vœu qu'il alla offrir à Dieu dans l'Eglise de Notre Dame de Paris par les mains de celle qu'il ne cessoit d'invoquer comme sa protectrice et comme sa Mere, c'étoit de faire le reste de ses jours ce qu'il croiroit le plus parfait.

Le

Le troisieme moyen fût de demander à Dieu un nombre suffisant d'ouvriers capables de partager avec lui les travaux de la Moisson où il venoit d'entrer; et surtout d'hommes pleins de l'esprit de desinteressement, qui nullement occupés de leur fortune, regardâssent sa Communauté non comme une voye pour s'avancer, et pour parvenir à quelque dignité dans l'Eglise, mais comme une école de science et de vertus sacerdotales, où l'on ne cherchoit que Dieu et sa gloire. Le Ciel l'exauça encore de la maniere la plus sensible. Outre ceux que j'ai déja nommés, il eût la joye de recevoir chaque année de nouveaux Pretres qui ne respiroient que le zele le plus pur, ensorte que sa Communauté en peu de tems fût comme un College apostolique dont il étoit le chef, l'ame et le modele. On n'y voyoit d'oisifs que ceux qui se trouvant épuisés de travaux et d'années, édifioient autant par leur patience dans les infirmités, que les autres par leur vie active et infatigable.

Redevable de son zele à toutes les ouailles repandues dans sa Paroisse, M. Olier se croyoit encore plus obligé à ceux que Dieu lui avoit donnés pour coopérateurs. Aussi ses plus ardentes prieres et ses plus tendres soins étoient pour tous les membres de sa Communauté. Il supplioit continuellement Notre Seigneur, de les

Sa conduite à l'égard des Pretres de sa Communauté.

guider lui même, en leur montrant la lumiere de son Esprit, et en les remplissant comme ses premiers disciples de la sagesse et de la force nécessaires pour eviter ou surmonter les dangers des saintes fonctions. voulant aussi qu'ils lui fussent unis par tous les liens intérieurs et extérieurs, il se fit une loi de vivre en Communauté avec eux, d'en suivre tous les exercices et d'être à leur tête comme un d'entr'eux. Sa profonde humilité le rendoit même si petit et si bas à ses yeux, qu'il se regardoit comme le dernier de tous, ne se distinguant de ses inferieurs que par la douceur et la deférence avec laquelle il les traitoit. Comme il fondoit toute son esperance pour le salut de son troupeau, sur la pureté de leurs vues et la sainteté de leur vie, il n'omettoit rien pour les établir solidement dans toutes les vertus dont S. Paul veut que les Evêques, les Prêtres et les Diacres soyent ornés devant Dieu et devant les hommes. La bonne intelligence qui regnoit parmi eux faisoit sa joye; aussi avoit il pour eux l'affection d'un ami et le cœur d'un Pere. Ceux ci à la verité savoient s'en rendre dignes et mériter qu'il les chérit autant par inclination que par devoir. trop modeste pour se prévaloir

prévaloir de la confiance qu'il aimoit à leur témoigner, et trop sages pour en abuser jamais, loin d'étudier l'art de se soustraire ou à son autorité, ou aux reglemens de la maison; loin de prétendre à plus forte raison le gouverner lui même, ils recevoient toujours ses avis et suivoient tous ses conseils avec une soumission d'enfant.

Dans les fréquentes exhortations qu'il leur faisoit, son attention particulière étoit de leur rappeller l'obligation de se dévouer uniquement au salut des ames, et de leur faire sentir l'impossibilité d'y réussir jamais, s'ils ne vivoient dans une union continuelle avec Dieu. "Notre Seigneur, leur disoit il, "étoit la sainteté même; cependant pour envoy-
"er au monde le Saint Esprit qui seul en pouvoit dissiper
"les tenebres et en détruire les vices, il falût qu'il quittât la
"terre et fût glorifié dans le ciel. Il a voulu nous enseigner
"par là que jamais nous ne ferions regner cette personne
"adorable dans le cœur des hommes, si nous ne vivions tous
"en Dieu par un commerce habituel de notre esprit et de notre
"cœur avec le ciel dans l'oraison". C'étoit l'exercice qu'il leur re-
"commandoit avant toutes choses, et le fondement sur lequel
"il vouloit qu'ils édifiassent tout ce qu'ils entreprenoient. Sur
"ce principe il les rappelloit sans cesse à la vie de recueillement

Les maximes qu'il leur enseigne.

et de retraite, desirant qu'aucun des Ecclésiastiques de sa Communauté ne parut au dehors, que pour les fonctions du Saint Ministere, ou pour remplir les devoirs attachés à leur emploi. a ce dessein il leur disoit souvent, Prenons garde, Messieurs, faute de retraite et de recollection, tout se dissipera.

Il s'appliquoit encore à leur inspirer un détachement universel, assurant que celui qui tient encore à quelque chose sur la terre n'est pas capable de rendre de grand services à Notre Seigneur et à son Eglise. Ce qu'il demandoit entr'autres dispositions dans ceux qu'il associoit à sa Communauté, c'étoit qu'ils fussent tellement morts à tout et à eux mêmes, qu'ils montrâssent une parfaite indifference pour les emplois, et qu'on les trouvât toujours prets à accepter les derniers, comme ceux où on avoit plus lieu de se produire, sans aucun égard au jugement et à l'estime des hommes. "Ayons horreur," disoit il, " des louanges et des applaudissemens. Aimons les offices les plus vils " et les plus bas, puisqu'il n'y ait rien de petit dans la " maison de Dieu. Lorsque nous sommes appellés au service " du prochain, supportons avec une charité à toute épreuve

les

" les incommodités des pauvres, et tout ce qu'il y a de pénible
" dans nos fonctions auprès des malades et des mourans.
" Souvenons nous, Messieurs, que Notre Seigneur a choisi
" les pauvres pour servir de témoignage à la divinité de
" sa Mission, et en tirer la preuve la plus indubitable de
" sa doctrine. Les plus dégoutans sont ses membres plus
" particulierement que tous les autres. Ils ont donc un droit
" de préférence à notre tendresse et à notre affection." Il vouloit enfin que tous ses prêtres vécussent ensemble dans la plus parfaite harmonie, comme étant toujours sous les yeux et réunis dans la maison du Dieu de paix dont l'Esprit n'aime à se communiquer qu'aux hommes de paix. Il regardoit cette union réciproque comme un des moyens les plus efficaces et comme une disposition essentielle pour détruire les œuvres du demon. Dans cette vue il leur proposoit pour modele de la douceur et de la paix Evangélique qui est le propre caractere du bon Pasteur, S. Martin, S. Sulpice et S. François de Sales.

Il dresse plusieurs Reglemens pour sa Comté et sa Paroisse

Non content d'avoir inculqué aux Ecclésiastiques qui vivoient avec lui les principes et les maximes qui devoient les diriger soit pour leur propre sanctification, soit pour celle des peuples, il dressa plusieurs Reglemens

dont l'expérience du Saint Ministere lui avoit fait connoitre l'importance et la necessité. Ainsi pour ôter aux libertins toute occasion de décrier sa Communauté, et la rendre inaccessible à la calomnie, il défendit qu'on laissât entrer les femmes dans la maison sous quelque prétexte et pour quelque raison que ce fut. Il nomma un Supérieur qu'il chargea de veiller particuliérement sur tous les points de discipline qui furent arrétés de concert et auxquels tous promirent de se conformer. Il lui confia la distribution des emplois et le soin de les faire observer d'une maniere irréprochable. Pour faire comprendre aux fideles que tout est grand dans le service de Dieu, il voulut que sans nulle espece de distinction tous fussent également appliqués aux différentes fonctions, ensorte que chacun selon son rang d'ancienneté exerçoit à son tour celles qui aux yeux du monde sembloient peu honorables; comme de porter la croix aux enterremens; accompagner le Pretre qui étoit appellé pour administrer les Saintes huiles, marcher devant le Saint Sacrement la clochette à la main, lorsqu'on portoit le Saint viatique aux malades. Il en étoit ainsi des autres.

Il partage la Paroisse en plusieurs Cantons ou quartiers

Il partagea la Paroisse en divers cantons et assigna à chacun celui où il devoit travailler, en le lui représentant comme un champ que Dieu lui confioit, et ceux qui l'habitoient comme

me autant de brebis dont il rendroit compte à Notre Seigneur. Ces prêtres devoient visiter assidûment les malades de leur quartier, les confesser, les assister jusqu'à la mort, et proportionner le nombre de leurs visites à la nature de la maladie; ensorte que ceux qui approchoient de leur fin fussent visités tous les jours, et que ceux qui seroient seulement en danger, ne demeurâssent pas deux jours entiers sans etre vus de leur Confesseur, pour recevoir quelques paroles de salut, de sa bouche. Il leur enjoignit enfin de prendre des informations sur les nécessités des habitans de leur quartier, spirituelles ou temporelles; de se faire informer des divisions et des inimitiés qui pouvoient etre dans les familles; des maisons de débauche et des différentes causes de la corruption des mœurs aux quelles il étoit nécessaire d'apporter promtement le remede; enfin de ceux de la Paroisse qui vivoient dans l'éloignement des sacremens, et dont la conduite scandaleuse mettroit plusieurs autres en danger de se perdre.

Il assigne à chacun de ses Prêtres son emploi particulier.

Outre la distribution des differens quartiers du Fauxbourg, il fit lui même pour la premiere fois, celle des emplois differens, nommant les uns pour porter aux malades les Sacremens de l'Eucharistie et de l'Extrême onction; les autres pour administrer le batême ou célébrer les mariages; quelques uns pour faire les petites sepultures, plusieurs pour ecouter ceux des Paroissiens qui dans les cas difficiles auroient besoin de venir prendre conseil; d'autres enfin pour aider les Prêtres des quartiers, lorsqu'ils seroient infirmes, ou trop chargés de travail. Tout le reste

fût ordonné avec la même sagesse, tant pour le service de la paroisse, que pour le gouvernement de la Communauté. Une des Regles sur lesquelles il exigea le plus de sévérité, fut l'Esprit de désintéressement dans l'exercice des Saintes fonctions. Il défendit en particulier qu'on exigeât rien pour l'administration du Saint viatique, et ordonna qu'on refusât absolument tout ce qu'on offriroit pour le Sacrement de pénitence; abus que la cupidité avoit introduit alors dans un grand nombre de Paroisses.

Pour honorer et faire honorer le Sacerdoce dont la gloire est de marcher sur les traces des Apôtres que Notre Seigneur a donnés pour modele aux prêtres de tous les siecles, il voulut encore que toutes les rétributions ou offrandes que les Prêtres de sa Communauté recevroient des fideles, fussent mises en commun; ensorte que chacun se contentât de la nourriture et du vêtement.

A la faveur de ce bel ordre que M. Olier sût mettre dans sa Paroisse et dans sa maison, on vit bientôt que si un Pasteur sans zele est pour le troupeau qu'il est chargé de conduire le plus terrible chatiment de la justice divine, un Pasteur plein de sagesse et de vigilance est au contraire le plus riche présent de sa Miséricorde. Celui dont j'écris la vie ne gouverna la Paroisse de S. Sulpice que pendant dix ans et avant de se retirer, il eut la consolation de voir solidement établie une Communauté qui est encore aujourd'hui un modele pour le clergé de Paris, et la face de sa Paroisse entierement renouvellée.

Fin du 3.e Livre

Livre 4.e

Comme il ne s'agissoit plus, lorsque M. olier se vit 1643. établi dans la Cure de S. Sulpice, de porter la doctrine du et 1644. salut de Province en province ou d'une paroisse à une autre, mais de sanctifier et de créer comme de nouveau une paroisse qui seule demandoit autant de travail qu'une Province entiere, il lui faloit une Compagnie d'ouvriers sur les lumieres, les vertus et la prudence de qui il pût se reposer. C'etoit principalement de leur vie edifiante et de leur zele à seconder ses efforts, qu'il attendoit le succès de la Mission stable et permanente qui l'attachoit au faubourg S. germain. On a vu qu'il eût bientôt une Communauté toute formée, et remplie selon le vœu de son cœur. Tous ceux qui la composoient n'ayant été attirés auprès de lui que par les vues les plus pures, il n'eut besoin, pour mettre leur zele en action, et les trouver prets à toutes les bonnes œuvres, que de leur montrer d'une part les maux qu'il faloit guérir, et les playes affreuses qui affligeoient tout le troupeau, de l'autre les remedes qu'il étoit nécessaire d'y apporter. Persuadé néanmoins que Dieu l'ayant placé à la tête de la Paroisse, c'étoit à lui surtout de porter ce qu'il y avoit de plus pénible dans le gouvernement de son peuple. Jamais

il ne se déchargea sur d'autres de ce qu'il pouvoit faire par lui même, et sa sollicitude embrassa tous les détails.

M. Oliet travaille à la conversion des hérétiques

Ce qui lui parut le plus urgent fut la conversion des hérétiques qui se trouvoient en grand nombre dans sa Paroisse. Pour les préparer à la grace qu'il desiroit ardemment leur procurer, et faire luire à leurs yeux la vérité qu'ils méconnoissoient, il établit des conférences publiques, sût se menager des entrevues avec ceux qui jouissoient de la principale considération dans leur Secte, faisant l'accueil le plus charitable à ceux qui revenoient de leurs erreurs, et pourvût aux besoins de ceux qui en rentrant dans le sein de l'Eglise n'avoient plus de ressources que dans les aumônes des Fideles. Dieu bénit les démarches de son serviteur, et toucha le cœur de plusieurs qui abjurèrent solemnellement l'hérésie de Calvin dans laquelle ils avoient été élevés.

2.° à l'instruction des catholiques

Les Catholiques eux mêmes avoient le plus grand besoin d'etre instruits sur les vérités de la foi. Plusieurs ignoroient profondément jusqu'aux élémens de la Religion qu'ils professoient; et l'on eût dit que la plupart n'avoient jamais entendu parler de notre Simbole; tant on en trouvoit dans toutes les conditions qui ne comprenoient rien aux questions de la Doctrine Chretienne les plus faciles à résoudre. Il falut annoncer et expliquer l'Evangile

gile tout de nouveau, aux grands comme aux petits. le moyen qu'il prit pour reussir dans une entreprise si difficile, fut d'etablir des Catechismes en differens quartiers. On ne tarda pas à en voir les fruits, non seulement dans les enfans pour qui ils se faisoient principalement, mais encore dans les personnes avancées en age qui y assistoient en très grand nombre.

Son zele pour les Catechismes.

Comme on n'etoit point accoutumé à voir les Prêtres de la Paroisse se repandre avec le plus grand zele, la clochette à la main, parcourir les rues et visiter les maisons pour appeller les enfans à l'instruction, rien n'etoit plus edifiant que ce spectacle tout nouveau. Rien aussi ne consoloit tant le Pere de famille, que les nouvelles qu'il recevoit tous les jours du changement qu'operoit de toutes parts cette dispensation si bien ordonnée du pain de la parole. Depuis longtems ce Ministere etoit si negligé, que les Peres et meres aussi ignorans dans la Science du Salut que leurs enfans, ressembloient à ceux de qui l'Ecriture a dit, ils ont demandé du pain et personne ne se présentoit pour le leur rompre. Dès la premiere année l'on vit donc succeder l'abondance à la plus affreuse sterilité. Dieu fut tellement avec ceux qui l'apportoient, que les grands biens qui se firent alors avec les secours des Catechismes ainsi multipliés et repartis dans la Paroisse,

s'y sont perpétués jusqu'à ce jour. Personne n'ignore dans Paris avec quel ordre et quel fruit plus de soixante Ecclésiastiques du Séminaire de S. Sulpice travaillent pendant dix mois de l'année à instruire en douze ou quinze quartiers les enfans du Fauxbourg S. germain. M.r Olier d'après l'expérience qu'il avoit acquise dans l'exercice du ministère de la parole, sur la méthode d'enseigner la doctrine chretienne, composa lui même et fit imprimer un petit catéchisme où il sût réunir à l'exactitude que demande un ouvrage de cette nature, la clarté et la précision; car il vouloit qu'à l'exemple de l'apôtre, un catéchiste, quelque savant et quelqu'éloquent qu'il fut, proportionna à toutes ses instructions à la foiblesse de l'age des enfans, ne leur donnant que du lait en attendant qu'ils fussent capables de porter un aliment plus solide. Il exhortoit surtout les ministres chargés de cette fonction, à se catéchiser eux mêmes avant que d'enseigner la loi de Dieu aux autres, leur recommandant avant toutes choses d'observer fidelement les devoirs de leur état et d'invoquer dans l'oraison l'Esprit de Dieu pour parler avec vérité, sagesse et sobriété; précautions sans lesquelles le zele le plus actif et le plus empressé ne peut être qu'un faux zele où il entre plus d'effervescence que de vraye ferveur, et plus de vaine recherche de soi même, que

de

de charité.

Entre toutes les institutions dont on est redevable à M. Olier, il n'en est point de plus propre à faire honorer la Religion ni de plus attendrissante, que le spectacle de la premiere Communion qui se fait dans l'Eglise de S. Sulpice le jeudi de la seconde semaine après la quinzaine de Paques, et le premier jeudi d'après l'octave de la Fete-Dieu. Aussi ne renouvelle t-on jamais cette cérémonie où environ six cent enfans se rangent tour à tour à la sainte table avec le plus bel ordre, sans que les assistans toujours en grand nombre soyent émus et touchés jusqu'aux larmes. Le soin avec lequel les enfans sont instruits, soit avant, soit après leur premiere communion, est regardé avec raison comme une des principales sources des bénédictions repandues sur la Paroisse de S. Sulpice, et c'est la raison qu'on aime à donner ordinairement de la piété qui s'y est toujours soutenue depuis que M. Olier l'a gouvernée, comme de l'éclat avec lequel on y voit regner la devotion à la très Sainte Vierge Patrone de tous les Catéchismes ; devotion que le Serviteur de Dieu semble avoir léguée

(a) Le plus grand nombre des enfans après leur premiere Communion frequentent toujours les Catéchismes où on les entretient dans les dispositions qu'on leur a inspirées, et où on les prépare à la communion générale qui se fait une fois par mois.

léguée à ses Successeurs avec celle qu'il avoit au très Saint Sacrement de l'autel, comme le plus précieux héritage qu'il put leur laisser soit pour leur troupeau, soit pour eux mêmes.

Cette devotion à la Sainte Eucharistie fut encore un moyen qu'il employa avec succès pour renouveller l'esprit de son peuple, et relever l'eclat de la Religion dans son Eglise. La majesté des divins offices et le culte du Mystere de Foi et d'amour qui fait la gloire de nos temples, se ressentoit de la décadence universelle. Comme jamais la foi de la divine Eucharistie ne fut plus vive ni plus enflammée que dans le cœur de M. Olier, jamais aussi l'on ne vit plus de zele à reparer les profanations commises contre les sacrés Mysteres. Tout annonçoit parmi son troupeau le dépérissement de la Religion qui trouve son plus délicieux aliment à la table Sainte et ses plus douces consolations aux pieds des autels. La Communion n'étoit point fréquentée, et l'on ne connoissoit point la pratique si salutaire de l'adoration de Jésus Christ présent dans le Saint Sacrement. M. Olier retablit l'une et l'autre par ses exhortations qui n'étoient jamais plus pathetiques, que lorsqu'il traitoit cette matiere. Pour imprimer dans le cœur de ses Paroissiens le respect dû à Notre Seigneur dans l'Eucharistie, il ordonna que ce fut toujours un Prêtre qui portât la clochette, lorsqu'on iroit administrer le Saint viatique aux malades. L'office de ce Prêtre l'obligeoit de veiller particulierement pour que Jésus Christ fut honoré sur son passage. Si quelques uns ne s'arrêtoient pas, ou négligeoient de fléchir le genou, il devoit les avertir. Regle qui s'est toujours maintenue et qu'on voit observer aujourdhui avec autant de fidélité

que

que dans les premiers tems

Les autels etoient nuds et sans décoration; plusieurs même étoient mutilés et à demi brisés; il les fit reconstruire et revêtit proprement. La Sacristie se trouvoit dépourvue d'ornemens; elle fût bientôt aussi richement fournie qu'elle avoit été depuis longtems pauvre et négligée. Les vases sacrés y étoient en si petit nombre, que pour le Clergé nécessaire à la Paroisse, et pour les Messes qui s'y devoient célébrer à toute heure, elle ne possédoit que trois calices. Le vertueux Pasteur n'épargna ni dépenses pour fournir de ses propres mains de quoi relever aux yeux des peuples la magnificence et la pompe des Saintes cérémonies, ni démarches pour intéresser dans la même œuvre la générosité des grands de la Paroisse qui etoient riches en bien et en piété. Dans peu d'années son Eglise fût une de celles de la Capitale, les mieux servies. La décence et la dignité avec laquelle on y voit concourir aujourdhui à la gloire de la Religion tout ce qui peut entrer dans l'appareil auguste du Culte divin, est un monument trop connu de l'Esprit qu'il a su transmettre aux héritiers de son Ministère, pour ne pas rendre sa mémoire aussi chere aux enfans de ceux dont il a été le pasteur et le Pere, qu'elle est universellement respectée.

Ce qu'il fait pour rendre au Culte sa Dignité.

Un autre fruit de son zele pour l'honneur du Très Saint Sacrement, fût l'établissement de l'adoration perpétuelle et d'une Confrairie qui subsiste toujours à la grande

Il fonde l'office Canonial dans son Eglise

édification de toute la Paroisse, et dont l'objet est de rendre assiduement à Notre Seigneur réellement présent dans la divine Eucharistie les hommages de l'esprit et du cœur qui sont dus à son immense charité pour les hommes. Dans le même esprit, et pour attirer des adorateurs en plus grand nombre autour des SS. autels où Jésus Christ repose continuellement, il fonda l'office canonial dans son Eglise. jaloux de le voir célébré avec toute la décence qui doit accompagner les prières publiques, il ordonna que les Chantres fussent tous Ecclésiastiques et logeâssent dans la maison des Prêtres. Son zele qui embrassoit tout ce qui intéressoit la gloire de Dieu, lui fit trouver les moyens d'entretenir dans la Communauté six enfans de chœur qui étant toujours sous les yeux d'un sage surveillant, se formoient à la piété en même tems qu'ils contribuoient à la décence des SS. offices et à la beauté du chant, autant par le mérite de leurs voix que par leur grande modestie. Une de ses plus douces pensées étoit que la plupart des Prêtres de sa Communauté se répandoient dans sa Paroisse pour le salut du prochain, pendant que les autres rassemblés dans le Chœur de son Eglise, offroient à Dieu au nom de son Clergé et de son peuple le sacrifice de louange qui est dû sans cesse à la Souveraine Majesté. S'étant occupé un jour de la fondation qu'il venoit de consommer pour procurer ce tribut de gloire à Dieu, il en écrivit ainsi à une personne de piété: "Maintenant je viens de voir le grand soin qu'il faut "prendre pour trouver de Saints Ecclésiastiques qui résident au "Chœur continuellement et qui chantent les louanges de Notre Sei-"neur, puisqu'avec le secours que nous a fourni la Sainte Provi-"dence, toutes les heures Canoniales y sont fondées. On verra alors

dans

" dans notre Eglise une image du Paradis où retentissent sans
" cesse les hymnes et les Cantiques des ~~Parad~~ Bienheureux. C'est
" le devoir des Prêtres qui ne vaquent point aux fonctions du
" zele, de louer Dieu pour suppléer au Peuple qui n'en a pas
" le loisir, quoiqu'il dût le faire s'il le pouvoit, pour reconnoître
" les grandes et continuelles faveurs qu'il reçoit de sa bonté. Ce-
" lui d'un Pasteur est de veiller pour que ces louanges se rendent
" au Seigneur par les Prêtres à qui il commet cette fonction, avec
" tout l'amour et tout le respect dont il doit etre pénétré lui
" même, lorsqu'il prie." On voit ici que le voeu de M. Olier
ne seroit nullement rempli, si les Prêtres de la Communauté
qu'il a établie, abandonnoient entierement le chant de l'of-
fice de chaque jour à quelques chantres appellés et réunis
pour les aider uniquement dans cette fonction. En est il pour un
digne Ministre du Seigneur, de plus propre à le délasser
des travaux du Ministere extérieur?

Comme un curé se doit à tous ceux qui composent son troupeau, M. Olier après avoir reglé sa Communauté, reparé et orné son Eglise, fondé l'office perpétuel, procuré des instructions et des Catéchismes aux enfans, pensa aux besoins spirituels des Domestiques et des pauvres. Outre les secours qui leur étoient communs avec les autres Paroissiens, et qu'ils trouvoient dans les fréquentes exhortations qu'on faisoit à l'Eglise, il établit pour eux des Catéchismes et des instructions particulieres. Trois

Il pourvoit à l'instruction des Domestiques et des pauvres.

fois par semaine dans le Carême, il faisoit rassembler les laquais ou autres domestiques; et, trois autres jours, les mendians, pour les disposer aux sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Chaque exercice fait pour ces derniers étoit suivi d'une distribution d'aumônes qui se proportionnoit au mérite des réponses qu'ils avoient données aux interrogations. C'étoit ordinairement trois ou quatre cent pauvres à instruire et à soulager. La charité du Pasteur trouvoit dans celle des Riches qui étoient en grand nombre dans sa Paroisse, de quoi pourvoir à tout; et d'année en année on voyoit le bien se multiplier sensiblement dans tous les quartiers du Fauxbourg.

Le zele du Serviteur de Dieu ne se borna point encore à tous ces établissemens. Il avoit appris par expérience, que parmi les fideles arrivés à un grand age, beaucoup avoient besoin d'etre instruits comme de nouveau sur les vérités du Salut qu'on leur avoit enseignées dans leur enfance. Il établit pour les vieillards un Catéchisme qui se faisoit tous les vendredis; et pour les engager plus efficacement à en profiter, il leur fit distribuer des secours qui se mesuroient aussi sur la maniere dont ils repondoient aux demandes qu'on leur faisoit tour à tour.

Outre ces différens Catéchismes, il en fit faire un autre dans l'Eglise pour toutes sortes de personnes; mais afin que la honte n'en eloignât point les Paroissiens agés, qui avoient cependant besoin d'instruction, il crût à propos de le faire dans un langage plus

plus relevé que les autres, sans rien dire toutefois qui ne fut à la portée de tous ; car il ne recommandoit rien tant que d'éviter dans les catéchismes, comme dans les Prônes, un style recherché et tout ce qui étoit plus propre à faire briller l'esprit de celui qui parloit, qu'à édifier les auditeurs. Enfin il envoyoit de tems en tems plusieurs de sa Communauté dans les familles où il savoit qu'on vivoit dans l'ignorance des vérités du salut, sans oser venir aux instructions publiques. Il y faisoit distribuer des feuilles imprimées, où étoient écrits les principaux actes du Chretien, les prieres du matin et du soir, avec l'offrande que doit faire à Dieu tout Chretien des actions de la journée, recommandant aux peres et meres d'en faire usage tous les jours pour ceux de leur maison et pour eux mêmes. Souvent il faisoit ces visites en personne, prenant surtout plaisir à aller dans les chaumieres des habitans de sa Paroisse les plus pauvres et les plus éloignées ; car elle s'étendoit alors assez loin dans la Campagne. On se figure aisément avec quelle affection il leur parloit. C'étoit un Pere qui portoit la nourriture spirituelle à ses enfans, et qui mettoit son plus doux plaisir à les entretenir des choses de Dieu.

Le soin que prit M. Olier de multiplier les instructions dans sa Paroisse, y produisit un si grand changement, et la piété y devint bientôt si florissante, qu'il falut augmenter le nombre des ouvriers Evangéliques. Les Confessionnaux y étoient aussi fré-

quintés, qu'ils avoient été déserts avant lui. On y venoit avec tant de concours, que les Confesseurs étoient occupés les Dimanches et fêtes depuis cinq heures du matin, jusqu'à une heure après midy, et le soir jusqu'à la nuit; ce qui continuoit encore aux grandes solemnités, deux ou trois jours entiers. Le zelé Pasteur se vit contraint d'aller inviter les Supérieurs des Communautés Religieuses du Fauxbourg, à lui prêter du secours pendant la quinzaine de Pâques. Chaque maison lui fournit deux Confesseurs qui partagerent avec lui durant tout ce tems et avec les Prêtres de sa Communauté les travaux du ministere de la pénitence. Il témoignoit beaucoup d'estime et de respect à tous les Ordres Religieux; mais il chérissoit particulierement les deux maisons du Noviciat des Dominicains et des Jesuites où la doctrine étoit aussi pure que la piété y étoit florissante. On l'entendit repéter plusieurs fois que si la divine miséricorde prodiguoit tant de graces dans sa Paroisse, et y faisoit tous les jours de nouvelles conversions, c'étoit le fruit de leurs prieres.

Il fait plusieurs nouveaux etablissemens en l'honneur du S. Sacrement.

Le progrès qu'avoit fait depuis deux ans la devotion au Très Saint Sacrement, et les bénédictions qu'elle attiroit sur son peuple, l'engagerent à ajouter de nouvelles pratiques aux anciennes, et à perfectionner ou étendre celles qui étoient susceptibles d'accroissement. Il en parloit dans tous ses sermons et tous ses prônes. L'adoration perpétuelle établie

blie déja pour le jour, le fût encore pour tout le tems de la nuit. Il institua et fit célébrer avec beaucoup de solemnité les prieres de 40 heures pendant les trois jours qui précédent le carême. Afin d'arrêter les désordres qui se commettoient aux fêtes de l'Epiphanie et de S. Martin, il établit pour ces deux jours l'exposition du Saint Sacrement. C'est à la même époque que remonte la Messe solemnelle qui se célébre encore tous les premiers jeudis du mois. Pour toutes ces fondations et plusieurs autres, il fût beaucoup aidé par la Duchesse d'Aiguillon. A tous les présens qu'il avoit fait déja à son Eglise, il en ajouta un nouveau d'une grande beauté; c'étoit une lampe d'argent à sept branches qui pour représenter les sept esprits montrés à S. Jean autour du trône éternel, demeuroit toujours allumée devant le tabernacle où reposoit le Saint Sacrement. Aux deux côtés de l'autel il fit brûler continuellement deux cierges qu'il fournissoit à ses dépens, avec les flambeaux qu'il fit porter devant la Sainte Eucharistie, lorsqu'on alloit l'administrer aux malades; pratique qui s'est toujours observée jusqu'à présent.

Lorsqu'il sortoit du Presbytere ou qu'il y rentroit, jamais il ne manquoit d'entrer dans l'Eglise pour y adorer Notre Seigneur; et lorsqu'il faisoit ses visites pastorales, pour

se trouver toujours plus près de lui, il choisissoit les rues où, sans s'écarter beaucoup de son chemin il devoit rencontrer plus d'Eglises. Enfin pour répandre la devotion au Saint Sacrement, il fit graver une estampe où on le voyoit représenté sous la forme la plus propre à ranimer la foi et la distribua dans toutes les maisons. Ce fut une personne de haute qualité qui lui proposa de donner à son Eglise de quoi fonder la Messe et le Salut de chaque premier jeudi du mois. Quelque louable que fut cette fondation, dans la crainte cependant qu'une pratique aussi frequente ne portât préjudice à la devotion qu'on se proposoit d'entretenir et d'augmenter, il se montra très difficile à y consentir; exemple qui apprend à regler par la prudence les meilleures institutions et à se précautionner contre tout ce qui peut les faire dégénérer en abus. Par respect pour la divine Eucharistie, et pour le lieu saint où elle reposoit, il recommanda et ordonna même que les Ecclésiastiques de sa Communauté ne parussent jamais à l'Eglise qu'en habit de chœur ou au moins en manteau long; que jamais

jamais aussi ils n'y entrâssent et en sortissent, sans faire à genoux quelques moments d'adoration devant l'autel. Il fût reglé encore qu'on ne donneroit point l'entrée du chœur aux laïques, pour quelque raison que ce fût ; regle toujours convenable, mais deve-nue comme nécessaire, quoiqu'elle ait été negligée dans un tems, depuis que le clergé de la Paroisse considerablement augmenté, présente un spectacle dont le mélange des personnes séculieres défigure-roit la beauté. M. Olier excepta seulement les Princes et les Princesses du sang qui viendroient as-sister à quelque cérémonie extraordinaire. Il voulut enfin que le Sacristin et le clerc de l'œuvre fûs-sent Ecclésiastiques, ou dumoins si cela ne pouvoit se pratiquer, que jamais ils n'entrâssent dans le chœur, ni à plus forte raison dans le Sanctuaire ; ce qu'il ne permettoit pas même hors le tems des SS. offices ; com-me il ne souffrit point que les chantres qui n'avoient point la tonsure clericale, fûssent admis et portâssent le surplis dans son eglise ; tant il étoit jaloux de n'y lais-ser rien voir au peuple qui ne repondît à la majesté du culte divin, et à la dignité des saintes fonctions.

Il projette la construction d'une nouvelle Eglise.

Il y avoit trois ans que M. Olier gouvernoit la Paroisse de S. Sulpice, lors qu'il conçut un projet qui devoit relever encore plus l'eclat des cérémonies qui accompagnent les SS. Mystères et exciter de nouveau la piété des fideles. Ce fût de construire une Eglise qui repondît mieux au bel ordre qu'il avoit mis dans les Solemnités, au clergé nombreux qu'il venoit de former et qui augmentoit tous les jours, et à la multitude des personnes qui fréquentoient son Eglise avec empressement, soit pour assister aux SS. offices, soit pour entendre la parole de Dieu. Dès son entrée dans la Paroisse on avoit rehaussé le terrain de celle qui existoit; on l'avoit pavée de nouveau, et reconstruit le grand autel. L'année suivante 1643, il avoit tenu plusieurs assemblées des Marguilliers et des Notables, pour délibérer sur le dessein qu'il méditoit. La principale fut celle du mois de Mars où assista le Prince de Condé. Mais tout demeura suspendu jusqu'en 1645. Il fût arrêté alors qu'on bâtiroit un nouveau choeur qui etant ajouté à l'ancienne Eglise, l'augmenteroit considérablement. Le plan en ayant été tracé sous les yeux de M. Olier, dès le lendemain on commença de vuider les fondements. Ce fût un grand sujet de joye pour le Pasteur et pour son troupeau.

La

La Reine Mere posa la premiere pierre avec une grande pompe en fevrier 1646. Elle vint à l'Eglise accompagnée de la Princesse de Condé, de la Duchesse d'aiguillon, de la Comtesse de Brienne, des Ducs de guise et d'Uzès. Elle y fût reçue par alain de Solminiac Eveque de Caors, homme d'une piété eminente et qui est mort comme il avoit toujours vécu, en odeur de Sainteté. M. Olier l'accompagna avec tout son clergé. Jamais Spectacle dans cette Paroisse n'avoit plus honoré la Religion; tant la dignité de la personne auguste qui fixa tous les regards, rehaussée par la modestie qu'elle fit paroître, imprima de recueillement et de respect à tous les Spectateurs. Les mesures furent prises à propos pour accélérer l'exécution du plan qu'on avoit arrêté. On commença par construire la Chapelle de la Sainte vierge qui malgré tout le zele et tous les soins de M. Olier, ne pût etre achevée et élevée à la hauteur qu'elle a maintenant, qu'en 1657.

Les obstacles qui retardérent la consommation de son entreprise et qui n'ont pû enfin etre levés qu'après un Siecle, ne rallentirent point son ardeur à édifier les temples vivans, ni son attention à soutenir corporellement les membres souffrans de Jésus Christ. A peine en possession de sa Cure, il avoit fait dresser un rôle des pauvres honteux

Soulagemens pour les pauvres de sa Paroisse.

de sa Paroisse qui étoient au nombre de quinze cent. Pour leur porter ses aumônes, il employa deux hommes doués de toutes les vertus qui peuvent assurer en quelque sorte une place au livre de vie. Le premier étoit un Prêtre de la Communauté nommé gibily, connu sous le nom de Confesseur des pauvres. On peut juger de l'opinion qu'on en avoit dans la Paroisse, par l'espece d'éloge funebre dont fût decorée sa Sépulture. On y vit une grande multitude de pauvres qui par leurs gémissemens et leurs sanglots, le célébrerent bien mieux que n'eût pu faire le plus éloquent prédicateur de la Capitale. Le second étoit un laïque nommé Jean Blondeau qu'on connoissoit sous le nom de Frere Jean de la Croix. Il avoit été domestique du pauvre prêtre Bernard dont on a écrit la vie et dont on voit le tombeau dans l'Eglise des freres de la charité à Paris. Celui ci l'avoit pris parmi les mendians et se l'étoit attaché pour l'aider dans le service des malheureux auxquels personne n'ignore qu'il voua tous ses soins jusqu'à la mort. Il s'étoit acquitté de cette fonction avec tout le zele et toute la charité que peut inspirer l'Esprit du christianisme. Ce fût dans le meme esprit qu'il aida M. Olier pour la distribution des aumônes dans sa paroisse, et après lui M. De Bretonvilliers; car tant qu'il eût des forces, il voulût etre le Serviteur des pauvres. La grande estime dont il jouissoit universellement, alloit jusqu'à la vénération. Quand les années et l'épuisement l'eurent mis hors d'état de visiter et de secourir les indigens, il se retira au

Séminaire où l'on s'estima heureux de le posséder tant qu'il vécut, comme on se glorifie d'y conserver son corps qui repose dans une des chapelles souterraines.

M. Olier accompagné de M. Gibily ou du frere Jean de la Croix, faisoit souvent des visites générales dans lesquelles il distribuoit pour l'ordinaire environ quinze cent livres. Se faisant tout à tous, il entroit dans les plus grands détails, ne craignant rien tant que de laisser un seul de ses Paroissiens dans les besoins pressans de l'indigence, faute de bien connoître sa situation. Aimant les pauvres, comme une Mere aime ses enfans, et les portant tous dans son sein, il payoit les mois des nourrices, plaçoit les orphelins, procuroit du travail aux filles qui manquoient de pain, et à la fin de chaque semaine, il leur faisoit donner une somme reglée par de vertueuses Paroissiennes chargées de veiller sur leurs nécessités et sur leur conduite, deux fois la semaine. Quand on eut bati le Séminaire dont il sera parlé au livre suivant, il y faisoit donner la nourriture à un grand nombre de mendians qu'on y a vus quelquefois jusqu'à neuf cent. Autant de fois l'année, il faisoit acheter de la toile et des étoffes pour les vêtir. Toutes ces aumônes l'obligeoient à mettre des sommes considérables dans les

mains du Frere Jean de la Croix ; et jamais il ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit, tant il se confioit en la divine Providence. Souvent à la vérité il se voyoit sans argent ; mais la vivacité de la foi avec laquelle il recouroit à l'assistance de la Sainte vierge faisoit bientôt venir les secours nécessaires. Il disoit alors que la bourse du Pere des Pauvres étoit inépuisable pour ceux qui savoient se reposer sur lui.

Il entreprend la conversion des personnes de mauvaise vie.

Quelque sensible qu'il fût au sort des indigens, il étoit encore plus touché des désordres que causoit dans sa paroisse la corruption des mœurs. Entre ceux qui allarmerent son zele, celui qui l'affecta le plus fût la multitude des maisons qui servoient de retraite aux femmes publiques et de rendez vous aux libertins, parceque il ne connoissoit point de vice aussi désastreux, et que nulle part depuis longtems il n'avoit fait plus de ravage que dans le Fauxbourg de S. Germain. Ce fut aussi celui qui exerça le plus sa vigilance. Il seroit impossible de rapporter ici tout ce qu'il entreprit pour delivrer son troupeau de cette contagion mille fois plus meurtriere que tous les fléaux ensemble. Tantôt il exhortoit ses Paroissiens, et lorsque ses conseils ne suffisoient pas, il leur défendoit au nom du Souverain juge de louer leurs maisons à toute personne vendue au libertinage ; défense qu'il accompagnoit des

des menaces les plus terribles d'éprouver au moment qu'ils y penseroient le moins, toute la sévérité des vengeances divines; et qu'il appuyoit des exemples les plus effrayans; tantôt pour proscrire les lieux de prostitution aussi funestes à l'honneur et à la prospérité des familles, qu'au salut des ames, il réclamoit le devoir des Magistrats. avec toute la vigueur que donne le zele de Dieu à un Ministre de la Religion, il leur représentoit qu'à titre de protecteurs des loix et du bon ordre, ils répondroient au tribunal où doivent comparoître tous les hommes, des scandales publics qu'ils entretiendroient par leur négligence, ou qu'ils autoriseroient par l'impunité. Tantôt il appelloit à son secours les personnes les plus vertueuses des différens quartiers de sa Paroisse, et les engageoit à prendre toutes les voyes de la persuasion et de la douceur pour retirer les victimes infortunées de l'incontinence, du gouffre où les avoit précipités la misere. On le trouvoit toujours prêt à fournir de quoi lever le plus grand obstacle à leur retour vers Dieu, en leur procurant quelque moyen de subsister. Tantôt enfin il les faisoit enlever de gré ou de force, pour les confier à des personnes charitables à qui il payoit leur pension, et pour les mettre à portée de recevoir des instructions capables d'en faire autant de conquêtes de la grace. Cette oeuvre ne lui coûtoit pas moins de dépenses, que de travaux et de soins, " Mais," disoit il, " si le Fils de Dieu a donné pour cette ame que " je veux retirer du vice, sa vie et son sang, et si pour la sauver

"Il n'exige pas que je donne mon sang comme lui; n'est-
"il pas bien raisonnable que j'y contribue au moins de mon
"argent"? Souvent il essaya de travailler par lui même
à la conversion de plusieurs, mêlant à propos l'huile
avec le vin dans les corrections qu'il leur faisoit, c'est-à-
dire, imprimant la terreur et frappant par la crainte,
lorsqu'il ne pouvoit réussir à émouvoir par le langage
de la compassion et de la bonté. S'il eût la douleur d'-
en laisser plusieurs dans l'endurcissement, il eût aussi la
consolation d'en ramener à Dieu un grand nombre.

Il y avoit dès lors dans Paris une maison connue sous
le nom de la Magdeleine, près du Temple, qui servoit
d'asile aux filles pénitentes et touchées de la grace. Il en
plaça plusieurs dans cette communauté; mais le nombre de
celles qui profiterent des saintes impressions que ses discours
opéroient dans les ames, devenant trop considérable pour les
réunir toutes au même endroit, il résolut de faire un éta-
blissement semblable dans le Fauxbourg. C'étoit l'unique
moyen de préserver du péril celles qui faute de ressources
assurées retomboient par foiblesse dans leurs premiers désordres.
Parmi les grands et les riches de la Paroisse, il en trouva
plusieurs qui applaudissant à son projet, offrirent géné-
reusement de contribuer à une œuvre si importante; mais
Dieu permit que son serviteur trouvât encore ici des obs-
tacles qu'il ne pût applanir. Des personnes prévenues contre
cette

cette nouvelle fondation, sous prétexte qu'elle pouvoit nuire beaucoup à l'établissement qui existoit déja, et lui porter préjudice, formerent une opposition à laquelle il fut contraint de céder. Il n'en vint cependant à cette extrémité, qu'après avoir tenté ~~toutes~~ les voyes de reussir, ensorte qu'il eut devant Dieu tout le mérite de l'entreprise que lui avoit inspiré son zele, sans gouter dans cette vie la joye d'en recueillir les fruits. Cette contradiction donna lieu d'admirer ~~combien~~ combien il savoit posséder son ame dans la paix, et sa parfaite conformité à la volonté de Dieu dans les mauvais succès. Lorsqu'on vint lui annoncer qu'enfin il ne faloit plus penser à cet établissement ; "hé bien," repondit il. "Dieu soit béni, il est le maître ; sa très sainte volon-
" té s'accomplisse en toutes choses." (a)

Une autre fois, lorsqu'une personne de piété lui représentoit que tout ce qu'il entreprenoit à si grands frais pour les filles débauchées, étoit peine perdue, puisque tous les jours on en voyoit qui après leur conversion retournoient à leurs premiers désordres, il repondit tranquillement, "Non, la
" peine que l'on prend pour Notre Seigneur n'est point perdue. Elle

(a) La maison des pénitentes établie dans la Paroisse de S. Sulpice selon le vœu et le projet de M. Olier, sous le nom de Communauté du Bon Pasteur, ne fut fondée qu'en 1688 par les soins de M. De la Barmondiere un de ses successeurs.

" elle n'a pas toujours, il est vray, l'effet que nous pré-
" tendons; mais elle ne laisse pas d'en avoir une autre
" sur lequel nous pouvons toujours compter, c'est de nous
" avancer nous mêmes dans le bien, d'augmenter nos mé-
" rites, de nous procurer une plus grande gloire dans le
" ciel et sur la terre; le plus haut point d'honneur
" auquel puisse aspirer une créature, qui est de travailler
" pour Dieu." après avoir fait cette réponse, il demanda
si toutes celles qui avoient été retirées du désordre y
étoient retombées, et comme on lui eut avoué que non,
" ah!" reprit il, " que vous devez être content! Quand
" dans toute votre vie vous n'auriez gagné qu'une
" ame, elle auroit été bien employée, puisque le Fils
" de Dieu auroit donné la sienne pour cette seule ame,
" quand il n'auroit créé qu'elle dans tout le monde."

M. Olier n'étoit pas moins attentif à preserver les ames innocentes des dangers de la corruption, qu'à sauver celles qui s'étoient perdues. Il se faisoit informer des pieges auxquels se trouvoient exposées celles qui avoient le plus à craindre de leur age et de leur sexe. Dès qu'il y avoit du risque à courir pour quelques unes, si elles étoient pauvres, leurs parens recevoient aussitôt de sa part les secours nécessaires pour mettre leur salut et leur honneur à couvert. On auroit

vit peine à croire le nombre des jeunes personnes qui sans les soins de ce charitable pasteur, seroient devenues la proye de l'enfer. ayant appris un jour qu'une mere devoit vendre sa fille pour une somme d'argent très considérable, et que dans un lieu marqué de sa Paroisse, elle devoit la livrer à un homme gagné pour executer le complot, il prit aussitôt ses mesures pour le rompre; et voici comme il y reussit. Il demanda quelques gardes qui lui furent accordés; et après avoir tout concerté avec une personne de considération, qui consentit à se transporter elle même au lieu où devoit se commettre l'enlevement, il les envoya munis du pouvoir et des instructions nécessaires pour seconder ses vues. Tous s'étant trouvés à propos au moment et au lieu du rendez vous, cette innocente fille moins coupable que malheureuse d'appartenir à une marâtre fut au comble de sa joye de rencontrer une mere dans celle qui venoit de la délivrer, et se jettant avec transport entre ses bras après avoir echappé des mains de ses ravisseurs, alla mettre son ame et ses mœurs en sureté dans la maison de sa libératrice. Ce n'est là qu'un exemple entre mille. M. Olier Mlle de Polaillon inconsolable de la perte de tant d'ames que la pauvreté seule jettoit dans le précipice, médita longtems la fondation d'une Communauté où les Dames de la charité placeroient toutes les filles de sa Paroisse élevées Chretiennement, qui faute de secours se verroient exposées aux derniers malheurs. Mais il vécut trop peu

pour former cet établissement; et lorsqu'il s'en occupoit le plus, il fût attaqué de la maladie qui l'obligea de mettre sa cure en d'autres mains.

Ses mesures contre l'hérésie.

Malgré les mesures qu'il avoit prises dès les premiers tems pour préserver ses paroissiens du poison de l'hérésie, il étoit encore si repandu dans le Faux-bourg par le grand nombre de Protestans qui l'habitoient, que les Catholiques étoient continuellement exposés à faire naufrage dans la foi. Il redoubla son zele pour guérir, ou du moins pour diminuer la playe. Comme il faloit plus d'une sorte de remede pour éloigner un mal si contagieux et si funeste, le premier qu'il employa fût d'ordonner qu'on lui fit connoître toutes les maisons occupées par les Sectaires, et qu'on ne négligeât rien pour decouvrir les personnes d'entre les Catholiques qui les fréquentoient. Ses ordres furent exécutés, et ses avis suivis avec autant de prudence que de zele et d'activité. Dès qu'on lui faisoit connoître quelqu'un qui montroit de l'inclination pour les hérésies du tems, il le visitoit lui même, ou le faisoit visiter par quelqu'un de ses Ecclésiastiques, pour l'affermir dans la Foi de la Sainte Eglise Romaine.

Un autre moyen, ce fût d'exhorter vivement ses Paroissiens, soit en chaire, soit dans les entretiens particuliers,

à

à ne point louer leurs maisons aux hérétiques, et à les fuir comme des pestiférés. Mais celui de tous les remedes qu'il préféroit à tous les autres, c'étoit de tenter les voyes de douceur, et d'attirer les enfans rebelles à l'Eglise par les témoignages de cette tendre charité qui jamais ne s'irrite que contre les vices, non contre ceux qui ont eu le malheur de s'y laisser surprendre. Ce fût dans cet esprit qu'il désigna particulierement deux prêtres de sa communauté pleins de lumieres et de sagesse, M. De Veron et M. De Beaumais, soit pour instruire par des Conferences publiques ceux qui n'avoient besoin que d'etre détrompés sur les préventions dans lesquelles ils avoient été élevés dès l'enfance, ce qui se faisoit à certains jours de la semaine dans son Eglise, soit pour éclairer dans des entretiens particuliers ceux qui n'oseroient pas se trouver aux instructions communes. Il voulût même que tous ceux qui travailloient avec lui fussent très versés dans la controverse pour etre en état de ramener les personnes seduites qu'ils rencontreroient dans l'exercice de leur Ministere ; et lorsque le Seminaire fût établi, toutes les semaines on y faisoit sur les matieres du tems une Conference où se rendoient en grand nombre les Prêtres des differentes paroisses de la ville.

Le zele avec lequel M. Olier se livroit à toutes sortes de bonnes œuvres en faveur de ses Paroissiens, ne lui faisoit point perdre de vue le projet qu'il avoit formé depuis plusieurs années de fonder un Séminaire qui pût être d'une utilité universelle pour l'Eglise de France. Persuadé que Dieu ne l'avoit pas tiré du travail des Missions pour qu'il se bornât au gouvernement d'une Paroisse, quelque vaste qu'elle fût, il portoit sans cesse dans son cœur le desir de former des Prêtres qui se répandissent dans tous les Dioceses du Royaume, soulageâssent les Curés des villes et des campagnes, et rendissent tous les services dont les Ministres de l'Eglise sont redevables aux peuples fideles. Mais pour exécuter cette entreprise, il faloit avec le consentement des Supérieurs Ecclésiastiques, les Lettres patentes du Roi; ce qui demanda du tems et de longues négociations. J'en ai différé le récit jusqu'à présent pour ne point interrompre celui des différentes œuvres auxquelles il s'appliqua sans relâche, jusqu'à ce qu'il eût donné une nouvelle forme et communiqué un nouvel esprit à sa Paroisse.

Il s'occupe particulierement de l'établissement du Séminaire.

Dès l'année 1643 il avoit fait pour cet établissement plusieurs démarches qui avoient éprouvé de grandes oppositions. C'est le sort de toutes les saintes entreprises

d'être

d'etre traversées. M. Olier étoit trop versé dans les voyes de Dieu, pour se laisser abbattre par les difficultés, quelque multipliées, ou quelque considérables qu'elles fussent. Loin de le faire retourner en arriere, elles servirent plutôt à l'encourager et à augmenter sa confiance. voici enfin comme la divine Providence daigna les applanir.

Il y avoit plus d'un an que M. De Corneillan Evêque de Rhodès pensoit à se retirer et desiroit d'avoir M. Olier pour successeur, lorsqu'il envoya son neveu à Paris, pour lui en faire la proposition; trait aussi honorable à la mémoire de ce Prélat, qu'au merite du serviteur de Dieu. Son choix fût agréable à la Reine Regente; mais M. Olier n'avoit point changé de dispositions à l'égard des hautes dignités de l'Eglise. Cette nomination allarma sa modestie et fut pour lui un nouveau sujet de peine. Comme il douta cependant si Dieu n'avoit point suggéré lui même à M. De Corneillan la pensée de quitter son Siege en sa faveur, et si ce n'étoit pas un moyen préparé par sa Providence pour l'exécution de son dessein, après l'avoir consulté dans la priere, il s'adressa aux Supérieurs auxquels il appartenoit de lui accorder ou de lui refuser le

On lui offre l'Evêché de Rhodès.

contentement sans lequel il ne croyoit pas pouvoir rien entreprendre.

Henry de Bourbon Evêque de Metz étoit alors abbé de S. germain et se trouvoit à Paris. Il alla lui faire part de ses dispositions, en l'assurant que si ses travaux lui étoient agréables, il continueroit de les employer pour le Salut du troupeau dont il étoit chargé, et ne penseroit nullement à l'Evêché de Rodès; que si au contraire il ne les jugeoit pas propre à gouverner plus longtems la Paroisse de S. Sulpice, il s'en retireroit aussitôt, n'ayant rien plus à coeur, que de se conformer aux vues de la divine Providence qu'il reconnoîtroit dans les ordres qu'il recevroit de sa bouche. Un langage si désintéressé ne pouvoit qu'inspirer à l'abbé de S. germain la plus grande estime pour M. Olier. Il admira son humilité, lui témoigna la plus grande joye de le voir Curé de S. Sulpice, le pria de ne point penser à ce changement, l'assura de sa protection et lui promit de seconder l'oeuvre excellente dont il lui tardoit d'avancer l'exécution. La grace qu'il lui fit espérer suivit de près sa promesse. Au mois de Septembre 1644, il lui donna tout pouvoir de faire bâtir dans le jardin du Presbytere trois Corps de logis pour y placer les Prêtres appliqués au Service

de

de la Paroisse qui composoient sa Communauté, et les Clercs qui venoient de toutes parts se ranger sous sa conduite. Cette permission fut confirmée dans le même mois par l'assemblée des principaux habitans de la Paroisse où se trouva l'abbé de S. germain, et dans le mois suivant par gaston duc d'Orléans qui n'ayant pu se trouver à cette assemblée, donna des lettres d'approbation signées de sa main.

M. Olier après avoir refusé l'Episcopat pour la quatrième fois se sentit plus porté que jamais à suivre son ancien projet. Il prit ses mesures pour l'exécuter, avec d'autant plus d'empressement, que la maison où il avoit logé ses clercs étoit trop petite et fort mal distribuée. Pour satisfaire tous ceux qui s'y présentoient, on avoit été contraint de pratiquer dans les greniers des cellules fort étroites où l'on souffroit beaucoup de la chaleur en été et de la rigueur du froid en hyver. Mais il parut bientôt que Dieu et la Sainte Vierge le protégeoient encore plus que les hommes dans l'exécution de son entreprise. Comme le terrain sur lequel il se proposoit de construire son Séminaire ne lui paroissoit pas d'une assez grande étendue, au mois de May 1645, il en acheta un autre beaucoup plus vaste qui se trouva à vendre tout à propos et qui étoit situé près de l'Eglise. Dès qu'on sut qu'il avoit renoncé au plan arrêté dans l'assem-

blée des Paroissiens et qu'il s'agissoit d'en dresser un nouveau qui seroit incomparablement plus dispendieux, il essuya plusieurs reproches sur la témérité pretendue d'une opération si difficile et si hazardeuse. On s'efforça de l'en détourner. On ne se lassoit point de lui dire qu'à peine il auroit jetté les fondements de l'édifice, qu'il se verroit forcé de l'abandonner. aux plaintes et aux murmures quelques uns ajoutoient les railleries les plus indécentes, mais sa réponse étoit toujours la même. "Jesus Christ "Notre Seigneur," disoit il, "qui a commencé l'œuvre l'a- "chevera par sa miséricorde. Il ne faut pas se défier "de sa bonté. Ses trésors sont toujours pleins, et jamais "ils ne s'épuisent. Prenons courage; la Sainte Vierge "nous secourera."

Ce dernier sentiment lui avoit été mis dans l'ame par une faveur spéciale qu'il avoit reçue tout récemment de la Mere de Dieu. Etant allé un jour à Notre Dame pour célébrer la Sainte Messe accompagné d'un de ses Pretres, pendant qu'il étoit en oraison, elle lui apparût tenant dans ses mains un vaste bâtiment qu'elle lui présentoit, en lui ordonnant d'en faire construire un semblable. voici ce que je trouve à ce sujet écrit de sa main.

"J'espere

"j'éspere que le nom de Marie sera béni dans notre "maison; et tout mon desir est de l'inspirer dans l'es- "prit de mes freres. Elle en est la Conseillere, la Présidente, "la Trésoriere, la Primette, la Reine et toutes choses. C'est "elle qui nous a donné le dessein du bâtiment. Pendant "cet été, lorsque nous allions la consulter sur cette af- "faire, à Notre Dame, il lui plût nous apparoître portant "en main le modele d'un édifice qu'elle me donnoit pour "m'en charger. Je n'osois presque l'accepter, n'ayant pas de "quoi l'entreprendre. Je la priai de le mettre entre les mains "de celui qui étoit auprès de moi; mais sa bonté me té- "moigna qu'elle vouloit que ce fût moi même qui la "prisse pour l'éxécuter."

C'est ici le lieu, avant de raconter ce que fit le Ser- viteur de Dieu en conséquence de cette apparition, de faire connoître une seconde protestation qu'il avoit faite cette même année dans l'Eglise de Mont Martre, de ne vivre plus que comme une hostie entierement dévouée à la très Sainte Trinité, au Service de Jésus Christ et de son Eglise. Il la renouvella avec les mêmes qui l'avoient accompagné la premiere fois sur cette montagne. Elle est conçue en des termes qui respirent la plus ardente charité. On y trouva d'ailleurs une si grande abondance et une telle élévation de

Sentimens que j'ai crû devoir n'en presque rien omettre.

Nouvelle protestation faite à Montmartre d'etre tout au service de Dieu et des peuples.

" Ce vendredi 24 février 1645" (c'est lui même qui raporte ses propres paroles)." a la gloire de Dieu, trois pauvres
"esclaves, dépouillés de tout honneur et de tout bien,
"ayant perdu tout droit sur leur etre, leur vie et leur
"liberté, se sont offerts à la Sainte trinité sous la pro-
"tection des trois SS. Martyrs S. Denis, S. Rustique et S.
"Eleuthere à Montmartre, s'abandonnant à Dieu en Jésus
"christ pour etre ce qu'il voudroit en son Eglise. En ce même
"abandon, s'ils osoient, ils se devoueroient à Jésus Christ
"vivant en eux, tout indignes et tout misérables qu'ils sont,
"pour etre immolés à la gloire de Dieu et souffrir à son
"service telle persécution, telle croix qu'il lui plaira por-
"ter en eux pour la satisfaction de son Pere. Dans cette
"vue si leur indignité ne s'y opposoit, ils feroient volontiers
"profession d'hostie et de servitude entre les mains de leur
"Souverain Maitre."

"S'ils osoient encore, ils iroient chercher de tout leur cœur
"les peuples infideles et barbares, pour servir et mourir au
"milieu d'eux à la gloire de Dieu, leur portant l'Evangile
"de Jésus christ. Ils desireroient, si c'étoit toujours le bon
"plaisir de Dieu, de se voir particulierement appliqués au
"culte du très Saint Sacrement, se consacrant à le faire ho-
"norer, servir, glorifier partout où sa bonté les établiroit,

tachant

" tachant d'y faire connoitre ce qu'il est, ce qu'il peut,
" ce qu'il opere dans cet auguste Mystere d'amour en fa-
" veur de ses vrays adorateurs."

" Dans la même intention nous nous sommes mis sous
" le domaine entier de Jésus Christ Notre Seigneur en
" son adorable Sacrement, le suppliant d'établir dans
" nos ames la vie, l'esprit, les dispositions qu'il desire
" de nous, et reconnoissant que nous ne pouvons rien
" qu'en lui. Nous avons laissé à ce divin Seigneur à
" consommer en nous tout esprit propre, toute volonté
" particuliere, toute propriété, le faisant maître absolu
" du bien, de l'honneur, de la vie, du corps, de l'ame et
" de tout ce que nous avons dans notre intérieur, com-
" me dans notre extérieur, mettant en Jésus Christ dans ce
" Sacrement toute notre confiance, et espérant qu'il con-
" sommera en nous tout le vieil homme. Je demande
" à Dieu votre consommation, dit S. Paul. Il disposera 2 Cor. 13. 9.
" ainsi de tout le bien qu'il a attaché à nos personnes;
" et nous établira selon son bon plaisir dans une désap-
" propriation entiere de nous mêmes."

" à l'honneur de la Très Sainte Trinité dont les trois
" personnes ne sont qu'un entr'elles, nous ne voulons être
" tous trois qu'un en Jésus Christ le Consommateur des
" fideles, in Consummatorem Jesum. Il accomplira en nous Heb. 12. 2.

" par son divin Sacrement ce qu'il promet dans l'Evangile,
" afin, ô mon Pere, qu'ils soyent consommés en un, comme
Joan. 17. 23. vous etes un en moi et moi en vous. Il rendra tous nos biens
" communs à la maniere des premiers Chretiens, et à l'exem-
" ple des trois personnes divines, selon ce qu'il dit encore
" lui même à son Pere; omnia mea tua sunt, et tua mea
Ibid. " sunt. Nos véritables richesses seront Dieu seul, comme
" il est le seul trésor de nos freres aînés, les bienheureux
" du ciel qui ne veulent posseder que lui. Et les richesses
" extérieures seront pour nous comme la balayûre de la
" terre et de viles ordures."

" Nous nous donnerons à Jésus Christ pour qu'il use de
" nous sans reserve en la maniere qu'il lui plaira, soit qu'il
" veuille endurer en nous toutes sortes de croix et la mort
" même, soit qu'il veuille agir par nous et continuer en nous
" l'exercice de son divin Sacerdoce. Il disposera donc de nous
" pour offrir ou pour prier, pour souffrir ou pour pleurer,
" pour instruire ou pour sanctifier; car voilà les différentes
" fonctions des Pretres. S'il nous ordonne de travailler au
" salut des peuples, nous ne vivrons que pour les peuples
" au milieu desquels il nous appellera. S'il demande nos ser-
" vices pour ceux de nos freres qu'il destine pour son Eglise,
" les clercs seront l'objet continuel de nos travaux et de nos
" soins. Nous sommes à lui pour tout, espérant tout de lui

pour

"pour l'accomplissement de son œuvre et pour l'exécution "du divin Ministère du Sacerdoce qui ne peut se remplir "qu'en la vertu de son esprit."

Non contens d'avoir fait cette protestation deux fois en particulier, ils voulurent encore la réitérer solemnellement deux mois après entre les mains de celui que Dieu leur avoit donné pour Conseil et pour guide. Ils la firent en des termes qui enchérissent encore sur la première. C'est ainsi que M. Olier la traça de sa propre main. "A la gloire de Dieu, le 2 " May 1645 jour de S. Athanase, étant allé à Montmartre " avec deux de nos Messieurs pour faire promesse sur l'Evan-" gile entre les mains du Rev. Père Bataille, de ne nous dé- " partir jamais du dessein qu'il a plû à Dieu nous inspirer, de " nous lier ensemble pour lui servir d'organes et d'instrumens, " lui disposer des Prêtres qui l'adorâssent en esprit et en vérité, " qui honorâssent tous les jours son Fils sur les autels et s'emplo-" yâssent avec charité au salut de ses membres. Je me trouvai " alors tout occupé d'une connoissance que je n'avois jamais " eue, quoique je la désirasse beaucoup depuis longtems; celle de " la nature d'hostie dont il plaisoit à Dieu m'inspirer de faire " profession."

Le Procureur général de la Congrégation de Saint Maur.

"Je vis donc d'abord qu'être hostie du Dieu vivant, c'étoit être mort " entièrement à soi même, et vivre à Dieu seul, en sorte que l'on

"n'agit plus pour se contenter soi même, mais seulement
"pour contenter sa Souveraine Majesté. Ce qui reste à faire,
"dit S. Paul, c'est de ne vivre plus pour eux mêmes, mais pour
2. Cor. 5. 15. "celui qui est mort pour eux et qui est ressuscité. Jésus Christ
"par la grace du batême nous apprend à l'imiter en mou-
"rant intérieurement à nous mêmes, pour ne vivre qu'à
"Dieu seul, n'ayant d'autre desir et d'autre intention dans
"le cœur, que de lui plaire et de le servir, en faisant non
"plus de cas des desirs de l'honneur, des richesses et du
"plaisir que la chair fait naître en nous, que si nous étions
"morts. Vous avez été ensevelis avec Jésus Christ dans le
Coloss. 2. 10. "batême, et vous etes ressuscités en lui par la foi de l'opé-
"ration toute puissante de Dieu qui l'a ressuscité du tom-
"beau. Nous apprenons par ces paroles que comme Notre
"Seigneur dans le tombeau n'agissoit point pour le monde,
"étoit mort en tous ses membres qui portoient les styg-
"mates de sa passion, il faut de même que nous soyons des
"hosties mortes à toutes nos inclinations, et que tout soit
"mortifié en nous. Nous devons, selon la doctrine du mê-
"me apôtre, etre morts à nous même et au monde pour
"vivre à Dieu seul. Je vous en prie, Mes freres, par la Misé-
"ricorde de Dieu, offrez lui vos corps, comme des hosties vi-
"vantes, saintes, agréables à ses yeux, avec une Religion inté-
Philip. 4. 18. "rieure et un culte spirituel, ensorte que vous les portiez com-
"me des temples où Dieu soit glorifié, et que loin de gou-
verner

" verner l'ame en la faisant obéir aux desirs de la chair, ils
" laissent au contraire agir l'ame sur eux comme maîtresse ab-
" solue; qu'ainsi l'ame n'agisse point pour satisfaire le corps,
" et ne le conduise pas toujours où il veut; qu'elle ne lui per-
" mette pas de parler quand il veut, de converser, d'agir, de se
" reposer quand il veut, ce que S.t Paul appelle, faire la volonté
" de la chair et de nos pensées, mais qu'elle reduise toutes ses Ephes. 2. 3.
" volontés en servitude."

" Ce qui est bien remarquable en Notre Seigneur, c'est qu'il
" dit de lui même qu'il n'agissoit point pour lui, qu'il ne faisoit
" rien pour contenter sa volonté propre, mais uniquement pour
" se conformer à la volonté de son Pere; et après avoir dit à l'hom-
" me qu'il se renonce lui même, il ajoute, qu'il porte sa croix.
" N'est-ce pas une merveilleuse croix, que de rompre sans cesse sa
" volonté, de mortifier sa chair en tout, et de reprimer continuelle-
" ment les inclinations de la nature qui se recherche en tout,
" mais que le vray Chretien ne se lasse jamais d'attaquer et de
" combattre. Desire t'elle des choses honnêtes et nécessaires, il
" rompt ce motif et rectifie son intention, les desirant, non pour
" se satisfaire, mais pour plaire à Dieu. Souhaite t'elle des choses
" inutiles et superflues, il les retranche absolument. Ainsi sous l'em-
" pire de Jésus Christ et de sa grace, la nature est toujours cap-
" tive et la chair toujours mortifiée.

" Ces prêtres n'agiront donc jamais pour eux; jamais ils ne se
" chercheront dans leurs œuvres, s'il plaît à Dieu leur en donner

" la grace. Ils ne chercheront et ne regarderont que lui en tou-
" tes choses. Pratique dont ils tâcheront de faire l'essay pendant
" un an, après lequel chacun laissera à juger à son Directeur, s'il
" est en etat d'en faire le voeu. c'est une chose de merveilleuse
" perfection et de grande importance, de n'agir jamais pour
" soi, mais pour Dieu en Jésus christ; ce qui est néanmoins
" une partie de la vocation des Chretiens, puisque le devoir
" des membres est d'établir dans leur coeur la vie de leur
" chef, de former en eux ses sentimens et ses inclinations,
" d'imiter ses moeurs et ses vertus, d'agir dans le même
" esprit, ensorte qu'ils ayent la même aversion et la
" même horreur du monde, la même estime du mépris,
" la même soif de la confusion, de la pauvreté, des souf-
" frances, les mêmes intentions de glorifier Dieu; car voilà
" proprement la vie d'hostie spirituelle. c'est aussi ce
" que disoit S. Paul aux Colossiens. Je travaille inces-
" samment; non par ma force, mais par la sagesse de
" Jésus Christ qui agit en moi, à corriger et à instruire
" tous les hommes dans la sagesse de Dieu, pour les
" lui présenter parfaits en Jésus christ. Ce qui ne veut
" dire autre chose qu'établir en chacun de nous les
" mouvemens, les inclinations, les sentimens de Jésus
" christ Notre Seigneur, non seulement dans une chose,
" mais dans toutes."

"Notre Seigneur ne doit pas avoir moins de pou-
voir

"voir en nous que le vieil homme, et son Esprit ne doit
"pas produire de moindres effets que notre concupiscence. Or
"les desirs de cette vie sont si ardens, qu'elle ne dit jamais,
"c'est assez. L'avare par exemple ne dit jamais, c'est assez
"de richesses; le voluptueux, c'est assez de plaisir; l'ambitieux
"c'est assez de gloire. Telle fut la passion d'alexandre qui
"pleuroit de ce que le monde étoit trop petit pour satisfaire
"le desir qu'il avoit d'étendre ses conquêtes. Ainsi les desirs de
"l'homme charnel vont presque jusqu'à l'infini, tout fini et tout
"borné qu'il est en lui même. Pourquoi ayant les inclinations
"de Jésus Christ en nous, et de son Esprit qui les répand dans
"nos ames, ne souffrirons nous pas quelque sorte d'excès? Pour
"quoi n'aurons nous pas des desirs infinis de la pauvreté? Pour
"quoi n'aurons nous pas une faim et une soif insatiable des
"mépris et des rebuts? Pourquoi n'aurons nous pas des dispo-
"sitions toutes semblables à l'égard des souffrances? Car voilà
"les desirs du nouvel homme formés par l'Esprit de Dieu, comme
"ceux des honneurs, des plaisirs et des richesses sont les desirs du
"vieil homme et de la Concupiscence. Nous n'avons qu'adam
"pour pere et pour auteur de ces derniers desirs. L'auteur des
"premiers est Jésus Christ notre Maître qui nous fait part de
"ses inclinations, et fait passer en nous ses mouvemens, quand
"nous voulons le laisser faire. Il me semble donc qu'il faut nous

" abandonner entièrement à son Esprit, et le laisser agir en nous
" pour nous porter à tout ce qu'il voudra et jusqu'où il vou-
" dra, ne mettant point d'obstacle ni de bornes à ses divines
" impressions."

Tels furent les sentimens héroïques que Dieu mit dans l'ame de son serviteur avant de consommer les grands desseins qu'il avoit sur lui et auxquels il le préparoit depuis longtems. Il l'éclaira dès lors sur les épreuves rigoureuses où il devoit mettre bientôt sa vertu, et lui fit connoître que dans peu il auroit à souffrir une cruelle persécution. Autant de fois que M. Olier vit la verge dont le Seigneur devoit le frapper, il la baisa humblement en esprit, et adora ses decrets éternels, s'abandonnant sans reserve à toutes les peines qu'il plairoit à sa justice lui faire endurer dans cette vie, pourvû qu'elle fût satisfaite de sa soumission, et qu'après avoir été puni dans les jours de sa juste colere, il trouvât grace pour lui et pour son peuple devant le trône de sa misericorde.

Peu de jours après qu'il avoit été mis en possession de sa cure, Dieu lui avoit fait connoître que dans trois ans il en seroit honteusement chassé, et qu'il faloit de bonne heure se préparer à cette croix. Avant qu'elle arrivât, deux personnes fort intérieures que Dieu favorisoit de ses plus intimes communications, d'après une révéla-

tion

tion particuliere, en avoient parlé à M. de Bretonvilliers et " de tems en tems," ajoute celui ci dans ses Mémoires, " M. Olier nous disoit, " Préparons nous à ce que Dieu " nous destine, et demandons beaucoup son Saint Esprit. " afin de supporter saintement la Croix qu'il nous a " promise." Nous en étions tellement certains," continue t'il, parlant de trois ou quatre Prêtres avec qui il étoit fort lié, "que nous nous en entretenions assez sou- " vent, quoique nous ignorâssions la maniere dont " elle devoit lui arriver. Plusieurs fois nous lui avions " entendu dire: de bon cœur, Mon Dieu, de bon cœur; " je ne suis pas digne de cette grace. Non, je ne mé- " rite pas cette miséricorde avec laquelle vous voulez me " traiter, par le grand desir que vous avez de faire du bien " au plus ingrat des hommes." Chaque jour il s'offroit avec Jésus Christ par avance, embrassant la croix qui lui étoit destinée, et se regardant comme une hostie qui ne devoit plus vivre que dans l'esprit et la vue de son Sacrifice, en attendant le moment de s'immoler réellement entre ses mains, quand il lui plairoit; car il étoit toujours dans l'at- tente de cette visite qu'il préféroit aux plus douces faveurs du ciel; parceque dans celles-ci il ne faisoit que goûter les

douceurs et les consolations d'en haut, au lieu que dans l'autre il étoit participant des douleurs et des souffrances de son Maître.

On forme un parti contre lui pour lui faire abandonner sa cure.

Ce fut le jeudi d'après la Pentecôte en 1645 que l'on vit eclatter enfin l'orage qui se formoit contre lui depuis longtems. Contre toutes les apparences, le coup lui fut porté par ceux de qui il devoit craindre le moins une persécution. Les premiers qui se liguèrent contre lui furent des amis et même des parens de M. De Fiesque qui lui avoit resigné sa cure. Irrité de voir entre ses mains un bénéfice qu'ils desiroient pour un d'entre eux, ils cherchoient depuis longtems une occasion d'agir contre lui et de lui susciter une affaire qui l'obligeât d'abandonner sa Paroisse. N'en trouvant point qui secondât assez leurs vues, ils la firent naître, en persuadant à force de flatteries et d'importunités à celui là même qui avoit pressé le plus M. Olier d'accepter sa cure, que le bénéfice qu'on lui avoit donné lors de sa démission étoit d'un revenu fort inferieur à ce qu'on lui avoit promis, et à ce qu'il avoit eu droit d'attendre; qu'on l'avoit trompé; qu'il étoit de son honneur autant que de son intérêt de revenir sur ses pas et de faire ses démarches pour rentrer en possession de sa cure. Exemple bien remarquable de ce que peut la voix des proches sur l'Esprit d'un Pretre qui dans les conjonctures délicates où il ne doit prendre conseil que

de

de Dieu et de sa conscience, à la foiblesse d'écouter les suggestions de la chair et du sang, et par une molle condescendance pour ceux dont il devroit gouverner l'Esprit, se laisse gouverner à eux et se fait leur esclave au préjudice des regles de l'Eglise et de son salut éternel.

Parmi les Ecclésiastiques que M. de Fiesque avoit laissés après lui, et que M. Olier avoit conservés pour le service de sa Paroisse à titre d'habitués, sans qu'ils fussent membres de sa Communauté, plusieurs dont la vie ne répondoit pas à la sainteté de leur état, osérent bien se mettre de la partie. Ce n'étoit entre eux que plaintes et murmures contre celui qu'ils auroient du chérir et respecter comme leur Pere. Ils étoient venus à bout de persuader à l'ancien Curé que depuis sa démission, tout étoit boulversé dans sa Paroisse, et qu'il avoit perdu son troupeau en l'abandonnant. Ils prétendirent qu'il avoit été joué, et lui firent entendre que, s'il demandoit justice, ce qu'il ne pouvoit différer davantage, il ne manqueroit pas d'amis qui l'appuyeroient. Celuici toujours trop crédule et trop peu en garde contre la séduction, donna dans le piege. Les ennemis de M. Olier l'ayant gagné une fois ne garderent plus de mesure. Pendant qu'ils échauffoient les esprits et faisoient sonner bien haut de tout côté la prétendue injustice dont ils chargeoient le digne pasteur, il se forma contre lui une autre faction. Les libertins dont il étoit le fléau

Une troupe de libertins se liguent contre lui

le plus redoutable et le plus inflexible trouvèrent la circonstance très favorable pour se venger et résolurent sa perte. Il avoit déja banni de sa Paroisse plusieurs filles perdues qui y avoient multiplies les lieux de débauche; mais il n'avoit pu guérir tout le mal. Plusieurs de celles qui y restoient encore furieuses de se voir continuellement veillées et poursuivies par l'homme de Dieu firent aussi leur complot. Elles eurent la hardiesse de s'assembler et de se rendre bien parées au Palais d'Orléans plus connu aujourdhui sous le nom de Luxembourg, pour y porter leurs plaintes à la Princesse qui l'occupoit. Elles la prierent d'obtenir l'éloignement de M. Olier qui devenoit tous les jours, disoient elles, plus incommode aux Paroissiens par ses vexations, et qui troubloit lui seul tous les habitans du Fauxbourg. Une démarche aussi insensée eut tout le succès qu'elle devoit avoir. La Duchesse d'Orléans estimoit trop M. Olier, pour ne pas repousser avec indignation cette vile troupe vendue à la calomnie et à la vengeance; mais cette entreprise toute mal concertée qu'elle étoit, fit voir qu'il avoit dans sa Paroisse des ennemis en grand nombre, et que la fermentation étoit extrême.

On en vient contre lui aux dernieres extrémités

Les émissaires des deux factions quoique dirigés par des intérets bien differens, après s'etre enhardis mutuellement durant plusieurs jours, des plaintes et des murmu-

res

res, en vinrent jusqu'à ameutter la populace et à faire un seul parti de tous les mécontens. En moins d'une semaine l'esprit de revolte s'aigrit et se communiqua au point de former contre la personne de M. Olier une conjuration qui mit sa vie dans le plus grand danger. Le 8 juin une troupe de scélérats armés de bâtons et de tout ce qu'ils avoient trouvé sous la main vint fondre au Presbytere avec un bruit et un tumulte qui mirent l'allarme dans tout le quartier. Pendant que les uns vont mettre le pillage dans toute la maison, brisant et enfonçant les portes des chambres, les autres montent en furieux à celle de M. Olier, se saisissent de sa personne, le tirent avec violence de son appartement sans nul égard ni pour son caractere, ni pour le saint habit dont il étoit encore revetu, mettant son surplis en piece, le chargeant de coups, et lui faisant souffrir les plus indignes traitemens.

Quelques heures avant cette catastrophe, M. Olier avoit appris de M. Dufour gentilhomme de la Duchesse d'Orléans qu'il se tramoit une conspiration contre lui. Il avoit profité de cet avis, non pour écarter le coup, mais pour s'y préparer. Dès qu'il avoit vu entrer les rebelles chez lui, il s'étoit mis à genoux, adressant à Dieu les paroles de Notre Seigneur au jardin des olives, comme une victime toute prête d'etre immolée à sa gloire pour le salut de son peuple et de ses persécuteurs. Dieu le fortifia

Il n'y oppose que la douceur et la prière.

S. Sulpice lui apparoit

aussitôt par une apparition du Bienheureux Patron de son Eglise. S. Sulpice le consola en lui faisant connoître que cette persécution loin de ruiner l'œuvre qu'il avoit commencée ne serviroit qu'à l'affermir et à la perfectionner. Le Serviteur de Dieu se laissa prendre, imitant la conduite de l'agneau de Dieu lié et garotté par les juifs. Il regarda ceux qui lui faisoient violence comme les instrumens de la volonté divine, et n'ouvrit pas même la bouche pour se plaindre. après l'avoir jetté rudement hors du Presbytere en le frapant et en lui montrant un pistolet prêt à etre tiré sur lui, de la rue où il fût donné en spectacle à un grand peuple que cette tragique scene venoit de rassembler, on le traina jusqu'à la porte du Palais d'Orléans, toujours en l'accablant d'injures et de coups.

Pendant tout ce tems là il ne pensoit qu'à adorer la main invisible qui le frappoit, et à se perdre en Dieu, afin que sa sainte volonté fût accomplie dans toute son étendue. Quelques uns de ses amis accoururent à son secours, le tirerent de la foule, et pour le mettre en sureté le firent entrer dans le Palais. Les auteurs de la violence ne l'ayant plus dans leurs mains, retournerent au Presbytere où ils s'emparent de tout ce qu'ils

On pille le Presbytere

trouvent

trouvent, volant l'argent et les meubles, emportent les vivres ; et après s'être enyvrés du vin qui se gardoit dans la maison, ils ont la fureur d'en repandre des pieces entieres dans le jardin, l'employant à faire du mortier pour boucher deux portes qu'ils avoient interêt de fermer. L'homme de Dieu fût reçu au Luxembourg avec tout le respect que méritoit sa vertu. La Marechale d'Etampes se signala en cette occasion par les bons offices qu'elle lui rendît. L'affaire ayant été portée le lendemain au Parlement, dès le troisieme jour on y rendît un arrêt qui le retablissoit dans la pleine jouissance de sa cure ; et deux Conseillers furent nommés pour le remettre en possession de la maison Presbyterale. Mais le jour même où l'arrêt fût rendu, la sedition recommença. Une nouvelle troupe ramassée de la lie du peuple par les principaux auteurs de la premiere emeute vint en armes au Presbytere pour destituer et chasser de force celui qu'ils ne voyoient qu'avec une sorte de rage retabli par les Ministres de la justice. Sans respect pour l'autorité des Magistrats et pour le jugement dont ils étoient venus en personne assurer l'exécution, plusieurs s'efforcent de renverser les portes. Ils pou-

et de la cure

vant en venir à bout, un d'eux y mit le feu; on l'éteignit aussitôt pour prévenir de nouveaux désastres; mais on ne put appaiser la fureur des Séditieux. Désespérant de forcer la maison, ils essayèrent d'escalader les murs, ce qui ne leur réussit pas mieux.

On met fin à la Sédition

Durant tout ce tumulte M. Olier n'eût point d'autre défense et ne permit point qu'on employât d'autres armes que la prière. Le secours vint à propos. La Reine Regente, dès qu'elle eut été informée de la triste extrémité où il se voyoit réduit, ordonna qu'on envoyât une Compagnie du Régiment des gardes qui vint aussitôt mettre les rebelles en fuite et dissipa la Sédition. Le Serviteur de Dieu douta d'abord s'il étoit expédient pour lui et pour sa Paroisse qu'il continuât plus longtems la Cure de S. Sulpice. S'il balança sur le parti qu'il avoit à prendre, ce ne fût que pour mieux discerner les vues de Dieu. Il crût les reconnoître dans l'avis que lui donnerent les personnes les plus vertueuses, de ne point abandonner le troupeau que Jésus Christ lui avoit confié. Il mit donc toute son espérance pour l'avenir dans la bonté divine, et dès le lendemain qui étoit un Dimanche, étant monté en chaire, il parla à son peuple avec autant de dignité, que d'affection et de zele. Avoir la paix et la présence

d'esprit

d'esprit qui se faisoit remarquer dans tout son extérieur, on eût dit qu'il ne lui étoit rien arrivé. On mit néanmoins des gardes au Presbytere pour éviter les accidens dont il fût menacé plus d'une fois dans la nuit. Cette précaution fût jugée nécessaire durant six semaines; car ce ne fût qu'après quarante jours que les hostilités intentées de la part des parens ou des amis de M. De Fiesque cessèrent entièrement, moins toutefois par la voye d'autorité, que par la générosité avec laquelle M. Olier rendit le bien pour le mal. En dédommagement de la prétendue injustice qu'il lui avoit faite, il lui donna beaucoup plus qu'on ne lui avoit demandé. Il s'étoit engagé à lui payer des revenus de sa Cure une pension de dixhuit cent livres; il fit monter son revenu annuel à dix mille livres.

Traitement que fait M. Olier à M. De Fiesque

On ne peut mieux faire connoître dans quelles dispositions M. Olier essuya cette horrible tempête, qu'en rapportant ici ce qu'en a écrit son ami le plus intime, M. De Bretonvilliers. "M'étant rendu", dit il, "au Palais d'Orléans, je "le trouvai dans un calme aussi parfait, que s'il n'avoit "eu que des sujets de consolation et de joye. Il ne me parût "nullement ému, et je n'apperçûs pas en lui la moindre al-"tération. Ce fût pour moi une très forte conviction de "la plénitude de l'Esprit qui le possédoit; mais ce qui m'é-"tonna singulierement, ce fût la maniere dont il parla des

" auteurs de la persécution. Pendant que chacun les condam-
" noit et qualifioit leurs procédés, comme ils le méritoient,
" non seulement il les excusa, mais il témoigna tant d'estime
" et d'affection pour leurs personnes, que j'en conçus de
" la peine. Je crûs même devoir lui dire à l'oreille que
" les louanges qu'il leur donnoit, étoient capables de faire re-
" tomber sur lui tout le blâme de cet événement. M'ayant
" entendu, il se contenta de sourire à ce que je lui disois,
" et continua de parler d'eux aussi favorablement".

Quoique le fort de la tempête fût appaisé, l'agitation des esprits étoit encore si grande, que dans la crainte de quelque nouveau scandale, on l'engagea de ne point porter le Saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu qui etoit très proche. Il se contenta en effet d'y assister. Et ce fût le Cardinal Bagny alors Nonce du Pape en France qui fît la cérémonie. Plusieurs amis du Serviteur de Dieu effrayés des suites affreuses que pouvoit avoir la scene qui venoit de se passer, et des mouvemens que faisoient encore les partisans de M. de Fiesque, voulûrent l'engager à lui remettre sa cure. On lui représentoit les difficultés insurmontables qu'il rencontreroit à toutes les bonnes oeuvres qu'il entreprendroit, et l'impossibilité d'exercer son zele avec fruit au milieu des contradictions infinies auxquelles il devoit s'attendre; les réponses qu'il faisoit, étoient d'un homme qui regardant toutes choses en Dieu, ne craignoit

On l'engage inutilement à se démettre de sa cure.

ni

ni les persécutions, ni la mort. "Quand nous considérons," di-
soit il, " Jésus Christ en Croix, abbattu sous le poids de ses
" souffrances, chargé de mépris et de confusions, qui ne se peu-
" vent exprimer, il semble que toutes les nôtres doivent
" paroître douces et aimables. Si le Fils de Dieu n'avoit
" considéré que soi, il n'auroit pas embrassé les peines qu'-
" il a endurées. Mais le desir de la gloire de son Pere,
" et du salut du monde lui a fait oublier ses propres
" interêts ; c'est pourquoi l'Ecriture nous dit que jamais
" il ne s'est recherché lui même ni satisfait en rien. Il faut
" suivre l'exemple qu'il nous a donné et chérir les peines
" qui sont attachées à l'emploi dont il a plû à la bonté di-
" vine de nous charger. Quand on s'y consomme, c'est une mort
" glorieuse, puisqu'on meurt dans l'accomplissement de la
" volonté de Dieu sur nous."

Quant au dédommagement excessif qu'on exigeoit de lui, et auquel ceux qui le conseilloient vouloient qu'il se refusât; "Si Jésus Christ," répondoit il, " veut que nous donni-
" ons notre tunique à celui qui nous demande notre manteau,
" pourquoi ne nous dépouillerons nous pas de quelque chose
" en faveur de celui qui nous demande trop et sans raison ?
" Comment serions nous prets de donner notre vie pour l'amour
" de Notre Seigneur, si nous appréhendons de nous défaire

"des choses qui nous touchent beaucoup moins ?" C'est ce qu'il fit avec sa générosité ordinaire, dans la persuasion où il étoit que Dieu le vouloit toujours dans la Cure de S. Sulpice pour l'établissement du Séminaire. Il trouva de grandes difficultés à tenir la promesse que lui inspira son détachement, de satisfaire M. de Fiesque, beaucoup au delà de ce que l'équité permettoit d'exiger de lui. Mais la Providence ne lui manqua jamais. Il ne pensa donc plus qu'à reprendre la conduite de son troupeau avec un nouveau zele, et à solliciter la grace des coupables dont on poursuivoit la punition.

Il l'avoit obtenue pour quelques uns en considération de leur état, des services qu'ils avoient rendus à la Paroisse, et des emplois qu'ils y avoient occupés. Mais Dieu qui frape souvent dès cette vie ceux qui l'outragent dans la personne de ses Ministres au mépris de cette défense
ps. 104. 15. émanée de sa bouche, <u>gardez vous de toucher à mes oints</u>, vengea son serviteur d'une maniere éclatante par les chatimens qu'il exerça sur plusieurs. Je n'en raporterai qu'un où il est impossible de ne pas reconnoitre le bras de sa justice. Un an, jour pour jour, après l'horrible scene qu'on a rapportée, comme un de ceux qui a-
voient

voient montré le plus d'acharnement contre le Saint Pretre, entroit dans une maison de la Paroisse, un chien qui n'avoit jamais blessé personne, se jette sur lui avec fureur, sans avoir été irrité, et le dechire si cruellement, qu'il en fut malade à l'extrémité. le danger devint en peu de tems de telle nature, qu'on lui administra les derniers Sacrements. M. Olier le visita souvent dans sa maladie, le traita avec la bonté d'un ami et d'un pere, pria pour lui avec tant de charité et de larmes que la Santé lui fut rendue. Mais il n'en jouit pas longtems: lorsqu'il passoit un jour à l'entrée de la nuit dans une rue toute voisine de la Cure, il rencontra un Cavalier qui dans un accès d'emportement dont on ignore la cause, lui déchargea dans la tête un coup de pistolet dont il mourut sur le champ. Cette mort tragique jetta M. Olier dans une peine dont il lui fut beaucoup plus difficile de se consoler, que des affronts et des violences dont elle lui rappelloit le souvenir. Sa grande inquiétude, lorsqu'on l'avoit persécuté, etoit le malheureux sort que se préparoient ses persécuteurs; et pendant qu'il sollicitoit en leur faveur les juges de la terre, il prioit ardemment le Souverain juge de changer

les dispositions de leur cœur. S'étant arrêté un jour dans l'Eglise de Notre Dame, il y passa deux heures dans cet exercice de charité; encore falût il que celui de ses Prêtres qui l'accompagnoit, le tirât de la contemplation où il demeuroit comme absorbé devant Notre Seigneur et l'image de sa Très Sainte Mere.

Il se livre avec un nouveau zele à ses fonctions

Dieu ne laissa pas sans recompense les travaux et les souffrances de son serviteur. Pour les injures, les calomnies et les cruautés qu'il avoit essuyées de la part de ses ennemis, il le fit jouir non seulement de l'estime et de l'affection universelle des gens de bien, mais encore de la vénération et de l'attachement de ceux de sa Paroisse qui avoient paru le plus envenimés contre lui. Le changement qui se fit en lui même ne fût pas moins admirable que celui qu'on remarqua dans l'Esprit de ses Paroissiens; car Dieu lui donna un accroissement de santé et de force qui le rendît capable du travail le plus pénible et le plus soutenu. Il en profita pour étendre et perfectionner dans sa Paroisse le bien qu'il y avoit commencé. Il gagna à Notre Seigneur un grand nombre de ses habitans, et fit regner la plus solide pieté dans les familles.

On

On vit des Seigneurs, des Magistrats, des Dames de la plus haute qualité, s'appliquer tous les jours à l'oraison mentale, à la lecture spirituelle et adopter l'usage des exercices les plus édifians, sans toutefois, que les devoirs propres de chaque condition en souffrissent le moindre préjudice, et qu'une devotion mal-entendue donnât lieu de décrier la vertu. Il avoit le don d'en inspirer le goût et de faire embrasser les pratiques de la vie Chretienne aux personnes du monde les plus engagées dans le siecle ou les plus exposées à en prendre l'esprit. Il assembla une fois cent gentils hommes à qui il persuada de faire les exercices de la retraite. Il exhorta avec le même succès un grand nombre de ses Paroissiens à suivre un reglement de vie qu'il dressa pour eux, il leur assigna certaines heures, soit pour de pieuses lectures, soit pour visiter le Saint Sacrement, soit pour aller assister les pauvres, les malades et les prisonniers.

Il recommandoit à tous les Maitres de veiller fidelement sur la conduite et sur les mœurs de leurs Domestiques; de respecter et faire respecter par leur exemple les lois de l'Eglise; en particulier celles du jeûne, de l'abstinence et de la sanctification des Dimanches ou des fêtes, rappellant à ce sujet les peines terribles dont Dieu avoit puni souvent le mépris de ses ordonnances, et

menaçant des plus grands malheurs ceux qui non contens de les transgresser, les faisoient ou les laissoient transgresser aux autres. Il exhortoit les Peres de famille, surtout les grands et les riches, de regler leur table, leurs ameublemens, toutes leurs dépenses, selon les lois de la modestie et de la sobriété Chretienne; de travailler à pacifier les différends, de racheter leurs péchés par des aumônes proportionnées à leurs facultés, de remplir et les devoirs communs à tous les chretiens, et ceux qui étoient propres de leur etat; enfin de sanctifier toutes leurs journées par le bon usage d'un tems dont ils devoient rendre à Dieu un jour le compte le plus rigoureux.

Ses travaux fructifierent sensiblement; et en peu d'années la Paroisse de S. Sulpice devint comme une image de la Société des premiers chretiens. Ce qu'on y admira entre beaucoup d'autres sujets d'édification, c'étoit le saint empressement des Dames les plus distinguées, à visiter les familles indigentes, à les secourir, souvent à leur rendre les services les plus abjects aux yeux du monde et les plus pénibles à la nature.

Entre les abus à reformer dans les différentes classes des habitans de sa Paroisse, ceux qui se perpétuoient dans les Corps de métiers réunis en confrairies, ne pouvoient échapper à sa vigilance. Voyant avec la plus grande peine que

que les jours où les Confreres célébroient la fête de leur Patron, étoient moins de pieuses solemnités, que des débauches et des profanations, il demanda longtems à Dieu le secours de sa grace pour remédier à un désordre si profondément enraciné et si universel. Le moyen de reforme qu'il imagina fût de rassembler les différens Corps, quelque tems avant la fête du Patron et de les instruire sur la maniere de la sanctifier. Ne se bornant pas à ces instructions, il fit imprimer et distribuer, soit par les clercs de sa Paroisse pour les enfans des confreres, soit par les Prêtres de sa Communauté pour les Peres et Meres ou autres personnes agées, des maximes, des pratiques et des actes, avec de pieuses estampes qui ne tarderent pas à porter les fruits qu'il en espéroit. Il abolit ainsi plusieurs superstitions qui depuis longtems se perpétuoient dans les différentes Confrairies de sa Paroisse. Un grand nombre de ceux qui y étoient fortement attachés, y renoncerent solemnellement ; et non contens de les avoir bannies de leurs maisons, travaillerent efficacement à en purger beaucoup d'autres où elles s'étoient introduites.

Il reforme les abus des Corps de métiers.

Comme il ne pouvoit ignorer les désordres qui se commettoient à la foire de S. germain, et que partout où le demon exerçoit son empire il se croyoit obligé d'opposer toute la force de son zele, il y alloit souvent en personne. Sa vertu lui donnoit assez d'autorité, pour en faire disparoître les tableaux, les sculp-

tures et toutes les images qui blessoient l'honnêteté. Lorsqu'il ne pouvoit s'y transporter lui meme, il se faisoit supplier par d'autres ecclesiastiques capables d'en imposer; et si les premiers avis étoient inutiles, il reclamoit le ministere des officiers de justice qui étoient toujours prets à le seconder. Plus d'une fois ceux ci saisirent les objets dangereux pour les mœurs qu'on avoit mis en vente, poursuivirent les coupables, et les condamnerent à des aumônes rigoureuses.

Partout où il savoit que l'esprit de division avoit mis le trouble et entretenoit la discorde, il s'efforçoit d'y retablir la concorde et la paix. M. De gaches ancien Président du Siege d'Aurillac, homme d'une insigne piété, et d'une mortification extraordinaire, l'aida beaucoup dans ce genre de bonnes œuvres. Ce magistrat aussi éclairé que vertueux et integre, qu'il avoit connu pendant les missions du Velay et de l'auvergne, en se retirant du Siecle pour servir l'Eglise, s'attacha tellement à lui, qu'il ne le quitta jamais, et que la Communauté de S. Sulpice fut son unique séjour jusqu'à la mort. Il parut que la divine Providence l'avoit mis dans le barreau et formé à la Science des lois pour le préparer au Ministere que lui confia son ancien ami. La connoissance qu'il avoit des affaires, son intelligence dans les causes les plus épineuses, et le don qu'il avoit de persuader les esprits, lui ser-

virent souvent à terminer les procès au gré de toutes les parties, comme sa charité et son zèle, à reconcilier les cœurs.

Ce qu'on vient de rapporter des actions de M. Olier depuis la persécution dont il fut sauvé comme par miracle, n'est que la moindre partie des œuvres de toute espece qui l'occupérent sans relâche jusqu'en 1649 ; c'est-a-dire, dans l'espace d'environ un an et demi ; mais comme elles ont beaucoup de ressemblance avec celles qu'on l'a vu pratiquer jusqu'ici, ce ne sera ~~ni~~ manquer ni à l'intégrité de son histoire, ni à l'édification qui en doit etre le fruit, que d'en omettre le détail pour passer à un autre genre d'événemens non moins dignes que ceux dont on termine le recit, de trouver place dans cet ouvrage.

Fin du 6.e livre

Livre cinquieme

M. Olier fait un voyage au tombeau de S.t François de Sales.

Il y avoit longtems que M. Olier desiroit pouvoir accomplir la promesse qu'il avoit faite à Dieu d'aller à Annecy visiter le tombeau de S. François de Sales, et lui rendre grace de la Santé qu'il avoit recouvrée par son intercession en 1637, comme il a été rapporté au second livre. Quoique depuis le tems où cette faveur lui avoit été accordée, il eût cherché d'année en année les moyens d'acquitter son engagement, il avoit toujours été arrêté par de nouveaux obstacles. Les besoins extrêmes des ames au salut desquelles il avoit travaillé continuellement, lui avoient paru une raison légitime de différer le voyage et de ne l'entreprendre, que lorsque des obligations plus urgentes n'en souffriroient pas. L'occasion qu'il attendoit se présenta lorsqu'il y pensoit le moins. Après avoir travaillé dans sa Paroisse l'espace d'environ cinq ans avec un courage et un zele infatigable, il se trouva si épuisé qu'on lui ordonna de prendre du repos, en lui annonçant que s'il se refusoit le prompt soulagement qui lui étoit nécessaire, il étoit impossible que bientôt il

ne

ne succombât tout à fait et ne se vît dans la nécessité de renoncer à sa Cure. Croyant devoir condescendre à cet avis, il consentit à suspendre ses travaux et à s'éloigner de son troupeau pour un tems. Mais comme il crût avoir assez de force pour faire le voyage qu'il avoit promis à Dieu, et que d'ailleurs on lui recommandoit l'exercice du corps, il profita de la conjoncture; et au lieu d'aller chercher du délassement dans quelque maison de campagne, il prit le parti de faire le voyage d'Annecy. Ce fût au mois de septembre 1647 qu'il l'entreprit. Le regret qu'il avoit de quitter son cher troupeau fût tempéré par la joye qu'il ressentoit à se voir en pleine liberté, durant son absence, de jouir de la compagnie de son Dieu. Il espéroit avec les forces du corps reprendre dans l'oraison qui étoit son plus doux repos, toute la vigueur d'esprit nécessaire à un pasteur des ames. On verra bientôt que ce Pélerinage ne se fit point sans une Providence particulière de Dieu qui avoit de nouvelles œuvres à exécuter par ses mains, et de nouvelles graces à lui communiquer.

Avant de sortir de Paris, il alla prendre dans l'Eglise de Notre Dame la bénédiction de Notre Seigneur et de sa très Sainte Mere; puis il commença sa route par la

Il s'arrête à Chatillon sur Seine où il reçoit des graces particulières

Bourgogne. Il passa par Chatillon petite ville célèbre par le Culte qu'on y rend à la Sainte Vierge, et les miracles qui s'y sont opérés en grand nombre. On assure qu'elle y favorisa S. Bernard de plusieurs graces extraordinaires. M. Olier instruit de cette tradition fut à peine arrivé, qu'il se rendit à l'Eglise où elle est spécialement honorée. Prosterné devant son image il y demeura quelque tems en oraison, lui demandant une participation de l'esprit et des dons qu'elle avoit obtenu autrefois au Saint abbé de Clairvaux. Il en sortit si pénétré des impressions secrettes qu'il y avoit ressenties, et si profondément anéanti à ses propres yeux, que ne se croyant pas digne de célébrer le lendemain la Sainte Messe à l'autel consacré sous l'invocation de Marie, il en choisit un autre et le laissa à M. de Bretonvilliers qui l'accompagnoit. Il lui en fit l'ouverture au sortir de l'Eglise. Dans un sentiment tout semblable à celui que témoigna S. Pierre à Notre Seigneur, lorsqu'il lui dit, <u>retirez vous de moi, ô mon Maître; et n'approchez pas d'un pécheur tel que je suis,</u> il pensa qu'un serviteur si infidele ne méritoit pas d'approcher un lieu aussi sacré "Il faut," dit-il, "le "reserver à des ames parfaitement pures, et moins indignes

"indignes que la mienne". Dès le lendemain Dieu récompensa son humilité. Il lui fit connoître que la Sainte Vierge desiroit le voir offrir à l'autel où reposoit son image, et qu'elle le feroit entrer en participation de la vie intérieure de son Fils. Il obéit à cette inspiration et dit la Sainte messe à l'autel consacré sous son nom. La consolation et la joye qu'il y ressentit fut si grande qu'il fut aisé de s'en apercevoir. Jamais dans ses entretiens et dans les traits de son visage, on ne vit plus éclater et l'on ne ressentit mieux de ces vives flammes qui partent d'un cœur tout brûlant du pur amour.

A cette premiere faveur Dieu en ajouta deux autres. L'une regardoit M. de Bretonvilliers que M. Olier cherissoit comme un Pere chérit son enfant, et qu'il ne cessoit d'offrir à Notre Seigneur, comme la personne du monde qui lui étoit unie le plus étroitement et qu'il croyoit le plus capable que tout autre de le remplacer auprès de son maitre. "Car je ne suis rien," disoit il au Seigneur dans sa simplicité, "je n'ai rien dans moi qui
" soit de quelque prix devant vous; et celui que je vous
" présente en ma place, je ne puis douter qu'il ne soit très
" agréable à votre cœur par son enfance spirituelle, son

"innocence et le desir qu'il a de vous plaire." Langage que Dieu parut agréer, en donnant plusieurs fois à son Serviteur le mouvement de croire avec une forte conviction qu'il lui destinoit M. Bretonvilliers pour l'aider dans ses entreprises et pour lui succéder. L'autre faveur consistoit dans une assurance que Dieu lui donna intérieurement sur la vocation d'une jeune personne qui vouloit entrer dans l'Ordre des Carmelites. Il avoit à ce sujet de grandes inquietudes dont la Sainte vierge le délivra en cette circonstance. "Je me souviens," dit il, "d'une prétieuse grace qu'il plut à la Mere de Dieu de
" me faire devant sa Sainte image à Chatillon sur Seine.
" Comme cette tendre mere ne peut souffrir la moindre agi-
" tation dans le cœur de ses enfans, pour me mettre en
" repos d'une peine qui me pressoit, elle me découvrit
" l'etat d'une ame qui étoit à Paris et que je craignois
" etre troublée dans sa vocation. Il me sembla la voir
" dans une dilatation de cœur, dans une joye et une
" jubilation merveilleuse ; ce qui me fit dire aussitôt à
" M. De Bretonvilliers, je ne suis plus en peine de Mlle
" De V. elle est en paix et en grande joye. En effet deux
" jours après je reçus de ses lettres qui me firent connoî-
" tre ses dispositions toutes semblables à celles que j'avois
" ressenties moi même devant le Seigneur."

De Chatillon M. Olier se rendit à Clairvaux, voyage qu'il fit en esprit de Pélerinage par respect pour ce Saint Monastere que depuis longtems il desiroit visiter et connoître. N'en étant plus qu'à une demi-lieue, il descendit de cheval avec ceux qui l'accompagnoient et voulût aller à pied jusqu'à l'abbaye, faisant oraison dans le silence et le recueillement le plus profond. La nature du lieu l'y invitoit, et sembloit lui fournir un sujet continuel de méditation. C'etoit un bois fort couvert et fort épais, comme ceux qui environnoient la plûpart des anciens Monasteres. Rien n'est plus propre à distraire l'esprit d'un voyageur qui voudroit méditer, que la vue de tout ce qui se présente à lui sur la route. Rien au contraire ne favorisoit mieux la sainte habitude qu'il avoit de marcher en la présence de Dieu que l'aspect de la forêt où il s'enfonçoit à chaque pas. Les arbres qui par leur multitude, leur élévation et l'étendue de leurs branches formoient une ombre fort approchante des tenebres de la nuit, rappelloient à sa mémoire les anges terrestres qui les avoient comme sanctifiés tant de fois en méditant, assis à leur piés, les vérités eternelles. Il lui sembloit entendre leurs voix se reproduire autour de lui, et l'inviter à bénir avec eux l'auteur des beautés de la nature. Jamais dans ses voyages il n'avoit éprouvé un sentiment plus doux, que celui qui l'accompagna jusqu'à la porte du Monastere.

Il passe à Clairvaux

Il y arriva la veille de la Nativité de la Sainte vierge, bien consolé de voir la Solitude qu'avoit choisi autrefois S. Bernard pour y passer sa vie dans les douces austérités de la pénitence; et admirant comme par le grand nombre de Saints qu'il y avoit formés, d'un desert rempli de serpens et peuplé de bêtes féroces, il en avoit fait une image du Paradis. Il y demeura deux jours si étroitement uni à Dieu, qu'on avoit peine à le tirer de ses entretiens avec lui. Ce fut toute son occupation le jour de la fête. Le lendemain il célébra la ~~Sainte~~ Messe dans l'ancienne chapelle de S. Bernard, et visita tous les endroits du dedans et du dehors de la maison que le bienheureux avoit rendus précieux par sa présence ou quelque trait particulier de sa vie. ayant été conduit à la petite cellule qu'on montroit alors au bout de l'ancien dortoir des Religieux, il fut tellement saisi de l'Esprit de Dieu, qu'il y demeura long tems en priere, et qu'il ne fut pas facile de l'en faire sortir.

Il s'arrête à la Chartreuse de Dijon, puis à Citeaux, de là à Baune où il visite la dame du S. Sacrement.

De Clairvaux il partit pour Citeaux où il arriva après avoir séjourné deux jours à la chartreuse de Dijon. Sa premiere pensée fut, selon sa coutume, d'aller à l'Eglise pour y adorer Notre Seigneur versant de la plenitude de son Esprit dans l'Ordre qui y avoit pris

naissance

naissance, et qui delà s'étoit répandue dans l'Eglise avec tant d'édification pour la France et les Etats voisins. Outre les graces personnelles qu'il reçût de Jésus Christ dans ce lieu de bénédiction, l'abbé du Monastere Supérieur général de tout l'ordre, lui accorda pour lui même et pour le Séminaire de S. Sulpice, l'avantage d'être spécialement associé à toutes les prieres et bonnes œuvres de ses Religieux.

Comme M. Olier devoit passer près de Baune, M. de Renti et quelques autres grands Serviteurs de Dieu l'avoient engagé de s'y arrêter pour s'entretenir avec la Sœur Marguerite du S. Sacrement Religieuse Carmelite qui dans tout le Royaume étoit en réputation de Sainteté. Autant pour satisfaire sa propre inclination que pour condescendre à leurs desirs, il se détourna un peu de son chemin, se rendit dans cette ville, et y conversa plusieurs fois avec la Servante de Dieu dont il avoit si souvent entendu parler. Une lumiere intérieure avoit fait connoître à cette Sainte fille que le Seigneur vouloit l'unir spirituellement à une ame qui lui étoit fort agréable. C'étoit celle de M. Olier. Dès sa premiere conversation avec lui, elle n'en douta point, tant elle y éprouva de consolations. Outre cette impression secrette qui fut si extraordinaire et si abondante qu'elle avoua au Serviteur de Dieu que jamais

elle n'en avoit ressentie une semblable. Notre Seigneur lui assura que celui qui étoit venu la visiter, étoit l'homme de son cœur qu'il lui avoit fait connoitre. Il seroit difficile de rapporter ce qui se passa entre ces deux grandes ames. "Non," a dit plusieurs fois M. Olier, "jamais je ne me suis trouvé "plus perdu en Dieu, ni plus hors de moi même "que dans mes entretiens avec la Sœur Marguerite."

Son séjour à Baune ne fût pas seulement utile à cette Religieuse; toutes celles du Couvent voulurent conférer avec lui; et ce fût avec le plus grand fruit; car la Supérieure a souvent témoigné que si l'Esprit de ferveur s'étoit renouvellé sensiblement dans la maison, c'étoit à ses entretiens spirituels avec toutes les Religieuses, qu'il faloit attribuer ce changement. M. Olier fût si édifié des saintes dispositions où il les avoit trouvées, et plus encore de celles où il les laissa, qu'en sortant de Baune il dit à M. de Bretonvilliers que leur Communauté étoit une des plus ferventes qu'il y eut en France. Non content d'y avoir repandu, soit par les discours qu'il y adressa à toutes les Religieuses en commun, soit par ses entretiens particuliers, la bonne odeur de Notre Seigneur, sachant que le Monastere étoit pauvre, il lui fit une aumone considérable.

La

sa Devotion aux différens Saints dont on montroit les précieux restes dans les villes qui étoient sur sa route, lui donna un grand desir de voir et d'honorer le corps de S. Claude. Ce fût pour lui une nouvelle consolation, de visiter une relique aussi célebre. La peine qu'il avoit à s'en séparer lorsqu'il étoit en oraison devant la châsse où elle repose, fit juger à ceux qui l'accompagnoient qu'il y reçût aussi de nouvelles faveurs du ciel. Ce fût là encore que Notre Seigneur renouvella la sainte union qui s'étoit formée à Baune entre lui et la Sœur Marguerite du Saint Sacrement. Pendant qu'il étoit à S. Claude il reçût de sa part une image au bas de laquelle étoient ces paroles écrittes de sa main. "Mon Révérend Pere, Jésus qui est notre liaison notre vie et notre tout, consommera la grace qu'il nous a faite aujourdhui."

M. Olier quitta la ville de S. Claude pour se rendre à Annecy où il lui tardoit d'arriver et d'acquitter son vœu. Il eut à peine mis le pied à terre, qu'il alla visiter le tombeau de St François de Sales. La tendre amitié qu'avoit eu pour lui le Bienheureux depuis le moment où il lui avoit été présenté à Lyon par sa mere, fût alors trop vivement gravée dans sa mémoire pour ne pas réveiller dans son cœur tous les sentimens de sa reconnoissance, et lui inspirer la confiance la plus étendue. Aussi pendant les trois jours qu'il demeura

Il visite le tombeau de S. François de Salés à Annecy.

à Annecy, excepté le tems du repas et de quelques visites qu'il fit au Couvent de la Visitation, on le vit toujours en oraison, non près de son tombeau, mais devant le tabernacle où reposoit le Très Saint Sacrement. Ce qui l'arrêta ainsi auprès de Notre Seigneur, ce fut un mouvement secret accompagné d'une lumiere surnaturelle qui lui avoit fait connoître que ce seroit dans le Mystere adorable de l'Eucharistie et aux pieds des SS. autels, qu'il ressentiroit davantage les effets de l'intercession du Bienheureux. Dès cette premiere journée il en reçut une visite qui l'inonda de joye, avec une instruction sur sa conduite intérieure. Il le vit en esprit et l'entendit prononcer ces paroles avec la bonté d'un Pere qui reprend et exhorte son enfant. "Votre defaut,
" Mon Fils, et ce qui vous empêche d'entrer dans la pleni-
" tude de la Divinité, comme vous le desirez, c'est que vous
" n'aimez pas Dieu assez purement et que vous avez trop d'at-
" tache à ses Dons." C'est ainsi que le Saint rendoit après sa mort à celui dont il avoit voulu faire son élève, les services qu'il n'avoit pu lui rendre pendant sa vie. M. Olier après avoir raporté ce trait, ajoute; "C'étoit à la vérité ce qui
" me causoit de grandes peines et m'ôtoit le repos, la sim-
" plicité et la dilatation du cœur. Je conçus donc dès lors
" que je devois aimer Dieu purement pour lui même et en
" lui même; que je devois l'aimer en son Esprit qui est charité,
" mais charité pure; que je devois enfin embrasser tous mes

freres

" freres en Jésus Christ pour desirer à tous la plénitude de la Divi-
" nité. Je ne puis pourtant," ajoute t'il, "espérer cette grace que
" par le Mystere Sacré de l'autel, car lorsque je veux m'adresser
" à ce grand Saint pour avoir part à l'amour dont il brûloit
" pour Jésus, je le trouve comme insensible à mes demandes,
" quoique sur la terre il fût la douceur même, et comme une
" vive expression de la bonté divine. Plus consommé en Dieu au
" ciel et en ses perfections qu'il ne l'étoit ici bas, paroîtroit il si in-
" différent pour une ame qui le recherche, qui a l'honneur de lui
" appartenir par alliance Spirituelle, et qui reçoit même de lui
" de Saintes instructions pour son Salut, Si Jésus Christ lui même
" ne s'étoit réservé d'opérer dans son très auguste Mystere cette
" consommation qu'il me fait espérer et me promet tous les jours,
" comme il a fait dès le commencement de ma vocation "?

M. Olier avoit rempli le but principal de son voyage en visitant le tombeau du Saint Evêque de geneve, mais Dieu vouloit qu'au lieu de revenir sur ses pas pour reprendre les fonctions qu'il avoit été obligé d'interrompre, il prît une autre route, pour porter de ville en ville l'odeur de ses vertus. Il sortit donc d'annecy pour aller à grenoble où la Mere Supérieure de la visitation lui persuada de demeurer cinq jours entiers. Par res-pect et par reconnoissance pour le Saint fondateur de son Ordre, il se rendit facilement à ses desirs. Il passa presque tout son tems à faire comme une petite Mission aux Religieuses du Couvent.

Il va à grenoble puis à Valence pour visiter la Saint de ce nom.

achevant dans les conversations particulieres ce qu'il y avoit commencé dans les exhortations communes. Comme il n'avoit que quelques lieues à faire pour voir la Sœur Marie de Valence autre Religieuse célebre par ses vertus et ses dons extraordinaires, il ne voulut pas laisser échapper une occasion si favorable de s'édifier avec elle. Cette Sainte fille que S. François de Sales appelloit une Relique vivante, conservoit toujours une vénération singuliere pour M. Olier, et sa confiance en ses lumieres étoit sans bornes depuis qu'elle l'avoit connu pendant ses missions d'Auvergne. Celui ci s'estima fort heureux de pouvoir renouveller son ancienne liaison avec cette Sainte Epouse de Jésus Christ. Ses ecrits nous apprennent que ce fut une des plus grandes consolations qu'il eût gouté dans sa vie. " Les entretiens," dit il, " de cette Servante de
" Dieu me touchoient si vivement, que je croyois converser plû-
" tôt avec un ange du ciel qu'avec une créature encore vivante
" sur la terre. Elle me parut si remplie de l'Esprit de Dieu, et
" la modestie ravissante de son visage qui avoit quelque chose de
" surnaturel, me firent une telle impression, qu'aujourdhui
" même, quoiqu'il se soit écoulé déja plusieurs années depuis
" notre entrevue, j'en suis tout aussi ému, quand j'y songe,
" que si je l'entendois encore." Avant qu'ils se séparassent la Sœur de Valence dit à M. Olier que Notre Seigneur la tireroit bientôt de son exil, ce qui se vérifia environ six mois après. Une de ses nieces vouloit embrasser la vie Religieuse, mais elle ne pouvoit fournir ce qui étoit nécessaire pour suppléer à l'indigence du couvent où elle desiroit d'etre reçue. Le Saint Prêtre le donna généreusement, autant pour concourir à la gloire de Dieu

Dieu par cette bonne œuvre, que par vénération pour la personne dont elle étoit niece.

Lorsqu'il eut quitté Valence, il visita tous les lieux voisins qui étoient devenus célèbres par les lieux de devotion où l'on faisoit des Pélerinages de toutes parts, comme la S.te Baume, S. Maximin, Tarascon, la grande chartreuse, où il passa deux jours dans une oraison continuelle, et l'abbaye de S. Antoine où reposent les Reliques de ce Patriarche des Solitaires d'orient. Une des plus cheres pratiques de M. Olier dans ses voyages, c'étoit d'adorer Notre Seigneur répandu dans les Saints qui sont honorés partout où l'on conserve les précieux restes de leur mortalité. Il respectoit la grace que leur avoit communiqué l'Esprit de Dieu selon les divers desseins qu'il avoit eus sur eux dans son Eglise; et il aimoit à louer la bonté divine pour les merveilles qu'il avoit opérées en eux, s'efforçant d'en attirer en lui de semblables, pour n'être pas infidele à son Maître.

Il fait le Pelerinage de la Sainte baume, et plusieurs autres.

En retournant à Paris il visita encore les Reliques de S. Martial que possede l'Eglise de Limoges. Delà traversant un Diocese qu'il trouva comme un champ sans culture, tant les ames y étoient négligées, il en fut si affligé, que s'arrêtant dans une des Eglises qu'il rencontra sur sa route, il y demeura l'espace de cinq heures en oraison. Tout baigné de larmes, il supplia avec tant d'instance le Pere des Miséricordes, d'avoir pitié

du pauvre peuple qu'il voyoit dans le délaissement le plus affreux, qu'il fut bientôt exaucé. La divine Providence suscita peu de tems après plusieurs ouvriers qui travaillerent dans plusieurs cantons de ce diocese avec le plus grand fruit.

Ses pratiques en voyage. Ce voyage qui dura trois mois loin de diminuer son union avec Dieu et de rallentir sa ferveur, effet assez ordinaire dans les ames d'une vertu peu solide, ne servit au contraire qu'à le perfectionner dans les voyes du pur amour et à faire paroître son eminente piété avec un nouvel éclat. L'action la plus sanctifiante pour un Pretre et aussi la plus consolante, est la célébration des SS. Mysteres. Quelqu' incommodité qu'il eut essuyée ou quelque fût sa lassitude, il n'y manqua pas un seul jour. Plusieurs fois il fut obligé de partir de grand matin, et pour arriver à quelqu' Eglise où il put satisfaire sa devotion, de supporter des chaleurs excessives. Rien n'étoit capable de l'arrêter : "Nous sommes trop heureux", disoit il alors, "d'entrer à ce prix en participation de
" l'amour et du zele avec lequel Jésus Christ se donne
" à nous dans le très Saint Sacrement. S'il a pour nous
" un amour si généreux et si tendre, que ne devons nous
" pas souffrir et entreprendre pour lui ? Si son desir est si
" ardent pour venir en nous, quel doit etre le nôtre pour le
" recevoir ?

La

La premiere chose qu'il faisoit partout où il s'arrêtoit, c'étoit d'aller à l'Eglise du lieu pour y adorer Notre Seigneur. Son sentiment étoit que nous devions lui rendre ce devoir dans tous les endroits où nous pouvons le visiter, non seulement pour nous mêmes, mais aussi pour tous ceux qui les habitoient; la plûpart ne songeant presque jamais à lui offrir les hommages qui lui sont dûs dans son auguste Sacrement. Quand il passoit dans un village ou qu'il appercevoit un clocher, il faisoit reciter à tous ceux qui l'accompagnoient Tantum ergò Sacramentum &c. et s'unissoit à toutes les louanges que Jésus Christ rend continuellement à son Pere. "Ah!" disoit il, " ne laissons pas Notre Seigneur rendre seul à "gloire à Dieu dans les tabernacles où le retient son amour "pour nous. N'est il pas bien juste de satisfaire aux desirs "de ce cher Fils qui non content de louer son Pere en sa "propre personne, souhaite multiplier ses louanges en le glo- "rifiant dans tous ses membres? Ce desir d'ailleurs nous est "trop profitable pour n'y pas condescendre de tout notre cœur. "Dans cette vue unissons nous à lui et demeurons en lui dans "un grand repos intérieur, acquiesçant avec simplicité à ce qu' "il veut opérer en nous, sans même vouloir decouvrir ce qui "est en lui; mais nous contentant de dire, ainsi soit il, selon "ce que nous lisons dans l'Apocalypse, adoraverunt dicentes, Amen

Après qu'il avoit adoré le très Saint Sacrement, lorsqu'il entroit dans les villages et dans les villes, sa coutume étoit encore de saluer les Anges qui en étoient les Protecteurs. Il se recommandoit à leurs prieres. Lorsqu'il devoit y travailler, il se donnoit à eux pour obtenir plus facilement par leur credit le don de s'insinuer dans les cœurs qu'il vouloit gagner à Dieu. Il ne perdoit pas une seule occasion dans ses voyages, de rendre au prochain quelque service corporel ou spirituel. Lorsqu'il étoit appellé dans les Monasteres de Religieuses, il s'y rendoit aussitôt, écoutant toutes celles qui le consultoient avec une charité toujours égale, et comme s'il n'eût pas eu d'autre ministere à remplir. S'il rencontroit quelque pauvre sur le chemin, après lui avoir fait une aumône, il lui parloit de Dieu et de son salut avec toute l'affection d'un Pere. Les gens de la Campagne qui se trouvoient sur son passage, les maîtres et maitresses des auberges où il logeoit, les enfans et les domestiques, tous se ressentoient de son zele et de sa charité. C'étoit surtout avec les Curés et autres prêtres des Paroisses qu'il aimoit à s'entretenir. Après avoir gagné leur cœur par son affabilité, il ranimoit en eux l'Esprit Ecclésiastique et leur inspiroit des sentimens dignes de la Sainteté de leur vocation: Il leur faisoit estimer et goûter les œuvres du Saint Ministere, et leur rappelloit que les Prêtres sont les images vivantes de Jésus Christ

dans

dans son Eglise. Il saisissoit enfin toutes les ocasions qui se présentoient de faire quelque bien; ensorte que son voyage, depuis qu'il eut quitté Paris, jusqu'à son retour, fut comme une mission continuelle.

Son oraison durant le même tems n'étoit presque jamais interrompue. Dès le matin il y employoit une heure entiere, selon le reglement qu'il s'étoit prescrit, et qu'il faisoit observer à ceux qui voyageoient avec lui. Il la faisoit à cheval pour ne pas trop retarder sa marche. Ensuite il recitoit son office et faisoit tous les exercices de pieté qui lui etoient ordinaires en tout autre tems. Il en donnoit bien peu à la recréation; encore le plus souvent ce n'étoit que pour parler de choses saintes et edifiantes. Pendant qu'il logea à Macon, une demi heure après son coucher, dix heures sonnerent. N'ayant entendu que les cinq derniers coups, il crût etre à cinq heures du matin. Il se leve aussitôt, et veut reveiller un de ceux de sa Compagnie qui couchoit dans la même chambre. Celui-ci qui ne s'étoit pas encore endormi, lui fait remarquer son erreur. Il descend pour s'informer de l'heure actuelle. Ayant connu sa méprise, il remonte sur le champ, et lui dit de continuer son repos; pour lui, il se met en oraison

et y passa la plus grande partie de la nuit : ce qui lui est arrivé plusieurs fois en d'autres circonstances. Aucune ne fut aussi touchante pour lui dans le cours de son voyage, que le moment de son passage à geneve. Il parut singulierement affligé à la vue de cette ville. La triste situation à laquelle il la voyoit reduite par les malheurs de l'heresie, la lui fit comparer à celle de jerusalem frappée d'aveuglement, et livrée à toutes les horreurs du fanatisme. Deplorant le sort de ses habitans, il lui appliqua les paroles de Notre Seigneur pleurant sur la ville infidele, et ne voulut pas s'y arrêter, tant il détestoit l'esprit de schisme et de rebellion qui en avoit fait une nouvelle babylone. "Passons," dit il en gemissant, "passons " et ne nous arrêtons pas dans un lieu où le regne " de jésus Christ notre maître est rejetté."

Pendant tout son voyage on admira souvent jusqu'où il portoit l'humilité. Il se faisoit le serviteur des autres ; il les reveilloit le matin, portoit derriere lui sur son cheval ce qui étoit à leur usage, prévenoit tous leurs besoins, leur rendoit enfin toutes sortes de bons offices, et les humilioit en quelque maniere, par son empressement à les assister en toute rencontre. Au sortir de S. Claude, comme on passoit par une montagne fort rude, un cheval s'étant déferré, celui qui le

le montoit en descendît aussitôt de peur de se blesser. M. Olier fût aussi prompt que lui à mettre pied à terre, et l'obligea de changer avec lui. Celui ci après avoir resisté d'abord par respect, céda par obéissance, et ne pût l'empêcher de faire à pied le reste du chemin jusqu'au premier village éloigné de cinq quarts de lieue. Ce ne fut même pas assez ; comme le cheval couroit risque de se faire quelque playe, il prît la peine d'envelopper son pied avec un gand fort epais, et le conduisît ainsi lui même, comme s'il eût été le valet de la compagnie. Il arriva au lieu du repas accablé de fatigue et tout baigné de sueur. "Comme je lui representois," dit M. De Bretonvilliers, "qu'il devoit s'épargner davantage, vous le savez," me repondit il, "ma vocation est de vivre dans un esprit de servitude continuelle, non seulement à l'egard de Dieu, mais encore à l'egard des hommes."

Cet esprit de dépendance lui faisoit demander conseil à M. De Bretonvilliers dans les petites choses comme dans les grandes. Celui ci presqu' affligé de cette déférence qui lui paroissoit excessive et en quelque sorte déplacée, lui ayant demandé une fois pourquoi il consultoit ainsi un homme qui avoit beaucoup plus de besoin de prendre et de recevoir des conseils, qu'il n'étoit capable d'en donner, voici la reponse admirable qu'il lui fit. "Agissez, mon cher enfant, avec la

"simplicité, et dites moi tout naïvement ceque vous
"pensez ; car si j'étois seul avec Jean (c'étoit son do-
"mestique) je lui demanderois son avis, et je ferois sim-
"plement ce qu'il me diroit. Ne faisons jamais notre
"volonté, s'il est possible, jusques dans les plus petites cho-
"ses. alvions à l'exemple du Fils de Dieu, dans une dé-
"pendance aussi universelle). Lorsque nous pouvons pren-
"dre avis de nos directeurs, soyons dans leurs mains com-
"me des fleches entre les mains de celui qui tire de
"l'arc ; elles vont sans resistance et avec force partout
"où on les lance. Voilà comme il faut que nous obéis-
"sions à ceux que Dieu nous a donnés pour guides, c'est-
"à-dire, que pour rompre notre volonté, et la plier
"à celle d'autrui, nous devons suivre le sentiment
"des personnes avec qui nous nous rencontrons. Oh!
"qu'il y a peu d'hommes sur la terre dont la volonté
"propre soit pleinement anéantie !" Il la comparoit à
cette jeune fille que ressuscita Notre Seigneur. Elle dor-
moit, mais elle n'étoit pas morte. Il vouloit donc qu'-
on travaillât incessamment à la détruire. "Pour peu
"de vie qu'elle ait," ajoutoit il, "elle se reveille fa-
"cilement, dès qu'on lui accorde ce qu'elle demande ; et
"bientôt elle devient la maîtresse. C'est pourquoi il la
"faut toujours tenir en bride et sous la puissance de l'esprit."

Dans cette vue il conseilloit surtout pour le tems des voyages où la nature est portée à prendre plus de liberté, de se choisir un des eux avec qui l'on voyageoit, pour dépendre de lui, comme nous tenant la place de Dieu, et lui obéir en toutes choses avec une entiere soumission. Il assuroit que par ce moyen notre volonté s'anéantissoit à chaque moment; qu'à force de la traiter ainsi, elle s'affoiblissoit peu à peu, ensorte qu'à la fin elle se trouvoit reduite à un état de mort, où elle n'avoit plus de proprieté, tant elle se laissoit gouverner à l'Esprit de Dieu qui la possédoit toute entiere. Il regardoit cette pratique, dès qu'on y étoit fidele, comme une voye infaillible de parvenir à une parfaite liberté.

Une autre vertu qu'on remarqua en lui dans ses voyages, fût la mortification des sens. Jamais on ne le vit s'arrêter à considérer les choses curieuses qui se rencontroient sur sa route. On eût dit que tous ses sens étoient morts. Un de la Compagnie voyant un magnifique chateau, ne pût s'empêcher de le faire appercevoir en disant, Voilà une belle maison. M. Olier lui repondit doucement, a quoi vous amusez vous? Quelques momens après il ajouta, "toute cette beauté, qu'est-ce autre chose qu'un peu

"de terre mise sur d'autre terre? hélas que toutes les "vanités de ce monde sont peu de choses et que l'on "doit en faire peu de cas! Si nous avions bien de la foi, "nous ne les regarderions même pas." Il fit plus de six cent lieues, sans permettre qu'on s'arrêtât à voir les choses curieuses et remarquables qui attiroient les voyageurs, et qui dans plusieurs Provinces où il passa se trouvoient en grand nombre. Dans ces occasions il recommandoit de vivre en esprit de sacrifice. "Soyons pour les "choses terrestres," disoit il, "comme des hommes ensevelis dans leur tombeau; c'est le moyen de nous élever "à Dieu et de vivre en lui."

Il faut avouer ici que si M. Olier pendant les trois mois qu'il mit à voyager, fut fidele à son Dieu, ce ne fut pas sans éprouver combien Dieu est fidele à ceux qui le servent. Cent et cent fois on eût lieu d'admirer les soins de la Providence sur lui. Ils étoient si fréquens et si sensibles, qu'il dit lui même une fois, "Je crois vraymant que Dieu a envoyé "ses anges pour etre toujours avec nous." Et après son retour, écrivant à un de ses amis, il lui disoit, "les divins esprits m'ont tellement servi dans tout ce "voyage, qu'on pourroit presqu'user ici à la lettre de "ces paroles de David, angelis suis mandavit de te ut

custodiant

„ custodiant te in omnibus viis tuis. En toute rencon-
„tre où nous avions besoin de guide, nous en
„trouvions au moment, qui faisoient pour nous l'of-
„fice des Anges gardiens. Il n'étoit pas possible de
„méconnoître la bonté du Seigneur envers nous; et
„c'étoit le sujet continuel de nos louanges."

M. Olier rendu à sa Paroisse, se livra avec tout son zele au salut de son peuple et aux autres œuvres qui demandoient sa présence. On ne le vit jamais plus attentif à faire honorer le Saint Sacrement et le lieu saint où il reside. Il ne souffroit point que pendant la célébration des SS. Mysteres on se mît à genoux sur des bancs ou sur des chaises. Outre qu'il parlât souvent dans ses prônes sur cet usage qu'il regardoit comme une irrévérence, souvent il visitoit en personne les fideles rassemblés dans son Eglise, pour s'assurer de leur modestie, et recommandoit à ses Prêtres d'y veiller comme lui même. Il chargea quelques uns d'entr'eux d'examiner attentivement pendant les SS. offices, si on y assistoit avec Religion, et de contenir dans le devoir ceux qui n'y gardoient pas le silence. Plusieurs Dames de qualité se faisoient

Il reprend le gouvernement de sa paroisse

porter la queue dans l'Eglise. Il parvînt à réformer cet abus, en leur faisant comprendre que dans la maison de Dieu, grands et petits, tous doivent s'humilier profondément, et n'y paroître que comme de vils Serviteurs indignes d'être admis en sa présence. Dans les cérémonies Ecclésiastiques telles que l'adoration de la croix et la distribution des cierges bénis ou des rameaux; il voulût que tous ceux de son clergé eussent le pas sur les Paroissiens, de quelque rang qu'ils fussent, même sur les Princes du Sang. Comme on savoit combien il honoroit leur dignité, et que personne ne respectoit les grands plus que lui, parcequ'il voyoit en eux une image de la souveraine grandeur, loin que ceux ci fussent offensés d'une telle conduite, tous y applaudirent, et les Princes eux mêmes furent les premiers à l'appuyer de leurs suffrages et de leur exemple.

Ce fût dans le même esprit que jaloux de se montrer partout avec l'extérieur le plus conforme aux SS. Canons, et de ne s'écarter en rien de la Discipline Ecclésiastique, jamais il ne quitta l'habit long; pratique qu'il a transmise à ses Successeurs, et qu'ils ont toujours fidelement observée. Soit à la Cour, soit dans leurs voyages, tous jusqu'à présent se sont fait une loi de ne paroître qu'en soutane.

Soutane. On ne verroit qu'avec peine quelqu'un des Prêtres qui composent sa Communauté, oublier dans les vêtemens et dans toute sa conduite, la simplicité dont on y a toujours fait profession. Ils sont persuadés que rien n'en impose plus au peuple, que cette décence dans les Ministres sacrés, comme rien ne les rend plus méprisables aux yeux des fideles que l'amour de la parure et le goût des modes du Siecle.

Pendant que le zélé Pasteur travailloit à reparer de toutes parts ou à soutenir l'édifice spirituel que Dieu avoit commis à ses soins et à sa vigilance, en procurant à l'Eglise de dignes ouvriers, des exemples de vertu à sa Communauté, et à Notre Seigneur de Religieux adorateurs de son auguste Sacrement, Dieu permit que son ame fut noyée dans la douleur la plus amere, par un évènement qui lui fit verser des torrens de larmes, et qui jetta la consternation dans toute sa Paroisse. Dans la nuit du 27 au 28 juillet 1668, des voleurs entrèrent dans l'Eglise par une fenêtre de la Chapelle de Sainte Barbe, forcerent la porte du balustre de celle de la Sainte Vierge, et après avoir rompu la porte du tabernacle où reposoit le très Saint Sacrement, empor-

Horrible profanation commise dans son Eglise. Ce qu'il fait pour la reparer.

tèrent le Saint ciboire dont ils profanèrent les Saintes hosties en les repandant au même endroit par où ils étoient entrés. Un attentat si exécrable mit l'allarme de tout côté ; mais personne n'en conçut une douleur aussi profonde que M. Olier. Il ne se contenta pas de gémir amerement au pied de l'autel où venoit de se commettre le crime. Pour reparer une si énorme profanation, du consentement et après avoir pris les ordres de l'Evêque de Metz Seigneur Spirituel et temporel du Fauxbourg S. germain, il indiqua pour le lundi suivant troisième jour d'aoust un jeune qui fut observé dans toute sa Paroisse. On fit une procession à Saint germain des prés, en habit de pénitence, qu'on accompagna des chants les plus propres à inspirer la componction. Les trois jours suivans furent sanctifiés par les prieres de quarante heures. Au jeudi sixieme jour du même mois, toute œuvre servile fut interrompue. On le célébra par une autre procession très solemnelle composée de tout le clergé séculier et regulier de la Paroisse. Tous avoient un flambeau à la main. Le Saint Sacrement y fut porté par le Nonce du Pape, avec toute la pompe qu'on put y mettre. La Duchesse d'Orléans signala sa piété par un magnifique reposoir qu'elle fit dresser

à

à la porte de son Palais. La Reine Régente, Anne d'autriche suivit la Procession, accompagnée d'une grande partie de la Cour en habit de deuil. On y vit aussi une multitude innombrable d'assistans de toutes les conditions. La cérémonie se termina par une amende honorable qui fit verser des larmes en abondance à tout le peuple assemblé dans l'Eglise. Le Saint Sacrement fut remis ensuite dans la chapelle où le crime avoit été commis, et renfermé dans un nouveau tabernacle magnifiquement orné. trois mois après cette reparation publique, un des auteurs du Crime, soldat du Régiment des gardes, fut exécuté à mort. M. Olier voulut l'assister et l'accompagner lui même sur l'échaffaut. C'est en mémoire de cette amende honorable, que le premier Dimanche d'aoust est consacré par une solemnité particuliere dans l'Eglise de S. Sulpice, et par l'exposition du très Saint Sacrement, sous le nom de fête de la reparation des outrages faits à Jésus Christ dans le très Saint Sacrement de l'autel.

Comme M. Olier ne laissoit pas écouler une seule année sans prendre quelques jours pour aller hors de Paris vaquer aux exercices spirituels, autant pour reparer ses forces corporelles épuisées de nouveau par le travail de cette année, *Il va faire une retraite à Meulan.*

que pour se renouveller intérieurement, il choisit au mois d'octobre le Monastere de Meulan occupé par les Religieux de l'Ordre de S. François, et s'y retira dans le dessein d'y vivre seul avec Dieu, et d'y être uniquement occupé à sa propre sanctification. La vue des Saints Solitaires qui occupoient cette maison fût pour lui un grand sujet d'édification, et contribua beaucoup au contentement intérieur qu'il y ressentit pendant tout le tems de sa retraite. Après y avoir joui dans une parfaite solitude des douceurs de la contemplation, il en revint trop peu rétabli pour soutenir longtems les fatigues du saint ministere qui d'année en année par la multitude des œuvres

Il fait un nouveau voyage en Bretagne.

qu'il avoit entreprises, lui devenoit plus pénible. L'état de foiblesse et d'infirmité où il se trouva bientôt reduit après son retour, l'obligea encore à cesser entierement l'exercice de ses fonctions. Comme on lui ordonna de reprendre le remede dont il avoit usé l'année précédente, et que l'exercice corporel lui étoit fort salutaire, il ne crût ne pouvoir mieux entrer dans les vues de la Providence, qu'en faisant un nouveau voyage en Bretagne où il espéroit que son séjour pourroit être utile au prochain et procurer quelque gloire à Dieu. Son goût pour les pélerinages le détermina à choisir la route qui lui donneroit le plus de moyens de satisfaire sa devotion. C'est pourquoi il prît le chemin de Chartres. C'étoit un lieu trop cher à son cœur, depuis

les graces particulieres qu'il y avoit reçues à différentes époques de sa vie, pour ne pas se sentir attiré dans cette conjoncture à porter encore ses hommages aux pieds de la Mere de Dieu. Il suivit son attrait et passa quelques jours à répandre son ame devant la célebre image de Marie qu'il ne revoyoit jamais sans arroser la terre de ses larmes.

En sortant de Chartres il lui vint la pensée de faire le pélerinage de S. Martin de Tours, l'un des plus anciens et des plus connus du monde Chretien. Au lieu de prendre le chemin de la Bretagne, il prit donc celui de la Touraine. Arrivé dans cette province, il visita d'abord l'abbaye de Marmoutier qui possede une partie de ses reliques, et où l'on montre une grotte creusée dans un roc qui servoit d'Oratoire au Saint Evêque fondateur de ce Monastere. Il se rendit ensuite dans la ville qui n'en est éloignée que d'une demi-lieue pour visiter son tombeau. Entrant dans le temple auguste où reposent ses cendres et où l'on conserve quelques restes de son corps echappés à la fureur des Calvinistes qui en 1562 mirent tout à feu et à sang dans cette Province, il éprouva une terreur secrette mêlée d'une douce consolation: sentiment tout semblable à celui qui saisissoit S. Martin, lorsqu'il mettoit le pied dans les basiliques où reposoient les sacrés ossemens des SS. Martyrs. Cette impression fut encore plus vive,

Il visite l'Eglise de S. Martin de Tours.

lorsqu'on lui fit voir le lieu où avoit été brulé le corps du Saint. aux hommages de respect et de confiance qu'il offrit intérieurement à celui qu'il étoit venu honorer, il joignit celui dont les ames contemplatives ne peuvent se défendre à la vue des monumens précieux qui après le corps adorable du Sauveur, composent le plus riche trésor de nos Eglises. On le vit humblement prosterné durant des heures entieres devant l'autel qui couvre le tombeau du Saint, y célébrer le Saint Sacrifice avec la religion d'un ange, et donner toutes les marques de la foi la plus vive, comme de la piété la plus tendre. Il y resta une fois l'espace de sept heures sans s'en appercevoir. Voici comme le fait est rapporté par le Pere Constantin alors Correcteur ou Supérieur des Minimes d'Angers qui le tenoit de la personne même chez qui avoit logé à Tours M. Olier. L'heure du Souper étant venue, on l'attendit longtems; et comme il tardoit beaucoup, on le chercha en différens endroits. Les recherches furent sans succès, ce qui donna beaucoup d'inquietude. A force d'informations, on sût qu'à une certaine heure après Midy il étoit entré dans l'Eglise de S. Martin. On y courût aussitôt; mais les portes étoient fermées depuis longtems. Après qu'on les eut fait ouvrir, on

fut

fût fort surpris de voir le Serviteur de Dieu près du tombeau dans la posture d'un homme qui sembloit avoir perdu tout usage de ses sens extérieurs. On le trouva en effet sans parole. C'étoit M. de Razilly qui lui donnoit l'hospitalité ; il fût conduit chez lui ; mais à peine le reconnût il et se reconnût il lui même, tant il étoit absorbé en Dieu. La nourriture invisible qu'il venoit de goûter dans le lieu saint lui fît oublier les besoins du corps. On lui proposa en vain de prendre son repas ordinaire. Ce ne fût que le lendemain qu'on le trouva revenu à lui, comme si depuis le moment de son oraison dans l'Eglise de S. Martin, son esprit eût été moins sur la terre, que dans le ciel.

Non content d'avoir vu la grotte et le tombeau du Thaumaturge des gaules, M. olier voulût encore visiter l'Eglise de Candes petite ville de Touraine située aux confins de l'anjou sur le bord de la loire où le saint est mort. Ce fût pour lui une très grande consolation, de répandre son ame devant Dieu au même endroit où S. Martin lui avoit rendu la sienne dans un accès et un transport d'amour qui n'a presque point d'exemple. Plus il goûtoit de plaisir à contempler tout ce qui lui rappelloit quelque trait de sa vie, ou quelque circonstance de sa mort, plus il lui en coûtoit de s'en séparer. Il s'arrête à Candes.

La peine qu'il eut à sortir de la Touraine, province moins chere à la nation par les beautés qui en font un des pays les plus rians de la France, que par le riche dépôt qu'elle possede dans la basilique de S. Martin, et les vestiges de ses pas qu'on y montre en cent endroits différens, fut adoucie par l'espérance de retrouver à la distance de quelques lieues un nouvel objet propre à satisfaire sa tendre devotion pour la Sainte Vierge. Notre Dame de Saumur recommandable par le grand nombre de miracles qui s'y sont opérés depuis longtems, est la premiere Eglise de cette ville qu'on apperçoive en venant de Candes. Dès qu'il la vit, il sentit renaître au dedans de lui-même les impressions de joye et les sentimens de devotion qu'il avoit coutume d'éprouver dans tous les pélerinages qu'il avoit la devotion d'entreprendre à l'honneur de Marie. Il saisit avec empressement cette occasion de lui rendre ses devoirs, et s'y arrêta aussi longtems que les circonstances purent le lui permettre, pour soulager la soif ardente dont il brûloit de s'épancher dans son sein.

De Saumur il descendit à Nantes où il ne fit que passer pour se rendre à son Prieuré de Clisson, mais dans le dessein d'y revenir bientôt. Dieu qui sait tirer sa gloire de tous les pas de ses élus, conduisit ainsi son serviteur pour la consolation de plusieurs ames qui avoient déja retiré de grands fruits de ses premiers voyages en Bretagne. A l'exemple

ple des apôtres qui ne revenoient jamais sur les terres qu'ils avoient arrosées de leurs sueurs que pour conserver leurs premieres conquêtes ou pour en faire de nouvelles, tout le tems qu'il ne donnoit point à l'oraison, il le consacroit soit à ramener à Dieu des ames égarées, soit à perfectionner et affermir les conversions qu'il avoit laissées imparfaites.

Au sortir de Clisson, il alla, comme il l'avoit resolu en quittant Paris, visiter à Vannes le tombeau de Saint Vincent Ferrier. Il y fit d'ardentes prieres pour obtenir du Seigneur par son intercession les vertus apostoliques, et surtout le zele du salut des ames le plus pur et le plus généreux. Les faveurs qu'il y reçût, comme on le voit par ce qu'il a écrit de sa main, en faisant un petit journal de ce voyage, ajouterent encore à la devotion qu'il avoit toujours eue pour ce grand Saint. Il regarda même comme un des fruits de ce pélerinage l'établissement d'un Séminaire à Nantes qui le suivit de près.

Sa piété envers la Mere de la Sainte Vierge ne lui permettoit pas de quitter la Bretagne sans visiter l'Eglise de S.te Anne d'Auray qui n'est qu'à une petite journée de Vannes; autre pélerinage très renommé dans la même Province. Il paroît encore par ses écrits qu'il y reçût des graces considérables.

N'ayant plus d'autres lieux de devotion à visiter, il revint à Nantes où il ne demeura que le tems nécessaire pour traiter avec M. De Beauvau Evêque de cette ville, du projet que celui ci avoit conçu de fonder un Séminaire. Il lui pro *Il établit un Séminaire à Nantes.*

mit de lui envoyer au plutôt quelques prêtres de sa Compagnie dans ce dessein, ce qui ne tarda pas à s'effectuer. Mais cet établissement ne fut pas de longue durée; ce n'est que dans ce Siecle ci qu'il a pris sous l'Episcopat de M. De Sanzay la forme et la consistance dont il jouit. M. Olier se trouvoit trop près du Monastere où quelques années auparavant il avoit opéré un si heureux changement, pour ne pas le visiter de nouveau. Il se transporta donc à la Regripiere et il eut la consolation de revoir cette maison dans l'etat de Regularité et de ferveur où il l'avoit laissée en 1642. La Superieure et les Religieuses n'avoient point assez d'expressions pour lui témoigner la joye que leur causoit sa présence, et la vénération qu'elles conservoient toujours pour sa personne. Elles surent profiter de ses entretiens pour se fortifier dans l'esprit de leur vocation qu'il y avoit comme ressuscité autrefois, et ne négligèrent rien pour se perfectionner dans les vertus de la vie Religieuse. Retraites, communications de leur intérieur, Confessions extraordinaires, tels furent les moyens qu'elles employerent avec le plus grand succès pour assurer de plus en plus leur Salut sous sa direction, et par où il s'appliqua lui même à les confirmer dans leurs anciennes resolutions. Il ne s'éloigna d'elles que pour se rendre à Paris et courir au secours d'un de ses amis qui touchoit

touchoit à sa fin. Il eut à peine reçu la nouvelle de sa maladie, qu'il se hâta de se mettre en route. Il arriva assez tôt pour l'assister à sa mort et lui rendre tous les offices qu'inspire en pareille circonstance la tendre charité d'un ami chretien; nouveau trait de la Providence entre mille autres qu'il ne se lassoit point d'admirer et de faire admirer à ses Prêtres. La douleur que lui causa cette perte fût bientôt soulagée par un nouvel établissement qui se forma dans sa Paroisse. De l'extrémité de la France, le souffle de l'Esprit S.t fit sortir un essaim de bénédiction qui vint se reposer près de son Eglise, et augmenter autour de lui le nombre des chastes épouses du Sauveur. Le recit de cet événement demande à etre repris de plus haut. Il établit dans sa paroisse les Religieuses de la Miséricorde.

La grande opinion qu'on avoit de la Sainteté de M. Olier et les exemples de vertu que donnoient les Pretres de sa Communauté y avoient attiré plusieurs Ecclésiastiques d'une eminente pieté, entre les quels se trouvoit le P. Yvan fondateur de l'Ordre des Religieuses de la Miséricorde. Cet homme d'une mortification extraordinaire étant venu à Paris pour y établir une maison semblable à celles qu'il avoit fondée à Aix en Provence et dans quelques autres villes voisines, logea d'abord à l'hopital des Incurables; mais à peine eut il connu par lui même M. Olier et les Prêtres qui travailloient avec lui dans la Paroisse de S. Sulpice, qu'il se joignit à eux soit pour partager leurs travaux, soit

pour profiter des leçons de perfection qu'ils y recevoient de leur Pere commun, soit enfin pour avancer de concert avec lui la fondation qui lui avoit fait abandonner la Provence sa patrie et son séjour ordinaire. Les obstacles qu'il rencontra le firent retourner à Aix où M. Olier dans son voyage d'Annecy eût avec lui de fréquentes entrevues. La connoissance que prit celui ci du mérite et du fruit de cet institut augmenta le desir que lui avoit inspiré le P. Yvan pendant son séjour à la Communauté de S. Sulpice de voir une maison de son ordre établie dans sa paroisse. De retour à Paris il travailla avec zele à consommer l'œuvre suspendue et presqu'abandonnée par le P. Yvan. Le succès paroissoit d'autant plus désespéré, que le Cardinal Mazarin archevêque d'Aix, frere du Cardinal premier Ministre refusoit constamment de permettre à quelques Religieuses d'Aix, de venir faire la fondation de Paris ; mais elles trouverent dans M. Olier tout l'appui dont elles avoient besoin pour applanir les difficultés. Aidé lui même par M. De Montmore Maître des Requêtes fort zélé pour cet établissement, il profita de l'absence du cardinal archevêque d'Aix qui venoit de faire un voyage à Rome, pour solliciter à la Cour en faveur du nouvel établissement, et obtint tout. Le Roi et la Reine Regente firent expédier un ordre aux Religieuses d'Aix, d'envoyer quelquesunes

ques unes de leurs sœurs à Paris pour y former une communauté. Le grand vicaire, car il n'y en avoit qu'un alors dans presque toutes les villes Episcopales, reçut en même tems l'ordre de délivrer toutes les permissions nécessaires; et le gouverneur de la Province, celui de faciliter leur départ. Ce succès inopiné parût d'autant plus surprenant, et etre l'ouvrage de la Providence, delaquelle M. Olier attendoit et espéroit tout, que les ordres furent expédiés au jour même de la mort du Cardinal. Avant son départ pour Rome où il mourût, il leur avoit dit en riant. "Vous aurez beau faire des mouvemens pour "vous établir à Paris, et me dire que c'est la volonté de "Dieu. Je me porte bien et suis encore jeune. Si vous ne "devez faire votre établissement qu'après ma mort, ce ne sera "pas sitôt." Ce qu'une d'entr'elles avoit osé lui répondre, que "les créatures ne pouvoient empêcher l'exécution des "desseins de Dieu, et qu'après tout, s'il continuoit de s'op- "poser à son œuvre, il pourroit bien dans peu de tems "n'etre plus en état de s'y opposer davantage;" etoit-ce un trait d'indiscrétion parti d'un zèle qui ne fut peutetre ni assez mesuré, ni assez respectueux, ou une sorte d'inspiration et comme une menace du grand maître qui a compté tous nos momens et tient notre souffle dans sa main, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de décider. Quoiqu'il en soit

rendables à M. Olier du Suffrage du Roi et de Son Conseil, elles partirent à la fin de l'année 1648; et après un long voyage où elles coururent les plus grands dangers de peril, elles arrivérent à Paris le deux du mois suivant de janvier. M. Olier leur avoit envoyé des voitures à quelques lieues de la ville. Il les reçut lui même dans son Eglise où elles se rendirent aussitôt qu'elles furent descendues; et ce qu'il y eut de remarquable, c'est que dans le tems même où les Religieuses de plusieurs Couvents de Paris se voyoient obligées par les troubles de la guerre civile, de se disperser dans les provinces pour sauver leur vie et leur etat, il eut la consolation de les mettre en possession paisible de la maison qu'elles habitent encore aujourdhui, près de l'Eglise de S. Sulpice. Jamais tems ne dût paroitre moins propre que celui où l'on se trouvoit alors, à consommer une telle entreprise. L'extrémité ou se trouvoit reduite la Capitale, en rendit l'execution si dificile, que beaucoup d'autres eussent desesperé du succès. Il se confia en Dieu, et sa confiance ne fut point confondue.

Sa conduite durant la guerre civile.

La tranquillité qui regnoit dans tout le Faux bourg de S. Germain, pendant que tout étoit en désordre dans les autres quartiers de Paris fut regardée comme le fruit des Oraisons de M. Olier. L'esprit de subordination s'y

conserva

conserva tellement, qu'on n'y vit point de barricades comme ailleurs. Les habitans de la Paroisse firent voir par leur fidélité au Service du Roi combien ils avoient Sçu profiter de ses instructions. En public et en particulier, il ne cessoit de recommander l'obéissance et la Soumission la plus incorruptible à l'autorité du Prince ; Sentiment qui ne s'est point encore affoibli dans la Paroisse de S.t Sulpice, malgré les progrès qu'a fait dans notre Siecle l'esprit d'independance, parceque à l'exemple du Serviteur de Dieu, ni ses Successeurs, ni les pretres de sa Communauté n'ont Séparé dans leurs enseignemens l'obéissance due à César de celle qui est due à Dieu. Ce fût principalement dans ce tems de calamité et de désolation qu'il fit paroitre son zele pour le maintien de la paix et de la prospérité de l'Etat, sa tendre charité pour les pauvres, sa compassion pour les infortunés, et toutes les vertus qu'inspire la Religion dans un fleau général. Non content d'adorer la justice divine et d'accepter ses arrets, pour fléchir le ciel, il se condamna à faire chaque jour des austérités extraordinaires. Il exhortoit continuellement son peuple à la pénitence ; il le rassembloit tous les jours devant le Saint Sacrement pour demander à grands cris Miséricorde au juste Juge ; et souvent après avoir employé tout le jour à porter lui même du secours à ses paroissiens, à les instruire, à

à les consoler, il passoit les nuits entieres en oraison dans son eglise, fondant en larmes au pied du tabernacle.

Le nombre excessif des pauvres qui croissoit tous les jours, ne put lasser sa patience. Loin d'en rebuter un seul, il ouvroit à tous son cœur et ses mains avec tant de générosité, que plus d'une fois on l'accusa de ne savoir pas mettre assez de bornes à ses aumônes. Il ne pouvoit se refuser à aucune espece de besoin. Pain, viande, bois, linge, habits, instrumens de travail pour les artisans, tout etoit fourni à ceux que la disette avoit mis dans l'impuissance de subsister autrement que par les soins et les effets de la charité chretienne. Il les faisoit visiter par les deux aumôniers des pauvres dont on a déja parlé, M. Gibily, et le frere Jean de la Croix. Ces deux hommes charitables qui consommèrent leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, alloient porter les secours spirituels ou temporels partout où M. Olier ne pouvoit se transporter en personne. Outre ces visites particulieres, il faisoit rechercher toutes les familles indigentes ; et dans chaque tournée la somme qui se trouvoit distribuée par ses ordres, montoit ordinairement à deux mille livres. "Je l'ai "vu", dit M. De Bretonvilliers, "donner jusqu'à cent francs

"francs à une seule personne dont la pauvreté n'étoit
"pas connue, et qui pour de bonnes raisons n'osoit
"pas la découvrir. "Frere Jean," ajoutoit il, "m'a assuré
"qu'il ne refusoit personne, et que si dans les autres
"tems il étoit libéral, dans l'hyver de 1649, qui fût
"très rigoureux, on pouvoit en quelque sorte lui repro-
"cher d'etre prodigue."

Les aumônes qu'il distribua et celles qu'y ajoutoient les paroissiens ne suffisant point aux besoins de son peuple, il se vît contraint de chercher du secours hors de Paris. La cour étoit à S. germain en laye; il s'y rendit pour faire une quête et il y alla à pied; ce qui l'exposa beaucoup à cause du péril extrême qu'il y avoit dans un tems si orageux, à sortir de la ville, et de la quantité de neige qui couvroit les chemins. Dieu bénit le zele qui lui avoit inspiré cette résolution. Il revint à sa paroisse sans avoir éprouvé le moindre accident et rapporta de grandes aumônes.

Sa charité ne se borna pas au soulagement de ses propres Paroissiens. Elle s'étendit encore à ceux de la campagne qui venoient se refugier dans le Fauxbourg. Ayant un jour rencontré une pauvre fille qui mendioit

et qui lui fit connoître qu'elle étoit venue à Paris pour mettre sa vie et son honneur en sûreté, il lui donna de quoi soulager sa misere, mais touché du péril où elle se trouvoit exposée, avec beaucoup d'autres de la même condition, il forma un nouveau projet, celui de réunir dans une même maison toutes les pauvres filles qui venoient de la campagne et qui étoient sans ressource. C'étoit le seul moyen de les soustraire au danger qu'elles couroient pour leur salut. Malgré les représentations qu'on lui fit sur l'impossibilité qu'on croyoit voir au milieu de la confusion universelle, à l'exécution de cette entreprise, il espéra d'y réussir. Il loua une maison où il en retira plus de deux cent. Tant que les troubles durèrent, il leur fournit la nourriture et le vêtement; il ne donna pas moins d'application à leurs besoins spirituels, il leur fit faire les exercices de la retraite qui en les éclairant sur les principaux devoirs du Christianisme, leur apprirent à faire un saint usage de l'adversité et des tribulations.

Un grand nombre de Religieuses de plusieurs Ordres différens ne sachant plus où trouver un asile, étoient accourues dans la Capitale. Celles qui erroient dans sa Paroisse, il les rassembla dans une maison que lui fournit à propos la divine Providence. Il leur fit observer une

une regle commune; et en leur procurant toutes sortes de secours, il les préserva du risque qu'elles auroient couru dans le monde, de perdre avec les pratiques de la vie religieuse le goût et l'esprit de leur vocation.

Sa paroisse avoit été le refuge de plusieurs Anglois et Irlandois Catholiques qui ne pouvoient plus demeurer en sureté dans leur patrie. Il voulut être aussi leur protecteur et leur pere. On eût dit qu'il avoit des ressources inépuisables et toujours prêtes pour toutes sortes de malheureux et pour quelque genre de nécessité que ce fût. Plus d'une fois on lui prédit qu'il tomberoit lui même dans une indigence qui le reduiroit enfin à quelqu'extrémité fâcheuse. Sa reponse étoit alors que dans toute circonstance où il s'agissoit de soulager le prochain, il n'y avoit qu'à commencer, parceque la Providence ne manquoit point à ceux qui se jettoient entre ses bras. On voit dans un de ses écrits qu'elle proportionna en effet les secours au grand nombre d'infortunés qui de toutes parts venoient reclamer son assistance. C'étoit le Vendredi Saint qu'il trouvoit le tems de mettre sur le papier plusieurs choses entre lesquelles on lit." Dans
" ces tems de calamité et de misere publique, j'ai éprouvé
" tout ce que peut la confiance en Dieu, puisqu'il m'a
" fourni pleinement et abondamment de quoi subvenir

"aux pressans besoins de nos peuples. Il s'agissoit de sou-
"lager quatorze ou quinze cent familles; et pendant tout
"ce tems je n'ai reçu aucun secours de mes bénéfices
"que je n'avois gardé avec peine, que pour assister les
"pauvres et ne pas abandonner le saint œuvre que la
"la divine majesté m'avoit mis dans les mains."

Il se démet de ses bénéfices et ne se réserve que sa Cure.

Ce fut ce même jour qu'il exécuta enfin le projet qu'il méditoit depuis longtems, de renoncer à deux bénéfices qu'il possédoit encore. En 1640, deux ans avant de prendre la Cure de S. Sulpice, il avoit remis au Roi son abbaye de Pébrac qui étoit passée entre les mains de Felix de Vialar évêque de Chaalons. Mais il lui restoit encore avec le Prieuré de Bazanville au Diocèse de Chartres celui de Clisson au Diocèse de Nantes. Il ne les avoit retenus que de l'avis de ses Directeurs; ce qui n'empêcha pas toutefois qu'il n'eût à ce sujet de grandes inquiétudes; et que depuis longtems il ne pensât très sérieusement à s'en défaire. Voici dans quels termes il écrivit l'acte particulier de sa démission. "Par recon-
"noissance pour le bénéfice de la Foi dont j'ai expéri-
"menté les avantages et recueilli les fruits, dans ces tems
"de calamités publiques, puisque Dieu m'a fourni abondam-
"ment de quoi subvenir aux besoins pressans de nos
"peuples qui montoient à quatorze ou quinze cent familles;
"puisque d'ailleurs toutes ces dernieres années je n'ai reçu
aucun

Voyez gallia xana aumot Joan. Jacobus Olier.

"aucun secours de mes bénéfices que je n'avois gardés
"que pour le soulagement des pauvres, et pour achever
"l'œuvre que m'a mis la divine Majesté dans les mains,
"voyant sensiblement l'inutilité et la charge superflue
"de ces mêmes bénéfices que la bonté de Dieu m'a laissés
"jusqu'à présent, en attendant celui que j'espere pour
"l'autre vie, je m'en démets aujourdhui entre les mains
"du Pape, l'image visible de Dieu mon Pere qui m'a
"mis en possession de tous ses biens, par le trésor qu'il
"a caché dans mon cœur."

M. Olier après avoir pourvû aux besoins de sa Paroisse, et remis les bénéfices qu'il n'avoit conservés jusqu'alors, que pour venir au secours des pauvres dont il étoit environné, s'occupa avec plus d'activité que jamais de l'établissement d'un Séminaire. Dès l'année 1645, il avoit acquis pour le construire, un terrain considérable qui touchoit à l'Eglise. L'abbé de S. germain l'avoit autorisé à bâtir la nouvelle maison dont le plan étoit tout formé, avec une chapelle où l'on pouvoit célébrer la Sainte Messe, faire l'office divin et les autres exercices spirituels. Louis XIV. par lettres patentes de la même année avoit tout confirmé. Ce ne fût pas sans une Providence particulière que l'on travailla à la cons-

truction du Séminaire tel qu'on le voit aujourdhui, dans le tems même des troubles qui agitoient la Capitale. Comme tous les arts languissoient alors, et que les ouvriers étoient oisifs ; comme d'ailleurs les matériaux se vendoient à un très bas prix, parceque nulle part on n'osoit entreprendre de nouveaux batimens pendant la guerre civile, les dépenses furent beaucoup moindres qu'elles ne devoient l'etre. Ce qui augmenta la joye de M. Olier pendant cette construction, ce fut le secours qu'elle procura à un grand nombre d'artisans que l'indigence eut reduits à la derniere extrémité ; circonstance qui parût tellement ménagée par la Sagesse et la bonté divine, que ceux même qui d'abord avoient blâmé hautement l'entreprise, ne pûrent s'empêcher d'y applaudir et d'y reconnoître le doigt de Dieu.

Il pose la prem. pierre de la Chap. du Seminaire.

La majeure partie du bâtiment étant achevée au mois de Septembre 1648, on jetta les fondemens de la chapelle. M. Olier voulût en poser lui même la premiere pierre, le jour de l'Octave de la Nativité de la Sainte Vierge qui devoit en etre la Patrone. Il fit cette Cérémonie en son nom, car il n'entreprenoit rien d'important que sous ses auspices ; et il fit graver une médaille qui d'une part représentoit le Séminaire de S. Sulpice avec l'image de Marie, et

de

de l'autre portoit ces paroles: Per ipsam, cum ipsâ et in ipsâ omnis ædificatio constructa crescit in templum Sanctum Domino. Les travaux furent interrompus quelque tems, et repris le jour de l'octave de la Purification de l'année suivante. Celui de la présentation de la Sainte Vierge fût choisi, l'année 1650, pour la premiere fête du Séminaire. après qu'on en eût fait la bénédiction, la Sainte Messe y fût célébrée solemnellement par le Nonce du pape connu depuis sous le nom de Cardinal de Bagny. Il bénit aussi toutes les chambres et toutes les Sales. après les vêpres qui furent chantées avec la Solemnité convenable, Isaac Habert Evêque de Vabres, Prélat célebre dans l'Eglise de France, y prêcha avec autant d'édification que de dignité.

Entre plusieurs faveurs que reçût ce jour là M. Olier, de l'auguste Reine du ciel à qui il venoit d'offrir sa Maison et de présenter tous ceux qui devoient l'habiter, en voici une qu'il rapporte en ces termes. "Le soir de notre " Solemnité, remerciant la grande bonté de la Sainte Vierge, " d'avoir été présente à la cérémonie; et comme plusieurs me " témoignoient en avoir été touchés extraordinairement, je lui " demandai ce qu'elle desiroit de moi, et ce que je pourois " faire ... qui lui seroit agréable, Prépare moi des cœurs,

"me répondit-elle, me faisant sentir que ce qui la satis-
"feroit davantage, ce seroit de voir des cœurs se donner et
"s'attacher à son Fils dans son Eglise. C'étoit la fin
"du bâtiment, et à quoi devoit servir principalement
"ce grand ouvrage."

Le jour qu'il avoit fixé pour la fête principale du Sé-
minaire, il voulut le consacrer par une cérémonie qui
devoit se renouveller tous les ans et qui se pratique encore
aujourdhui par tous les Ecclésiastiques qui l'habitent. Elle
consiste à répéter solemnellement entre les mains d'un Evêque
qui représente le Pontife éternel, la profession qu'ils ont
faite en recevant la tonsure cléricale, et à se consacrer de
nouveau à l'exemple de la très Sainte Vierge se présen-
tant dans le temple de Jérusalem, au service de Jésus Christ
le partage des Prêtres et des Clercs. Le vœu de M. Olier
étoit qu'on entrât dans les dispositions intérieures et ex-
térieures de la Fille bienaimée du Roi des Rois, lorsqu'elle
s'offrit à lui devant le peuple d'Israël assemblé; dispo-
sition dont il eût voulu faire participans tous les Ministres
du Sanctuaire, et plus particulièrement les Pontifes
du Seigneur qui possèdent la plenitude du Sacerdoce.
Il desiroit qu'en ce beau jour auquel on se dispose en jeû-
nant la veille, tous les Prêtres de la Communauté qui

servent

souvent la Paroisse vinssent se réunir à ceux du Séminaire; et que tous dans un meme esprit, lorsqu'ils prononçoient ces paroles, Dominus pars hæreditatis meæ et &c; se devouâssent à Notre Seigneur et à son Eglise, par le dépouillement du cœur le plus sincere et le plus universel; qu'on se livrât à lui tout entier et pour toujours, sans jamais se reprendre pour soi même; qu'on lui demandât au pied de l'autel où on le choisissoit pour son héritage, un esprit de mort à toutes les créatures, afin de ne plus vivre ni agir que pour sa gloire; qu'enfin pour en devenir les dignes instrumens, nous le fissions maitre absolu de tout ce que nous sommes, en fussions prets d'aller au bout du monde repandre notre sang pour lui et pour les ames qu'il a rachetées.

Quand les batimens du Séminaire furent entièrement achevés, M. Olier, avant qu'on y logeât eût le mouvement intérieur d'aller à Chartres pour en offrir les clefs à la Patrone de cette ville. Il céda à son attrait en faisant encore cette fois le pélerinage qu'il avoit fait si souvent. Il y célébra la Sainte Messe dans la Chapelle de la mere de Dieu et lui dédia l'œuvre qu'il venoit enfin de consommer sous ses auspices. Il avoit déja fait présent à l'Eglise de Chartres d'un riche ornement en son honneur, pour décorer son image; Il va offrir les clefs du Sémin. à N. D. de Chartres

il y laissa une robe de Satin blanc toute brodée en or qu'il lui offrit comme à l'Epouse du Pere éternel.

Sa grande devotion à la Sainte famille lui fit prendre S. Joseph et S. Jean donné pour Fils par Notre Seigneur à Sa très Sainte Mere, pour les Patrons et Protecteurs du Séminaire. aussi fit il placer leurs Statues aux deux côtés de celle de la Sainte Vierge dans la grande cour en face du portail, comme on les voit encore aujourdhui. Plus jaloux de ces Sortes d'ornemens que de ceux qui pouvoient donner de l'éclat à l'Edifice qu'il venoit de construire, il S'opposa au dessein de l'architecte qui vouloit en décorer l'entrée par divers embélissemens, et par des colonnes artistement travailliées. Il ordonna que tout fût fait dans la forme la plus Simple.

Il ne lui restoit plus qu'une chose à faire pour achever l'œuvre qu'il venoit d'éxécuter Si heureusement. C'étoit d'obtenir l'enrégitrement des Lettres patentes accordées par le Roi en 1645. On l'engagea à faire des démarches pour mettre le premier Président du Parlement dans ses intérets. Il balança s'il prendroit ce parti. "J'étois en peine", dit il, "Si je devois prendre un "protecteur visible de la maison, vû la protection invisible

" sible et efficace que nous ressentions tous les jours de la
" part de la Sainte Vierge". Mais l'Esprit de Dieu qu'il consulta dans l'Oraison le fit sortir de son incertitude, en le portant intérieurement à suivre le conseil qu'on lui avoit donné et sur lequel il délibéroit depuis longtems. Il alla donc accompagné de quelques uns des directeurs du Séminaire faire une visite au premier Président, "rendant
" hommage dans la personne de ce grand Magistrat" (ce sont ses expressions) "à la puissance et à la grandeur de Dieu
" même dont les juges sont les images sur la terre," et sanctifiant ainsi par les vues de foi qui animoient toutes ses œuvres, une action qui d'abord lui avoit paru tenir trop de la prudence humaine. Le bon accueil qui lui fût fait, et les marques d'estime qu'il reçût hâtèrent le succès de ses démarches pour l'enrégitrement qu'il désiroit. On avoit eu jusques là de grands obstacles à vaincre. Dès que le premier Président eût entendu M. Olier, les dispositions favorables qu'il témoigna aux autres Magistrats, jointes aux motifs sur lesquels il appuya son avis, firent consentir sans peine ceux même qui avoient montré le plus d'opposition; et les Lettres patentes furent enrégitrées.

On ne sait ce qui détermina dans cette même année Louis XIV à venir à S. Sulpice pour y entendre le Sermon, si ce n'est

Il harangue Louis XIV qui vient à S. Sulpice pour entendre le Sermon de M. Joly.

que ce Religieux Prince attiré par l'odeur de Sainteté que répandoit depuis plusieurs années dans la ville et à la Cour la vie de M. Olier et des Prêtres qui composoient sa Communauté. Quoiqu'il en soit, le jour de Noël, Sa Majesté se rendit accompagnée du Duc d'Anjou son Frere et du Duc d'Orléans. Après avoir été harangué à l'entrée de l'Eglise par le Serviteur de Dieu, Elle alla se placer sous un dais qu'on avoit dressé au milieu de la nef, et entendit prêcher M. Joly Pretre de la Communauté, celui qui fut depuis Evêque d'Agen. Après le Sermon ce Prince assista aux vêpres avec une piété et un recueillement qui fut pour le peuple une seconde prédication non moins éloquente que la premiere.

La joye qu'avoit M. Olier de voir son Séminaire achevé et l'établissement de sa Compagnie également agréable aux Evêques et aux premiers Magistrats du Royaume, n'étoit pas comparable à celle que lui donnoit l'édifice spirituel qui tous les jours prenoit de nouveaux accroissemens entre ses mains et celles de ses Coopérateurs. Notre Seigneur en étoit la Pierre angulaire, et la Sainte Vierge s'en étoit montrée la Protectrice. Sur des fondemens aussi solides il eut bientôt la consolation de voir s'élever une des Communautés les plus fertiles en excellens ouvriers pour l'Eglise. La ferveur y étoit si grande, la fidélité aux exercices et aux Regles qui

s'y

s'y pratiquoient, regles tracées selon le plan du Saint Concile de Trente, y étoit si exemplaire, que le Séminaire ne le cédoit en rien aux plus saintes Maisons Religieuses ou Ecclésiastiques de la Capitale. La Charité fraternelle sembloit y avoir fixé sa demeure. On eût dit que tous ceux qui l'habitoient n'avoient qu'un cœur et qu'une ame. Chacun des nouveaux membres qui venoient s'y incorporer en grand nombre, goutoit une consolation singuliere à vivre dans une Société si ressemblante à celle des premiers disciples du Sauveur. La mortification des sens et les austérités que l'Esprit de Penitence y avoit introduites, s'y trouvoient réunies avec une douceur et une affabilité qui charmoit tous les étrangers. On y observoit les SS. Canons avec une exactitude et une sévérité digne des plus beaux siecles de l'Eglise. La pratique de l'oraison et du recueillement y mettoit les Prêtres qui aidoient à servir la Paroisse, en garde contre les dangers du Ministere. après avoir vaqué aux fonctions extérieures, tous savoient se retirer en Dieu, soit pour puiser la science Sacerdotale dans les saintes lettres et dans l'étude des antiquités Ecclésiastiques, soit pour se renouveller dans l'Esprit intérieur qu'on perd si facilement en se répandant trop au dehors; comme aussi après avoir joui du repos de la Solitude, ils savoient se devouer avec un zele infatigable au salut des ames et aux travaux extérieurs. Cette Société naissante de Ministres et d'éleves du Sanctuaire gouvernée par la Sagesse et sanctifiée par les vertus

de M. Olier étoit un spectacle aussi agréable qu'édifiant. Il étoit difficile de trouver une plus vive image du Paradis, tant on y remarquoit de conformité avec la Société des Saints.

Il invite M. Eudes à donner à sa Paroisse une Mission dont elle retire beaucoup de fruit.

Aux établissemens de toute espèce et aux travaux continuels qui avoient occupé M. Olier depuis qu'il avoit été chargé de la Cure de S. Sulpice, il voulut au commencement de l'année 1651 ajouter un nouveau moyen de salut pour son peuple, dont l'expérience lui avoit fait connoître les grands fruits, en appellant dans sa Paroisse une compagnie de Missionnaires qui fît pour elle ce qu'il avoit fait tant de fois lui même pour beaucoup d'autres. Il ne connoissoit personne qui eût mieux le don d'annoncer la parole de Dieu et d'opérer de grandes conversions que M. Eudes Instituteur et Supérieur général de la Congrégation des Eudistes à laquelle il a donné son nom. Ce fut l'homme apostolique à qui il s'adressa pour la mission qu'il méditoit. Il l'invita donc avec les compagnons ordinaires de ses travaux évangéliques à venir l'aider à sauver le troupeau immense dont il étoit le Pasteur, et dont la sollicitude devenoit pour lui un poids qui étoit plus que jamais au dessus de ses forces. M. Eudes reçût cette invitation avec toute la modestie d'un Ministre de Jésus Christ qui au milieu des plus grands succès, n'oublie jamais qu'il n'est qu'un serviteur inutile; mais aussi avec la bonne volonté qu'inspire la charité de Jésus Christ et la confiance en sa grace; saintement jaloux de partager avec M. Olier les mérites et les fruits de la riche moisson qu'offroit en tout

tems

tems le champ dont le Père de famille lui avoit confié le soin. Celui ci s'estimant fort heureux d'avoit obtenu de lui ce qu'il lui avoit demandé, fût jaloux à son tour de partager la récompense promise à celui qui loge chez lui les prophetes du Seigneur. Il ne voulût accepter les grands services que M. Eudes et sa compagnie de Missionnaires consentoient à lui rendre, qu'à condition de les tenir tous au Presbytere. Ceux ci se rendirent à ses offres et par là firent un double bien; car en même tems qu'ils répandirent la semence de la parole sainte sur le peuple fidele avec le plus grand succès, la sainteté de leur vie et de leur conversation fût pour les Prêtres de la Communauté comme une autre sorte de Mission qui porta son fruit comme la premiere. Il eût la consolation de faire une abondante récolte. Ce fût peutêtre aux bénédictions que Dieu versa alors sur sa Paroisse, qu'il fût redevable de la victoire remportée enfin vers cette même Epoque par l'Esprit de paix sur l'ange de Satan qui tous les jours souilloit la terre du sang de ses victimes.

Il bannit les duels de sa paroisse.

La fureur des duels n'étoit pas un vice renfermé dans les bornes de sa Paroisse; mais nulle part ils n'étoient aussi fréquens, et le mal y étoit porté à un tel excès, que dans une semaine dix sept personnes avoient péri dans ces malheureux combats. Chaque meurtre qu'apprenoit M. Olier faisoit une playe cruelle à son cœur; inconsolable de ne pouvoir remédier à cette frénésie, après avoir tonné en chaire contre les maximes diaboliques qui l'accréditoient depuis longtems, il réclamoit la

Sévérité des loix contre ceux qui les favorisoient en coopérant à l'effusion du sang de leurs freres. Plusieurs de ceux qui avoient péri ainsi furent privés par ses ordres de la Sépulture Ecclésiastique, selon les décrets des SS. Canons. Mais comprenant que jamais il ne réussiroit à bannir ce désordre de sa Paroisse que par l'exemple et le crédit des grands, ce fût avec eux qu'il concerta les moyens de l'arrêter. Il les visita dans le dessein de leur faire goûter les principes de la Religion sur le vice qu'il s'agissoit de détruire, et de leur faire entendre la voix même de la nature que la plûpart des hommes sembloient avoir étouffée entierement, pour ne suivre que la brutalité de leur haine contre leurs ennemis et le préjugé barbare du faux point d'honneur. Il fût écouté et il persuada. Plusieurs Seigneurs se rendirent à la force de ses raisons et de ses représentations soit publiques soit particulieres et firent ensemble devant lui une protestation solemnelle de ne donner ni accepter jamais aucun défi, comme de n'épouser jamais les querelles d'aucun ami résolu de venger une injure par l'épée ou le pistolet. Pour rendre hommage à la Religion en cette circonstance avec tout l'éclat que demandoit la nature de la convention et la qualité des personnes qui l'avoient souscrite, ils la prononcérent authentiquement le jour de la Pentecôte dans la chapelle du Séminaire de S. Sulpice; en voici les termes.

Declaration de plusieurs gentils hommes, de refuser toutes sortes d'appels et de ne se battre jamais en duel pour quelque cause que ce puisse être. faite en 1651

"Les soussignés font par le présent écrit déclaration "publique et protestation solemnelle de refuser toutes "sortes d'appels et de ne se battre jamais en duel pour "quelque cause que ce puisse etre, et de rendre toute sorte "de temoignage de la détestation qu'ils en font, comme "d'une chose tout à fait contraire au bien et aux lois de "l'état, et incompatible avec le salut et la Religion Chretien-"ne, sans pourtant renoncer au droit de repousser par toutes "voyes légitimes, les injures qui leur seront faites, autant "que leur profession et leur naissance les y oblige; étant "aussi toujours prets de leur part; d'éclairer de bonne foi "ceux qui croiroient avoir lieu de ressentiment contre eux, "et de n'en donner sujet à personne."

Les noms de ceux qui signérent cet acte se voyent dans l'original de la dite déclaration sur laquelle ont rendu jugement MM. les Maréchaux de France. Ils l'observerent fidelement, et leur exemple eût bientôt un grand nombre d'imitateurs. Ce fût peu de tems après que Louis XIV porta contre les duels une déclaration qui guérit du moins pour un tems l'horrible épidemie dont on n'avoit pu encore arrêter les ravages, et qui n'enlevoit tant d'enfans à l'Eglise;

à l'etat tant de citoyens, que pour les faire tomber sous les coups de la justice divine.

M. Olier dont le zele embrassoit toutes les bonnes œuvres qui s'offroient à lui, forma dans le même tems une societé de gentils hommes dont la fin étoit de travailler à la sanctification personnelle des sujets qui la composoient, et de contribuer à celle de toute la noblesse du Royaume, selon les moyens que Dieu leur en donneroit, comme aussi d'empêcher le mal et de procurer tout le bien qu'ils pouroient, soit dans leur profession, soit dans les autres, toutes les fois que cela ne se pouroit faire que par eux. Leur but étoit de faire revivre en eux par l'union la plus sincere et la plus cordiale l'esprit des premiers Chretiens. Ils s'engagérent à faire une "profession publique mais discrette, de renoncer aux maximes " du monde contraires à celles de l'Evangile; menant toute-" fois à l'exterieur une vie commune, chacun selon ses obli-" gations particulieres, eu égard à son état, à sa condition et " à ses emplois." Ils convinrent aussi d'honorer par une devotion particuliere le Mystere de la Passion de Notre Seigneur; ce qui leur fit donner le nom de <u>Compagnie de la Passion</u>. Cette dénomination devoit les faire ressouvenir " d'etre toujours prets de condamner à l'exemple de Jésus " Christ les maximes du monde aux dépens même de leur sang, " afin de s'opposer avec force à tous ceux qui pour les soute-" nir sont si promts à répandre le leur." Ce sont les propres termes

termes du Reglement qui fût dressé à ce dessein, et dont tous les articles au nombre de trente six, ne respirent que sagesse et piété.

Un serviteur de Marie aussi zelé que M. Olier ne pouvoit oublier les intérets de cette Reine du ciel dans le plan de vie qu'il leur donna. Aussi la devotion à la Sainte Vierge leur étoit particulierement recommandée; et les membres de la Compagnie ne devoient point faire de voyages soit à l'armée, soit dans les Provinces, "sans aller en partant de Paris, implorer son assistance à l'Eglise de Notre Dame". Ils devoient y aller encore à leur retour pour la remercier des graces et des faveurs qu'ils en avoient reçues. L'emploi principal et le plus ordinaire de la Compagnie, c'étoit de ne rien négliger "pour abolir les "duels, les blasphemes et les juremens si communs dans "leur profession." On leur recommandoit encore "de fortifier "les foibles contre la honte qui les empêchoit de se declarer pour le service de Dieu", surtout dans le commerce de la Cour; et contre la tyrannie de l'impiété du Siecle qui sembloit faire du libertinage une nécessité pour vivre et paroître dans le monde. Les principaux membres de cette Compagnie furent M. le Baron de Renti, M. le duc de Liancourt, M. Dufour, M. Desgraves, M. Dalzan, M. le vicomte de Montbas Maréchal de Camp, M. Gourdonnel Mestre de Camp, Mrs de Souville et M. Duclurel.

Fin du cinquieme livre

Livre 6.e

L'année 1651 qui étoit la neuvieme depuis que M. Olier gouvernoit la paroisse de S. Sulpice, toute pénible qu'elle fut par les œuvres laborieuses et les sollicitudes continuelles qui la remplirent, comparée aux précédentes, peut etre regardée comme une année de repos. C'est au moins l'idée qu'en donnent les mémoires sur lesquels j'écris sa vie. Ils nous le représentent jusqu'au tems de sa démission, uniquement occupé à conserver les fruits de son zele et à soutenir les établissemens qu'il avoit faits. Un serviteur aussi fidele ne devoit pas, ce semble, penser sitôt à quitter une administration qu'il avoit remplie avec tant de consolation pour l'Eglise et de profit pour les ames. Mais l'épuisement de ses forces ne lui permettoit pas de la garder plus longtems; et Dieu voulut lui ouvrir une nouvelle carriere où par une succession continuelle d'infirmités et de bonnes œuvres, il serviroit à tous ceux qui savent s'abandonner à lui, de quoi l'on est capable avec le secours de la grace, lors même qu'on paroît n'être plus propre à rien.

Il fait part à quelques uns de la révélation qu'il avoit eue du tems qu'il seroit Curé.

Notre Seigneur en l'appellant à la Cure de S. Sulpice, avoit borné à dix ans les services qu'il exigeoit de lui dans cette paroisse. Depuis longtems il en avoit eu révélation, et il avoit eté fait part à quelques uns des prêtres qui étoient liés avec lui plus particulierement. Un d'entr'eux voyant le terme

approcher,

approcher lui dit, " voilà, Monsieur les dix ans bientôt ex-
" pirés, et cependant il n'y a nulle apparence que vous deviez
" quitter sitôt votre cure. C'est à Dieu, lui repondit M. olier,
" à vérifier ses paroles. Pour nous, ce que nous avons à
" faire, c'est de nous abandonner à sa conduite, sans aucun
" retour sur nous mêmes. Je ne connois rien de meilleur que
" cet abandon; par ce moyen l'ame est dans un parfait
" repos entre les mains de Dieu; et sa bonté en prend d'au-
" tant plus de soin, que l'abandon est plus parfait; si l'on
" s'oublie surtout, jusqu'à se perdre en lui pour son amour."

On ne tarda pas à reconnoître la vérité de la prédiction. Vers le mois de Mars 1652, sa santé éprouva un dépéris-sement considérable qui l'obligea de recourir aux remedes. Le principal étoit le repos; mais son zele et la multitude des soins qui l'assiégeoient, ne lui permettoit pas d'en prendre assez pour son retablissement. Au mois de juin il se vit contraint de renoncer pour un tems à toutes les fonctions de son Ministere. Le besoin extrême où étoit alors la Capitale de recourir à la protection du ciel pour écarter le fléau de la guerre civile ayant fait indiquer pour le jour de S. Barnabé la cérémonie qui s'observe dans les grandes calamités; dès qu'il sçût qu'on devoit déplacer la chasse de S.te genevieve, pour l'exposer à la vénéra-tion des fideles et ranimer leur devotion, il oublia l'abbattement où il étoit reduit pour aller repandre son cœur aux pieds de

la patrone de Paris. La veille de S. Barnabé, la Relique fut enlevée du lieu où elle repose ordinairement, et mise à portée d'etre vue de près et honorée plus particulierement. Il passa la nuit entiere en oraison devant le Saint dépôt. Vers cinq heures du matin il se contenta de prendre deux heures de sommeil dans une maison voisine. Depuis ce moment son corps s'affoiblit tellement, que peu de jours après il fût attaqué d'une violente fievre qui devenant continue, causa les plus grandes inquiétudes. Le mal fût bientôt de nature à faire craindre pour sa vie. On lui administra les Sacremens. Entre les sentimens qu'il fit paroître, celui qu'on admira le plus en ce moment fût un parfait abandon entre les mains de Dieu. Il ne vouloit ni ne désiroit autre chose que l'accomplissement de ses volontés adorables et de ses desseins éternels. " Vous seul, ô mon Jésus! au ciel et sur la terre", c'étoit le langage continuel de son cœur et de ses levres. Sa patience dans tout le cours de cette maladie fût inaltérable, et la violence de la fievre ne lui fît jamais perdre son égalité d'ame. Quelques uns de ceux qui le visitoient lui témoignant compatir beaucoup à ses souffrances, et faisant des voeux pour sa guérison, " ah j'aime mieux," lui répondit il, " l'état où il plaît à Dieu de me mettre, que la " plus forte santé." Son indifference pour la vie ou pour la mort lui faisoit dire sans cesse; " faites de moi, ô mon " Dieu, tout ce qu'il vous plaira." Dans cet esprit de résignation
il

il obéissoit à ceux qui le gouvernoient dans sa maladie, comme à Dieu même, ne regardant que sa volonté dans celle des médecins qui ordonnoient les remedes, ou des personnes qui les lui présentoient.

L'extrémité où le reduisit cette rechute dont il eut beaucoup de peine à se relever, le détermina à remettre sa cure entre les mains de l'abbé de S. germain. Il la possédoit depuis le dix d'aoust 1642. Ce fût le 21 de juin 1652 qu'il en fit la démission. Le choix de son successeur tomba sur M. De Bretonvilliers, selon ce que le Serviteur de Dieu lui même avoit prédit; car peu de tems après qu'il fût entré au Séminaire, l'ayant trouvé dans sa chambre au sortir de l'oraison avec trois ou quatre ecclésiastiques, il dit tout haut en le montrant, voilà mon Successeur. Plusieurs fois depuis cette époque il lui avoit annoncé la même chose, quoique les circonstances loin de la rendre vraisemblable la fissent au contraire juger comme impossible. Cette conformité de l'événement avec la prédiction ne fût pas la seule chose extraordinaire qu'on admira pendant sa maladie. Une personne de grande piété étant fort en peine sur le dangereux état où il se trouvoit, il la fit prier de le venir voir. Elle fût fort surprise de l'entendre dire; "ne craignez point pour ma santé; la Sainte Vierge m'a assuré que je n'étois point à ~~la~~

Il se démet de la cure de S. Sulp.

"fin de ma carrière, et que Dieu me vouloit encore
"pour quelque tems dans ce monde. Mais une
"autre chose qu'elle m'a découverte, c'est une
"faute dans laquelle vous etes tombée, en né-
"gligeant cette pratique qui vous étoit très salu-
"taire et qui étoit très agréable à Notre Seigneur".
Elle seule savoit l'omission que lui reprochoit
M. Olier; "car elle m'a assuré," dit M. de Bretonvilliers, "que personne au monde ne pouvoit en
"avoir connoissance."

C'est encore d'après le témoignage de cet intime ami et successeur de M. Olier qu'on a su
que la Sainte Vierge avoit demandé à son Fils
sa guérison pour deux fins; la premiere, afin
qu'il continuât d'offrir à Dieu le Saint Sacrifice
selon toutes ses intentions; car il avoit coutume
depuis longtems de s'unir au saint autel à toutes
les dispositions de Marie sacrifiant Notre Seigneur
entre les mains du Pere eternel, et de se confor-
mer actuellement aux intentions dans lesquelles elle
desiroit qu'il célébrât. La seconde étoit de travail-
ler au salut d'une personne qu'elle lui designa,
et dont elle vouloit qu'il prît un soin tout par-
ticulier. La fievre cessa peu de jours après qu'il
eût

eut reçu tous les Sacremens de l'Eglise; et on le vit bientôt hors de danger.

Dieu qui recompense la patience de ses élus dans les croix par de nouvelles croix pour augmenter la mesure de leurs mérites en les rendant plus semblables à son Fils, ne rendit à M. Olier une partie des forces qu'il avoit perdues dans sa maladie, que pour l'exercer à de nouveaux combats, et l'éprouver encore par de nouvelles souffrances. Il ressentit les douleurs de la pierre qui devinrent bientôt si aigues, qu'aux efforts qu'il faisoit pour soutenir son courage, on avoit peine à comprendre comment il pouvoit jouir toujours de la même tranquillité d'esprit. "Il faut avoir éprouvé tout "ce qu'il endureoit", dit M. De Bretonvilliers, "pour "savoir combien ses maux étoient insupportables" Et cependant au lieu de s'inquietter et de se plaindre, il se contenta d'offrir ses souffrances à Notre Seigneur, ne lui parlant jamais que le langage de la plus pure charité, et ne se soulageant dans les violentes tranchées qui déchiroient ses entrailles,

qu'en répétant les yeux fixés sur son Crucifix, Amour, amour. Paroles qui comme des traits de flammes ne sortoient point de sa bouche, sans faire sur ceux qui étoient présens les plus vives impressions. Ils en étoient si touchés, que ressentant en eux mêmes le plus ardent desir de se renouveller dans le Service de Dieu, ils ne le quittoient point sans avoir pris la resolution de mener une vie nouvelle.

Dès qu'il fût délivré des douleurs de la pierre, Dieu voulut l'éprouver encore par une autre maladie qui le trouva toujours aussi patient et aussi resigné que les deux précédentes. on n'en sait ni le caractere, ni les détails. Loin que tant de souffrances eussent énervé son ame, jamais il ne parut plus embrasé du zele de la gloire de Dieu et du salut du prochain. Il eût voulu attirer tous les hommes à Notre Seigneur et lui gagner tous les pécheurs. Il parut même, à en juger par tout ce qu'il eût la générosité d'entreprendre après ses longues maladies, que plus sa santé s'affoiblissoit, plus l'homme intérieur se fortifioit en lui, avec le desir

desir de rendre tous les jours de nouveaux services à Notre Seigneur et à son Eglise.

Quand il fût assez convalescent pour aller respirer l'air de la campagne, on lui conseilla de s'éloigner de la Paroisse et du Séminaire où il ne pouvoit se retablir faute de repos. Il se rendît à ce conseil ; mais il voulut auparavant satisfaire le mouvement qui depuis longtems le pressoit de s'attacher à l'Ordre de S. Dominique pour lequel il avoit toujours montré la plus grande estime. Ce qui l'engageoit encore à contracter avec les enfans de ce Saint Patriarche un lien spécial de communion, c'étoit celle qu'il avoit eue avec la Mere Agnès de Jésus Religieuse du même Ordre. Les Freres Prêcheurs avoient depuis peu dans sa Paroisse une maison qui servoit de Noviciat à la Congrégation. La vie sainte qu'on y menoit, la parfaite soumission à l'Eglise et l'intégrité de la Foi dont on y faisoit profession; l'esprit de subordination et la pratique de l'obéissance la plus entière à l'autorité des Supérieurs; l'harmonie et le concert admirable qui regnoit entre tous les membres, encore plus que la sagesse et la sainteté des regles qui dirigeoient leur conduite, ne faisoient au-

Il prend l'habit du Tiers Ordre de S. Dominique.

tant de dignes disciples de S. Dominique. M. Olier
temoin des beaux exemples de vertu que cette Maison
donnoit à toute sa Paroisse, s'affectionna d'autant
plus à l'Institut, que plusieurs Religieux l'aidoient
beaucoup dans ses travaux. Il se souvenoit d'ailleurs
de ce que lui avoit dit souvent la Mere Agnès, des
grands biens spirituels qu'elle avoit trouvés dans la
Religion fondée par S. Dominique. Il se rappelloit en-
fin le nom de frere qu'elle avoit toujours aimé
à lui donner, soit dans ses pieux entretiens avec
lui, soit dans ses lettres; nom qu'il croyoit devoir
mériter plus particulierement que le commun des Chre-
tiens qui composent dans l'Eglise une même famille
dont Dieu est le Pere, en formant un nœud plus
particulier avec l'Ordre où elle s'etoit sanctifiée.
Il pensa donc à prendre l'habit, non du premier
ordre, sa vocation et les desseins de Dieu sur lui
ne le permettoient pas, mais du Tiers-Ordre,
dont les Regles pouvoient se concilier avec les
devoirs de son etat. Il pria le Pere Jean Tarpon
alors Souprieur du Couvent établi au Fauxbourg
S. germain, de l'aggréger dans la Congrégation des
Pretres du Tiers Ordre de S. Dominique. Ce Religieux
plein de l'esprit du Saint fondateur, après l'avoir
entretenu

entretenu longtems sur les obligations de l'Institut, se rendit avec lui dans la Chapelle du Séminaire de S. Sulpice. Ce fut là qu'après avoir fait les cérémonies ordinaires en présence de plusieurs Ecclésiastiques que la piété de l'un et de l'autre y avoit attirés, il lui donna le petit Scapulaire et le reçut à la Profession du Tiers Ordre, le dispensant des pratiques recommandées dans les Constitutions qui ne pouvoient s'allier avec les devoirs de sa charge et les fonctions de son ministere. Depuis que M. Olier se fut associé à l'Ordre des Freres Prêcheurs, il leur témoigna en toute occasion la joye qu'il avoit de participer à toutes leurs bonnes œuvres. "Je suis bien aise et bien consolé," leur disoit-il, "de "me voir enfant de S. Dominique, et plus étroitement "que jamais, frere de la Reverende Mere Agnès de Jésus à qui j'ai de si grandes obligations." Son exemple fut suivi par plusieurs Prêtres du Séminaire.

Peu de jours après, il se retira à la campagne pour y reprendre les forces nécessaires à l'exécution des nouveaux projets qu'il méditoit depuis longtems. Pensant toujours à l'œuvre des Séminaires, comme à celle qu'il

Fondation d'un Séminaire au Puy.

devoit étendre et perfectionner de tout son pouvoir tant qu'il vivroit, selon l'attrait que Dieu entretenoit toujours dans son coeur, il résolut d'aller en fonder un au Puy. Henry de Maupas qui en étoit Evêque desiroit depuis longtems le voir jetter lui même les fondemens et placer les premieres pierres de l'édifice en lui donnant quelques Prêtres de sa Compagnie. Dans ce dessein il partit pour le Velay avec d'autant plus d'ardeur, que son zele pendant ses dernieres maladies étoit demeuré comme captif. Jamais il n'avoit mieux ressenti en lui même la sainte impatience que donne l'Esprit de Jésus-Christ à ceux qui en sont animés, de le servir et de le glorifier, en procurant de dignes ministres à son Eglise. Il partit au mois d'août, prit la route d'Orleans et de Blois, et s'écarta un peu de son chemin pour aller faire un pélerinage à Montrichard petite ville de Touraine et visiter la chapelle qui y est dédiée sous l'invocation de la très Sainte Vierge ; car il s'informoit avec soin de tous les lieux de devotion qu'il pouvoit rencontrer dans ses voyages. Et comme jamais il ne s'y arrêtoit, sans y recevoir de nouvelles graces, surtout lors que

c'étoit

c'étoit pour honorer la Mere de Dieu, il ne pouvoit
resister à l'impulsion secrette qui l'y conduisoit.
Revenu sur ses pas après avoir satisfait sa devo-
tion à Montrichard, il prit la route ordinaire pour
se rendre d'abord à Moulins. a quelque distance
de cette ville il trouva un pauvre à demi nud qui
paroissoit malade et qui etoit couché sur un tas de
fumier. il descend aussitôt de cheval avec un autre
ecclésiastique qui l'accompagnoit ; il approche ce
mendiant, et voyant auprès de lui des haillons, il
l'aide à s'en revêtir et l'engage de se transporter
à l'hopital où il s'offroit de le faire recevoir. ce-
lui ci lui représentant qu'il ne pouvoit marcher, le
serviteur de Dieu appelle auprès de lui son com-
pagnon de voyage pour le secourir. Tous deux char-
gent le mendiant sur leurs bras, et quel que rebutant
qu'il fut par la malpropreté de son corps et de
ses habits, ils ne songissent point de le porter en-
semble jusque près de la maison des freres de
la charité, fort éloignée de la porte de la ville par
où ils étoient entrés. Lorsqu'ils eurent fait une
partie du chemin, ne pouvant soutenir la fatigue
plus longtems, ils le laisserent prendre quelque

repos, après lui avoir dit quelques mots de consolation, et se rendirent avec empressement à l'hopital d'où ils envoyèrent une chaise avec des porteurs, pour l'y transporter. Ils ne savoient pas qu'ils obligeoient un homme habile à tromper les ames charitables, en feignant de souffrir pour surprendre des aumônes; car ils ne le trouvèrent plus au lieu où ils avoient été contraints de le laisser pour quelques moments; mais le service qu'ils lui rendirent fût trop semblable à celui que reçût Notre Seigneur dans la personne de l'homme blessé que rencontra le Samaritain de l'Evangile sur le chemin de Jéricho pour demeurer sans recompense; le mérite de l'aumône étant tout entier dans les dispositions de celui qui la fait et non dans la droiture de ceux qui la reçoivent.

Il rencontre un vertueux Curé; comme il en use avec lui.

Pendant son voyage M. Olier apprit qu'on faisoit à Lyon les prières et les exercices du jubilé accordé pour l'année Sainte qui venoit de partager le siecle courant. Il se pressa de s'y rendre pour participer à cette grace. Arrivé à Pontcharat, comme

me il prenoit quelque délassement en faisant une petite promenade aux environs, il rencontra quelques bergers qu'il aborda selon sa coutume et qu'il interrogea. Il les trouva parfaitement instruits, et conçut l'opinion la plus avantageuse de leur curé. Par estime pour la personne d'un Pasteur qui paissoit ses ouailles avec tant de soin, il prit le chemin de la cure pour lui faire une visite. Après l'avoir abordé avec toutes sortes de marques de vénération, il eût avec lui un long entretien, lui demanda son agrément pour offrir le lendemain le Saint Sacrifice et lui fit sa confession. Le bel ordre qu'il remarqua dans son Eglise, dans la Sacristie et dans sa maison, le consola beaucoup et augmenta encore la haute idée qu'il avoit de sa vertu. Aussi lui témoigna t'il en le quittant, combien il se réjouissoit de le connoître, et après l'avoir comblé de témoignages de respect et d'attachement, le supplia t'il de se souvenir particulierement de lui devant le Seigneur, tant il considéroit un Prêtre qu'il savoit rempli de l'Esprit Sacerdotal, et tant il avoit de confiance en ses prieres.

Dans cette même route étant à quelques lieues de Lyon, il trouva un homme et une femme qui marchoient

Trait de charité. à grands pas. Celle ci chargée d'un fardeau considérable avoit beaucoup de peine à suivre son Mari. Touché de la voir accablée de fatigue, il fait arrêter le carosse qu'il avoit été obligé de prendre, ne pouvant plus soutenir le mouvement du cheval, dit à cette pauvre femme de remettre ce qu'elle portoit à son domestique qui décharge tout dans la voiture, et prend de là occasion de dire à ceux qui l'accompagnoient quelques paroles d'édification, sur l'amour de l'Eglise pour son divin Epoux ; sur celui que lui doivent les ames qu'il a aimées jusqu'à mourir pour elles, en le suivant partout où il va et en portant son joug après lui ; enfin sur la bonté avec laquelle il est venu nous décharger du poids de nos péchés et des misères de cette vie.

Il s'arrête à Lyon pour le Jubilé. Arrivé à Lyon il n'eut rien de plus pressé que de faire les exercices prescrits pour gagner la grace du jubilé. La lassitude qu'avoit ajouté le voyage à ses infirmités devoit faire craindre qu'il ne pût les suivre sans augmenter son mal ; mais en pareille circonstances son zele lui faisoit entreprendre sans hésiter tout ce qu'il croyoit agréable à Dieu. Le lendemain de son arrivée il se rendit à l'Eglise des Feuillans, s'adressa au premier Religieux qu'il rencontra

contra, et se mit pour se reconcilier dans un côté du confessional, en faisant placer dans l'autre un des Ecclésiastiques de sa compagnie qui vouloit obtenir la même grace. On tient de celui ci que M. Olier pleura alors avec une si grande abondance de larmes et qu'il s'accusa avec des sanglots et des gémissemens si extraordinaires, qu'on l'eût pris pour un homme coupable des plus grands crimes. On l'entendoit se lamenter et se confondre tout haut de ce que pendant dix ans il avoit été curé d'une immense Paroisse sans avoir les vertus et les qualités nécessaires pour remplir dignement ses redoutables fonctions. La crainte qu'il avoit de s'être rendu coupable d'une infinité de fautes qu'écas le rendoit inconsolable, ensorte que le confesseur qui ne pouvoit calmer ses inquiétudes, eut besoin, pour lui rendre la paix, de lui rappeller tout ce que la foi nous enseigne de plus consolant sur les miséricordes du Seigneur envers ceux qui le craignent.

De Lyon il prit sa route vers Valence où il fut attiré par le desir de visiter le tombeau de la Sœur Marie cette grande Servante de Dieu qu'il avoit vue environ six ans avant sa mort, et à qui Notre Seigneur avoit

Il visite à Valence le tombeau de la Sœur Marie. Forte Correction qu'il fait à un peintre.

révélé ses desseins sur lui. Après avoir passé un tems considérable en oraison dans l'Eglise des Minimes où reposent ses cendres, pour remercier Dieu des graces privilégiées dont il l'avoit favorisé pendant sa vie, et lui en demander la participation, il alla chez un peintre qui vendoit son portrait et l'acheta, pour s'exciter plus efficacement en se le remettant souvent devant les yeux, à imiter ses vertus. L'artiste achevoit un tableau qui offensoit la modestie; il ne put le voir sans indignation. Son zele lui suggéra les paroles les plus véhémentes contre le talent diabolique de corrompre les mœurs par la peinture, et de faire entrer par des représentations lascives, le poison le plus subtil dans les cœurs. Il menaça le Peintre des chatimens les plus terribles de la justice divine, s'il osoit produire au jour l'ouvrage auquel il mettoit la derniere main et lui declara que toutes les blessures mortelles dont ce tableau seroit la cause retomberoient sur sa tête au jugement de Dieu. L'Ouvrier prétendit se défendre en alléguant la nécessité où il se trouvoit, pour ne pas tomber dans l'indigence, de travailler selon le goût du siecle. Il crut par cette excuse qui trompe encore aujourd'hui tant d'artistes, satisfaire pleinement

pleinement M. olier et se mettre à couvert de toute reproche, en ajoutant qu'il désiroit bien vendre son tableau à quelque particulier qui en connût le prix. M. olier lui en demanda la valeur. Ce sera un ouvrage de trois louis, repondit-il, quand j'y aurai mis la derniere main (somme considerable en ce tems là pour un objet de cette nature). L'homme de Dieu les tire aussitôt de sa bourse quoique le portrait ne fût pas achevé, et le sé-tînt en recommandant de venir le livrer au plutôt dans la même journée. Il étoit à table, lorsqu'on l'apporta. Il se leve aussitôt, et après avoir reçu le tableau d'une main, du couteau qui étoit près de lui et qu'il prend de l'autre, il le perce en vingt endroits différens, et le met en pieces. Le peintre ne peut voir sans verser des larmes, traiter si brusquement un ouvrage qui lui avoit couté beaucoup de tems et de soins ; mais ce fût pour lui un surcroît de chagrin et d'humiliation, lorsque M. olier après s'être fait apporter du bois qu'il ordonna d'allumer sur le champ, acheva de briser la toile du tableau, et en jetta les morceaux dans les flammes : "voilà," dit-il, "le cas qu'on doit faire des

" ouvrages de Satan. L'honneur dû à Dieu veut qu'on
" ne les touche que pour les détruire." Combien de scandales du même genre feroit on disparoître aujourdhui de la plûpart des maisons des Chrétiens s'ils n'avoient pas cessé en quelque sorte d'être des scandales, tant ils sont fréquens.

Au sortir de Valence M. Olier prit le chemin de Viviers et s'embarqua sur le Rhône, ayant avec lui deux pauvres qu'il avoit admis dans sa compagnie pour l'amour de Notre Seigneur, lorsqu'il avoit quitté Lyon, et qui cherchoient du secours pour aller au même terme que lui. Pendant tout le voyage il les nourrit mieux que lui même, et les traita avec une charité presque sans exemple, se figurant que sous les haillons qui les couvroient il assistoit la personne même de Notre Seigneur. Lorsqu'il n'étoit plus qu'à quelques pas de Viviers, il aborda un jeune ecclésiastique. Après quelques mots d'entretien, il lui demanda à quoi il pensoit. Celui-ci lui répondit, qu'il ne pensoit à rien. "Hé, Monsieur, répond M. Olier, "faut il qu'un clerc marche ainsi
" sans penser à Dieu et lui rendre quelque devoir dans
" son cœur?"

On l'attendoit à Viviers depuis longtems, et il y étoit

étoit ardemment desiré, Louis de Suze Evêque de cette ville pensoit à y fonder un Séminaire, et M. Olier n'avoit rien plus à cœur que de seconder ses vues. Il suivit avec empressement son goût pour ces sortes de bonnes œuvres; car ne respirant que le salut des ames, il ne se lassoit point de repéter qu'on ne pouvoit y suffire qu'en donnant de bons ministres à l'Eglise par l'établissement des Séminaires.

Il s'arrête à Viviers où il entreprend la fondation d'un Séminaire

Outre les mouvemens secrets que Dieu lui avoit fait sentir depuis longtems pour consacrer plus particulièrement ses travaux à la sanctification des peuples du Velay, de l'auvergne et du vivarais, où il avoit déja travaillé avec tant de fruit, il savoit que plusieurs cantons fort étendus de ces Provinces avoient le plus grand besoin d'excellens ouvriers. La négligence des Pasteurs et leurs mauvais exemples y avoient tellement défiguré la face de la Religion, qu'on avoit peine à y reconnoître des chretiens, tant l'ignorance et la ~~Religion~~ corruption y étoient générales. Dans ses différentes missions il n'avoit pu voir une si affreuse calamité sans verser beaucoup de larmes. Il lui en étoit resté une profonde impression dans le cœur; et plus d'une fois il avoit dit en gémissant; " Oh! si

"l'on pouvoit travailler efficacement au rétablissement "de la discipline Ecclésiastique dans ces Diocèses; et "si l'on y formoit de bons Prêtres, on y verroit "bientôt renaître la piété parmi les peuples." Les dispositions dans lesquelles il trouva l'Evêque de Viviers le remplirent de joye. Il les regarda comme une nouvelle ouverture préparée par la divine Providence pour exécuter le dessein qu'il avoit formé d'étendre dans les Provinces le bien qu'il venoit de consommer à Paris en fondant le Séminaire de S. Sulpice. Dès l'année précédente il avoit envoyé à Viviers trois Ecclésiastiques de sa Communauté du nombre desquels étoit Gabriel de Caylus abbé de Lodève (2). L'œuvre ne fut achevée cependant que deux années après au mois de juin 1653, lors qu'on tenoit le Synode du Diocèse. M. de Suze y publia l'ordonnance par laquelle il établissoit le Séminaire et en prescrivoit les Réglemens. Ce fut l'abbé de Caylus qui en élu Supérieur.

Ca

(2) M. l'abbé de Caylus frère du Comte de Caylus avoit quitté la Cour où il étoit fort considéré du Card. Mazarin, pour se retirer au Séminaire de S. Sulpice. On le vit pratiquer dans cette maison tous les exercices de la Communauté avec la plus grande exactitude, et remplir les offices les plus bas avec le plus grand empressement. Lorsqu'il fut envoyé à Viviers, il travailloit avec un zèle infatigable au service de la Paroisse dans la Comté de M. Olier. Il alloit souvent, la clochette à la main, rassembler les enfans pour leur faire le Catéchisme.

Ce nouvel établissement éprouva comme tous les autres, des contradictions de la part même de ceux à qui il devoit etre le plus agréable, parcequ'il leur offroit les plus grands avantages pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise. Plusieurs Ecclésiastiques du Diocèse voyant avec peine les mesures qu'on prenoit pour reformer les mœurs du clergé qui étoient fort scandaleuses, représenterent le Séminaire qu'on venoit d'instituer comme une honnête prison où l'on seroit contraint de vivre dans une servitude continuelle ; mais ce préjugé ne subsista pas longtems ; et l'on reconnut bientôt combien il y avoit peu de ressemblance entre le regime de la maison confiée aux Ecclésiastiques de M. Olier, et la peinture qu'en avoient fait les esprits prévenus. Ceux ci les regardoient comme des hommes qui n'avoient rien que de dur dans leur gouvernement, et se figuroient la vie qu'on meneroit avec eux, comme un joug que la plûpart n'auroient pas le courage, ni même la force de supporter. On fût bien surpris d'apprendre au contraire de la bouche même de ceux qui vinrent les premiers habiter le Séminaire, que la conduite de ceux qui le dirigeoient

Elle éprouve des contradictions fruits qu'en retire le Diocèse.

ne respiroit que douceur et charité. Le contentement reciproque des Directeurs et des jeunes Clercs qui s'étoient mis sous leur conduite; la cordialité des premiers et la tendre affection qu'ils avoient pour leurs éleves; la confiance et la docilité avec laquelle ceux-ci leur obéissoient firent juger dès les commencemens que l'établissement de cette maison étoit l'ouvrage de Dieu, et qu'elle étoit gouvernée par des Prêtres selon son cœur. Au lieu d'y venir avec crainte et défiance, dès qu'elle fût connue, on n'eût plus que de l'empressement à s'y rendre; et les exemples de vertu qu'on y admira dans le Supérieur et dans ses coopérateurs; la sagesse de leurs décisions, lorsqu'on alloit les consulter pour la direction interieure; la parfaite union qu'on voyoit regner entre eux et tous ceux qu'ils avoient à conduire; enfin les grands fruits que retiroient ceux-ci de leurs instructions et de leurs conseils, la firent regarder comme une excellente école, et comme un lieu de bénédiction. L'estime qu'on en conçut dans le Diocese fût si universelle, que plusieurs Ecclésiastiques qui n'étoient point tenus d'y aller passer le tems prescrit par le Mandement de

M.

M. de Saxe, pour tous ceux qui aspiroient aux SS. Ordres, s'y présentèrent de leur propre mouvement dans le désir de mieux se former aux connoissances et aux vertus de leur état. En moins de six mois on compta environ cinquante curés ou autres Pretres du Diocese qui voulant se renouveller dans l'Esprit de leur vocation et apprendre plus parfaitement le grand art de sanctifier les peuples, soit en se sanctifiant eux mêmes, soit en leur traçant la véritable voye du Salut, y firent quelque séjour; ce qui opéra des changemens sensibles dans les Pasteurs et dans le troupeau.

Un avantage particulier qu'on retira de cette conduite et qu'il importe de remarquer ici comme un des fruits les plus essentiels de l'expérience du Saint Ministere, c'est que pendant leur séjour au Séminaire, les curés d'après l'avis plein de sagesse qui leur fut donné selon l'Esprit du Concile de Trente (2), envoyoient dans leurs Paroisses de bons Ecclésiastiques pour diriger les ames en leur absence. Ils y faisoient comme une

(2) C'est pour empêcher la gêne des consciences, et prevenir les grands maux qui en naissent, que le Saint Concile ordonne, que trois ou quatre fois l'année, on envoye dans les Maisons de Religieuses, des Confesseurs extraordinaires.

une petite Mission, prêchant les peuples, écoutant leurs Confessions, et les exhortant à en faire de générales ou d'extraordinaires ; pratique nécessaire à plusieurs qui se confessant toujours à leur Curé, et n'ayant pas quelquefois le courage de lui découvrir toutes les playes de leur conscience, deviennent, s'ils n'abandonnent pas la Confession, des hypocrites sacrileges. Par cette voye qu'on ne sauroit trop recommander à tous les Prêtres chargés du gouvernement d'une Paroisse, des ames en grand nombre furent gagnées à Dieu ; et pour mieux assurer l'usage d'une méthode aussi salutaire pour les consciences que la honte retenoit dans l'habitude du vice, on choisit deux Pretres qui uniquement appliqués à cette œuvre, n'avoient d'autre employ, que d'aller au besoin suppléer dans les différentes Paroisses, les Pretres qui s'absentoient pour aller faire une retraite au Séminaire.

La différence qui se fit remarquer entre les Ecclésiastiques formés et préparés au Sacerdoce sous la direction des Pretres de Mr Olier, et ceux qui avoient été ordonnés sans ce secours, étoit si sensible qu'on applaudissoit de toutes parts à cet établissement. Outre que ceux qui sortoient du Séminaire, devenoient par leurs lumieres et leurs vertus, l'édification et le modele des peuples,

entre

entre ceux qui y étoient venus pour se disposer aux SS. Ordres, plusieurs conduits par des vues criminelles ou aveuglés, faute d'instruction, sur les suites d'une entrée illegitime dans le Sanctuaire, se retiroient et embrassoient un autre état; ce qui préservoit le Diocese de tous les maux que traînent après eux dans l'Eglise les Prêtres intrus. On vit encore plusieurs Prêtres des Provinces voisines qui venoient s'y instruire, et y faire les Exercices Spirituels. ainsi les bénédictions que le Seigneur repandoit sur cette maison se communiquant au loin devinrent une source féconde de grand pour de vastes cantons de l'Auvergne, du Dauphiné, de la Provence et du Comtat.

Il entreprend la conversion des heretiques de Privas.

Mr. Olier eût la consolation de voir de ses propres yeux l'heureuse transformation qui s'opéroit dans le Clergé comme dans le peuple. Mais en travaillant au salut des Catholiques à qui il devoit ses premiers soins, il imita la conduite de l'apôtre qui principalement occupé à soutenir dans la foi ou à confirmer dans la grace les fideles qu'il avoit engendrés à Notre Seigneur, ne négligeoit point la nation perfide qui s'étoit reprouvée elle même en rejettant Jésus Christ et son Eglise. Il prit les ordres et les conseils de l'Evêque de Vi-

viers, pour entreprendre en même tems la conversion des hérétiques du Diocèse dont la perte lui causoit de grandes peines intérieures. Muni des pouvoirs qui lui étoient nécessaires pour mettre la faulx dans la nouvelle moisson qui se présentoit à son zèle, il crût que le meilleur moyen de réussir, seroit de faire les premieres tentatives dans Privas, celle de toutes les villes occupées par les Protestans qu'il importoit le plus de réunir à l'Eglise, parcequ'elle étoit comme la Métropole du parti huguenot dans toutes les Provinces et que celle là une fois convertie, les autres se rendroient bien plus facilement. Dans cette vue il proposa à l'Evêque de Viviers de confier la cure de Privas à M. de Caylus Supérieur du Seminaire. Ce choix que le Prélat goûta beaucoup fut agréable à tous ceux qui en eurent connoissance. La nouvelle qui en parvint aux habitans de Privas, prépara les esprits à recevoir la lumiere de la vérité, tant M. de Caylus avoit su depuis son séjour à Viviers, gagner l'estime des Catholiques et même des Protestans. On lui associa plusieurs Prêtres recommandables par leur science et leur sagesse qui ne tarderent pas à se concilier comme lui la

vénération

vénération universelle. Ce qui fit le plus d'impression sur les ennemis de l'Eglise, ce fut de voir un Ecclésiastique d'un nom distingué se charger de la conduite d'une Paroisse. On étoit fort surpris de voir un abbé de Lordieu qui pouvoit prétendre aux plus hautes dignités, Curé d'une petite ville; et on regardoit cette place comme fort au dessous de sa qualité. Cette opinion toute humaine et toute fausse qu'elle étoit, puisqu'il n'est point d'emploi dans l'Eglise, quelqu'inférieur qu'on le suppose, qui n'honorât les anges même, Dieu la fit servir à sa gloire, comme on le verra bientôt; mais ce ne fut, selon la conduite ordinaire de sa Providence, qu'après avoir levé plusieurs contradictions suscitées par quelques hérétiques contre le nouveau Curé et ses adjoints.

Il y avoit tout à espérer de leurs premières démarches et de la disposition favorable des esprits dans la multitude, lorsque le Prince de la discorde arma contre eux les Ministres de la ville et le Consistoire. Ils firent tous leurs efforts pour persuader aux habitans, que ces nouveaux venus étoient des ennemis très dangereux et très suspects qui sous une apparence

de zele vouloient tout renverser, et ne prétendoient pas moins que d'anéantir leur Religion; qu'il faloit donc bien se garder de les loger dans leur ville, et leur en fermer l'entrée. Ces Remontrances produisirent leur effet. Personne dans Privas ne voulût louer une maison aux hommes apostoliques qui venoient leur offrir la paix du Seigneur. Ce refus dura six mois pendant lesquels ils se contenterent de gémir devant ~~le Seigneur~~ Dieu, et d'attendre avec patience les momens de sa Misericorde. Ils arriverent enfin, et malgré toutes les reclamations du Consistoire, un des principaux même du parti protestant fût celui qui consentit à leur louer sa maison.

La Religion Catholique retablie dans Privas.

A peine se virent ils à portée d'exercer leur Ministere, qu'ils tenterent tous les moyens de retirer leurs freres égarés depuis si longtems, des voyes de la perdition. Instructions publiques, conférences particulieres, douceur et charité envers tous, l'exemple d'une vie irréprèhensible, et la pratique de toutes les vertus qu'ils prêchoient dans la chaire de vérité; tel fût le genre d'attaque qu'ils livrerent à l'hérésie, et à ceux qui s'étoient rangés sous ses enseignes. avec le secours de la grace et cette confiance en Dieu qui triomphe du monde et de ses

erreurs

erreurs, ils eûrent bientôt soumis un grand nombre
d'hérétiques au joug de la Foi. On comptoit à peine
dans Privas quarante Catholiques, lorsqu'ils y commen-
cerent leur Mission, et quelques mois après, ils étoient
plus de trois cent. Dès lors Notre Seigneur exilé de
cette ville depuis tant d'années, fût remis sur son trô-
ne et commença de reposer dans son tabernacle,
en faveur de ceux qui croyoient la vérité du Mys-
tere de l'autel. Lorsqu'on crût les esprits assez calmes
pour n'avoir plus à craindre ni profanations, ni scan-
dales, on rendît au très Saint Sacrement les
hommages solemnels qui lui étoient dûs. Le jour
de la Fête Dieu, on le porta solemnellement dans
les rues et dans les places avec toute la pompe et tout
l'appareil que permettoient les conjonctures. Il y a-
voit environ soixante ans qu'on ne voyoit dans
cette ville ni Prêtres, ni Offices, ni processions, ni au-
tres cérémonies en l'honneur de Jésus Christ présent
dans la Sainte Eucharistie. On ne peût voir un spectacle
si consolant, sans verser des larmes de joye. Il attira
des lieux voisins plus de cinq mille personnes qui
assisterent religieusement à la solemnité; et depuis
cette heureuse révolution, elle s'est renouvellée sans trou-
bles tous les ans, et sans aucune sorte d'insulte de la part

de ceux qui sont demeurés attachés à l'hérésie des Sacramentaires.

On conçoit aisément que les Prêtres envoyés par M. Olier ne parvinrent à remporter une victoire si glorieuse à la foi, qu'après avoir soutenu de grands combats et essuyé beaucoup d'affronts. Mais plus les ennemis de l'Eglise et de sa doctrine vomissoient contre eux de malédictions, plus la main invisible de celui au nom duquel ils évangelisoient, repandoit de bénédictions sur tous leurs pas. Ils eurent la joye de voir l'Eglise de Privas fréquentée, l'ignorance de la doctrine Catholique bannie de cette ville, les Sacremens de Pénitence et d'Eucharistie devenus aussi chers aux Paroissiens nouvellement ramenés des ténebres à la lumiere, qu'ils leur avoient été en aversion depuis leur enfance. Les Protestans opiniâtres et endurcis ne purent en quelques occasions particulieres retenir leur fureur contre les Catholiques, et surtout contre ceux qui venoient de se convertir. Ils les traitoient d'apostats et de traitres. Plusieurs s'ameuterent contr'eux jusqu'à menacer de mettre le feu à leurs maisons et de les faire périr eux mêmes dans les flammes. Dieu ne permit pas qu'ils

qu'ils en vinssent à une telle extrêmité. La noirceur de leurs procédés et l'excès de leurs emportemens ne servirent qu'à faire éclater davantage la douceur, la patience et la fermeté de ceux qu'ils persécutoient. L'on vit une fille maltraitée par son pere pour avoir abandonné la Secte dans laquelle on l'avoit élevée donner un bel exemple du respect et de la soumission que la Religion commande aux enfans de pratiquer envers ceux qui leur ont donné le jour. Pendant que cet homme intraitable la chassoit de sa maison, loin de se plaindre, elle se mit à genoux pour lui demander sa bénédiction.

Il est des occasions où l'Esprit de Dieu suggere à ses Ministres des paroles de feu qui en confondant les ennemis de la foi et de la Religion, relevent la dignité du Ministere Evangélique, et sont pour les fideles un remede contre le vice de la pusillanimité, dans les momens de persécution. Tel fût en plusieurs rencontres le langage de S. Paul résistant aux premiers ennemis du nom de Jésus; et en particulier celui qu'il adressa au Prêtre Ananie par l'ordre duquel on venoit de le frapper, lorsqu'il le qualifia de Muraille blanchie. Vers le tems de la Mission de Privas, ou peutêtre dans

le tems même qu'on la faisoit, un des Missionnaires envoyés par M. Olier dans les quartiers infectés de l'hérésie, prêchoit publiquement au milieu d'un bourg nommé Vals, où il s'étoit retiré beaucoup de Calvinistes. Pendant son discours un des Ministres s'avança dans l'auditoire, l'approche et d'un ton railleur lui demande quand il cessera de débiter son orviétan; "quand "tu auras cessé," replique le Missionnaire, "de dé"biter ton poison." Je ne trouve point ce trait dans les Mémoires que je suis fidèlement; mais comme il passe dans le pays pour incontestable, j'ai cru devoir en faire mention.

Quand M. Olier vit la Religion Catholique si bien établie dans Privas, que le lieu qui auparavant servoit de Prêche, fût changé en une Eglise où le regret d'avoir si longtems outragé Notre Seigneur faisoit souvent repandre bien des larmes, il entreprit la conversion des autres hérétiques dispersés dans le Diocèse. De concert avec l'Evêque de Viviers et par son autorité, il usa des mêmes moyens qu'avoit employé S. François de Sales pour celle des trois Baillages voisins de Geneve. Ne pouvant plus soutenir le travail du Ministere

auquel

auquel il auroit voulu pouvoir se livrer en personne, il envoya des Prêtres dans les paroisses du Vivarais où les Calvinistes avoient le plus de partisans, et leur procura à ses dépens des Missions qui dans l'espace de cinq ans renouvellerent entierement la face du Diocese. Viviers Montpezat, Mayras, Burzet, Thueits, la Béage, Jaujeac, valgorge, L'argentiere, Pradelles, Fay, S. Agreve, villeneuve de Berc, fûrent successivement le théatre du zele de ses Missionnaires. Partout où ils allèrent prêcher la foi Catholique, on vit la grace opérer des prodiges qui firent admirer et bénir les immenses Misericordes du Seigneur, et le pouvoir de sa parole, lorsqu'elle est annoncée par des hommes remplis de son Esprit. Ils n'avoient, pour ainsi dire, qu'à se montrer dans une paroisse peuplée d'enfans des apostats dans la Foi, pour en faire des troupeaux de brebis fideles et de véritables enfans de la Sainte Eglise Romaine.

Un des Missionaires marqua à M. de Bretonvilliers que pendant tout le tems que dura la Mission de Jaujeac, toutes les maisons étoient

fermées, parceque les habitans passoient toute la journée dans l'Eglise, soit pour y entendre les instructions, soit pour prier et faire leur confession générale. La Mission de Viviers qui se fit dans l'hyver, fut si efficace et si édifiante, qu'il n'y eût point de Carnaval. De tout côté on parloit avec étonnement du grand nombre de conversions que la grace opéroit tous les jours dans les différentes paroisses. "J'avoue," disoit M. de Bretonvilliers peu d'années après, "que "je n'aurois jamais cru tout ce que j'ai sçu et "vu par moi même, lorsque par l'ordre de la "divine Providence, je me suis trouvé dans la né"cessité de faire un voyage dans le Vivarais. "Passant par Thueits où l'on compte environ dix"huit cent communians, je vis M. de la Coré doc"teur de Sorbonne lequel tout ému encore et tout "attendri des grands biens qu'avoit produits la Mis"sion dans cette petite ville, me disoit: avant la "Mission on ne voyoit nulle marque de piété dans "les habitans: Mais aujourdhui c'est un peuple tout "différent de ce qu'il etoit. L'Eglise, les SS. offices, et

les

" les Sacremens sont aussi fréquentés maintenant,
" qu'ils étoient negligés alors et abandonnés." Trois ans après cette Mission, la piété s'y étoit si bien conservée, qu'aux Dimanches et fêtes Solemnelles il n'y avoit pas assez de Prêtres pour satisfaire tous ceux qui desiroient se confesser et communier. Ce qu'on vît dans cette Paroisse, on le remarqua dans toutes les autres qui avoient reçu du Ciel la même grace et le même moyen de salut; tant les bénédictions du Pere des Misericordes paroissoient accompagner partout M. Olier qui fût regardé avec raison comme un nouvel apôtre du Vivarais.

L'homme de Dieu, tout infirme qu'il etoit, ne borna pas là ses travaux. Comme il avoit appris que dans le Diocèse de Nîmes il se trouvoit encore une petite ville nommée Alex voisine de quatre Diocèses qui tous ensemble se pourvoient seulement d'une Mission qu'on y entreprendroit, il s'y transporta, loua une maison pour y placer des Missionnaires et procura aux habitans la même grace qui en différens quartiers du vivarais avoient porté des fruits si abondans.

Il établit un Séminaire au Bourg.

La ville du Bourg et la paroisse de chalancay ne fûrent pas moins favorisées. Il travailla dans la premiere à l'érection d'un Séminaire qui subsiste encore, et qui a rendu jusqu'ici les plus-grands services pour l'education des Ecclésiastiques, soit au Diocese de viviers, soit à plusieurs Dioceses des Provinces voisines.

Pendant son séjour dans le vivarais, il visita la Mere de jésus Religieuse de S.te Catherine au Convent de Notre Dame du Rhone qui étoit sœur de la Mere Agnès de Langeac. Dans le peu d'entretien qu'ils eurent ensemble et où ils ne parlerent que le langage des Saints, M. Olier, selon ce qu'elle raportoit à M. de Bretonvilliers qui alla aussi la visiter dans son voyage en cette province, lui parût si embrasé de l'amour de Dieu, qu'il lui sembloit converser moins avec un homme vivant sur la terre, qu'avec un Séraphin descendu du Ciel. Il y avoit longtems que cette vertueuse fille soupiroit après le bonheur de jouir de sa conversation; elle l'avoit même demandé à sa sœur qu'elle croyoit dans le séjour de la gloire, et alter puissante pour

obtenir

obtenir de Dieu cette faveur. Celle ci lui avoit fait connoitre qu'elle auroit la consolation de voir M. Olier; mais que ce ne seroit qu'en passant; promesse qui fut accomplie à la lettre; car ils n'eurent que des entretiens fort rapides et beaucoup moins fréquens qu'ils n'auroient desiré. Le Saint prêtre fit bien espérer à la Religieuse qu'il la reverroit; mais comme il ne revint plus à viviers elle ne pût s'entretenir de nouveau avec lui.

Il quitte le Vivarais pour se rendre au Puy.

Il tardoit beaucoup au Serviteur de Dieu de se rendre au Puy où il étoit attendu de Henry de Maupas Evêque de cette ville, pour entreprendre un établissement tout semblable à celui qu'il venoit de consommer à Viviers. Ce fût de Privas qu'il partit, après avoir confirmé dans la foi les nouveaux Catholiques qu'il y avoit ramenés à l'Eglise avec le secours de M. de Caylus et de ses autres coopérateurs. Il y passa par Notre Dame de Sainte Agreve pour y rendre ses devoirs à la S.te Vierge, car il ne laissoit échapper aucune occasion de l'honorer, selon l'attrait qu'il portoit continuelle —

ment dans son cœur. En témoignage de son respect et de sa devotion pour Marie, il fit présent à cette chapelle d'un riche tableau; et ce ne fut qu'après avoir satisfait par de longues oraisons et par le Saint Sacrifice de la Messe, la piété filiale qui l'attachoit au service de cette auguste Reine des Anges, qu'il se remit en route pour le Puy. Il lui en couta de grandes fatigues pour sortir des chemins qu'il étoit obligé de suivre après les longues maladies qu'il avoit essuyées. Vû l'épuisement où il étoit reduit, on eût peine à comprendre qu'il eût pu soutenir une marche aussi laborieuse. Mais chaque jour il retrouvoit dans son amour pour Dieu et dans l'ardeur de son zele les forces qui l'abandonnoient à la fin du jour précédent. Il arriva au Puy comblé de joye de revoir une ville où regnoit depuis tant de siecles la devotion la plus tendre envers la Mere de Dieu, et où il se ressouvenoit d'avoir reçu par son intercession des graces très abondantes. Il commença le nouveau séjour qu'il y venoit faire, par une visite au Très Saint Sacrement et à la très Sain-

te

te vierge, se rendant de corps avec empressement dans l'Eglise Cathédrale où il étoit si souvent en esprit. Après s'y être offert de nouveau au Fils et à la Mere, au pied de l'autel principal devant lequel il resta quelque tems en oraison, il visita le premier pasteur du Diocese, "en qui," disoit il, "j'honore Jésus Christ lui même le Souverain Pasteur des ames, et le Conducteur de son "peuple au Royaume du ciel."

Le séjour de quelques mois qu'il fit dans cette ville fut pour lui une source de bénédictions, et un grand sujet d'édification pour les habitans. On le voyoit très assidu dans l'Eglise de Notre Dame pour laquelle il avoit une singuliere vénération. C'étoit même de tous les lieux de piété qu'il avoit visités dans la France, celui pour lequel il témoignoit le plus d'attrait; "parceque," disoit il, "je n'en connois "point où Dieu se communique si intimément, et où "il répande ses graces avec plus de libéralité. Tout "y porte à Dieu, tant ce lieu est saint; ensorte que "pour en sortir tout pénétré de son esprit, on n'a qu'à "se laisser aller au mouvement intérieur qu'on y éprouve;

Il refusa l'Evêché de cette ville.

"dès qu'on s'y présente avec foi." Il se rappelloit avec une douce joye les graces extraordinaires qu'avoit reçu autrefois la Mere Agnès dans cette ville et les sublimes vertus qu'elle y avoit pratiquées. Le premier entretien qu'il eût avec l'Evêque du Puy fit éclater celles de l'un et de l'autre; mais surtout leur profonde humilité. Le Prélat ayant commencé par lui donner toutes sortes de marques de respect et de confiance, finit par lui dire; "Il y a déja quelque tems, Monsieur, que je pense "à me retirer. Je n'attendois plus que votre arrivée "pour remettre au Roi mon Evêché; et c'est pour le "supplier de vous nommer à ma place, que je desirois "un entretien avec vous. Comme je suis assuré de "son contentement, et qu'il ne s'agit plus que d'avoir "le vôtre, voici enfin le moment d'éxécuter mon "projet de retraite, et de laisser mon Diocese entre "vos mains." M. Olier aussi étonné que confus de cette ouverture, repondit comme il avoit fait déja tant de fois, en homme décidé invariablement à ne jamais accepter l'Episcopat. Son refus ne fit qu'augmenter le desir qu'avoit M. De Maupas de l'avoir pour succes-

-seur; car tout épuisé qu'il étoit, comme il n'avoit que quarante quatre ans, on pouvoit espérer qu'il reprendroit assez de forces et de santé, pour être en état de gouverner le Diocese pendant plusieurs années. Le Prélat le desiroit tellement, que se jettant à ses pieds, il lui dit, "Ne me refusez pas, Monsieur, le service que "je vous demande. Je le regarderai comme „le plus grand que vous puissiez me rendre dans „votre vie." Sa réponse fut toujours la même. Il étoit si peu disposé à occuper un Siege Episcopal, qu'il s'étoit toujours estimé indigne des moindres emplois dans l'Eglise. "Comment," disoit il à ce vertueux Evêque, "comment oserois-je me charger, „moi le plus misérable des hommes, accablé du poids „de mes péchés, d'un ministere qui demande des „vertus si éminentes et des lumieres si étendues? De „quoi serois-je capable d'ailleurs, étant aussi infirme „que je le suis? Au nom de Dieu, Monseigneur, „ne pensez plus à moi!" M. de Maupas jugeant qu'il feroit en vain de nouvelles instances, céda enfin;

et ne voulant pas presser l'homme de Dieu plus longtems, conçut pour lui de nouveaux sentimens d'estime et de vénération.

Pierre Scaron Evêque de grenoble depuis 1620, lui fit les mêmes offres l'année suivante, et ce fut toujours avec aussi peu de succès. La resistance de M. Olier étoit toujours fondée sur la basse opinion qu'il avoit de lui même, et sur l'éloignement qu'il avoit montré de tout tems pour les dignités de l'Eglise. Son ambition étoit moins pour les grandeurs et les postes honorables, que pour les humiliations et les croix. Peu de jours après l'entrevue avec l'Evêque du Puy qu'on vient de rapporter, ce Prélat lui annonça quelque triste évènement qui l'interessoit en personne et qui étoit de nature à l'affliger beaucoup. Les mémoires de sa vie ne le font point connoitre en particulier; il en reçut la nouvelle en disant, "hé bien, Dieu soit béni

et

" et glorifié à jamais de ce qu'il nous a trouvé
" dignes de boire dans son calice, de porter sa
" croix et de souffrir confusion pour son amour."
Paroles qu'il prononça selon les termes de M.r
de Maupas, avec joye et exultation.

Dès qu'on sçut dans la ville du Puy que M.r
Olier y devoit faire quelque séjour, on le pria d'y
prêcher et l'on témoigna le plus grand desir de
l'entendre. Dans la bouche d'un homme si plein
de l'Esprit de Dieu, les discours les plus simples
et les paroles les moins étudiées eussent fait
les plus vives impressions; mais on fut aussi surpris
que satisfait et édifié du langage sublime qu'il
savoit prendre selon la qualité et la portée des
personnes à qui il parloit. Il se fit un devoir de
charité et de zele d'aller exhorter et instruire partout
où on le demandoit, se faisant tout à tous, et
captivant ses auditeurs dans les conférences particu-
lieres, autant que dans ses sermons. Un jour, c'est
d'après le rapport de l'Evêque du Puy que M. de Bre

tonvilliers nous a conservé ce trait, il se trouva dans une assemblée des personnes de la ville les plus distinguées qui l'inviterent à leur faire un petit discours de pieté. M. De Maupas qui présidoit dans cette Compagnie, l'en ayant prié lui même il regarda son invitation et sa requil comme un ordre auquel il ne pouvoit se refuser. Il s'y soumit avec le plus grand respect, et après s'être recueilli pendant quelques momens, pour s'offrir à Notre Seigneur et lui demander l'assistance de son Esprit, il parla avec une onction et tout à la fois avec une dignité qui donnerent à tous les auditeurs la plus haute opinion de son talent pour la chaire. Ce discours, si l'on en croit ce que rapportoit le Prélat quelques années après, à M. De Bretonvilliers, n'étoit pas seulement plein de lumiere et d'éloquence, mais encore de cette chaleur de l'Esprit Saint qui échauffe les cœurs les plus glacés, et remue les ames les plus insensibles.

Ce fut au sortir de cette assemblée que l'Evêque du Puy declara la resolution qu'il avoit prise d'établir

au

ou plutôt un Séminaire, et le pria de lui donner quelques Ecclésiastiques qui fussent capables de seconder ses intentions. Il y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre le motif qui l'avoit déja engagé a entreprendre plusieurs fondations de cette nature, il étoit porté à celle là par une considération particuliere; c'étoit l'avantage qu'il s'en promettoit pour lui et pour sa compagnie qu'il avoit vouée spécialement au culte de la très Sainte Vierge. Il trouva une grande satisfaction à penser que sa petite société auroit un établissement dans une ville où la dévotion à Marie etoit si célebre, et dont les habitans mettoient leur gloire à se dire ses serviteurs et ses enfans. "Ne pouvant," disoit il un jour, "demeurer toujours à ses pieds, devant " sa Sainte image dans l'Eglise consacrée sous son in- " vocation, ne convenoit il pas d'avoir auprès d'elle " quelques uns des membres de notre compagnie, " qui tinssent notre place pour lui rendre leurs devoirs " en notre nom? qui travaillassent sous ses auspices " à la sanctification des Ministres de Jésus Christ son

Il établit le Séminaire du Puy.

fils, destinés à conduire les peuples d'un Diocèse qu'Elle honora d'une protection toute particulière.

M. Olier étoit encore fortement excité à l'érection de ce nouveau Séminaire, par l'estime et la vénération singulière qu'il portoit à la vertu du grand Evêque qui lui en faisoit la demande. Ravi de trouver cette occasion de le servir, et de contribuer à l'exécution de ses bons desseins, il lui promit de faire venir incessamment le nombre de Prêtres qui lui étoit nécessaire; et il fut si fidèle à sa promesse que dès l'année suivante, le Séminaire fut établi. Nulle part la bénédiction du Seigneur ne parut se répandre avec plus d'abondance ni d'une manière plus sensible, que dans cette nouvelle Communauté. Elle fut à proprement parler, la semence féconde d'une génération de savans et fervens Ecclésiastiques qui en peu d'années changerent la face du Diocèse. C'étoit ce que temoignoit avec effusion de cœur M. de Maupas, lorsqu'après la mort de M. Olier, son Successeur M. de Bretonvilliers

passa

passa au Puy. " Depuis l'établissement du Sé-
" minaire," lui dit-il, " mon clergé n'est pas recon-
" noissable."

On calomnie les Directeurs de cette maison. Comme ils dissipent la calomnie.

L'ennemi de tout bien ne tarda pas encore ici à traverser l'œuvre de Dieu. Il mit dans l'esprit de plusieurs que les directeurs qui étoient à la tête du Séminaire, n'étoient pas venus de Paris dans la pure intention de servir Notre Seigneur et son Eglise, mais dans le dessein de se servir eux mêmes. On les accusoit de vouloir profiter de l'estime que leur témoignoit l'Evêque du Puy, et d'avoir sû déja s'insinuer tellement dans ses bonnes graces, par leurs flatteries, qu'ils espéroient bien n'avoir pas la derniere part dans la distribution des bénéfices dont il avoit la collation. C'étoit le bruit qu'avoient répandu les Ecclésiastiques du Pays qui accoutumés à rechercher leurs propres intérêts plutôt que ceux de Jésus Christ, et de son Eglise, prêtoient aux Prêtres de M. Olier les mêmes senti-

mens que la cupidité nourrissoit dans leur cœur. Comme le mal se croit facilement parmi ceux qui n'ont ni le cœur assez pur ni assez droit pour présumer favorablement du prochain, quand il leur fait ombrage, ni l'oeil assez simple et assez net pour ne voir en lui que du bien, le préjugé ne laissoit pas de s'accréditer de jour en jour. Et si l'on eût cru ces langues malignes, qui étoient intéressées à le faire adopter, le nom seul des nouveaux directeurs seroit devenu bientôt une qualité odieuse, leur présence un sujet continuel d'allarme et d'inquiétude. Ceux que l'on calomnioit avec tant d'injustice, ne savoient se défendre que par le témoignage de leur conscience, et la droiture de leur cœur. Dieu connoissoit leur désintéressement ; il ne leur en falloit pas davantage pour remplir avec autant de confiance que de tranquillité la mission qu'ils avoient reçue. Aussi le silence et une parfaite égalité d'ame accompagnée de la plus grande affabilité

lité envers tous furent leur unique apologie.
Mais Dieu ne tarda pas à venger leur cause.
Pour écarter tous les nuages et faire triompher
la vertu contre les fausses interprétations de ses
ennemis, il permit que le Doyenné de la Cathédra-
le vint à vaquer par la mort du titulaire; ce
qui donna lieu au Supérieur et aux Directeurs
du Séminaire de faire connoitre leurs intentions,
et de mettre leurs sentimens à découvert. L'é-
vêque du Puy soit pour honorer la place qu'il
s'agissoit de remplir, en y appellant un Ecclésias-
tique d'une grande vertu, soit pour donner aux
Directeurs de son Séminaire un témoignage pu-
blic de son estime et de son affection, y nomma
M. De Lantage que M. Olier lui avoit donné pour
conduire le nouvel établissement. Les talens d'ail-
leurs se trouvoient réunis dans la personne de
ce Supérieur, de manière à ne laisser nulle in-
quiétude dans sa conscience sur le choix qu'il en
avoit fait; mais celui ci résolu de servir Jesus Christ
gratuitement en travaillant à l'education des Mi-

nistres de son Sanctuaire, et préférant l'espérance des trésors éternels aux plus riches bénéfices du monde, refusa le Doyenné dont le revenu étoit considérable. En remerciant son bienfaiteur, il l'assura qu'outre plusieurs autres considérations, son dessein, lorsqu'il étoit venu travailler sous ses ordres avoit été uniquement de gagner des ames à Dieu, et non des biens Ecclésiastiques. Il ajouta que loin d'etre tenté par la douceur du repos que pouvoit lui procurer ce bénéfice après quelques années de travail au Seminaire, il ne soupiroit qu'après les peines et les fatigues qu'il espéroit soutenir tant qu'il lui resteroit des forces. M. De Maupas ne pouvant faire accepter le Doyenné de son Eglise à M. De Lantages, s'adressa à un des Directeurs en lui témoignant que son refus le mortifieroit; mais il le trouva tout aussi désinteressé et aussi ferme que le premier. Cependant comme il étoit jaloux de voir un des Ecclésiastiques de son Seminaire en possession de cette dignité, il eut recours successivement à tous ceux qui dirigeoient la maison. Tous animés du même esprit lui firent la même réponse, et les

les poursuites réitérées qu'il leur fit ne purent en gagner un seul. L'Evêque voyant le présent qu'il leur avoit destiné revenir dans ses mains, après avoir passé dans celles de tous les Directeurs de son Séminaire, sans avoir pu demeurer dans aucune, voulut au moins qu'ils lui nommâssent eux mêmes le sujet qu'ils croyoient le plus digne d'en etre pourvû, et le plus capable d'en remplir les obligations. Comme en choisissant celui qui auroit le plus de mérite, ils étoient assurés de faire une œuvre très agréable à Dieu, et de n'exciter nulle plainte en le cherchant, non parmi les Prêtres de la Compagnie de M. Olier qui travailloient à Paris où ailleurs, mais dans le clergé même du Diocese, ils lui désignêrent un Ecclésiastique de la ville qui possedoit toutes les qualités convenables à la Dignité de Doyen. Dès ce moment la calomnie fût tellement étouffée que l'on n'entendit plus parler des Directeurs du Séminaire qu'avec éloge et applaudissement.

Il va visiter le tombeau de la M. Agnès.

Après avoir satisfait aux desirs de l'Evêque du Puy en laissant dans son Séminaire des ouvriers et un esprit propre à en faire une école de science et de vertu pour les aspirans au Sacerdoce, M. Olier se mit

en chemin pour revenir à Paris. Il passa par Langeac où il visita le tombeau de la M. Agnès de Jésus qu'il appelloit un prodige de graces et de perfection. Sans la voir des yeux du corps, et sans converser visiblement avec elle, comme il avoit fait si souvent pendant son premier séjour en Auvergne, il ressentit une joye intérieure qui surpassoit tout ce qu'il avoit éprouvé alors dans ses différens entretiens. C'étoit le fruit de la charité consommée de cette grande ame qui vivant dans la Société de Jésus Christ et de ses Saints, comme il est bien permis de le conjecturer, avoit beaucoup plus de pouvoir pour l'attirer à Dieu et lui obtenir de nouvelles faveurs du ciel, que lorsqu'ils passoient ensemble des journées et quelquefois des nuits entières en oraison. L'Evêque de S. Flour lui ayant permis de faire ouvrir le tombeau, ce fût pour lui une nouvelle consolation de voir son corps qui fût trouvé sans corruption, à la réserve d'une partie de son visage qui paroissoit avoir été rongée. Il ne pût sans une vénération singulière et une sorte de ravissement considérer surtout sa main droite, se rappellant avec quel courage elle en avoit usé pour maltraiter sa chair et la réduire en servitude.

De

Il se rend à Paris où Dieu le prépare à de grandes souffrances.

De Langeac il se rendit à Paris où il s'appliqua sans relâche à soutenir les établissemens qu'il y avoit faits et à perfectionner les ames que Dieu avoit confiées à son zele. Mais au bout de quelques mois il fut contraint de suspendre encore ses travaux. Quoiqu'il ne fût agé que de quarante quatre ans, il se trouvoit trop épuisé par les œuvres pénibles qu'il avoit entreprises, et en tout genre, pour depuis ses premieres Missions, et par les austérités corporelles qu'il y avoit ajoutées, pour suivre plus long tems la même carriere. Dieu qui l'avoit conduit à la plus haute perfection par la voye des souffrances, voulût que les dernieres années de sa vie ne fussent plus qu'un état de croix, et lui fit trouver dans de longues infirmités de quoi remplir par un exercice continuel de patience la mesure abondante de mérites qu'il se reservoit de recompenser dans le ciel. Au Printems de 1653 comme il alloit en campagne pour traiter d'une affaire importante, une personne de grande piété qui l'accompagnoit dans le carosse où il voyageoit, revenue d'un profond recueillement lui dit : " Il faut, Monsieur, que

"Je vous fasse part de ce qu'il a plû à Dieu de
"me faire connoître à votre sujet; c'est que vous
"serez bientôt dans un état qui vous fera demeurer
"dans le monde, comme si vous n'y étiez point."
Cette prédiction ne fut pas la seule qui le prépa-
ra au calice de tribulation par où il devoit con-
sommer sa carriere. Il en fut averti intérieurement
par la très Sainte vierge. A cette faveur Dieu en
ajouta une autre bien plus précieuse en le faisant
participant du desir de souffrir qu'avoit témoigné
Jésus Christ à ses apôtres avant sa passion, et en
remplissant son cœur de ses dispositions à l'égard
de la croix. Aussi pendant son séjour à la cam-
pagne qu'il abrégea, de peur de retarder les desseins
de Dieu sur lui, il ne cessa de parler des avan-
tages de la croix, des biens qu'elle avoit apportés
au monde, de l'amour que nous lui devions, et
des merveilles qu'elle opéroit dans les ames.

Au commencement de Septembre, ce digne dis-
ciple de Jésus Crucifié eut la pensée de faire tra-
vailler de petits tableaux où la Sainte vierge
etoit représentée portant en sa main des croix
qu'elle distribuoit aux Ecclésiastiques, selon la me-
sure

sure de leur ferveur. Il se plaisoit à faire remarquer à tous ceux qui s'entretenoient avec lui, le grand amour que Dieu avoit eu pour les croix. Il leur disoit qu'étant entrée dans toutes les dispositions du cœur de son Fils, elle avoit plus participé que tous les hommes à la soif des souffrances dont il avoit brulé pendant toute sa vie mortelle. Il trouvoit même dans cette parfaite conformité du Fils et de la Mere une des raisons pour lesquelles l'Eglise qui regle tout avec sagesse, célébroit l'exaltation de la Sainte Croix dans l'Octave de la Nativité de la Bienheureuse Vierge. "Notre Seigneur "a permis," disoit il, " que ce sacré bois fût honoré " en ce tems afin de faire voir que sa très Sainte " Mere avoit parfaitement exalté la croix, non seu-" lement parcequ'elle a plus souffert que tous les " Martyrs; mais aussi parcequ'elle a porté la croix " dans son cœur avec plus de respect, de soumission " et de charité." C'étoit là dessus principalement et sur les vertus, les graces et la gloire de la S.te Vierge que rouloient ses conversations avec les

personnes qui le visitoient. jamais on ne l'avoit entendu parler si souvent, ni avec tant d'effusion de cœur, de l'estime qu'un chretien, à plus forte raison un Ministre de Jésus Christ devoit faire des souffrances. Tout ce qu'il disoit sur cette matiere étoit plein d'energie; et pendant le séjour qu'il fit dans cette maison, c'etoit presque la seule sur laquelle il s'entretenoit.

Il tombe en apoplexie. Dieu l'ayant ainsi préparé à l'etat d'épreuve dans lequel il vouloit qu'il terminât ses jours, il le visita, non plus dans la douceur de ses consolations, mais dans l'amertume de la tribulation. Le 26 de 7.bre pendant qu'il étoit seul en Oraison dans sa chambre, vers huit heures du matin il fut attaqué d'une apoplexie qui le rendit paralytique de tout le coté gauche. Cette infirmité lui ayant laissé la liberté de l'esprit et l'usage de l'autre côté du corps, il fit quelque bruit pour appeller du secours. Personne ne parut alors, mais peu de tems après quelqu'un etant venu chez lui, le trouva étendu par terre

et

et incapable de se relever. Il s'empressa de lui procurer tous les secours nécessaires dans une extrémité si affligeante. La premiere pensée de M. Olier, lorsqu'il se vit frappé de la main de Dieu, fut de s'offrir à Notre Seigneur en qualité d'hostie, selon le voeu qu'il en avoit fait depuis longtems et de s'abandonner à lui sans reserve pour recevoir le coup de la mort, de la maniere et dans le tems qu'il lui plairoit. Il s'unit aux dispositions intérieures de Jesus Christ mourant, le suppliant de les mettre dans son coeur, afin qu'il rendît son ame à Dieu son Pere dans le même esprit de resignation et de sacrifice qu'il avoit montré sur la croix. Il adora la Justice divine qui punissoit, disoit il, le mauvais usage qu'il avoit fait de la vie; et bénit en même tems le Dieu des misericordes qui lui offroit un moyen si efficace d'expier ses péchés. Les grands sentimens que témoigna alors le Serviteur de Dieu, c'est de sa bouche même que les a recueillis M. De Bre—

tourvilliers à qui il ne cachoit rien de ce qui se passoit dans son cœur. La paix dont il jouissoit ne parut pas seulement dans les premiers momens de cette maladie. Les suites de l'accident qui venoit de lui arriver, montrerent jusqu'où l'Esprit de Sacrifice que respirent ses écrits et qu'il ne cessoit d'inspirer aux personnes intérieures, vivoit dans son ame et agissoit dans toute sa conduite. Dès qu'on l'eût relevé et mis au lit, on appella les médecins qui ordonnerent des remedes très pénibles. Loin de les rebuter et de s'en plaindre, il les prenoit avec joye, s'abandonnant aux dispositions adorables de la Providence et faisant avec une soumission d'enfant la volonté de ceux qui le gouvernoient. Pour rendre le mouvement à la partie de son corps et aux membres paralysés, on lui fît subir des opérations très douloureuses; plusieurs fois on lui enfonça des lancettes très avant dans la chair. Il les ressentoit vivement, n'ayant pas perdu le sentiment par cette apoplexie qui n'étoit qu'à demi formée et qui avoit dégénéré en paralisie trop imparfaite pour engourdir

ses sens. Il ne souffroit donc pas moins des traitemens qu'on lui faisoit, que s'il eût joui de la meilleure santé. Dans la crainte d'une nouvelle apoplexie, dès qu'on le voyoit s'assoupir hors des tems du sommeil, on le tourmentoit tout de nouveau. L'usage des médecines qu'on lui ordonna devint très incommode par la nécessité où le mettoit sa paralysie de les garder, cuillerée par cuillerée, dans sa bouche, avant de les pouvoir avaler. Le gosier n'ayant pas le jeu et le ressort ordinaire, il ne les prenoit que goutte à goutte, et fort lentement; ce qui ajoutoit beaucoup à l'amertume et au dégoût que causoit déja la nature des remedes.

Sa douceur et sa docilité pendant sa maladie.

Non seulement il montroit une patience toujours égale dans une si rude situation, mais il souriroit agréablement à tous ceux qui lui apportoient quelque chose à prendre, les encourageant ainsi à ne point l'épargner, et à lui offrir sans crainte tout ce qui repugnoit le plus au goût, dès qu'il étoit prescrit par le medecin. Cette douceur et cette affabilité faisoient l'é-

tourment de tous ceux qui l'approchoient. Ils ne pouvoient comprendre comment le malade seul étoit si content et si joyeux, tandis que tous les autres avoient peine à se consoler de ses souffrances. La paralysie qui avoit gagné toute une moitié de son corps, le rendoit tellement immobile qu'il ne pouvoit plus se tourner d'un côté sur l'autre, ni prendre ses alimens. Il faloit le servir comme un enfant à qui on met les morceaux dans la bouche; extrémité qui loin de paroître l'affliger, quelque humiliante qu'elle fût, étoit pour lui une source de joye et de mérites, par les pieux sentimens qu'elle lui donnoit lieu de former dans son coeur. Il adoroit alors Jésus Christ enfant, et se conformoit aux dispositions adorables dans lesquelles ce modele parfait d'obéissance, tant qu'il voulût etre assujetti aux foiblesses de l'enfance, ~~[illegible]~~ suçoit ce que lui présentoit sa très Sainte Mere.

Les douleurs et les autres incommodités corporelles qu'eût à endurer M. Olier du moment où il tomba malade, n'étoient cependant rien en comparaison des peines d'esprit dont Dieu voulut qu'elles fussent bientot accompagnées. Car quelques

jours

jours après qu'il eût été ainsi visité du Seigneur par cette affliction extérieure, il le fut par des croix intérieures beaucoup plus difficiles à porter que toutes les maladies. Sans lumiere dans l'esprit, n'ayant plus le moindre sentiment de joye dans le cœur; en proye à la tristesse à l'ennuy, au trouble même et aux frayeurs d'une ame qui craint d'avoir encouru la disgrace de son Dieu, il ne pouvoit s'empêcher de demander quelquefois à ceux en qui il avoit le plus de confiance, s'ils ne croyoient pas que Notre Seigneur et sa très Sainte Mere se fûssent retirés de lui. On remarqua en lui à la verité une impuissance et une privation de graces sensibles si extraordinaire, qu'il n'étoit plus capable de parler de Dieu comme auparavant, sinon dans certains momens où, pour le bien de quelques ames qui avoient recours à lui, notre Seigneur lui rendoit ses premiers dons; car il parloit alors avec toute l'onction et tout le pathétique qu'on avoit admiré en lui dans les plus beaux jours de son ministere. En toute autre circonstance, il étoit comme privé de toute l'activité de son ame, et de l'usage

même de ses sens, ne pouvant presque ni s'expliquer ni comprendre. Dieu seul sait combien la charité de son serviteur se perfectionna dans ce nouveau creuset. L'épreuve dura environ trois semaines. Après ce tems écoulé, on le transporta à Paris. Il n'y fut pas plutôt arrivé que Dieu le remplit de consolation par une lettre qu'il reçut d'un de ses amis les plus chers. Il l'assuroit que son état, quelque pénible qu'il fût à la nature, étoit très saint, et infiniment utile à son ame. Il ajoutoit que ses infirmités le rendoient bien plus agréable à Notre Seigneur, dès qu'il les supportoit en esprit de sacrifice, que s'il avoit à essuyer pour sa gloire toutes les fatigues du Ministère évangélique; que sa situation actuelle étoit celle des ames d'élite et appellées à la plus haute perfection. M. Olier regarda cette lettre comme un présent venu du ciel et la conserva comme la chose la plus précieuse. Elle lui inspira un nouveau courage et servit beaucoup à le fortifier dans la résolution de tout souffrir en union à Notre Seigneur attaché à la croix. Se rappellant que cette innocente

victime

victime ne s'en étoit point détachée d'elle même, il s'abandonna à la volonté divine, pour demeurer sur le lit de douleur autant de tems qu'il lui plairoit, et n'être délivré de ses souffrances que par ses ordres. "Son amour pour la croix où la "main de Dieu le retenoit, étoit si grand," dit M. de Bretonvilliers, "que je l'ai vu pleurer une fois "très amerement, parcequ'on venoit de lui promettre avec assurance une prompte guérison. Com-"me je lui demandois (ajoute t'il) le sujet de ses "larmes, ils m'assurent," repondit il, "que je guérirai; "mais ne seroit-ce pas trop heureux de demeurer "sur la croix le reste de mes jours, pour rendre "quelque chose à Notre Seigneur qui a tant souf-"fert pour moi?" Plus Dieu prolongeoit ses infirmités et ses langueurs, plus l'esprit d'anéantissement croissoit en lui. Il regardoit son lit comme la croix sur laquelle il devoit remettre son ame entre les mains de son cher Maître, et comme l'autel où il devoit s'immoler continuellement sous la main de la justice de Dieu, en attendant le moment d'être reçu entre les bras de sa miséricorde. On l'entendoit dire quelquefois en soupirant: ah! quand

"viendra l'heure où Dieu portera le dernier coup
"sur la victime ? Et quand me fera t'il la grace de
"consommer mon sacrifice ?"

S. Vincent de Paul le visite dans sa maladie.

Vers la fin de Décembre, S. Vincent de Paul qui depuis plus de vingt ans étoit lié avec lui d'une maniere toute particuliere et qui étoit rempli d'estime pour sa vertu, lui fit une visite. Ce fut lorsqu'il se trouvoit dans le fort de son mal ; il admira la parfaite tranquillité de son ame et la sérénité de son visage. "Vrayment," dit il après avoir passé quelque tems auprès de son lit, en s'approchant de M. de Bretonvilliers, "c'est
"une merveille de voir un malade qui souffre
"tant, conserver cette égalité d'esprit, et conser-
"ver toute sa paix." Tous ceux qui le visitoient ne se lassoient point de faire remarquer ce que sa vertu avoit d'extraordinaire, et combien étoient édifiantes, aimables même et souvent instructives les paroles qu'il prononçoit de tems en tems. L'habitude qu'il avoit de parler le langage des SS. Ecritures et d'en méditer les sentences, lui rendoit familieres celles qui etoient les plus propres

à

à consoler sa foi et à nourrir sa piété. Un jour Notre Seigneur avec qui il s'entretenoit continuellement, lorsqu'il étoit seul, lui fit connoître par un de ces traits de lumiere dont il l'avoit souvent favorisé, que le tems des croix étoit le plus avantageux, soit parcequ'il purifioit l'ame et la nétoyoit de toutes les taches du péché, soit parceque rien n'aidoit mieux à marcher dans les voyes de la sainteté et de la perfection, soit enfin parce qu'il donnoit le dernier dégré de mérite à notre union avec Dieu, trois avantages qui sont comme l'abrégé de la vie spirituelle. Et non seulement Dieu lui montra cette vérité dans tout son jour; mais il lui en donna l'expérience et le sentiment par une communication plus abondante de la vie et de l'Esprit de Notre Seigneur. "Voilà," dit M. de Bretonvilliers," ce qu'il me confessa un jour, lorsque nous " nous consolions l'un l'autre, en nous entretenant de Dieu."

Une autre fois, comme il formoit dans son cœur les desirs les plus ardents de procurer la

gloire de Dieu, une lumiere intérieure lui donna l'intelligence la plus étendue de cette parole de S. Paul. "Faites tout au nom de Notre Seig-„neur Jésus Christ." Ce qui veut dire, selon l'explication qu'il en donna, faites tout premierement pour Jésus Christ, lui raportant toutes vos œuvres comme à votre derniere fin ; car soit que nous vivions, soit que nous mourions nous sommes entierement à Jésus Christ. Secondement, faites tout par Jésus Christ, puisque nous ne pouvons rien que par ses mérites. Troisiemement, faites tout en Jésus Christ, non en vous même, car étant pécheurs, et par conséquent privés de tout, nous n'avons plus rien dans notre propre fond. Ce n'est donc que dans Jésus Christ qui est tout, que nous trouvions tout ce qui est nécessaire pour notre Sanctification, selon ce qu'il dit lui même en S. Jean ; Sans moi, vous ne pouvez rien.

Il se reproche d'avoir demandé la Santé.

La pensée de Notre Seigneur et de sa très Sainte Mere lui étoit si habituelle, et si présente, qu'il

il lui sembloit les voir sans cesse auprès de lui. tous les jours, c'étoient de nouvelles visites intérieures de l'un ou de l'autre qui le soutenoient dans l'état de langueur où il trainoit le reste de sa carrière. Il se trouva une fois si accablé d'ennuy, que se plaignant amoureusement à son divin Maître, et lui exposant avec simplicité son extreme affliction, il le supplia de lui rendre la santé, si ce devoit être pour sa gloire, en lui promettant de l'employer toute à son service et à celui de son Eglise. au même instant Notre Seigneur lui apparût tout courbé et presqu'étendu par terre sous la pesanteur d'une grande croix qu'il portoit sur ses épaules. ce spectacle lui fit une si forte impression, que, tout incommodé qu'il etoit, il se leva, se prosterna, comme s'il eût été aux pieds de Jésus Christ portant le bois du Salut. Tout confus de la prière qu'il se reprochoit d'avoir faite, comme d'une foiblesse, et d'une lâcheté, il lui en demanda pardon avec larmes, s'accusant de n'avoir ni courage, ni amour, au lieu d'imiter ces veritables disciples du Sauveur qui se rejouissoient d'etre attachés à la croix et qui ne craignoient rien tant que

de ne point souffrir. Du moment qu'il eut ainsi repandu son cœur et retracté sa premiere demande, il ne se permit jamais de desirer la délivrance, ou même la diminution de ses peines. Au contraire il ressentoit souvent une joye extrême, de se voir conforme à Jésus Christ souffrant; et pour mieux s'affermir dans la disposition de tout endurer et aussi longtems qu'il plairoit à Dieu, il fit faire un tableau où étoit peint Notre Seigneur abbatu sous la croix, comme il l'avoit vu dans la derniere apparition, pour l'avoir toujours devant les yeux. Ne croyant pas encore souffrir assez et voulant expier la prétendue lâcheté qui lui étoit echappée lorsqu'il avoit prié Dieu pour son retablissement, il demanda à son Directeur la permission d'exercer par l'usage de la discipline, ses mortifications ordinaires sur la partie de son corps que la Paralysie avoit épargnée. Cette même penitence il venoit de la recommander à un Ecclésiastique qui lui avoit decouvert son intérieur, comme un excellent moyen de satisfaire à Dieu pour ses péchés, et d'amortir le feu des passions dans sa chair. Celui ci s'excusoit

et

et désiroit une pénitence moins rude, demandant si le Saint Sacrifice de la Messe n'étoit pas bien plus agréable à Dieu que toutes les mortifications corporelles. "Oui," répondit M. Olier, "mais n'est-ce pas " une chose bien étrange, que les hommes veüillent " être plus prodigues du Sang d'un Dieu, que de leur " propre Sang ; qu'ils répandent tout entier celui qui a " déja coulé sur la Croix pour leur amour, sans " avoir le courage d'en verser une seule goutte " du leur, pour l'amour de Jesus Christ."

Au mois de May en l'année 1656, comme il y avoit déja huit mois que M. Olier demeuroit dans le même état, sans que les remedes qu'on avoit employés fissent espérer son rétablissement, les Medecins jugerent qu'il faloit profiter de la belle saison pour aller prendre les eaux de Bourbon, et lui ordonnerent le voyage. Regardant leur ordonnance comme celle de Dieu même qui a voulu nous diriger par eux dans l'ordre corporel, de même qu'il nous dirige par la bouche de ses Ministres dans l'ordre spirituel, il leur obéit avec sa simplicité ordinaire, et partit de Paris dans un parfait abandon à la Di-

Il va aux eaux de Bourbon.

vine Providence. Pendant le voyage qu'il étoit obligé de faire à petites journées, malgré ses infirmités, il ne laissa passer aucun jour sans communier; et lorsqu'il fut arrivé à Bourbon, pour n'etre pas privé de cette grace qui faisoit toute sa consolation et toute sa joye, il demanda un logement aux Peres Capucins de cette ville. Ils lui donnérent une chambre située près d'une Chapelle où il continua d'entendre la Sainte Messe et de communier tous les jours.

L'usage des eaux et des autres remedes qu'on lui avoit ordonnés, lui procurérent peu de soulagement. Il n'en parût pas moins content, ni moins joyeux, que s'il eût été parfaitement rétabli. Sa grande maxime sur les maladies étoit que "nous devions " etre tellement perdus et abîmés en Dieu que nous " ne vêssions rien qu'en sa Sainte volonté, parce " que toutes choses considérées dans ce miroir si pur " et si lumineux aux yeux de la Foi, deviennent " justes et raisonnables, toutes facheuses qu'elles nous " paroissent; et que les plus désagréables, par l'u- " nion qu'elles ont avec cette Sainte volonté, prennent " un attrait qui les rend douces et aimables." Les Me-

decins

deciens voulûrent qu'ils prît encore les eaux de Bourbon dans la seconde saison de la même année. Le peu de succès du premier voyage ne l'empêcha pas de condescendre à leur jugement. Au lieu de retourner à Paris, il se retira à S. Pourçain, et ne s'en écarta quelquefois, que pour aller faire quelques bonnes œuvres dans les lieux voisins.

La S.te Vierge le visite intérieurement à Moulins.

Pendant un petit séjour qu'il fit à Moulins, la très Sainte Vierge lui ordonna de visiter trois fois l'Eglise dédiée sous son nom. Il obéït, et le troisième jour il la vit venir à lui avec une Majesté qui ne se peut peindre, pour lui donner des marques de tendresse et de bonté au dessus de toutes celles qu'il en avoit reçues jusques là. Cette visite lui parût être l'accomplissement d'une promesse que lui avoit fait depuis longtems Notre Seigneur, de regner sur lui par sa très Sainte Mere, quand il auroit regné lui même dans son cœur par la croix; ce sont les paroles de M.r de Bretonvilliers. "Après que j'aurai regné sur toi par la croix," fait dire celui ci par Notre Seigneur, à M. Olier, "j'y regnerai par ma mere." Fortifié par cette faveur dans la parfaite indifférence où il étoit

à l'égard de la Santé et de la maladie; au mois d'aoust il se rendit encore à Bourbon, où il reprit l'usage de ses premiers remedes, et toujours avec aussi peu de fruit.

Il revient à Paris. combien il y édifia par sa patience.

A la fin de Septembre il se remit en chemin pour Paris, beaucoup plus consolé des graces interieures dont Dieu l'avoit favorisé pendant tout ce voyage, que s'il en avoit rapporté la santé la plus vigoureuse. Le séjour qu'il fit depuis son retour au Seminaire de S. Sulpice, fut un exercice continuel de patience et de toutes les autres vertus. Pendant six mois de l'année jusqu'à la mort, il fut contraint de garder la chambre, sans en sortir, sinon pour aller dire la Sainte Messe à la tribune de la chapelle; ou si son état ne lui permettoit pas de la célébrer, pour l'entendre et y communier. Lorsqu'il ne pouvoit se lever, on lui portoit la Sainte communion qu'il recevoit au lit ou dans son fauteuil; selon que la disposition actuelle de son corps le permettoit. Jamais on ne l'entendit témoigner de regret de ne pouvoir plus, comme autrefois honorer Dieu et servir le prochain, en travaillant au salut des ames. A la fin de l'hyver, il ne parut pas plus ennuyé d'avoir demeuré si longtems comme immobile, et privé de tout commerce au dehors

que

que si cette espèce de solitude et de captivité n'avoit duré qu'un jour. Il trouvoit un préservatif toujours efficace contre la tristesse, dans cette considération, que l'obéissance est préférable au sacrifice, et qu'en ne faisant rien, dès que Dieu le vouloit ainsi, on le servoit mieux et on lui étoit plus agréable, qu'en travaillant beaucoup, même pour sa gloire et dans les intentions les plus pures. Souvent on lui a entendu dire que la disposition dont Dieu étoit le plus jaloux de la part de sa créature, "étoit une dépendance absolue de sa Providence; ensorte qu'on ne "voulût jamais faire autre chose que ce qu'il vouloit "de nous. Car," ajoutoit-il, "il n'est point rare que le "demon nous trompe par des apparences de piété, nous "faisant desirer ardemment la santé pour travail-"ler, tandis que Dieu voudroit être glorifié par nos "infirmités et nos souffrances." Il remarquoit là un piège de l'amour propre qui sous prétexte d'un grand bien cherche à se contenter par un état qui plaise à la nature, au lieu de se laisser conduire au pur amour de Dieu qui ne se plaît que dans l'accomplissement de son bon plaisir.

Pour ne rien laisser dans le cœur de M. Olier qui pût mettre le moindre obstacle à sa parfaite union

avec Dieu, Notre Seigneur le dégoûta de toutes les satisfactions humaines qu'on essaya de lui procurer pour le distraire et le recréer. On lui apporta par exemple quelques petits instrumens avec lesquels on pensoit qu'il pourroit se délasser par un travail des mains très facile. Il accepta ce bon office avec reconnoissance; mais ni cet expédient, ni les autres moyens de le recréer, qu'on imagina, ne purent produire autre chose en lui qu'un dégoût extrême de tout ce qui ne l'élevoit pas à Dieu. Tout le reste lui paroissoit si fade, qu'il ne pouvoit plus, sans une sorte de tourment, y donner la plus legere attention. Pendant les beaux jours de l'été, si on le conduisoit dans quelque jardin, ou à l'entrée de la campagne pour réjouir sa vue, on s'appercevoit aussitôt, qu'il avoit l'esprit ailleurs, et qu'il ne goûtoit ni la promenade, ni les autres divertissemens qu'on tâchoit de lui procurer. Aussi a t'il dit cent et cent fois, que "Notre Seigneur ne vouloit pas qu'il prît aucune recréation en cette vie et qu'il devoit faire ses "jours, sevré de toutes les joyes qu'il auroit pu goûter, même innocemment, dans le monde." Quoi qu'il

qu'il lui arrivât assez souvent de demeurer seul durant une partie considérable de la journée, chacun pensant qu'il ne s'étoit pas sans compagnie dans sa chambre, jamais il n'appelloit personne, à moins qu'il n'eût quelque chose à ordonner pour la gloire de Dieu. Et comme on lui demandoit quelques fois pourquoi il ne faisoit pas venir quelqu'un auprès de lui, ainsi qu'on l'en avoit prié, il répondoit toujours en homme également satisfait, soit qu'il fût seul, ou avec quelqu'un; parceque tout son contentement étoit dans ce qu'il plaisoit à Dieu de régler ou de permettre à son égard.

Pendant que M. Olier achevoit en lui par un dépouillement universel, ce qui manquoit à la perfection où Dieu vouloit le conduire, avant de l'appeller à une autre vie, son zele lui donna encore assez de force pour faire de nouveaux établissements. Louis d'Estaing Evêque de Clermont voulant fonder un Séminaire dans son Diocèse, lui demanda des sujets capables de le gouverner. Il y avoit plus de vingt ans que Dieu lui avoit donné l'attrait de travailler particulierement pour trois provinces; le Vivarais,

Il établit le Séminaire de Clermont.

le velay et l'auvergne. Il fût ravi de joye, à la proposition qu'on lui fit, parcequ'il avoit fort à cœur de rendre à la ville et au Diocese de Clermont, le service qu'il avoit rendu à celui du Puy et de Viviers. Il ne seconda toutefois les desirs de M. D'Estain, qu'aprés avoir beaucoup consulté Dieu dans la priere, et s'etre assuré, en prenant l'avis du Directeur de sa conscience, que c'étoit la volonté de Dieu. Cet établissement eut le même succés que les premiers, et fût bientôt suivi d'une entreprise beaucoup plus difficile que Dieu fit reussir encore selon les vœux de son serviteur.

Il fonde aussi celui de Montréal en Canada.

En 1655 une Colonie de François passa dans l'Amérique Septentrionale pour habiter l'île de Montréal qui faisoit partie de la nouvelle France, et qui est aujourdhui sous la domination de l'Angleterre. On s'adressa à M. Olier pour avoir des hommes capables de faire honorer la Religion dans les nouvelles terres qu'on alloit occuper, en travaillant tout à la fois à la sanctification des Catholiques qui devoient s'y établir, et à la conversion des peuples sauvages qui habitoient les forets voisines. Il choisit

pour

pour cette Mission des Ecclésiastiques détachés de tout, qui s'empresserent de suivre la voye qu'on leur ouvroit pour étendre la foi, et qui en consommant leur vie dans les travaux de l'apostolat, eurent la consolation d'avoir une nation féroce embrasser la vraye Religion, et prendre l'Esprit de la douceur évangélique qui change les loups en brebis.

Une des privations qui exerçoient le plus M. Olier étoit l'impuissance où il étoit de faire de tems en tems quelques pélerinages de devotion. Il aimoit surtout ceux qui étoient consacrés sous l'invocation de la très Sainte Vierge. Dès qu'il pouvoit faire quelques pas dans les beaux jours, il se faisoit conduire à ceux qui étoient le moins éloignés du Seminaire, et ce n'étoit jamais sans eprouver beaucoup de joye intérieure. Lorsqu'il étoit retiré dans sa chambre, son plus doux plaisir après avoir conversé avec Dieu, étoit de porter à son amour ceux qui venoient le visiter. Il avoit le talent de mêler dans ses entretiens toutes sortes de petits discours qui plaisoient autant qu'ils édifioient. Ce fut durant cette vie de solitude et d'union avec Dieu dans son état d'infirmité habituelle, qu'il fit graver deux belles estampes en l'honneur de la Sainte Vierge; l'une qui représente

Comme il parle de ses infirmités, et supplée à l'impuissance où il est d'exercer le S. Ministere.

son intérieur sacré, par une image du S. Esprit qui repose sur sa poitrine, d'où partent en tout sens des rayons de lumière, et avec les plus beaux traits du visage, les yeux saintement fixés vers le ciel; expression la plus heureuse de la vie de contemplation et d'amour. au bas de l'estampe, on lit; Putens aquarum viven-
Cant. 4. 15. tium. Dans l'autre on la voit soutenir amoureuse-
ment sur son sein l'ame fidele qui languit de la durée de son exil, et qui soupire après le moment d'embrasser et de posséder son Epoux dans le séjour du repos éternel où elle doit puiser à sa source les eaux de la vie qu'elle ne peut trouver ici bas; bonheur dont elle a l'assurance dans ces paroles que lui adresse Marie, et qui se lisent au dessous de la figure; qui me invenerit, inveniet vitam et hauriet
Prov. 8. 35. salutem à Domino. Dieu qui a inspiré à son Eglise le culte des saintes images auxquelles il a attaché des graces particulieres, quand on s'en sert avec esprit de Foi et de Religion, semble avoir pris plaisir à accréditer l'usage de ces pieuses inventions de M. Olier, par les grandes bénédictions dont elles ont été l'instrument et la source. a peine furent elles connues que toutes les ames pieuses voulurent les

avoir devant les yeux. Il est difficile à la vérité de les considérer avec une religieuse attention, sans etre touché de quelque sentiment de devotion envers Marie et de confiance en elle. Chacune même peut aisément tenir lieu d'un excellent sujet de meditation. Dieu sembloit avoir suggéré cette sainte industrie à son serviteur pour recompenser et remettre en activité le zele qui s'entretenoit toujours dans son cœur. Se voyant incapable de l'exercer comme autrefois par la prédication et les autres travaux evangeliques, il le produisoit et soulageoit en quelque sorte les violences qu'il étoit obligé de se faire par les differens ouvrages qui sortoient de ses mains. On desira beaucoup alors profiter de ceux qu'il avoit écrits, et on le pressoit de consentir qu'ils fussent imprimés. Son humilité qui jusqu'alors l'avoit rendu fort secret sur ce qu'il avoit composé, souffrit d'abord de cette demande; mais le desir de procurer la gloire de Dieu et l'édification du prochain, le fit condescendre aux sollicitations reiterées qu'on lui fit, soit par lettres soit de vive voix. On mit ses œuvres à l'impression; ensorte

que, ne pouvant plus ni exhorter ni instruire par ses prédications, il continua de le faire par ses écrits, avec autant de fruit et d'onction pour les ames vrayment chretiennes, que de solidité et d'élévation.

Il sût encore rendre utile sa vie de retraite et de souffrances, en dictant plusieurs emblemes que lui suggéroit sa tendre piété envers la très Sainte vierge et des desseins qu'il avoit imaginés pour représenter ses principaux Mysteres. C'est d'après ses propres idées et conformément aux plans tracés sous sa dictée, qu'ont été peints les riches tableaux qui décorent la chapelle du Séminaire de S. Sulpice. Enfin pour l'édification des ecclésiastiques, il faisoit écrire de tems en tems de très belles instructions sur divers sujets, mais particulierement sur le Sacerdoce de Notre Seigneur et sur les obligations des Prêtres.

A mesure qu'il approchoit du terme de sa carriere, on s'apercevoit que Dieu lui donnoit de fréquentes pensées du Mystere de la Resurrection pour lequel il avoit eu de tout tems un attrait particulier. Il fit acheter et placer dans sa chambre un tableau qui le représentoit. Ce sentiment avoit beaucoup augmenté en lui depuis la grace extraordinaire qu'il avoit

reçue

vique à Moulins deux ans auparavant. Rien n'occupoit tant son cœur, que le desir d'aller jouir de Dieu dans la bienheureuse éternité. Il demandoit souvent à Notre Seigneur d'etre délivré des liens de son corps; et le jour de Pâques de l'année 1656, il pria instamment la Sainte Vierge de l'appeller à Elle pour célébrer dans sa compagnie et celle des Bienheureux la Resurrection de son divin Fils. Cette tendre Mere lui fit intérieurement une reponse qui laissa dans son ame un grand sentiment de paix. "attendez un peu", lui dit elle, "car c'est la volonté "de mon Fils que vous souffriez encore durant "quelque tems." Il se soumit aux dispositions de la divine Providence qu'il adora; et en attendant l'accomplissement de ses desseins sur lui, il continua de s'offrir à Notre Seigneur et à sa très Sainte Mere comme une hostie qui ne vouloit plus vivre que pour s'exercer tous les jours à mourir, en demeurant sur la croix autant de tems qu'il lui plairoit. "Si je "faisois", disoit il un jour, "autant de fruit en ~~prêchan~~ "~~qu'en~~ souffrant qu'en prêchant, j'aimerois mieux "le faire par les souffrances, parceque je donnerois

"davantage à Dieu." Il ajoutoit que nous devions aimer tendrement la croix, "parceque Notre Seigneur "lui devoit sa qualité de Sauveur des hommes."

Il fait un dernier pèlerinage à N. D. du Puy.

Ses infirmités l'obligèrent jusqu'à la mort, de faire tous les ans le voyage de Bourbon. Il l'avoit fait deux fois en 1654. Il y retourna les deux années suivantes, sur la parole des Médecins, toujours avec la même docilité, quoique ce fût toujours avec aussi peu de succès. Dans un de ces voyages il fit le pèlerinage de Notre Dame du Puy éloigné de Bourbon d'environ quarante lieues. Son dessein étoit de s'y offrir encore à Notre Seigneur par les mains de sa très Sainte Mere, avant de mourir, et de se renouveller dans les bons desirs que Dieu lui avoit inspirés, lorsqu'il avoit fait ses premiers voyages en cette ville. Les graces qu'il y avoit reçues plusieurs fois et qu'il y reçut encore dans cette circonstance, l'y attachoient si fortement, qu'il ne s'appercevoit pas de la longueur du tems qu'il passoit en oraison devant le Saint Sacrement ou l'image de la Sainte Vierge. Il faloit l'en avertir, et ce n'étoit qu'avec peine qu'il s'en séparoit. Lorsqu'il sortoit du lieu saint, aux traits de son visage, on s'appercevoit que son ame venoit d'etre comme inondée des dons de Dieu. Le

dernier

dernier ~~voyage~~ séjour au Puy fut de trois jours. Durant
presque tout ce tems, il eut la consolation de dire
la Sainte Messe et ne se vit que deux fois hors d'état
de monter au Saint autel, ce qu'il regarda comme
une grace particuliere; car depuis qu'il avoit été arrê
té par son infirmité, jamais il n'avoit eu l'usage de
ses membres assez libre pour célébrer aussi souvent
le Saint Sacrifice. Dans le desir de perpetuer son
séjour auprès de Notre Dame du Puy dont il avoit tant
de peine à se séparer, comme il lui étoit impossible
d'y demeurer toujours de corps, il voulut au moins
le faire autant qu'il dependoit de lui, en esprit. C'est
pourquoi il laissa à côté de son image un petit
tableau dans lequel il s'étoit fait représenter avec la
posture d'un suppliant qui prosterné devant elle,
lui faisoit hommage de tous les sentimens que doit
un sujet à sa Souveraine et un fils à sa Mere. C'é
toit comme un supplément à l'impuissance où il étoit
de lui rendre ses devoirs sans interruption, en priant
jour et nuit à ses pieds. Non content de cette of
frande, il laissa encore une riche médaille d'or, sur
laquelle il avoit fait graver le Séminaire de S. Sulpice

de Paris qu'il lui présentoit, la conjurant de le prendre sous sa protection, et de faire de tous ceux qui l'habitoient, autant d'instrumens de la gloire de son Fils.

Du Puy le Serviteur de Dieu retourna aux eaux de Bourbon pour la quatrième fois. Dans le cours de ce dernier voyage, souvent on l'entendit répéter ces paroles, "Misérable " que je suis ! qui me délivrera de ce corps " mortel ? Ah ! ce sera la grace de mon Dieu " qui m'a été acquise par Notre Seigneur." Lorsqu'il eut exécuté l'ordonnance des Medecins, il revint à Paris avec un nouveau desir de sortir de ce monde et de passer à une autre vie. Mais Dieu prolongea encore ses jours jusqu'en 1657. Il ne demeura plus sur la terre que pour soupirer vers le ciel ; car il ne languissoit pas moins dans son ame impatiente de se réunir à celui qu'elle aimoit uniquement ; que dans son corps qui s'affoiblissoit tous les jours de plus en plus. Sa vie ne lui étoit plus rien que par l'offrande qu'il en faisoit continuellement au Seigneur. Il disoit qu'il eût voulu avoir en sa disposition une infinité

nité de vies pour lui en faire le Sacrifice, puisque Jésus Christ en avoit livré une pour nous qui étoit bien plus précieuse que toutes celles qu'on pourroit lui présenter. De tems en tems on l'entendoit prononcer ces paroles, " Ah! Chere éternité, tu n'es " pas loin ; Corps de péché, tu périras bientôt!" Comme un jour pour lui procurer quelques momens de recréation, un Ecclésiastique vint l'entretenir de nouvelles, il lui imposa silence en disant que " cela n'avoit pas le goût de l'éternité."

Plus il approchoit de sa fin, plus il se sentoit attiré à une privation universelle de tout ce qui pouvoit le satisfaire, même spirituellement de la part des hommes. Il étoit si fidele à suivre ces mouvemens de la grace que, soit qu'on vînt converser avec lui, soit que, par oubli, on le laissât seul, il montroit toujours une égale indifference. Ce n'est pas qu'il ne fît toujours bon accueil à ceux qui le visitoient ; mais content de recevoir avec l'affabilité qui est la compagne ordinaire de la vertu, ceux que la Providence conduisoit auprès de lui, il ne demanda jamais à voir personne, 1659

pas même de ses plus intimes amis.

Il prédit sa mort prochaine.

Dieu ayant achevé de purifier son serviteur depuis trois ans par les maladies, les privations, les peines intérieures ; et durant tout ce tems, l'ayant fait, malgré ses infirmités continuelles, l'instrument d'un grand nombre d'œuvres saintes, il lui fit connoître enfin qu'il avoit exaucé ses prières, et qu'il ne tarderoit pas à le retirer de ce monde pour le mettre en possession des biens éternels. Il lui révéla même que ce seroit vers la fête de Pâques. Plein de cette pensée qui le combloit de joye, au premier jour de Carême, lorsqu'il s'entretenoit avec M. de Bretonvilliers, son successeur dans la cure de S. Sulpice, et dans le gouvernement du Séminaire, il lui dit, " Préparons nous, car bientôt nous ne nous verrons " plus, et à Pâques il faudra nous séparer." M. de Bretonvilliers prit cet avertissement pour lui même, et ne pensant point à la mort prochaine de M. Olier, il songea à prendre ses mesures pour se disposer à son dernier passage. Mais il comprit mieux le sens de ces paroles, lorsqu'après l'avoit désigné son successeur dans la supériorité du Séminaire, par un billet écrit de sa main

main, il eut avec lui tous les jours de ce Carême de longs entretiens sur la conduite, l'esprit et les reglemens des Séminaires.

L'assurance qu'avoit M. Olier de se voir délivré en peu de tems des misères de cette vie augmenta beaucoup sa dévotion au Mystère de la Résurrection, ensorte que l'image en demeura plus fortement imprimée que jamais dans son esprit. Tout accablé qu'il étoit sous le poids de ses maux, il se leva une fois de son fauteuil, et se mettant à genoux devant le tableau placé dans sa chambre qui le représentoit, il demeura une heure entière dans cette posture, tout absorbé en Dieu. Son garde l'avertit enfin de ne pas se fatiguer plus longtems, et l'aida à se relever. Par obéissance à celui qui le gouvernoit, durant sa maladie, il se remit dans sa première situation en disant, "hélas! peut on s'ennuyer, "quand on pense au Mystère de la Résurrection?"

Ce parfait disciple de Jésus crucifié, après avoir si fidèlement imité son maître et son modèle durant tout le cours de sa vie, voulut encore lui être sem-

blable aux approches de la mort. Se contidérant sur la croix privé de toute consolation, il se priva de celle même qui étoit comme la seule qu'il goutât depuis longtems. Il avoua une fois à M. de Bretonvilliers qu'il ne lui restoit plus de plaisir dans le monde, que celui de converser de tems en tems avec un grand Serviteur de Dieu qu'il chérissoit tendrement en Notre Seigneur à cause des graces privilégiées qu'il avoit découvertes en lui et des secours qu'il en avoit reçus pour plusieurs oeuvres importantes que la bonté divine lui avoit confiées. Or quelque tems avant sa mort il cessa de l'inviter à venir s'entretenir avec lui, se privant de la joye qu'il ressentoit à jouir de sa présence et à lui parler de Dieu. Il cacha longtems à ce vertueux ami la cause de cette conduite, usant à son égard d'une reserve qui ne repondoit pas à son ancienne amitié pour lui ; mais il lui avoua un jour que c'étoit pour se dépouiller de toute consolation sur la terre ; ce fut la surveille de sa derniere rechute. Croyant alors ne pouvoir plus dissimuler sa mort prochaine

Trait singulier de privation.

prochaine, il lui découvrit aussi le motif secret de la manière plus froide en apparence dont il usoit avec lui. Comme celui-ci lui demandoit pourquoi il le traitoit avec tant de sévérité, "Mon enfant," lui répondit-il, "je mourrai bientôt. Je "suis donc bien aise de me priver de tout et de "ne plus prendre aucune consolation dans ce monde. "Il faut attendre celle que j'attens de la divine "miséricorde dans la bienheureuse éternité." (a)

Une dame de condition qu'il avoit dirigée, lui fit une visite, et désirant se confesser, lui dit que pour faire sa confession elle prendroit le tems qui lui conviendroit et qui lui seroit le moins incommode. "Il faut donc," lui répondit M. Olier, "que ce soit "avant le jour de Pâques." Une autre dame dont il avoit eu aussi la direction, se retirant de la chambre après avoir conversé avec lui, il se retourna vers elle au moment où il la quittoit et lui dit adieu, en lui donnant sa bénédiction, sans qu'elle s'en apperçût, ce qu'il n'avoit pas coutume de faire aux personnes qui le visitoient.

Le 26

(a) Cette expression, Mon enfant, dont M. Olier avoit toujours continué de se servir soit en écrivant soit en parlant à M. ~~Bl~~ Bretonvilliers fait présumer que celui-ci étoit l'ami qu'il n'a pas voulu nommer.

Le 26 de Mars qui étoit le lundi de la Semaine sainte, lorsqu'il voulût se lever, il fût saisi d'un tremblement qui se communiqua à tous ses membres, et attaqué d'une legere apoplexie qui ne lui fît pas perdre connoissance. Il étoit à la campagne d'où on le transporta au Séminaire de Paris. Il y ressentît quelque soulagement qui fût de peu de durée. On s'apperçût dès lors qu'il perdoit la mémoire de presque tout, excepté de Dieu. Le Jeudi suivant une personne de la ville étant venue le visiter, il lui parla avec une grande charité et lui découvrît sur l'état de sa conscience des choses qu'il ne pouvoit savoir que par une révélation particuliere. Il s'entretint aussi en secret avec un directeur du Séminaire à qui il donna d'excellentes instructions pour sa propre conduite et pour celle de la maison, l'exhortant surtout à ne jamais agir selon les maximes de la prudence humaine mais toujours dans la simplicité de la Foi. Il lui témoigna qu'il mouroit avec confiance que Dieu soutiendroit le Séminaire, parceque c'étoit son œuvre, et qu'il le laissoit entre les mains de

la

la très Sainte Vierge qui s'en étoit montrée la protectrice. Le Directeur à qui peu de tems auparavant il avoit annoncé plusieurs choses qui étoient arrivées comme il les avoit prédites, ayant prié le Serviteur de Dieu de l'assister à la mort, pour le défendre des attaques de l'ennemi si redoutable en ce dernier moment, il lui répondit ; " La Sainte " Vierge vous assistera, soyez en bien assuré. Je ne " cesserai jamais ;" ajouta t'il, " de prier pour vous, et " je me tiendrai toujours devant le trône de Dieu, " pour lui demander l'abondance des graces qui vous " seront nécessaires pour l'accomplissement de ses desseins."

Parlant à une autre personne, il lui dit, " Dans peu " de jours, vous verrez une pauvre ame toute absorbée " dans la chair." Il vouloit sans doute lui annoncer l'état où il devoit se trouver le jour de Pâques.

Les Simptomes de sa maladie varièrent peu durant deux jours. Mais l'esprit paroissant s'affoiblir, on lui administra le Saint Viatique. Il le reçut avec une entière connoissance et demeura longtems tout appliqué à Dieu ; n'ouvrant les yeux, que pour les tenir

Il reçoit le S. Viatique et l'extrême onction.

fixés vers le ciel où il étoit déja en esprit, et montrant sur son visage le parfait repos qu'il possédoit dans son ame avec le pain de vie. Le Samedi Saint, à neuf heures du matin, il perdit tout à coup la parole qu'il ne recouvra plus. Vers midy il entra dans un profond assoupissement qui fit juger que sa fin étoit prochaine. Au moment où il parût capable de recevoir avec connoissance le Sacrement de l'extrême onction, on lui procura ce secours qui fit éclater de plus en plus sa tendre pieté et sa grande paix. Pendant son assoupissement, il s'occupoit encore des moyens de faire honorer la Sainte vierge. Ne pouvant plus rendre ses désirs par ses paroles, il fit signe à une personne qui se trouvoit auprès de lui, montrant la chapelle du Séminaire, de faire achever au plutôt les décorations qui devoient représenter les principaux Mystères de Marie.

Dans la nuit du Samedi au Dimanche de Pâques, les fréquentes absences d'esprit qu'il éprouva donnerent de nouvelles allarmes. Il revînt cependant à lui et voyant auprès de son lit un de ceux avec qui il avoit toujours été lié très étroitement

il

il l'embrassa avec une affection toute particuliere en lui disant adieu. le bruit du danger extrême où on le voyoit s'etant repandu dès le matin dans la Paroisse, il fut visité par plusieurs personnes qu'il salua par signes avec des regards de douceur et d'honnêteté qui annonçoient tout à la fois et la plus vive reconnoissance pour l'office de charité qu'on lui rendoit, et le calme parfait qui regnoit dans son ame.

A trois heures après Midy, il perdit toute sa connoissance; en sorte qu'il ne put repondre en aucune maniere à l'honneur qu'il reçut peu de moment après du Prince de Conty, de l'Archevêque de Bourges et de quelques autres personnes de qualité qui le visiterent successivement. jusqu'au lendemain il parut de tems en tems avoir recouvré l'usage de sa raison, mais toujours sans pouvoir rien articuler. S. Vincent de Paul qui l'avoit déja visité pendant sa maladie et qu'il avoit desiré de voir encore avant de quitter la terre, ay— Sa Mort

ant appris l'extrême défaillance où il étoit, vint le visiter de nouveau le lendemain lundi qui fût son dernier jour. Ce fut sous les yeux de cet ange tutelaire auquel il avoit eu recours tant de fois durant sa vie, qu'il rendit son ame à son créateur vers cinq heures du soir, le second jour d'avril fête de S. François de Paule auquel il avoit eu une devotion particuliere. Il avoit vécu quarante huit ans six mois et douze jours. "Il a plû "à Dieu," ecrivoit le six du même mois à Mr Joly qui étoit à Rome, le saint instituteur de la Congrégation de S. Lazare, "de disposer de Mr "l'abbé Olier qui a établi le Seminaire de S. Sulpice, "et de qui Notre Seigneur s'est servi, pour "beaucoup de bonnes œuvres. J'ai eu," ajoutoit il, "le bonheur de me trouver auprès de "lui, lors qu'il a rendu l'esprit."

Sa mort fut à peine connue dans Paris, qu'on témoigna un grand desir de le voir. Il fut exposé dans la chapelle du Séminaire où il demeura trois jours, revêtu des habits sacerdotaux. Chacun s'empressoit de témoigner la plus grande vénération pour sa personne.

ne. L'opinion qu'on avoit de sa Sainteté inspiroit aux uns de se recommander humblement à lui, en priant à ses pieds; aux autres de solliciter et de se procurer quelque chose qui lui eût appartenu; à plusieurs de faire toucher à son corps des médailles et des chapelets. Tant qu'il fut exposé, son visage parut si beau et si serein, qu'on l'eût pris pour un homme qui sommeilloit; aussi personne en le considérant n'éprouvoit rien de cette horreur secrette que l'on ressent ordinairement aux approches d'un cadavre.

Entre les choses extraordinaires dont sa mort fut accompagnée ou qui la suivirent, on remarqua sur son front la forme d'une croix qui depuis plusieurs années y étoit imprimée en traits fort sensibles. "Elle y demeura," c'est ainsi que s'exprime M. de Bretonvilliers, "près qu'aussi visible "que de son vivant, comme je puis l'assurer moi "même, pour l'avoir vue le second ou le troisième jour, après qu'on l'eut exposé dans la chapelle,

"Je voulus savoir," ajoute t'il, "si ce qu'on m'avoit
"dit étoit vray; et je vis la Croix peinte sur son
"front, comme elle l'avoit été durant sa vie."
"Plusieurs autres personnes en ont été temoins
"comme moi." Ce signe fut regardé comme une
marque de prédilection du Pere des Miséricordes,
qui depuis tant d'années l'avoit conduit par la
voye des croix, et comme un signe particulier de
ressemblance avec Jésus Crucifié. Un de ses enfans
M. de la Pérouse. spirituels, a souvent raconté que malgré le soin
qu'il avoit eu de cacher cette faveur pendant tout le
tems que sa derniere infirmité l'avoit retenu dans
sa chambre, en ne découvrant jamais son front,
on s'en apperçut néanmoins plusieurs fois. Comme
il lui parloit même avec beaucoup de familia-
rité, et qu'il lui tenoit souvent compagnie, il remar-
qua qu'une des branches de cette croix de couleur
rouge et qui s'élevoit du milieu d'un cœur comme
enflammé, n'étoit presque pas formée. "Mon
"Pere," lui dit il. "Votre Croix n'a qu'un travers."
"Mon enfant," repondit M. Olier, "c'est que ma

Croix

"Croix n'est pas encore achevée", voulant dire qu'il avoit encore beaucoup à souffrir.

Ce qui donna une nouvelle surprise le troisieme jour, quoiqu'il eut demeuré si longtems dans la Chapelle au milieu d'une grande affluence d'assistans qui se succédoient continuellement, et de plusieurs flambeaux dont la chaleur devoit accélérer la corruption de son corps, il n'exhaloit aucune mauvaise odeur. Après qu'on l'eut embaumé, et que la curiosité des ames pieuses eût été satisfaite, on l'ouvrit. C'étoit le quatorzieme jour. On trouva gatée la partie de la cervelle qui occupoit le dessus de la tête, et l'autre partie fort saine. Il fut mis ensuite dans un cercueil de plomb qu'on renferma dans un cercueil de Bois de chêne. Plus de deux cent Ecclésiastiques se trouvèrent à ses obseques. Messieurs les Curés de Paris y assisterent en étole. Henry de Maupas qui étoit encore alors Evêque du Puy et qui en 1661, fut transféré au Siége d'Evreux, prononça son oraison funebre dans l'Eglise de S. Sulpice. Il n'oublia pas

Ses obseques

de louer son désintéressement, et la constance avec laquelle il avoit tant de fois refusé l'Episcopat. "Je connois un Evêque," dit il en frappant sa poitrine (et c'étoit de lui même qu'il parloit) je connois un Evêque qui s'est mis à genoux devant lui, pour le prier les mains jointes, de recevoir son Evêché, sans que jamais il ait pu l'y faire consentir." Trait qui montre combien l'un et l'autre étoient dignes d'occuper les premiers rangs dans l'Eglise. On l'inhuma dans la Chapelle du Seminaire à quelque distance de l'autel du coté de l'Evangile, à l'endroit où l'on voit une grande pierre qui porte cette inscription;

Pugnant alibi mærores et gaudia;
hic conspirant,
Ubi suo Christus triumphat in milite,
Ubi Sacerdos Apostolicus jacet
Joannes Jacobus Olier.
Sancti Sulpitii Seminarii institutor,
Fundator et primus Superior:
quem suspexit Lutetia,
in animi simplicitate prudentem,
in cordis humilitate magnanimum,
in operationis suavitate potentem,

hocin Suburbio
Suis Babylonem Sedoribus curavit ;
Clerum Suis in galliâ provocavit exemplis,
Novi orbis saluti suo zelo providit,
Seminarii tandem erectione,
Scriptis et verbi energiâ
Clericalis ubique splendorem dignitatis
mirificè propagavit.
Cum diuturno morbo paralysis
Christo confixus cruci
Dum Superioris munus obiret
Parisiis obiit anno domini 1657 ætatis 48.

Son cœur qui avoit été séparé de son corps fût mis dans un cœur de plomb, d'où on le retira quelques années après, pour le renfermer dans un cœur de vermeil. Sa langue fût aussi enlevée et mise dans une boëte d'argent. Ces deux portions du corps de M. Olier sont toujours restées entre les mains de Mr. le Supérieur du Seminaire de S. Sulpice de Paris. Les Prêtres de la Compagnie dont l'homme de Dieu est l'instituteur, quelque jaloux qu'ils soyent de garder et d'honorer des restes si précieux, le sont encore plus

de conserver son esprit et de pratiquer ses vertus, sentiment qu'ils ont reçu comme un héritage, de ceux qui les ont précédé, ainsi que la dévotion à son tombeau qui fut célèbre pendant longtems. On verra au livre suivant plusieurs traits qui feront connoitre combien le bruit de sa sainteté avoit inspiré de confiance en son intercession; hommage bien légitime tant que ce n'est qu'un culte secret et privé qui ne prévient en rien le jugement de l'Eglise à qui seule il appartient de décerner les honneurs qu'elle rend publiquement aux Saints. L'auteur de la vie de S. Vincent de Paul écrite en 1748 assure que le Bienheureux "demandoit à Dieu des graces importantes par l'in-"tercession de M. Olier." Témoignage d'un trop grand poids, pour n'en pas faire ici mention avec toute la reconnoissance due au savant et pieux écrivain à qui nous en sommes redevables. (a)

(a) vie de S. Vincent de Paul par M. Collet. liv. 9. tom. 2. pag. 166.

Vers le tems de sa mort, le Serviteur de Dieu apparut en songe à une personne fort éloignée de Paris qui lui avoit été saintement unie depuis longtems, revêtu d'une Robe de pourpre et accompagné d'un autre qui prononça ces paroles; "Il est

martyr

"martyr et plus que martyr". Au même moment, elle eût connoissance de son passage à une meilleure vie. Elle ne craignît point de confier le songe qu'elle venoit d'avoir à plusieurs de ses amis. Les nouvelles de sa mort, qui se répandirent bientôt, justifierent la vérité de l'apparition.

Il y avoit cinq mois qu'on l'avoit inhumé, lorsque pour conserver plus décemment sa cervelle qu'on avoit séparée du reste de son corps et mise en terre dans la chapelle souterraine, sans l'avoir enveloppée et renfermée dans une boëte ou un vase convenable M. de Bretonvilliers y descendît avec deux Ecclésiastiques, et la déterra. On craignit de n'en plus trouver de vestige, et l'on pensoit qu'elle devoit être tombée en corruption; mais ils furent bien surpris de la retrouver tout aussi saine que lorsqu'elle avoit été déposée dans la terre, et sans aucune altération, sinon dans la partie du derriere de la tête qui étoit déja corrompue, lors qu'on fit l'ouverture du corps.

Deux jours après M. Olier, mourut M. Blanlo Soûdiacre du Séminaire, homme d'une éminente piété qui le vingt du même mois d'avril fut suivi de M. Pomiers. Le Serviteur de Dieu étant près de mourir avoit demandé à quelques uns des Ecclésiastiques qui étoient autour de son lit, lequel d'entre eux vouloit

faire le voyage de l'éternité en sa compagnie; "c'est moi," lui répondit M. Blanlo; "faites donc vos "préparatifs," reprit le mourant. Il tomba malade dès le lendemain et mourut avant que M. Olier fût enterré; ce qu'on regarda comme l'accomplissement de ce qu'il avoit prédit, lorsque peu de tems avant de sortir de ce monde il disoit qu'il "ne tarderoit pas à quitter la terre, et qu'il ne s'en "iroit pas seul."

Son Portrait

M. Baudrand son quatrieme successeur dans la Cure de S. Sulpice qui l'avoit vu et connu dans sa jeunesse, nous a laissé son portrait à peu près dans ces termes. Il étoit d'une taille médiocre, avoit le port libre, les manieres nobles et aisées. Il étoit né sanguin, fort et robuste; mais sa complexion fut fort affoiblie par les jeûnes, les veilles et les autres rigueurs de la pénitence. Son teint net et blanc étoit relevé par un mélange de vermeil qui rendoit sa figure agréable et ajoutoit à la bonne grace qui lui étoit naturelle. Il la devoit encore aux traits de son visage. Il l'avoit plein, le nez aquilin le front large et découvert, les yeux vifs, la bouche d'une grandeur médiocre et bien proportionnée, la voix belle, la prononciation facile et insinuante, le geste naturel, le ton mâle et parfaitement d'accord avec le génie

fort

fort et élevé qu'il montroit dans ses discours. Il a-
voit le don de parler avec intérêt quoique sans
étude et sur le champ. Ses prônes et ses sermons
plaisoient à l'esprit et touchoient les cœurs les plus
insensibles. Orné d'une douce modestie son maintien
avoit quelque chose de si imposant et de si attrayant
tout à la fois, qu'on ne pouvoit l'approcher, l'entendre,
converser avec lui, sans éprouver un sentiment extra-
ordinaire de vénération et d'attachement pour lui.
On a toujours remarqué en lui un esprit vif et pé-
nétrant, prompt à concevoir et d'une grande étendue.
avec beaucoup d'inclination naturelle pour les sciences,
rien ne lui manquoit pour s'y distinguer; mais les lu-
mieres qu'il sût puiser dans l'oraison et les leçons inté-
rieures que lui faisoit tous les jours le maître des sci-
ences, l'emportèrent infiniment sur les talens de la na-
ture, quoiqu'il les eût toujours cultivés et perfectionnés
par le travail. Ses pensées étoient grandes, et ses senti-
ments pleins de cette noblesse que donne l'usage fa-
milier des SS. Ecritures. On étoit toujours ravi de l'en-
tendre; et souvent après avoir assisté à ses prédica-
tions, on ne pouvoit s'empêcher d'y reconnoitre
quelque chose de plus qu'humain, tant elles étoient
remplies de conceptions sublimes et riches en mouve-

mens dignes des Prophetes.

Ses Ecrits. Si je n'avois craint de passer les bornes, j'aurois entrepris l'extrait de ses livres. Je me contenterai de les indiquer ici selon l'ordre dans lequel ils furent mis au jour. Le premier qu'il fit paroître, ou plutôt qu'on fit paroître avec son consentement, fut un traité des SS. Ordres, fait pour ceux qui aspirent à la cléricature et au Sacerdoce. Sur l'Ordre en général et sur chaque ordre en particulier, ils y trouvent la pure doctrine des divines Ecritures, le langage des SS. Conciles, des Peres et des Docteurs de l'Eglise; enfin celui des meilleurs Ecrivains qui ayent traité cette matiere. Cet ouvrage mériteroit d'etre plus connu. M. Olier y parle avec beaucoup de profondeur de l'esprit de sacrifice et d'anéantissement. C'est la raison sans doute pour laquelle peu de personnes aujourdhui en font usage. Mais avec le gout de l'oraison, la connoissance du sens allégorique des livres Saints et cette vie pure qui obtient l'intelligence des Mysteres de Dieu que les hommes du Siecle ne peuvent comprendre, tout devient lumineux dans ce traité autant propre à édifier et à toucher, qu'à faire admirer les grandes lumieres de son auteur.

Le Second ouvrage de M. Olier est une introduction

à

à la vie et aux vertus Chretiennes. On croiroit, à en juger par ce titre, qu'il ne renferme que des instructions élémentaires sur les vertus du christianisme, et qu'il est fait pour les commençans dans les voyes de la piété. C'est toute autre chose. Dès les premiers chapitres M. Olier étonne et trompe en quelque sorte son lecteur en parlant le langage le plus sublime. On s'apperçoit bientôt qu'il n'eut jamais une connoissance médiocre du christianisme, et qu'à ses yeux un Chretien étoit une copie fidele de Jésus Christ, ou du moins un disciple qui en étudie fidélement tous les traits. D'après cette idée qui devroit être aussi familière au commun des chretiens, qu'elle leur est inconnue, il montre tout d'un coup à celui qu'il se propose d'instruire et de former, une voye plus excellente que celle qui est enseignée dans les livres ordinaires. Ce n'est pas qu'il ne sût comme S. Paul, bégayer pour les enfans quand il le faloit, et se faire tout à tous; on le voit dans le catéchisme qu'il a composé pour sa Paroisse. Mais il paroit avoir fait l'introduction à la vie chretienne, moins pour des commençans, que pour les ames qui aspirent à la perfection. C'est pourquoi il s'y éleve comme S. Paul, lorsqu'il disoit, " avec les parfaits, nous parlons selon la doctrine de la Sagesse de Dieu. (a)

Il en est de même du troisieme ouvrage de M. Olier

(a) Sapientiam loquimur inter perfectos. 1. Cor. 2. 6.

qui a pour titre Catéchisme de la vie intérieure. Il y instruit par demandes et par reponses. c'est apparemment la raison pour laquelle il est ainsi intitulé; car il faut avouer encore ici que le corps du livre ne repond point à l'idée qu'on se forme ordinairement d'un catéchisme, et qu'en plusieurs endroits, ce qu'il y enseigne est au dessus de la portée du plus grand nombre des fideles. Qu'on ne s'imagine pas toutefois qu'on n'y rencontre que profondeurs et obscurités. Tout lecteur capable de comprendre les ouvrages de S.te Therese, le traité de l'amour de Dieu composé par S. François de Sales, les lettres Spirituelles du P. Seurin, les ecrits de M. Bossuet auxquels a donné lieu le livre de M. de Fenelon intitulé Maximes des Saints; et ceux du même genre qui ont paru en grand nombre dans les deux derniers siecles, loin d'être effrayés par la spiritualité de la doctrine de M. Olier, y sera moins arrêté, que dans ceux là. Il suffit d'etre mediocrement versé dans l'intelligence des auteurs spirituels pour y trouver l'Evangile et la Morale de S. Paul expliqués avec beaucoup de clarté et de solidité. Car en derniere analyse, c'est à quoi se reduit toute la Mysticité de M. Olier. Ceux qui s'en forment une autre opinion

ou

ou n'ont jamais lu ses ouvrages, ou sont moins encore que novices dans le langage de la vie intérieure.

Son quatrieme ouvrage sous le titre de Journée chretienne, est une Méthode pratique pour passer saintement la journée. On y trouve avec des reflexions fort élevées, et quelques actes de la plus haute perfection, pour honorer Notre Seigneur dans ses principaux mysteres, beaucoup de regles, de maximes et d'exercices convenables soit aux differentes actions de la journée, comme le lever, la priere, le repas, la conversation, soit aux divers etats qui peuvent se succeder dans tout chretien, comme la maladie, la convalescence, la santé, &c.

Le cinquieme est le recueil de ses lettres. j'ai deja remarqué dans la Préface que M. Bossuet en avoit fait une mention honorable dans la lettre 86. de l'édition de ses oeuvres qui a été faite en 1748. On peut les regarder comme un abrégé des maximes, des sentimens, et des regles de conduite qui se trouvent répandues dans ses autres ouvrages. Il y porte tous ceux qui veulent vivre dans la piété, à la pratique

de l'oraison mentale. Il y enseigne souvent l'amour des Croix, et la patience dans les maladies, les revers, et les différentes épreuves de cette vie. Il y donne aux Princes et aux grands des leçons de détachement du monde et de mépris d'eux mêmes. Des engagemens qu'ils ont contractés par leur naissance, leur rang et les autres avantages dont ils jouissent sur la terre, il en tire de fort belles instructions sur l'usage qu'ils doivent faire de leur grandeur, de leur pouvoir et de leurs richesses. Il y exhorte les Ecclésiastiques et les personnes qui ont embrassé la vie Religieuse à la perfection de leur état. Tout y respire l'esprit d'abnégation, de sacrifice et d'anéantissement; car c'étoit comme sa vertu favorite et l'esprit qui dominoit en lui. mais il y discerne avec tant de prudence les voyes du Seigneur sur les ames dont il lui a confié la direction, qu'il ne regle sa conduite à leur égard, que selon les impressions de la grace dont il étoit attentif à suivre les progrès, et selon le dégré de perfection dont elles lui paroissoient capables.

La

Le Sixième et dernier ouvrage est l'Explication des cérémonies de la Messe Solemnelle. La doctrine en est sublime et répond à la grandeur du Sujet qu'il y traite. On y admire particulièrement et plus encore que dans ses autres livres, la connoissance profonde qu'il avoit des divines Ecritures. On y trouve quelques explications qui paroissent un peu forcées et arbitraires, mais combien d'allusions semblables dans la plûpart des Ecrits des Peres de l'Eglise. Ils n'ont pas cru s'éloigner des vues du divin Esprit qui a dicté les Saintes Lettres, en faisant un usage presque continuel du Sens allegorique et accommodatif ; avec leurs lumieres et leur esprit, nous serions plus modérés dans notre critique, lorsque nous lisons les auteurs modernes qui ont imité leur langage. Le goût de la Manne du desert varioit à l'infini, selon les dispositions et le desir des Israëlites pour qui les Anges l'avoient préparée. Image de la fécondité des Sens renfermés dans les Livres Saints, et de la variété infinie des applications qu'elle offre à la piété de ceux qui savent les méditer. Dans les faits et dans les Saintes Cérémonies, tout y est allégorie et mystere. C'est à quoi l'on ne fait pas assez d'at—

tention, lorsqu'on condamne si légerement l'usage des sens spirituels, et qu'on ne veut s'attacher qu'au sens litteral. Si les plus petites cérémonies ordonnées dans l'ancienne loi signifioient quelque chose de mysterieux, pourquoi ne seroit-il pas permis de trouver des allusions spirituelles ou morales dans celles qui ont été prescrites par l'Eglise, avec qui Jésus christ a promis d'etre jusqu'à la fin des siecles, non seulement pour l'assister dans ses décisions doctrinales, mais encore pour la diriger dans la forme de ses rits et dans le choix de ses cérémonies qu'elle regarde comme un langage qui ne frape les sens que pour éclairer l'esprit, nourrir l'ame et nourrir la piété dans le cœur? Au reste quand il seroit vray que M. olier dans ses explications des Cérémonies de la Messe solemnelle eut donné une trop libre carriere à son imagination; on ne peut lui refuser le mérite d'avoir enrichi cet ouvrage de pensées qui donnent la plus haute idée du Sacerdoce et du Sacrifice de la loi nouvelle. La Préface en est admirable et l'on ne peut guerres

la

lire, sans se sentir porté à connoitre la doctrine dont elle est comme une introduction.

Quoique dans la plupart des écrits de M. olier qu'on a mis au jour, le style y soit assez negligé, on ne peut cependant s'empêcher d'y reconnoître un esprit élevé, riche et fécond en pensées grandes et pleines de noblesse. Quelques repandus qu'ils ayent été pendant longtems, ils trouveroient aujourdhui, si l'on en faisoit une nouvelle édition, beaucoup moins de lecteurs, que dans le siecle où ils parurent. Mais c'est le sort de tous les ouvrages du même age qui parlent le langage de la perfection et de la haute spiritualité. On goûtoit alors les maximes de la vie mystique, parcequ'on y etoit versé et que la France avoit des grands maîtres dans cette science qui, bien entendue, est la science des saints, comme la fausse mysticité est le langage inintelligible des visionnaires et des illuminés. Maintenant que la philosophie reprouvée tant de fois par Jésus Christ et ses apôtres, comme un vent brûlant a dessèché les sources de l'onction divine que respirent les auteurs ascétiques du dernier siecle, faut

il s'étonnoit qu'on connoisse à peine des livres que tout le monde, il y a cent ans avoit entre les mains !

M. Olier possédoit le don d'écrire avec une faci-lité et une rapidité extraordinaire, comme de rendre ses pensées avec une grande clarté et de soutenir très longtems sans en être incommodé, le travail de la composition. On la vu souvent écrire à genoux durant cinq ou six heures de suite. Il écri-voit pour l'ordinaire après son oraison du matin, parceque c'étoit alors que Dieu le favorisoit davan-tage des lumieres de son esprit. Souvent aussi Notre Seigneur se communiquoit à lui avec tant d'abondance pendant la nuit, qu'après s'être fait apporter de la lumiere, il écrivoit jusqu'à sept ou huit heures du matin.

Outre les ouvrages imprimés qui sont sortis de ses mains, il a écrit les principaux traits de sa vie et les faveurs particulières qu'il a reçues de Dieu en différens tems. Ce fut pour obéir à son Confesseur le P. Bataille Religieux de l'abbaye de S. germain qu'il entreprit ce pénible travail. A mesure qu'il a-voit achevé un cahier, il le mettoit entre les mains de ce sage directeur. Celui-ci dont la mémoire est

en

en benediction dans la Congrégation de S. Maur, après la mort de son pénitent les remit tous écrits de la propre main du serviteur de Dieu au nombre de quatrevingt à M. de Bretonvilliers. On en a perdu une partie. Voici ce qu'on y lit dès les premieres pages. "Avant de raconter les dons et les miséricordes du Seig-
" neur sur moi, je veux dire ici ce que je voudrois publier
" partout, c'est que Notre Seigneur me faisant lire der-
" nierement S. Augustin avec goût et profit, il me mon-
" troit l'avantage du don de l'Ecriture sur celui de la
" parole. Celui ci passe avec la vie. Combien d'excellentes
" instructions prononcées par ce grand Docteur dont il
" ne reste plus rien ou presque rien dans l'Eglise ? Au lieu
" que par les ouvrages qu'il a écrits, il instruira l'Eglise
" jusqu'à la fin des siecles. Je ne pensois point à laisser
" rien par écrit, et ce n'est que depuis ce moment, que
" j'en ai reçu le commandement."

Jamais il ne composoit sans adorer Dieu comme la lumiere universelle qui se repand sur son Fils et par son Fils sur les Anges et sur les Saints. Pénétré de

reconnoissance pour un don aussi précieux que la communication de cette lumiere, il s'anéantissoit devant Notre Seigneur, s'estimant indigne d'etre éclairé d'en haut, après avoir fait un si mauvais usage des lumieres de la Foi. Il ne se regardoit que comme un misérable pécheur qui méritoit plutôt d'etre enseveli dans les plus épaisses ténébres. Avant d'écrire, il prioit la bonté divine de le purifier entierement et de ne s'en laisser en lui qui pût mettre obstacle à ses graces. Il la supplioit encore d'imprimer dans le fond de son ame, pour sa propre sanctification, tout ce qu'il devoit tracer sur le papier pour l'édification du prochain, et de le remplir de l'onction de son esprit cachée sous la lettre des vérités saintes, de peur d'etre vuide des vertus et des graces, en paroissant les posseder abondamment, comme ces marchands qui étalent au dehors beaucoup d'or et d'argent, mais qui n'ont de grandes richesses qu'en apparence. M. Olier vouloit que tout homme qui écrivoit sur des matieres

spirituelles

spirituelles, non content de connoitre la vertue et les voyes de la Sainteté, non content même de les goûter et de les aimer, surmontât fortement tous les obstacles, et redoublât sans cesse d'efforts pour devenir vertueux et marcher sur les traces des Saints. Sans cela, disoit il, il sera devant Dieu tout autre que ce qu'il paroit dans ses écrits et devant les hommes.

Une autre qualité qu'il en exigeoit encore, c'étoit de dependre entierement d'un Directeur sage et éclairé, par rapport à ce qu'il mettoit au jour; et d'etre prêt à jetter au feu ce qu'il ne lui conseilleroit ou ne lui permettroit pas de laisser paroitre. Il regardoit l'attache à ses propres productions, comme un piege du demon qui aneantissoit par là tout le fruit qu'on en devoit tirer pour soi même, en travaillant pour les autres; piege contre lequel il sut si bien se mettre en garde, que tout ce qui sortoit de sa plume, il le mettoit entre les mains de son Directeur avec la simplicité d'un enfant qui donne ses essays à corriger à son maître. Il lui donnoit toute liberté de les déchirer ou de les

mettre en cendre, comme la chose du monde la plus vile ; tant il en faisoit peu de cas, et tant il étoit mort à lui même. A l'entendre parler des livres qu'il avoit permis de rendre publics, on eût dit qu'ils n'étoient bons à rien. Il les méprisoit tellement, qu'un jour il prit la resolution de les brûler. Ce qui l'engagea encore à faire ce sacrifice, si toutefois c'en étoit un pour lui, ce fut la peine qu'il ressentoit à laisser subsister après sa mort, quelque chose de ce qu'il avoit composé. Dieu permit que son dessein fût découvert et ses mesures rompues au moment même où il étoit sur le point de l'executer. Il étoit occupé à rassembler tous ses manuscrits pour les mettre au feu, lorsque M. de Villemillier entra dans sa chambre et devina son dessein. Il eût assez d'empire sur son esprit pour l'en détourner. Et c'est aux représentations qu'il lui fît alors, que nous sommes redevables des livres spirituels qui portent son nom.

Il ne reste plus qu'à peindre ses differentes vertus, et à placer dans le tableau de chacune beaucoup de traits particuliers dont je n'ai point

fait

fait mention dans la suite chronologique de son histoire. C'est de quoi sera composé le dernier livre que je terminerai par le recit des graces extraordinaires quil a reçues de Dieu, soit pour sa propre sanctification, soit pour celles du prochain; comme de plusieurs évènemens qui paroissent au dessus des lois ordinaires de la nature et des voyes communes de la grace. On lira cette dernière partie qui ne sera pas la moins étendue avec d'autant plus d'intérêt qu'on y verra une diversité également agréable et utile de faits et de maximes qui acheveront de faire connoitre parfaitement l'esprit de M. Olier.

Fin du Sixieme livre









